
Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais


THEATRE
DE
P: CORNEILLE.

LE
THEATRE
DE
P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée de ses

OEUVRES DIVERSES,

Enrichie de Figures en Taille-douce.

V. PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.
M. DCC. XL.
Avec Privilege des Etats de Holl. & de Westf.

Piéces contenuës en cette

V. PARTIE.



OTHON,

TRAGEDIE.

1665.





PREFACE.



SI mes Amis ne me trompent, cette Piéce égale ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres & solides se sont déclarez pour elle, & si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, & un peu de bon-sens dans le raisonnement. Quant aux Vers, on n'en a point vû de moi que j'aie travaillez avec plus de soin. Le Sujet est de Tacite, qui commence ses Histoires par celle-ci, & je n'en ai encore mis aucune sur le Théâtre à qui j'aie gardé plus de fidélité, & prêté plus d'invention. Les caractéres de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable Auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paroître les vertus de mon Heros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices non plus que lui, & me suis contenté de les attribuer à une Politique de Cour, où quand le Souverain se plonge dans les débauches, & que sa faveur n'est qu'à ce prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les évenemens, & pris la liberté de changer la maniére dont ils arrivent, pour en jetter tout le crime sur un méchant homme, qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte & déclarée. Othon avoit promis à ce Consul d'épouser sa Fille, s'il le pouvoit faire choisir à Galba pour Successeur; & comme il se vit Empereur sans son ministére, il se crut dégagé de cette promesse, & ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'Histoire, & je puis dire qu'on n'a point encore vû de Piéce où il se propose tant de Mariages pour n'en conclurre aucun. Ce sont intrigues de Cabinet, qui se détruisent les unes les autres.

ACTEURS.

GALBA, Empereur de Rome.

VINIUS, Conſul.

OTHON, Sénateur Romain, Amant de Plautine.

LACUS, Préfet du Prétoire.

CAMILLE, Niéce de Galba.

PLAUTINE, Fille de Vinius, Amante d'Othon.

MARTIAN, Affranchi de Galba.

ALBIN, Ami d'Othon.

ALBIANE, Sœur d'Albin, & Dame d'honneur de Camille.

FLAVIE, Amie de Plautine.

ATTICUS, } Soldats Romains.
RUTILE, }

La Scene eſt à Rome dans le Palais Imperial.

OTHON.



OTHON.

OTHON, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN,



ALBIN.

Votre amitié, Seigneur, me rendra téméraire.
J'en abuse, & je sai que je vais vous déplaire;
Que vous condamnerez ma curiosité.
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soûtiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la Fille,
S'attache à ce Consul, qui ravage, qui pille;
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son Maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache.
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et si du Souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le Monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite:
Le mérite & le sang nous y font discerner.
Mais quand le Potentat se laisse gouverner,

Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon Gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une Armée & toute une Province.
Ainsi je me comptois de ses prémiers Suivans;
Mais deja Vinius avoit pris les devans,
Martian l'Affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages:
On n'approchoit de lui que sous leur bon-plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir,
Je les voyois tous trois se hâter sous un Maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce régne d'un moment. (dre.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à pren-
J'esperai quelque temps de m'en pouvoir défendre:
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au Favori qui l'avoit condamné;
Que Lacus par sa mort fut Préfet du Prétoire;
Que pour couronnement d'une action si noire,
Les mêmes Assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il étoit temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette Cour, (tour.
A moins d'un Protecteur, j'aurois bien-tôt mon
Je choisis Vinius dans cette défiance:
Pour plus de sûreté, j'en cherchai l'alliance:
Les autres n'ont ni Sœur ni Fille à me donner,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus?

OTHON.

Oui, déja l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,

Si

Si ces Rivaux d'Etat n'en savoient divertir
Un Maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une Politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du prémier jour;
Mais cette politique est devenue amour.
Tout m'en plaît, tout m'en charme & mes prémiers scrupules
Près d'un si cher Objet passent pour ridicules.
Vinius est Consul, Vinius est puissant;
Il a de la naissance; & s'il est agissant,
S'il suit des Favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune:
Son cœur est noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle aît de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La Niéce de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soûpire.
Son Oncle doit bien-tôt lui choisir un Epoux.
Le mérite & le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du Diadême...

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté
Que je dusse espérer de m'en voir écouté,
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un Maître,
Aucun de nos Tyrans n'est encor las de l'être;
Et ce seroit tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Sur-tout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengeroit même à la face des Dieux,
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutefois: ma Sœur est auprès d'elle;
Je puis vous y servir, l'occasion est belle.
Tout autre Amant que vous s'en laisseroit charmer,
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.
Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile.
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille.
La beauté de l'Objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.
ALBIN.
Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles.
A ces deux grands Rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous.
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose !
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose.
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi;
Mais si je vous puis dire enfin ce que je croi,
Je vous proposerois, si j'étois en leur place.
OTHON.
Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un Successeur,
Ils voudront sur ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sai... Mais Vinius que j'apperçoi venir...

SCENE II.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.
Laissez-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.
Je croi que vous m'aimez, Seigneur, & que ma Fille
Vous fait prendre intérêt en toute ma Famille.
Il en faut une preuve, & non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un Amant:
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome.
Il faut ne plus l'aimer.
OTHON.
Quoi! pour preuve d'amour...
VINIUS.
Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour.
Il faut aimer ailleurs.
OTHON.

OTHON.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

VINIUS.

Je sai qu'à son hymen tout votre cœur aspire ;
Mais elle, & vous, & moi, nous allons tous périr,
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque chose:
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppo-
Lacus & Martian vous auroient peu souffert. (se,
Il faut à votre tour rompre ce qui me perd ;
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous envelopera tous deux en ma ruïne.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptez,
M'ordonner que je change ! & vous-même !

VINIUS.

Ecoutez.
L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée,
Des deux que j'ai nommez tient l'ame si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsedent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux. (peine
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans
Quelle est pour vous & moi leur envie & leur haine;
Et qu'aujourd'hui, de l'air que nous nous regardons,
Ils nous perdront bien-tôt, si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste;
Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.
Galba vieil & cassé, qui se voit sans enfans,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un Maître
Qui n'aura pas le temps de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité.
Le Soldat en Syrie est presque révolté.
Vitellius avance avec la force unie,
Des Troupes de la Gaule & de la Germanie.
Ce qu'il a de vieux Corps le souffre avec ennui,
Tous les Prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice,
De qui se l'immola leur demande justice.
Il le fait, & prétend par un jeune Empereur
Ramener les esprits, & calmer leur fureur.

Il espére un pouvoir ferme, plein & tranquille,
S'il nomme pour César un Epoux de Camille;
Mais il balance encor sur ce choix d'un Epoux,
Et je ne puis, Seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus;
Et l'unique reméde est de gagner Camille.
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.
Nous serons pareil nombre; & dans l'égalité,
Galba pour cette Niéce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournez cette foudre.
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, assurer que sur vous.
De votre prémier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour Maître que pour Gendre;
Et je ne voi pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah! Seigneur, sur ce point c'est trop de confiance.
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prens plus de loix que de ma passion:
Plautine est l'objet seul de mon ambition;
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.
Que m'importe après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sait toûjours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'ôta, vous n'en mourutes pas.

OTHON.

Non, Seigneur: mais Poppée étoit une infidelle,
Qui n'en vouloit qu'au Trône, & qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour, ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron.

Elle

Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place, au hazard de me nuire.
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine, & je régne en son ame.
Nous ordonner d'éteindre une si belle flame,
C'est... je ne l'ose dire. Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sauront mieux appuier vos desseins;
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croiez-vous pour moi qu'elle soit plus facile?
Pour moi, que d'autres vœux...

VINIUS.

A ne vous rien celer,
Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler;
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée.
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée. (bas,
A leurs noms, un grand froid, un front triste, un œil
M'ont fait voir aussi-tôt qu'ils ne lui plaisoient pas.
Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON.

Je n'en veux point juger, Seigneur, & sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine,
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie.
Mais il nous faut le Trône, ou renoncer au jour;
Et quand nous périrons, que servira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre.
Pison n'est point cruel, & nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, & je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou regner.
Le Posthume Agrippa vécut peu sous Tibere.
Néron n'épargna point le sang de son beau-frére.
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine Politique...

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, Seigneur, de me nommer;
Vous voulez que je régne, & je ne sai qu'aimer.
Je pourrois savoir plus, si l'Astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Eh bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez: qui fait des loix peut bien faire un divorce.
Du Trône on considére enfin ses vrais amis;
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE III.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

NOn-pas, Seigneur, non-pas; quoi que le Ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie;
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur,
Sentiroit le tyran, & non pas l'Empereur.
A votre sureté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flame & toute ma tendresse,
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir,
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir.
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance;

Et

Et la vertu qui dompte & bannit mon amour,
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'apprête un dur supplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéisse?
Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de Pére, & prenez-en d'Amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite.
Je croi qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger.
Par-là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et sa perte par-là devient inévitable.
Je vois de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien:
Que le temps se va perdre en repliques frivoles;
Et pour les éviter, j'achéve en trois paroles.
Si vous manquez le Trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre, à votre choix.
Je me remets à vous de ce qui vous regarde:
Mais en ma Fille & moi ma gloire se hazarde;
De ses jours & des miens je suis maître absolu,
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie;
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attens ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare.
Vous savez l'un & l'autre à quoi je me prépare;
Résolvez-en ensemble.

SCENE IV.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Arrêtez donc, Seigneur,
Et s'il faut prévenir un mortel deshonneur,
Recevez-en l'exemple, & jugez si la honte....

 PLAU-

PLAUTINE.

Quoi, Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte?
Ce noble desespoir si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toûjours en leurs mains;
Et pour vous & pour moi fût-il digne d'un Temple,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un Pere, & pour me proteger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut il que malgré moi votre ame effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trepas,
Et m'avance un destin ou je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flame?
Puis-je sans le trepas....

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élévent au dessus du commerce des sens.
Plus la flame en est pure, & plus elle est durable.
Il rend de son Objet le cœur inséparable.
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je dise à mon tour,
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un Amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô Ciel, de pouvoir dire,
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire;
Qu'un Héros destiné pour Maître à l'Univers,

Vou-

Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers;
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même,
Il auroit renoncé pour elle au Diadême!

OTHON.

Ah! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible,
Et la necessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déja partager mes douleurs.
Mais tout mon desespoir n'a rien qui vous alarme.
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme.
Vous en témoignez joie, & vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparez.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice.
Je souffre, & c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir, & de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame,
J'ai mêmes déplaisirs, comme j'ai même flame;
J'ai mêmes desespoirs, mais je sai les cacher,
Et paroître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos desirs pareille violence.
Retenez-en l'eclat, sauvez-en l'apparence.
Au péril qui nous presse immolez le dehors;
Et pour vous faire aimer, montrez d'autres transports.
Je ne vous défens point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interpréte,
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, & portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne demente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! Madame, helas! que pourrai-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire;
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, Seigneur,
A-

Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur;
Ou si c'est trop pour moi, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour, & retirez le vôtre.
Mais dans ce triste état, si je vous fais pitié,
Conservez-moi toûjours l'estime & l'amitié;
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le Maître,
Que c'est moi qui vous force, & qui vous aide à (l'être.

OTHON *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel si effort!

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.



Di moi donc, lors qu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

FLAVIE.

J'ai tout vu; mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire.
Le dangereux récit que vous me commandez,
Est un nouveau combat où vous vous hazardez.
Votre ame n'en est pas encor si détachée,
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée.
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuiez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à se montrer volage,
Et regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prens un intérêt qui n'a rien de jaloux:

Quon

Qu'on l'accepte, qu'il régne, & tout m'en sera doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flame si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs ..

PLAUTINE.

Que t'importe?
Laisse-m'en le hazard, & sans dissimuler,
Di de quelle maniére il a su lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous, si votre ame inquiéte
En ressent malgré moi quelque gêne secrette.
Othon à la Princesse a fait un compliment,
Plus en homme de Cour qu'en véritable Amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertez, ses regards de mesure,
N'y laissoient aucun mot aller à l'avanture.
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit,
Jusque dans ses soûpirs, la justesse régnoit,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis;
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis;
Je l'ai vu dans ses yeux: mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignez
Les ont tout aussi-tôt détruits, ou dédaignez.
Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu par ce peu qu'il laissoit échaper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper;
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur,
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse enfin?

FLAVIE.

Elle a paru civile:

Mais la civilité n'est qu'amour en Camille;
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a t-elle rien dit de sa légereté?
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée?

FLAVIE.

Elle a su rejetter cette fâcheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soûpirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a t-elle promis?

FLAVIE.

Que son devoir fidelle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle;
Et de peur d'en trop dire, & d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'Empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous, Madame,
Et de cet entretien que souhaite votre ame? (rien?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne

PLAUTINE.

Moi-même, à dire vrai, je ne le sai pas bien.
Comme des deux côtez le coup me sera rude,
J'aimerois à joüir de cette inquiétude;
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais, & de douter toûjours.

FLAVIE.

Mais il faut se résoudre, & vouloir quelque chose.

PLAUTINE.

Souffre sans m'alarmer que le Ciel en dispose.
Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma Raison cependant céde Othon à l'Empire.
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire;
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je voi Martian.

SCE-

SCENE II.

MARTIAN, FLAVIE, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de votre seul choix l'Empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudroit suivre mon choix?

MARTIAN.

Non: mais de son Conseil nous ne sommes que trois,
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux sincéres & soûmis,
Qui feront encor plus, si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux, & quel espoir?

MARTIAN.

Cet important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice....

PLAUTINE.

Eh bien, il remplira mes desirs les plus doux;
Mais pour reconnoissance, enfin, que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même?

MARTIAN.

De vous: j'ai des yeux, & mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faisant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité:

On

On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle & bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître...

MARTIAN.

Hélas! mon malheur vient que de vous trop connoître.
Mais vous même après tout ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve: il n'avoit rien aimé,
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé.
Bien que d'entre ses bras Neron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée;
La mort même, la mort n'avoit pû l'en chasser;
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanoüir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits,
Ce cœur impénétrable aux plus charmans Objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire.
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'Esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du Sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hazard sans nous régle notre naissance;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que les Romains ont accepté des Maîtres,
Ces Maîtres ont toûjours fait choix de mes pareils,
Pour les prémiers emplois & les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,

Ils ont soumis la Terre à notre Politique.
Patrobe, Polycléte, & Narcisse, & Pallas,
Ont déposé des Rois, & donné des Etats.
On nous éleve au Trône au sortir de nos chaînes:
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines.
Et quand l'amour en moi vous présente un Epoux,
Vous me traitez d'esclave, & d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand Maî-
Vinius est Consul, & Lacus est Préfet: (tre.
Je ne suis l'un ni l'autre, & suis plus en effet;
Et de ces Consulats, & de ces Préfectures,
Je puis quand il me plaît faire des Créatures.
Galba m'écoute enfin, & c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le prémier après (lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, si je me suis méprise.
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise:
Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers, fait un degré de gloire
Au dessus des Consuls, des Préfets du Prétoire;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la Nature
Gardoit en vos pareils sa prémiére teinture;
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutez,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetez;
Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
L'Univers a besoin qu'un vrai Héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
Mais à ce que j'apprens, ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux Dieux, & faites-vous justice.
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice.
Cent Reines à l'envi vous prendront pour Epoux;
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême;
Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il panchera, va faire un Souverain.

Je

Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée,
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée;
J'aurois pu hazarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace;
Car de vous voir à lui, ne l'esperez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

Madame, enfin Galba s'accorde à vos souhaits,
Et j'ai tant fait sur lui que dès cette journée,
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE *à Martian.*

Qu'en dites-vous, Seigneur? pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir?
Le grand Maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le prémier de l'Empire?
Dois-je me ravaler jusques à cet Epoux?
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous?

LACUS.

Quelle enigme est ceci, Madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faisoit tout à l'heure un présent de sa flame.
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'osez cependant assurer du contraire,
Et je ne sai pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Ministres d'Etat, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, & c'est-là cette foi,

Qui

Qui contre Vinius vous attachoit à moi ?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque char-(me,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque sujet d'alarme ?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'Epoux,
Reuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
En deracineroit & haine & jalousie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun son gendre en votre a-(mi.
Et quoi que contre vous il osât entreprendre...

LACUS.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre ;
Et c'est un foible appui des intérêts de Cour,
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veüille éxiger une Femme adorée,
La resistance est vaine, ou de peu de durée :
Elle choisit ses temps, & les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajoûter, s'il le faut, votre perte à la mienne ?
Apprenez que des cœurs separez à regret,
Trouvent de se rejoindre aisement le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flames.
Il sait comme aux Maris on arrache les Femmes :
Cet art sur son éxemple est commun aujourd'hui,
Et son Maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette Belle...

MARTIAN.

J'espére en Vinius, si je n'espere en elle.
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon
pour Maître ?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être ?

LACUS.

Ah ! peut en être digne ; il l'est, & plus que tous.
Mais aussi peut tout dire il en sait trop pour nous.
Il sait trop menager ses vertus & ses vices.

Il étoit sous Néron de toutes ses délices,
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César, & juger en Caton.
Tout Favori dans Rome, & tout Maître en Province,
De lâche Courtisan il s'y montra grand Prince;
Et son ame ployant attendant l'avenir,
Sait faire également sa Cour, & la tenir.
Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose.
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose.
Sa main seule départ ses libéralitez.
Son choix seul distribuë Etats & Dignitez.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide;
Et quoique nos emplois puissent faire du bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'est éxécuté dès que nous l'empêchons.
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre Cour plus grosse que la sienne;
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point:
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute.
De peur qu'il nous entraine, il faut un autre appui;
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoit les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abattu.
S'il a grande naissance, il a peu de vertu;
Non de cette vertu qui déteste le crime,
Sa probité sévére est digne qu'on l'estime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien;
Mais en un Souverain c'est peu de chose, ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumiére;
Il faut de la vigueur adroite autant que fiére,
Qui pénétre, éblouïsse, & séme des appas;
Il faut mille vertus, enfin, qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous prira d'avoir soin de l'Empire,
En

En saura seulement ce qu'il nous plaira dire.
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est-là justement le Maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le Trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'Etat, & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos suretez, & moquons-nous du reste:
Point, point de bien public s'il nous devient funeste.
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux.
Ne vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout:
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage;
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage,
Et la mort, ou l'éxil, ou les abaissemens,
Seront pour vous & moi ses vrais remercimens.

MARTIAN.

Oui, notre sureté veut que Pison domine.
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine,
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris.
Commençons à jouïr par-là de son Empire,
Et voions s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi, votre amour toujours fera son capital
Des attraits de Plautine, & du nœud conjugal?
Eh bien, il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... Mais voici la Princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

Je vous rencontre ensemble ici fort à propos,

Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en croi certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministere.
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,
Moi, dont Galba prétend faire une Impératrice?

LACUS.

L'un & l'autre sait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en est plus grand, si vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre?

MARTIAN.

Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre,
Et s'étant proposé le choix d'un Successeur,
Pour laisser à l'Empire un digne possesseur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du Diadème
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne savez-vous point, & Vinius, & vous,
Que ce grand Successeur doit être mon Epoux?
Que le don de ma main suit ce don de l'Empire?
Galba par vos conseils voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il est toujours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel a révélé.
En ces occasions, lui qui tient les Couronnes,
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat.
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ni lui, pensé qu'à vos affaires;
Et nous offrir Pison, c'est assez témoigner. . .

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage.
Il a de plus. . .

CA-

CAMILLE.

De plus, il a votre suffrage,
Et c'est assez dequoi mériter mes refus.
Par respect de son sang, je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose?
Othon dont vous savez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire, & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? dites, ou si l'envie...

LACUS.

Un véritable Ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avouër
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louër;
Que l'heureux contre-temps d'un si rare service...

LACUS.

Madame...

CAMILLE.

Croiez-moi, mettez bas l'artifice.
Ne vous hazardez point à faire un Empereur.
Galba connoit l'Empire, & je connois mon cœur.
Je sai ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'Etat est le plus salutaire.
Si le Ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres...

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres.
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans.
Je voi qu'il vous est doux d'être les tout-puissans,
Et je n'empêche point qu'on ne vous continuë
Votre toute-puissance au point qu'elle est venuë:

Mais quant à cet Epoux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, & n'ai pas grande
De vous sacrifier le repos de ma vie. (envie

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'Univers...

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts?
Je voi jusqu'en vos cœurs, & m'obstine à me taire;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystére.

MARTIAN.

Si l'Empereur nous croit...

CAMILLE.

Sans doute il vous croira,
Sans doute je prendrai l'Epoux qu'il m'offrira.
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en
Il sera votre Maître, & je serai sa Femme. (l'ame,
Le temps me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en apercevoir.
Voila les quatre mots que j'avois à vous dire.
Pensez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Pison nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez! laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voiez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je voi sa foiblesse.
Faisons régner Pison, & malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

TOn Frére te l'a dit, Albiane?

ALBIANE.

Oui, Madame.
Galba choisit Pison, & vous êtes sa Femme;
Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois Ennemis affermir la conquête.
Je veux dire, assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux Tyrans qui font regner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'Ancêtres,
Lacus & Martian vont être nos vrais Maîtres.
Et Pison ne sera qu'un Idole sacré,
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide, autant comme farouche,
A prononcer leurs loix asservira sa bouche;
Et le prémier Arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O Dieux, que je le plains!

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre.
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE

L'hymen sur un Epoux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin

Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble, (tremble.
Et pour moi, plus j'y songe, & plus pour vous je
CAMILLE.
Quel remède, Albiane?
ALBIANE.
Aimer, & faire voir...
CAMILLE.
Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir?
ALBIANE.
Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un Esclave.
Songez à vos périls, & peut-être à son tour
Ce devoir passera du côté de l'amour. (mes,
Bien que nous devions tout aux Puissances suprê-
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes:
Sur-tout quand nous voions des ordres dangereux,
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.
CAMILLE.
Mais Othon m'aime-t-il?
ALBIANE.
S'il vous aime? ah, Madame!
CAMILLE.
On a cru que Plautine avoit toute son ame.
ALBIANE.
On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé.
Autrement, Vinius l'auroit-il proposé?
Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un Gendre?
CAMILLE.
En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre?
ALBIANE.
De s'approcher de vous, & se faire en la Cour
Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a su le jetter dans une autre espérance,
Et le flater d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de sa main.
Vous voiez à ces soins que Vinius s'applique, (que.
En même temps qu'Othon auprès de vous s'expli-
CA-

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon Frére jusque-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis, tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattît son silence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte,
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les voeux, captive les desirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du coeur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une Princesse,
Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine, & force à deviner.
Quelque peu qu'on lui dise, on craint de lui trop dire;
A peine on se hazarde à jurer qu'on l'admire;
Et pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voiez-vous comme Othon sauroit encor se taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon Frére?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui seroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite!
En vain la Raison parle, en vain elle inquiéte,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je voi du stratagème,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, & c'est moi qui la suis
Peut-être, & qui me livre à d'éternels ennuis.
Peut-être en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses voeux à Plautine il assure la gloire,
Peut-être...

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient ici vous trouver,
Pour vous dire son choix & le faire approuver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance
Il faut une fidelle & noble résistance;
Il faut....

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes Fils désola ma Famille,
Ma Niéce, mon amour vous prit dès-lors pour Fille,
Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flatai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de son Empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusque-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de Maître,
Je ne me crusse digne en cet heureux moment
De commencer par moi son rétablissement.
Mais cet Empire immense est trop vaste pour elle.
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle,
Et pour le nom des Rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un Empereur,
Qu'elle ne peut souffrir après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un Maître, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi, n'avons causé sa perte.
Ses crimes seuls l'ont faite, & le Ciel l'a soufferte,
Pour

Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule Maison nous faisoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté :
Et laisser après moi dans le Trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce Maître qu'il lui faut vous est dû pour Epoux,
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la Républi-
Je l'ai fait de Pison, c'est le sang de Crassus, (que;
C'est celui de Pompée, il en a les vertus:
Et ces fameux Héros dont il suivra la trace, (race,
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma
Qu'il n'est point d'hyménée, en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de Dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de Pére
Par un tendre respect qui chérit & révére,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, & combien je vous dois.
Je sai ce qu'est Pison, & quelle est sa noblesse;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit & de Rome & de moi,
Je tremble à lui promettre & mon cœur & ma foi,
Et j'avoûrai, Seigneur, que pour mon hyménée,
Je croi tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté.
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai, comme elle, un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matiére d'Etat,
Pour savoir quel doit être un si grand Potentat.
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul
homme?

N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?
Et dans tous ses Etats n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontez hazarder à mes vœux ?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre :
S'il en a dépeuplé les trois parts de la Terre,
Et si pour nous donner de dignes Empereurs,
Pison seul avec vous échape à ses fureurs,
Il est d'autres Héros dans un si vaste empire ;
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'Art de gagner les cœurs au grand Art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur Empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admi- (re ;
Et puisque ce grand choix me doit faire un Epoux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux ;
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les graces d'un Amant, & les hauteurs d'un Maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa Cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monar-
ques
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister ;
J'aime à vous obéir, Seigneur, sans contester.
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un Epoux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plaît mon desir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura dequoi me plaire,
Quand il ne sera plus un Mari nécessaire,
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels Rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux & civil.
Parlez donc, & sans feinte, Othon vous plairoit-il ?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire ?

CAMILLE.

L'avez-vous crû d'abord indigne de l'Empire,
Seigneur ?

GAL-

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma Raison,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison:
Sa vertu plus solide & toute inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siécle incomparable;
Où l'autre par Néron dans le vice abîmé,
Raménera le luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence,
Dont il osa souiller la suprème puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel Maître a su se ménager,
Jusqu'à ce que le temps ait pu l'en dégager.
Qui sait faire sa Cour se fait aux mœurs du Prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en Province,
Et sa haute vertu par d'illustres effets,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de Charge, ni d'Armée;
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des Héros de sa race
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des Bannis souvent n'est qu'artifice.
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené;
Mais l'autre est le prémier qui vous ait couronné;
Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vôtre;
Ainsi l'un vous doit tout, & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquiter vers lui,
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome.
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & son Empire, après vous je le croi;
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute est bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le siécle infame.

Et qui voiant qu'Othon lui reſſemble le mieux...

CAMILLE.

Choiſiſſez de vous-même, & je ferme les yeux,
Que vos ſeules bontez de tout mon ſort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous conſultez Lacus & Martian,
Un Epoux de leur main me paroît un Tyran;
Et ſi j'oſe tout dire, en cette conjoncture
Je regarde Piſon comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre, & leur prêtant ſa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trône où je ſois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne: & quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un Mari qui ſache être Empereur,
Qu'un Mari qui le ſoit, & ſouffre un Gouverneur.

GALBA.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les ames.
N'en parlons plus, dans Rome il ſera d'autres femmes
A qui Piſon en vain n'offrira pas ſa foi.
Votre main eſt à vous, mais l'Empire eſt à moi.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, eſt-il bien vrai que vous aimiez Camille?

OTHON.

Cette témérité m'eſt ſans-doute inutile;
Mais ſi j'oſois, Seigneur, dans mon ſort adouci...

GALBA.

Non, non, ſi vous l'aimez, elle vous aime auſſi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos ſervices.
Ainſi, bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'Epoux,
L'illuſtre & digne ardeur d'une flame ſi belle
M'en fait révoquer l'ordre, & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voiez de joie interdit & confus.

Quand

Quand je me prononçois moi-même un prompt re-
Que j'attendois l'effet d'une juste colére, (fus,
Je suis assez heureux pour ne vous pas deplaire !
Et loin de condamner des vœux trop elevez ...

GALBA.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choisissez donc ensemble à communs sentimens,
Des Charges dans ma Cour, ou des Gouvernemens.
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la Princesse...

GALBA.

Pison n'en voudra pas dedire ma promesse.
Je l'ai nommé César pour le faire Empereur.
Vous savez ses vertus, je répons de son cœur.
Adieu, pour observer la forme accoutumee,
Je le vai de ma main présenter à l'Armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien.
Je la fais dès ce jour mon unique héritiere.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entiére,
Seigneur, & je voudrois en vain la déguiser,
Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, Madame! Othon vous couteroit l'Em- (pire!
Il sait mieux ce qu'il vaut, & n'est pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame si haute au Trône mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sai point, Seigneur, faire valoir les choses,
Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmez,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'Empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai, mais si l'Empire est doux,
Je croi m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage.
Pison croira régner; mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour.
A faire un Empereur alors quoiqu'il l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtez,
Puisque j'en ai le sang, & vous les qualitez.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba sera considérable.
On aimera ce titre en un si digne Epoux,
Et l'Empire est à moi, si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! Madame, quittez cette vaine espérance,
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne Maître,
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibére étoit cruel, Caligula brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal.
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour Princes légitimes.
Claude même, ce Claude, & sans cœur & sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse & Pallas l'aïant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obeïr.
Et ce monstre, ennemi de la vertu Romaine,
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé, jugez sur vos refus

Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soûpire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'Empire.
Chacun sur ce panchant voudra faire sa Cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'ôter Poppée,
Jugez pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un Rival ensemble & d'Amour & d'Etat.
Il n'est point ni d'éxil, ni de Lusitanie,
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie:
Et je sai trop la Cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est-là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au Trône, & pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder!
Il redoute Pison! Dites-moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace,
Si pour vous & pour lui le Trône eut mille appas,
Etes-vous moins Rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce Trône & sa Maîtresse,
Et qu'il veuille oublier, se voyant Souverain,
Que vous pouvez dans l'âme en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus: il a vu dans cette ame
Et votre ambition, & toute votre flame,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assûre un appui.

OTHON.

Eh bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine sera douce à mon ame enflamée,
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincére,
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'Empire, ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider pensez-y bien, Madame.
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flame.

Il est mille douceurs dans un grade si haut,
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée,
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un Trône alluma bien-tôt un autre feu.
Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle.
Mais vous êtes Princesse, & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette ame de se rendre,
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer;
Mais l'Empire en tout temps a dequoi les charmer.
L'amour passe ou languit, & pour fort qu'il puisse être,
De la soif de regner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne sai quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur, mais sur l'Empire il aime à raisonner.
Je l'y trouve assez fort, & même d'une force
A montrer qu'il connoit tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme & sincére,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire;
Mais à parler sans feinte....

OTHON.

Ah! Madame, croyez...

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez.
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en suis point jalouse, & le dis sans courroux:
Vous n'aimez que l'Empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je suis Femme & Princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil, ni la foiblesse;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

OTHON. *elle sort.*

Que je voi d'appareils, Albin, pour ma ruïne!

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON.

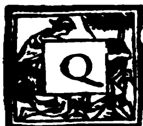
Allons-y toutefois, le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.



PLAUTINE.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conseille?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille,
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi.
Je ne sai que pleurer, je ne sai que vous plaindre,
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.
Mon Pére vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix;
Et nous craignons de plus une Amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçuë & retractée,
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un Trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un si juste courroux,
La honte de se voir sans l'Empire & sans vous?
Honte d'autant plus grande, & d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que sa main par vous croyoit tôt regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir; je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pu sans crime en faveur de ma flame,
Et je le dois vouloir quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.

Vous

Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille :
Graces à nos malheurs, ce crime est inutile.
Je mourrai tout à vous, & si pour obéïr
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon sort inhumain,
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plû de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en Amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie & mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie.
J'ai la main aussi ferme & le cœur aussi grand,
Et quand il le faudra, je sai comme on s'y prend.
Si vous daigniez, Seigneur, jusque-là vous contraindre,
Peut-être espérerois-je en voyant tout à craindre.
Camille est irritée, & se peut appaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser ?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense !
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asyle...

OTHON.

Ah ! courons à la mort,
Ou si pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en saurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'Empire & sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendroit infame,
Puis qu'on fait pour Camille un crime de sa flame,
Et qu'on lui vole un Trône en haine d'une foi,
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce Trône eût aucuns charmes.
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans alarmes,

Et

Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurois porté le Sceptre, & vous auriez regné.
Vos seules volontez, mes dignes Souveraines,
D'un Empire si vaste auroient tenu les rênes,
Vos loix...

PLAUTINE.

C'est donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu, les moiens d'abord m'ont fait horreur;
Mais je saurai la vaincre, & me donnant moi-même,
Vous assurer ensemble & vie & Diadême.
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un Trône, & vous ouvre un cercueil:
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,
Si j'avois pu souffrir son insolent hommage.
Son amour...

OTHON.

Martian se connoîtroit si peu!
Que d'oser...

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu,
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez votre gloire, elle saura vous dire...

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portez...

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il, fait vos suretez.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vuë, & pour comble d'ennui...

PLAU-

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre. (loux,
Pour nous faire un trépas dont les Dieux soient ja-
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous:
Ou si pour conserver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-mê-
Du moins de votre gloire ayez un soin égal, (me,
Et ne me préférez qu'un illustre Rival. (ge,
J'en mourrai de douleur; mais j'en mourrois de ra-
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Ah! Seigneur, empêchez que Plautine...

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout, si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON. (tine.

Ah! Seigneur, plus d'Empire, à moins qu'avec Plau-

VINIUS.

Saisissez-vous d'un Trône où le Ciel vous destine;
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'Armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité:
Il pouvoit, sous l'appas d'une feinte promesse,
Jetter dans les Soldats un moment d'allegresse;

Mais

Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir, & non les acheter.
Ces hautes duretez à contre-temps poussées
Ont rappellé l'horreur des cruautez passées,
Lors que d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolez à son nouveau destin,
Et qu'aiant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le tems qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélez sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les Troupes & l'Empire.
Courez donc à la Place où vous les trouverez.
Suivez-les dans leur Camp, & vous en assurez.
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet Astre contraire
Qui m'a...

VINIUS.

Sans discourir, faites ce qu'il faut faire.
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste....

VINIUS.

Partez, en Empereur vous nous direz le reste..

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma Fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'Empire en ta main.

PLAUTINE.

Flateriez-vous Othon d'une vaine chimére?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincére.
Je crois te voir regner avec ce cher Othon;
Mais n'espére pas moins du côté de Pison,
Galba te donne à lui, Piqué contre Camille,

Dont

Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cet hymen punissant ses refus
Réunisse avec moi Martian & Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ses Ministres.
Ainsi des deux côtez on combattra pour toi,
Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foi.
Sans part à ses périls, tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi! mon cœur par vous-même à ce Héros donné
Pourroit ne l'aimer plus, s'il n'est point couronné;
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre?

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'ès fait;
Et qui vient de donner Othon au Diadême,
Pour regner à son tour peut se donner soi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour joüir de sa mort?
Je me privois de lui sans me vendre à personne,
Et vous voulez, Seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang,
Et que de ses malheurs triomphante & ravie,
Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie!
Non, Seigneur, nous aurons même sort aujourd'hui:
Vous me verrez regner ou périr avec lui.
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire!
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,
Et tu verrois périr mille Amans avec joie,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui;
Mais, s'il en est besoin, aime-toi plus que lui;
Et sans t'inquiéter où fondra la tempête,

Laisse

Laisse aux Dieux à leur choix écraser une tête.
Prens le Sceptre aux dépens de qui succombera,
Et regne sans scrupule avec qui regnera.

P L A U T I N E.

Que votre Politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Je sais aimer, Seigneur, je sais garder ma foi,
Je sais pour un Amant faire ce que je doi.
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je saurai mourir, si je voi qu'il périsse:
Mais je ne sai point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

V I N I U S.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage.
Change de sentimens, ou du-moins de langage;
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'Amant, & te garde au Vainqueur.
Adieu, je vois entrer la Princesse Camille.
Quelque trouble où tu sois, montre une ame tranquille.
Profite de sa faute, & tiens l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du Trône qu'elle perd.

SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

C A M I L L E.

AGréez-vous, Madame, un fidelle service,
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice.

P L A U T I N E.

Je croi n'avoir pas droit de vous en empêcher.
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

C A M I L L E.

Lors que Galba vous donne à Pison pour Epouse...

P L A U T I N E.

Il n'est pas encor temps de vous en voir jalouse.

C A M I L L E.

Si j'aimois toutefois, ou l'Empire, ou Pison,
Je pourrois déja l'être avec quelque raison.

P L A U-

PLAUTINE.

Et si j'aimois, Madame, ou Pison, ou l'Empire,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire :
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien,
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE.

Quoi! l'Empire & Pison n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable,
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

CAMILLE.

Donc si j'aimois Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le Diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on sans un Trône être digne de lui?

PLAUTINE

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la Couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laisse à douter à personne,
Qu'il pourra vous quitter à moins de la Couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite si rare...

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour est quelquefois bizare.
Selon l'Objet divers le goût est différent:
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.

CAMILLE.

Qui connoissoit Othon, pouvoit à la pareille

M'en

M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,
Peut, quand il lui plaira, m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que si mes feux ont ordre de renaître....

CAMILLE.

J'en ai fait quelque estime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoié dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toûjours bien-venu.
J'accepte le présent, & crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, & son ingratitude....

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelque inquietude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à savoir comment on m'obéït.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit,
Et par un demi-mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit, & qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent desir...

PLAUTINE.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie;
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avouë, en pourra murmurer;
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois si j'en crois l'apparence...

CAMILLE.

Brisons-là, ce discours deviendroit ennuieux.

PLAUTINE.

Martian que je voi vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & souffrez que j'évite
Un Esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE. V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris, mes yeux en sont charmez.
Cependant, pour l'Empire, il est à vous encore;
Galba s'est laissé vaincre, & Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet?

MARTIAN.

Ne desavouëz point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colére,
Et renvoié Plautine obeïr chez son Pére.
Notre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ai sû le résoudre à s'en desabuser,
Et Galba, que le sang presse pour sa Famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa Fille.
L'un vous rend la Couronne, & l'autre tout son
cœur.
Voiez mieux quelle en est la gloire & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée,
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer...

CAMILLE.

Je voi quelle est ma faute, & puis la réparer;
Mais je veux, (car jamais on ne m'a vûë ingrate)
Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.

Vous aimez, dites-vous, cet Objet rigoureux;
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne;
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux,
Ne vous a pû contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! Madame, l'hymen a de si douces chaines,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines.
Et du moins mon bonheur sauroit avec éclat,
Vous vanger de Plautine, & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'Empire.
Je l'ai dit, & trop haut pour m'en pouvoir dédire.
Et l'amour qui m'aprend le foible des Amans,
Unit mes plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vangeance en Plautine,
Et l'achever bien-tôt par sa propre ruïne.

MARTIAN.

Ah! si vous la voulez, je sai des bras tout prêts,
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts...

CAMILLE.

Ah, que c'est me donner une sensible joie!
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre, & prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens,
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa Maîtresse
Livrer entre vos bras l'Objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce desespoir avant que de mourir;
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusque-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux momens;
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

VOus voülez perdre Othon! vous le pouvez, Madame!

CAMILLE.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De son lâche Rival voiant le noir projet,
J'ai sû par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse, & je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prens de sa vie.
Va me chercher ton Frére, & fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hazard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

AH, Madame, apprenez quel malheur nous menace!
Quinze ou vingt Revoltez au milieu de la Place
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sait qu'aussi tôt ces tumultes avortent?

RUTILE.

Ils le ménent au Camp, ou plûtôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de Peuple autour d'eux s'amasser,
Frémit de leur audace, & les laisse passer.

CAMILLE.

L'Empereur le sait-il?

RUTILE.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt reméde à ce qu'on appréhende,
Pison de ces Mutins va courir sur les pas,
Avec ce qu'on pourra lui trouver de Soldats.

CA-

CAMILLE.

Puis qu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse.
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.



Je vous le dis encor, redoutez ma vangence,
Pour peu que vous soiez de son intelligence.
On ne pardonne point en matiere d'Etat.
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat:
Et lors que la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le Sexe ni le sang n'ont point de privilége.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bien-tôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur soûpire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait sa conquête & vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruïne,
Qui m'arrachant du Trône y porteroit Plautine?
Croiez mes intérêts, si vous doutez de moi;
Et sur de tels garands assuré de ma foi,
Tournez sur Vinius toute la défiance,
Dont veut ternir ma gloire une injuste croiance.

GALBA.

Vinius par son zèle est trop justifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour Gendre,
Je le rens à sa Fille, il aime à le reprendre.

Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi.
Je vous mets en sa place, & l'en trouve ravi.
Son Ami se révolte, il presse ma colére.
Il donne à Martian Plautine, à ma priére.
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose;
Et maître de son ame, il n'a point d'autre foi,
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA.

Cet hymen toutefois est l'épreuve derniére
D'une foi toûjours pure, inviolable, entiére.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéïra.
Sûr de sa résistance, & se flatant peut-être
De voir bien tôt ici son cher Othon le Maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir desunit l'amitié la plus forte;
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte,
Et son feu qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse un Amant autrement qu'un Ami.
J'apperçois Vinius. Qu'on m'améne sa Fille.
J'en punirai le crime en toute la Famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais aussi jusque-là j'aurois tort d'éclater.
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

EH bien, quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du Camp de nos Re-
(belles?

VINIUS.

Que ceux de la Marine, & les Illyriens,

Se sont avec chaleur joints aux Prétoriens,
Et que des bords du Nil les Troupes rappellées;
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées...

LACUS.

Tous ces Mutins ne sont que de simples Soldats.
Aucun des Chefs ne trempe en leurs vains attentats.
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'Armée,
Où déja la discorde est peut-être allumée:
Si-tôt qu'on y saura que le Peuple à grands cris
Veut que de ses complots les Auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête:
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir,
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce & si juste espérance?

VINIUS.

Ne hazardez, Seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui céde;
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remède.
Il faut, pour déploier le souverain pouvoir,
Sûreté toute entiére, ou profond desespoir:
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non-plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en rallentir l'impétuosité.
D'elle-même elle avorte; & la peur des supplices
Arme contre le Chef les plus zélez Complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits, qu'un juste effroi balance,
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS.

Vous détruirez toûjours mes conseils par les vôtres.
Le seul ton de ma voix nous en inspire d'autres,
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soûlevé Martian contre Othon,
Que parce que ma bouche a proféré son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien votre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'Ami d'Othon, c'est tout dire; & peut-être
Qui le vouloit pour Gendre, & l'a choisi pour Maître,
Ne fait encor de vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour Maître, & pour Gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'Ami d'Othon, & le tenois à gloire,
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du desespoir,
Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour Gendre, & choisi pour l'Empire.
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pû souscrire;
Par-là de tout l'Etat le bonheur s'aggrandit,
Et vous voiez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux quand de ceux qu'il (écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompai-je point, & puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidèle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte & se croit?
Faites mieux, & croiez en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime.
Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire, en Serviteur sincére,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colére;
Qu'il faut donner aux bons pour s'entresoûtenir
Le temps de se remettre, & de se réunir,
Et laisser aux méchans celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son Maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle insolence:
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent, on le pourra toûjours.

LACUS.

J'en doute, & crois parler en Serviteur sincére.
Moi qui n'ai point d'Amis dans le parti contraire.
Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'Etat renversé?
Qu'on descende en la Place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce Palais votre Cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'Empire usurpé rendre graces aux Dieux,
Et que le front paré de votre Diadème
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soûtenir le Sénat & le Peuple Romain.
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, & pour nous plus honnête;
Et par un noble effort allons lui témoigner.....

GALBA.

Eh bien, ma Niéce, eh bien, est-il doux de regner?
Est-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les soûtiens toûjours se contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétez,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartez.
C'est ce que je dirois, si je n'étois suspecte;
Mais je suis à Pison, Seigneur, & vous respecte:
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit cruë, on seroit en repos.

Plautine qu'on améne aura même pensée.
D'une vive douleur elle paroît blessée.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

JE ne m'en défens point, Madame, Othon est mort.
De quiconque entre ici c'est le commun rapport,
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des (larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flatai-je en vain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, & c'est la voix publique;
Mais comment & par qui, c'est ce qu'aucun n'expli- (que.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin,
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître....

SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voiez paroître.
Seigneur, c'est par sa main qu'un Rebelle pu- (ni...

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini!

ATTICUS.

Mon zèle l'a poussée, & les Dieux l'ont conduite;
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le desordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine,
Ne pensez qu'à l'Epoux que mon choix vous destine.

Vinius vous le donne, & vous l'accepterez,
Quand vos prémiers soûpirs seront évaporez.
C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde;
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, & ne l'aigrissez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas,
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste...

VINIUS

Ah, c'est une amitié, Seigneur, que je déteste!
Mon cœur est tout à vous, & n'a point eu d'Amis,
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soûmis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des Amans hait toute autre présence,
Madame, je retourne en mon apartement,
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS, SOLDATS.

PLAUTINE.

ALlez-y renfermer les pleurs qui vous échapent
Les desastres d'Othon ainsi que moi vous frapent,
Et si l'on avoit crû vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,
Voilà quel est l'effet...

MARTIAN.

Si votre ame enflamée...

PLAUTINE.

Vil Esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soûpire;
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile, & prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet, à son Prince fidelle,

Remplisse heureusement la place d'un Rebelle.
Un Monarque le veut, un Pére en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'ef-
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire (fort,
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir,
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tai-toi, laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable, encor que triste idée.
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux.
Après la mort d'Othon que pouvez-vous de mieux?

PLAUTINE *pendant que deux Soldats entrent, & parlent à Atticus à l'oreille.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprens que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur, ou le mien,
Plûtôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace,
Souffrez...

PLAUTINE.

De me parler tu prens aussi l'audace,
Assassin d'un Héros, que je verrois sans toi
Donner des loix au Monde, & les prendre de moi?
Toi, dont la main sanglante au desespoir me livre?

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre,
Et vous verrez long-temps sa vie en sureté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore!

ATTICUS.

Il triomphe, Madame,
Et Maître de l'Etat, comme vous de son ame,
Vous l'allez bien-tôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,

Si

Si vous ne vous saisiez le prix de sa victoire.
L'Armée à son mérite enfin a fait raison.
On porte devant lui la tête de Pison,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
Ou rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux superflus,
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainsi donc ta promesse frivole...

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat:
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagème,
Pour livrer en ses mains Lacus, & Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on respecte son nom,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus & toi, je vois peu d'apparence,
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que Madame ait assez de bonté,
Pour fléchir un Vainqueur justement irrité.
Autour de ce Palais nous avions deux Cohortes,
Qui déja pour Othon en ont saisi les portes.
J'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir, & m'assurer de lui.
Qu'on l'emméne, Soldats, il blesse ici la vuë.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrace, ô Dieux, plus imprévuë!

PLAUTINE *seule.*

Je me trouble, & ne sai par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement.
Il semble avec chagrin se livrer à la joie,
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie;
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité,
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je suis.... Mais que me veut Flavie épouvantée?

SCENE VI.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

Vous dire que du Ciel la colére irritée,
Ou plûtôt du Destin la jalouse fureur...

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur,
Et dans ce grand succès la fortune inconstante,
Auroit-elle trompé notre plus douce attente ?

FLAVIE.

Othon est libre, il régne, & toutefois, hélas!

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas ?

FLAVIE.

Non, par-tout à sa vuë on a mis bas les armes;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand?

FLAVIE.

D'un balcon chez mon Frére.
J'ai vu.. Que ne peut-on, Madame, vous le taire,
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous déviné
Que Vinius...

PLAUTINE.

Eh bien?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste Ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle....

PLAUTINE.

O d'un trouble inconnu présage trop fidelle!
Lacus...

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,

Lors

Lors que tournant ensemble à la premiére ruë,
Ils découvrent Othon maître de l'avenuë.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas,
Que pour voir ce Palais saisi par vos Soldats;
Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage,
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, & tirant un poignard...

PLAUTINE.

Le traître! hélas! Flavie, où me vois-je réduite?

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, & je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba portant même fureur,
Mourez, Seigneur, dit-il, *mais mourez Empereur*,
En recevant ce coup comme un dernier hommage,
Que doit à votre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce Monstre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à cet illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle:
Tout ce que peut l'effort de ce cher Conquérant,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

SCENE VII.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

Madame, savez-vous les crimes de Lacus?

PLAUTINE.

J'apprens en ce moment que mon Pére n'est plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de tristesse;
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'allegresse,
Vous êtes Empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un Pére...

OTHON.

Hélas! je suis plus mort que lui;
Et si votre bonté ne me rend une vie,
Qu'en lui perçant le coeur un traître m'a ravie;
Je ne reviens ici qu'en malheureux Amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.

Mon amour pour vous seule a cherché la victoire.
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de Maître des Romains
Que pour mettre avec moi l'Univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir, & de pleurer mon Pére.
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus, & de notre malheur;
Mais enfin...

OTHON.

Achevez, s'il se peut, en Amante.
Nos feux...

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente.
Vous voyez mon devoir, & connoissez ma foi:
En ce funeste état répondez-vous pour moi.
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ON vous attend, Seigneur, au Capitole,
Et le Senat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours; mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffre du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu;
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

AGE-

AGESILAS,

TRAGEDIE.

1666.

PREFACE.

Il ne faut que parcourir les Vies d'Agesilas & de Lysander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette Tragédie. La maniére dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos François, ni dans ces précieux restes de l'Antiquité qui sont venus jusqu'à nous; & c'est ce qui me l'a fait choisir. Les prémiers qui ont travaillé pour le Théatre ont travaillé sans exemple, & ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautez de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilége. Aussi notre Horace, qui nous recommande tant la lecture des Poëtes Grecs par ces paroles,

Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna,

ne laisse pas de louër hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs, & pris d'autres routes.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere.

Leurs régles sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siécle; & qui s'attacheroit à ne marcher que sur leurs pas, feroit sans doute peu de progrès, & divertiroit mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, & même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plûtôt où ils prétendent, & chacun peut hazarder à ses périls.

ACTEURS.

AGESILAS, Roi de Sparte.
LYSANDER, Fameux Capitaine de Sparte.
COTYS, Roi de Paphlagonie
SPITRIDATE, grand Seigneur Persan.
MANDANE, Sœur de Spitridate,
ELPINICE, } Filles de Lysander.
AGLATIDE, } Filles de Lysander.
XENOCLES, Lieutenant d'Agésilas.
CLEON, Orateur Grec, natif d'Halicarnasse.

La Scéne est à Ephése.

AGE-


AGESILAS.

AGESILAS, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ELPINICE, AGLATIDE.



AGLATIDE.

MA Sœur, depuis un mois nous voila dans Ephése,
Prêtes à recevoir ces illustres Epoux,
Que Lysander mon Pére a sû choisir pour nous,
Et ce choix bien-heureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, & parlons librement :
Vous semble-t-il que votre Amant
Cherche avec grande ardeur votre chére présence ?
Et trouvez vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour ?

ELPINICE.

Cotys est Roi, ma Sœur, & comme sa Couronne
Parle suffisamment pour lui,
Assuré de mon cœur que son Trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soûpire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate.
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux ?

AGLATIDE.

C'est environ ainsi que son amour éclate.

n

Il m'obſéde à peu près comme l'autre vous ſert.
On diroit que tous deux agiſſent de concert,
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre.
Ils en font grand ſcrupule, & la ſincérité
Dont mon Amant ſe pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas ſon bonheur en l'aſſiduité.
Ce n'eſt pas qu'à vrai dire il ne ſoit excuſable.
Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord étoit capable
D'eteindre la plus vive ardeur;
Et j'avouë entre nous que lors qu'il me néglige,
Qu'il ſe montre à ſon tour ſi froid, ſi retenu,
Loin de m'offenſer il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que ſa vuë auroit eu le pouvoir
D'en diſſiper une partie.
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'eſprit aiſé, le cœur bon, l'ame belle.
A tant de qualitez s'il joignoit un vrai zèle...

AGLATIDE.

Ma Sœur, il n'eſt pas Roi, comme l'eſt votre Amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux Provinces,
Et ce Perſe vaut bien la plûpart de nos Princes.

AGLATIDE.

Il n'eſt pas Roi, vous dis-je, & c'eſt un grand défaut:
Ce n'eſt point avec vous que je le diſſimule.
J'ai peut-être le cœur trop haut;
Mais auſſi bien que vous je ſors du ſang d'Hercule,
Et lors qu'on vous deſtine un Roi pour votre Epoux,
J'en veux un auſſi-bien que vous.
J'aurois quelque chagrin à vous traiter de Reine,
A vous voir dans un Trône aſſiſe en Souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas;
Et je porte une ame aſſez vaine
Pour vouloir jusque-là vous ſuivre pas à pas.
Vous êtes mon Aînée, & c'eſt un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité.

Auſſi

Aussi veux-je céder le pas-devant à l'âge ;
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse, & ce Trône vous gêne,
Où la main de Cotys a droit de me placer ?
Mais si je renonçois au rang de Souveraine,
Voudriez-vous y renoncer ?

AGLATIDE.

Non-pas si-tôt, j'ai quelque vuë,
Qui me peut encore amuser.
Mariez-vous, ma *Sœur* ; quand vous serez pour-(vuë,
On trouvera peut-être un Roi pour m'épouser.
J'en aurois un déja, n'étoit ce rang d'Aînée
Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un Pére eût pu souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce Roi jusqu'ici ne s'est point declaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que differé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sut charmer ;
Et s'il faut vous en faire entiére confidence,
Agesilas m'aimoit, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma Sœur ? Agesilas vous aime !

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimoit, & que sa passion
Pourroit bien être encor la même ;
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce Prince tient son Trône, & sa haute puissance,
De ce même Héros dont nous tenons le jour ;
Et si ce n'etoit lors que par reconnoissance
Qu'il me temoignoit de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude,
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude,
Qu'il n'ecoute plus rien qui vienne de sa part ?
Je ne sai si sa flame est pour moi foible ou forte ;
Mais la reconnoissance morte,
L'amour doit courir grand hazard.

ELPINICE.

Ah ! s'il n'avoit voulu que par reconnoissance

Etre Gendre de Lysander,
Son choix auroit suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vu me demander.
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne,
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne.
Ayez, ayez pour lui des sentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considére
Autant & plus encor la Fille que le Pére,
Feront que le devoir aura bien tôt son tour;
Et pour vous faire seoir où vos desirs aspirent, (rent
Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conspi-
La reconnoissance & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde.
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé, (de...
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégar-

ELPINICE.

Comme avec lui mon Pére a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mesintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit sous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hazards, ma Sœur, comme j'en suis mal sure,
Si vous me pouviez faire un don de votre Amant,
Je crois que je pourrois l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement....

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma Sœur?

AGLATIDE.

Moi? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas,
M'ont si bien imprimé l'amour du Diadéme,
Que pourvu qu'un Amant soit Roi,
Il est trop aimable pour moi. (dée,
Mais sans Trône on perd temps; c'est la prémière i-
Qu'à

Qu'à l'Amour en mon cœur il ait plû de tracer.
Il l'a fidellement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur ; la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre, est digne de vos feux,
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une Reine.
Moi, je m'éblouïs moins de la splendeur du rang,
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite.
Cet heureux avantage ou du sort, ou du sang,
Ne tombe pas toûjours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultez,
Leur choix iroit à la personne,
Et les hautes vertus, les rares qualitez,
L'emporteroient sur la Couronne.

AGLATIDE.

Avouëz tout, ma Sœur, Spitridate vous plaît?

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys, & si votre intérêt
Vous pouvoit résoudre à l'échange....

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous & moi ?
En l'état où le Ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un Pére, il faut l'aveu d'un Roi,
Que je plaise à Cotys, & vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un, je ne sai quoi m'en flate.
Pour l'autre, je n'en répons pas.
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma Sœur, Spitridate est son Frére,
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous considére.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir ?
Voulez-vous que je vous le laisse ?

ELPINICE.

Ma Sœur, auparavant engagez l'entretien,
Et s'il s'en offre lieu, jouëz d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt & le mien.

AGLATIDE

Il est juste en effet, puis qu'il n'a su me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

SEigneur, je me retire ; entre les vrais Amans
Leur amour seul a droit d'être de confidence,
Et l'on ne peut mêler d'agréable présence,
A de si précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une Sœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.
Soyez juge & témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flame,
Voyez jusqu'au fond de mon ame
D'une si pure ardeur où va le digne excès
Voyez tout mon espoir aux bords du précipice.
Voyez des maux sans nombre & hors de guérison.
Et quand vous aurez vu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, Seigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuser,
Je crains que pour en bien user
Je ne me doive mal defendre.
Je sai bien que j'ai tort, j'avouë, & hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire ;
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourroit-il fort vous satisfaire ?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, Madame, & peut-on concevoir...

A-

AGLATIDE.

Je vous entens, Seigneur, & vois ce qu'il faut voir.
Un aveu plus précis est d'une consequence
Qui pourroit vous embarrasser,
Et même à notre sexe il est de bien-séance
De ne pas trop vous en presser.
A Lysander mon Pére il vous plut de promettre
D'unir par votre hymen votre sang & le sien.
La raison, à peu près, Seigneur, je la pénétre,
Bien qu'aux raisons d'Etat je ne connoisse rien.
Vous ne m'aviez point vuë, & facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur ou non je pûsse m'accorder,
La chose étoit égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fussiez Gendre de Lysander.
Ma Sœur vous auroit plû, s'il vous l'eût proposée.
J'eusse agréé Cotys, s'il me l'eût proposé.
Vous trouvâtes tous deux la Politique aisée,
Nous crumes toutes deux notre devoir aisé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naitre un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Que je l'aurai promis à la face des Dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux,
Et j'espére de vous le même.
Jusque là votre amour assez mal se fait voir,
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique.
Vous attendez le temps de votre Politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, Seigneur, quel est mon crime.
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en est plus besoin.
J'en ai fait comme vous ma Sœur juge & témoin.
Que ma froideur lui semble injuste, ou légitime,
La raison que vous peut en faire sa bonté,
Je consens qu'elle vous la fasse:
Et pour vous en laisser tous deux la liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne s'y fait pas, Madame, un grand effort,
Et feroit grace entiére à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle étoit assez d'accord,
Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raison,
Vous me devez cette justice,
Et prendre autant de part à voir ma guérison,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

ELPINICE.

Quoi, Seigneur, j'aurois part...

SPITRIDATE.

C'est trop dissimuler,
La cause & la grandeur du mal qui me posséde;
Et je me dois, Madame, au defaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié;
Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perse, & brisai l'esclavage
Où m'envoiant au jour le Ciel m'avoit soumis,
Je crus qu'il me falloit parmi ses Ennemis
D'un Protecteur puissant assurer l'avantage.
Cotys eut comme moi besoin de Lysander,
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,
Nous demandâmes ses deux Filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au Trône il lui promit l'Aînée.
La jeune me fut destinée.
Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.
J'avois sû qu'Aglatide étoit des plus aimables;
On m'avoit dit qu'à Sparte elle savoit charmer;
Et sur des bruits si favorables,
Je me répondois de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances,

Et

Et que pour affermir son Empire en tous lieux,
Il laisse choir souvent de cruelles vangeances,
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux !
Ce sont les conseillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups.
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux Objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vûe,
Et de vous, & de cette Sœur,
Mon ame devint toute émûe,
Et le trouble aussi-tôt s'empara de mon cœur.
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flame pour vous:
Vous y regnâtes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer. du moins il faut le feindre;
Il faut vous voir aimer ailleurs.
Voiez s'il fut jamais un Amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas même,
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, Seigneur, & ne puis davantage.
Je ne sais aimer ni haïr.
Mais dès qu'un Pére parle, il porte en mon courage,
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.
Voiez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
Voudroient rendre à ma Sœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon Pére assez indifferent,
Pourvu que vous & lui vous demeuriez ses Gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agesilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire.
C'est notre Souverain.

SPITRIDATE

S'il en dédit un Pére,
Peut-être ai-je une Sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand Prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre priére il ne refuse rien.
Et si son cœur vouloit s'entendre avec le mien..

ELPINICE.
Reposez-vous, Seigneur, sur mon obéïssance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi-bien que ma Sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, & sans aucun scrupule....
SPITRIDATE.
Perdriez-vous pour moi son Trône sans ennui?
ELPINICE.
Le voila qui paroît. Quelque ardeur qui vous brule,
Mettez d'accord mon Pére, Agésilas, & lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE,

COTYS.
Vous voiez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoit, Seigneur, à mon abord.
SPITRIDATE.
Si votre ame, Seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.
COTYS.
Ah, s'il n'étoit honteux de manquer de promesse!
SPITRIDATE.
Si la foi sans rougir pouvoit se dégager!
COTYS.
Qu'une autre de mon cœur seroit bien-tôt maîtres-(se!
SPITRIDATE.
Que je serois ravi comme vous de changer!
COTYS.
Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendroits sûr de son consentement.
SPITRIDATE.
Aglatide verroit qu'une autre prît sa place,
Sans en murmurer un moment.
COTYS.
Que nous sert qu'en secret l'une & l'autre engagée,
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs?
Pour voir notre infortune entre elles partagee,
Nos destins n'en sont pas meilleurs.
SPITRIDATE.
Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses,
Et

Et peut être en dépit du Sort
Il seroit un moien, & de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se dé-
(ploie.
Ah, si vous le vouliez, que mon sort seroit doux!
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma felicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'Objet qui me possede.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux,
Elpinice me charme.

COTYS.

Et si je vous la céde?

SPITRIDATE.

Je cederai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, Seigneur? Ce n'est pas-là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lysander pour Gendre?

COTYS.

Oui, mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous ôte son appui.
L'échange des deux Sœurs n'a rien qui l'intéresse,
Nous n'en serons pas moins à lui:
Mais de porter ailleurs la main qui leur est due,
Seigneur, au dernier point ce sera l'irriter:
Et sa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande,
Seigneur, auprès d'Agésilas.
Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE.

Je vois qu'assez souvent il ne l'écoute pas:
Mais pour un différend frivole,

 Dont

Dont nous ignorons le secret,
Ce Prince avoüroit-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole?
Lui qui lui doit son Trône, & cet illustre rang
D'unique Général des Troupes de la Grèce,
Pourroit-il le haïr avec tant de bassesse,
Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang?
Si nous manquons de foi, qu'aura-t il lieu de croire?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lysander?
Pensez-y bien, Seigneur, avant qu'y hazarder
Nos suretez & votre gloire.

COTYS.

Et si ce différend que vous craignez si peu,
Lui fait pour notre hymen refuser son aveu?

SPITRIDATE.

Ma Sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens sûr par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimeroit-il?

SPITRIDATE.

Il la trouve assez belle,
Il en parle avec joie, & se plaît à la voir.
Je tâche d'affermir ces douces apparences,
Et si vous voulez tout savoir,
Je pense avoir dequoi flater mes esperances.
Prenez-y part, Seigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurions tous deux Lysander pour Beau-pere,
Ce Roi s'allie à vous s'il devient mon Beau-frere
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y consent?

SPITRIDATE.

Mandane est trop bien née,
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle votre foi?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, Seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.

Man-

Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmez,
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rens justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa Sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS.

Hélas! & si l'amour autrement en ordonne,
Le moien d'y forcer mon cœur?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître..

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort, si je vous parle en vain;
Et du moins si ma Sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maître de ma main.

COTYS.

Je ne le puis celer; qui que l'on me propose, (se.
Toute autre que Mandane est pour moi même cho-

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, & doit même être doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferois trois heureux qui m'empêchent de l'être?
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi.
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Eh bien, épousez Elpinice.
Je renonce à tout mon bonheur,
Plûtôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdroit d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à votre Aglatide,

Puisque votre cœur endurci
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide,
Je serai malheureux, vous le serez aussi.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

QUe nous avons, ma Sœur, brisé de rudes
chaînes!
En Perse il n'est point de Sujets,
Ce ne sont qu'Esclaves abjets,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines.
Le Monarque, ou plûtôt le Tyran général,
N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre régle, & point d'autre justi-
Et souvent même impute à crime capital (ce,
Le plus rare mérite, & le plus grand service.
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que les cœurs abattus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
Ce sont indignitez égales;
La gloire s'en partage entre tant de Rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de Reines;
Mais toutes portent mêmes chaînes;
Et toutes, à parler sans fard,
Servent à ses plaisirs sans part à son Empire;
Et même en ses plaisirs elles n'ont autre part,
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire
Ou le caprice, ou le hazard.
Voilà, ma Sœur, à quoi vous avoit destinée,
A quel infame honneur vous avoit condamnée
Pharnabase, son Lieutenant.
Il auroit fait de vous un présent à son Prince,

Si pour nous affranchir mon soin le prévenant
N'eût à sa tyrannie arraché ma Province.
La Grèce a de plus saintes loix.
Elle a des Peuples & des Rois,
Qui gouvernent avec justice.
La Raison y préside & la sage Equité;
Le Pouvoir souverain par elles limité
N'y laisse aucun droit au caprice. (cœur.
L'hymen de ses Rois même y donne cœur pour
Et si vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît son Trône avec son ame,
Vous seriez par ce nœud charmant,
Et Reine veritablement,
Et veritablement sa Femme.

MANDANE.

Je veux bien l'espérer, tout est facile aux Dieux,
Et peut-être que de bons yeux,
En auroient déja vu quelque flateuse marque;
Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix.
Si le Roi dans la Perse est un peu trop Monarque,
En Grèce il est des Rois qui ne sont pas trop Rois.
Il en est dont le Peuple est le suprême arbitre.
Il en est d'attachez aux ordres d'un Sénat.
Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre,
Que prémiers Sujets de l'Etat.
Je ne sai si le Ciel pour regner m'a fait naître,
Et quoi qu'en ma faveur j'aie encor vu paroître,
Je doute si l'on m'aime ou non;
Mais je pourrois être assez vaine,
Pour dédaigner le nom de Reine
Qui m'offriroit un Roi qui n'auroit que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en savez beaucoup, ma Sœur, & vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE.

Je répons simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant, & des Rois, & de leur différence,
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE.
Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espére un Roi,
Il est juste, Seigneur, que quelquefois j'y pense.
SPITRIDATE.
N'y pensez-vous point trop?
MANDANE.
Je sai que c'est à vous
A régler mes desirs sur le choix d'un Epoux.
Mon devoir n'en sera point d'autre:
Mais quand vous daignerez choisir pour une Sœur,
Daignez songer, de grace, à faire son bonheur,
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué
Votre cœur & vos yeux vous ont desavoué:
Et si j'ai comme vous quelques pentes secretes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez par le trouble où vous êtes
De l'état où vous me mettez.
SPITRIDATE.
Je le vois bien, ma Sœur, il faut vous laisser faire.
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui;
Et votre cœur instruit par le malheur d'un Frére,
A déja fait son choix sans lui.
MANDANE.
Peut-être, mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez, il n'est desirs, ni tendres sentimens,
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?
SPITRIDATE.
Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose, & ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espére.
MANDANE.
Agésilas, Seigneur! & le savez-vous bien?
SPITRIDATE.
Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plai-(re...
MANDANE.
Ce sont civilitez envers une Etrangére,
Qui font beaucoup d'éclat, & ne produisent rien.

Il jette par-là des amorces
A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces :
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa Cour,
De toute sa conduite il est si bien le maître,
Qu'au simple non d'hymen vous verriez disparoître,
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous panchez vers Cotys, & savez qu'Elpinice
Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa Sœur!

MANDANE.

Je vous réponds de tout si, vous avez son cœur.

SPITRIDATE.

Et Lysander pourra souffrir cette injustice ?

MANDANE.

Lysander est si mal auprès d'Agésilas,
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un Gendre,
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas.
Pour deux, il auroit tort s'il osoit y prétendre.
Mais, Seigneur, le voici, tâchez de pressentir
Ce qu'en votre faveur il pourroit consentir.

SPITRIDATE.

Ma Sœur, vous êtes plus adroite.
Souffrez que je ménage un moment de retraite.
J'aurois trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

Quoi qu'en matiére d'hyménées,
L'importune langueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loisir vous pussiez voir mes Filles,
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos Familles.
Dites-moi donc, Seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses,
Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.

Parlez avec franchise, avant que je m'expose
A des refus presque assurez,
Que j'estimerai peu de chose,
Quand vous serez plus déclarez.
Et n'appréhendez point l'emportement d'un Pére.
Je sai trop que l'Amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux Objets ne sont pas sûrs de plaire.
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir;
La plûpart des feux qu'il excite,
Il ne l'attache pas toûjours au vrai mérite;
Et quand il la dénie, on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puisque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec sincérité.
Ma seule ambition est d'être votre Gendre;
Mais apprenez, de grace, une autre vérité.
Ce bonheur que j'attens, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon sort égal au sort des Dieux,
N'a pour objet... Seigneur, je tremble à vous le dire,
Ma Sœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

QUe veut dire, Madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiscrete
Repondroit-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, Seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en vois fort satisfait:
Mais je ne vois pas bien que par les sympathies,
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames soient fort assorties,
Ni que l'Amour encor ait daigné s'en mêler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre Gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire & borne ses plaisirs: (dre,
Mais puisque par son ordre il me faut vous l'appren-
Elpinice est l'objet de ses plus chers desirs.

LYSANDER.

Elpinice ! & sa main n'est plus en ma puissance.

MANDANE.

Je sai qu'il n'est plus temps de vous la demander ;
Mais je vous répondrois de son obéïssance,
Si Cotys la vouloit céder.
Que fait-on si l'amour, dont la bizarrerie
Se jouë assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie ?
S'il n'y préfére point Aglatide à sa Sœur ?
Cet échange, Seigneur, pourroit-il vous déplaire,
S'il les rendoit tous quatre heureux ?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un Pére ?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux.
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence
N'empêche une sincére & pleine confiance.

à Cotys.

Seigneur, ne cachez plus le veritable amour
Dont l'idée en secret vous flate.
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate ;
Dites le vôtre à votre tour.

SCENE IV.

LYSANDER, COTYS, CLEON.

COTYS.

PUis qu'elle vous l'a dit, pourrois je vous le taire ?
Jugez, Seigneur, de mes ennuis.
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire,
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER.

Ne traitez point, Seigneur, ce nouveau feu de crime ;
Le choix que font les yeux est le plus légitime :
Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs sous une aveugle foi ;
Et le don le plus favorable,
Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soi,

Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'eſt point par mépris, le;
Ce n'eſt point qu'Elpinice aux miens n'ait paru bel-
Mais enfin (le dirai-je?) Oui, Seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportois pour elle.
D'autres yeux malgré moi s'en ſont faits les Tyrans,
Et ma foi s'eſt armée en vain pour ma défenſe.
Ce lâche qui s'eſt mis de leur intelligence
Les a ſoudain reçus en juſtes Conquerans.

LYSANDER.

Laiſſez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaiſir s'apprête
A vous laiſſer ailleurs trouver un ſort plus doux,
Quand un autre pour elle à d'autres yeux que vous:
Qu'elle céde ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même inſtant qu'on vous le ſurprenoit,
Un pareil attentat ſur ſa propre parole
Lui déroboit celui qu'elle vous deſtinoit.
Sur-tout, ne craignez rien du côté d'Aglatide.
Je puis répondre d'elle, & quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout ſon cœur, où mon vouloir préſide,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah, Seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle!

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'amour s'y ſert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour!

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidelle...

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abuſez point en vain.
Dites, d'Agéſilas la haine inſatiable.
C'eſt elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enléve votre foi!

COTYS.

Ah, s'il y va de votre gloire,

Ma

Ma parole est donnée, & dussai-je en mourir,
Je la tiendrai, Seigneur, jusqu'au dernier soûpir.
Mais quoique la surprise ait pû vous faire croire,
N'accusez point Agesilas
D'un crime de mon cœur, que même il ne sait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire,
Vous montre assez par-là quel souverain empire
L'amour lui donne sur ce cœur.
Ne considerez point si j'aime, ou si l'on m'aime.
En matiére d'honneur ne voyez que vous-même;
Et disposez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux, ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyois d'ennui.
Epouser la Sœur de mon Gendre,
C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée;
Que votre exemple n'aide à lui trouver un Roi;
Et pour peu que le Ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire & plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus : je veux que de moi-même
Vous teniez cet Objet qui vous fait soûpirer,
Et Spitridate, à moins que de m'en assûrer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas,
S'il pourra consentir à ce double hyménée,
Dont ma parole étoit donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avoûra pas.
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, Seigneur comme je le promets:
Sinon, vous lui ferez connoître,
Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS.

Ah! que Mandane & moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler!
Car je ne saurois plus vous le dissimuler,
Nos ames en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissemens,
Et pardonnez, de grace, à mon impatience....

LYSANDER.
Allez, on m'a vu jeune; & par expérience,
Je sai ce qui se passe au cœur des vrais Amans.

SCENE V.

LYSANDER, CLEON.

CLEON.

Seigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bienfacile,
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER.

Je prens pour l'attacher à moi,
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyois rien à prétendre:
Vouloir par force en faire un Gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un Ennemi secret.
Je veux me l'acquerir; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiez si bien le ménager,
Que quand je voudrai me vanger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flate ses desirs,
J'applaudis, je défére à ses nouveaux soûpirs;
Je me fais l'auteur de sa joie;
Je sers sa passion, & sous cette couleur
Je m'ouvre dans son ame une infaillible voie,
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLEON.

Oui, mais Agésilas, Seigneur, aime Mandane.
Du moins toute sa Cour ose le deviner:
Et promettre à Cotys cette illustre Persane,
C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ses vœux mon Tyran l'accorde, ou la refuse,
De la maniére dont j'en use
Il ne peut m'ôter son appui;
Et de quelque façon que la chose se passe,
Ou je fais la prémiere grace,
Ou j'aigris puissamment ce Rival contre lui.
J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les loix,
C'est

C'est une occasion que lui-même il prépare,
Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses Rois.
Nous avons trop long-temps asservi sa Couronne
A la vaine splendeur du sang ;
Il est juste à son tour que la vertu la donne,
Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue est déja forte, & ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout.
Si pourtant je voyois sa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée,
Je crois que je pourrois encor oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage.
Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit.
Un reste d'amitié tient mon ame en balance ;
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,
Que j'en sache qui peut causer
Cette haine si lâche & qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le desabuser.

CLEON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées :
Mais vous ne songez point avec quels sentimens
Vos deux Filles intéressées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte,
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre, elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte ;
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLEON.

Quand cette obéissance a fait un digne choix,
Le cœur tombé par-là sous une autre puissance,
N'obéit pas toûjours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voici ; laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCE-

SCENE VI.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'Apprens avec quelque surprise,
Mes Filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi.
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, nôtre devoir s'en remet à vos soins.
Je ne sai qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en sai donc davantage.
Je sai que Spitridate adore d'autres yeux;
Je sai que c'est ma Sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.

ELPINICE.

Ma Sœur, qu'aurois-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce mystére?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrois l'aimer, & sans l'ordre d'un Pére!

AGLATIDE.

Vous ne savez que c'est d'aimer ou de haïr,
Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut souffrir de vous, ma Sœur!

AGLATIDE.

Le grand supplice,
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il falloit changer entre vous de partis...

AGLATIDE.

Je n'ai pas besoin d'interpréte,
Et vous en dirai plus, Seigneur, qu'elle n'en fait.
Cotys pourroit me plaire, & plairoit en effet,

Si

Si pour toucher son cœur j'étois assez bien faite :
Mais je suis fort trompée, ou cet illustre cœur
N'est pas plus à moi qu'à ma Sœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'assez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connois plus de vingt qui mourroient en ma (place,
Ou qui sauroient du moins hautement quereller
L'injustice de la Fortune :
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame si commune,
Je sai l'art de m'en consoler.
Il est d'autres Rois dans l'Asie
Qui seront trop heureux de prendre vôtre appui ;
Et déja je ne sai par quelle fantaisie,
J'en crois voir à mes pieds de plus puissans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un Roi tu ne veux plus te rendre?

AGLATIDE.

Je crois pour Spitridate avoir déja fait voir
Que ma Sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sait obéir, & je le sai comme elle ;
C'est l'ordre, & je lui garde un cœur assez fidelle,
Pour en subir toutes les loix :
Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissez jusqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des Rois.

LYSANDER.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La Couronne, Seigneur, orne bien une tête.
Je me la figurois sur celle de ma Sœur,
Lors que Cotys devoit l'y mettre :
Et quand j'en contemplois la gloire & la douceur
Que je ne pouvois me promettre,
Un peu de jalousie & de confusion
Mutinoit mes desirs, & me soûlevoit l'ame :
Et comme en cette occasion,
Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flame...

E L-

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faisoit pester en secret.
C'est l'ordre, & du devoir la scrupuleuse idée...

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma Sœur, qu'osez-vous hazarder ?
Vous qui tantôt...

ELPINICE.

Ma Sœur, laissez-moi vous aider,
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes sentimens,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et si je suis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudroit bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.
J'acceptois Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le Ciel m'a dégagée,
Sans que mon ame soit changée.
Mon devoir regne encor sur mon ambition.
Quoi que vous m'ordonniez, j'obeirai sans peine;
Mais, de mon inclination,
Je mourrai Fille, ou vivrai Reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma Sœur, dites qu'Agésilas..

AGLATIDE.

Ah, Seigneur, ne l'écoutez pas!
Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dis donc, Agésilas?

AGLATIDE.

M'aimoit jadis un peu,
Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence;
Et s'il me disoit vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu,
N'attendoit qu'après l'hymenée
De cette aimable & chére Aînée:
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flame qu'en réserve il tenoit toute prête,
Son

Son amour eſt encor ici plus réſervé ;
Et ſoit que dans Ephéſe un autre Objet me paſſe,
Soit que par complaiſance il céde à ſon Rival,
Il me fait à préſent la grâce
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cauſe.
Sa haine pour ton Pére à cet amour s'oppoſe ;
Mais n'importe, il eſt bon que j'en ſois averti.
J'agirai d'autre ſorte avec cette lumiére,
Et ſuivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entiére,
Nous verrons à prendre parti.

SCENE VII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

MA Sœur, je vous admire, & ne ſaurois com- (prendre.
Cet inépuiſable enjoûment,
Qui d'un chagrin trop juſte a dequoi vous défendre,
Quand vous êtes ſi près de vous voir ſans Amant.

AGLATIDE.

Il eſt aiſé pourtant d'en deviner les cauſes.
Je ſai comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien.
La joie eſt bonne à mille choſes,
Mais le chagrin n'eſt bon à rien.
Ne perds-je pas aſſez ſans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'eſprit égal?
Perte ſur perte eſt importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter ſi mal ;
Soûpirer quand le ſort nous rend une injuſtice,
C'eſt lui prêter une aide à nous faire un ſupplice.
Pour moi, qui ne lui puis ſouffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met ſa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon Pére,
J'ai quelque choſe encor à lui faire ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.



LYSANDER.

Je ne suis point surpris qu'à ces deux hymenées
Vous refusiez, Seigneur, votre consentement.
J'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement,
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par-là quelque destin plus doux:
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur Maître & leur Roi,
C'est pour l'une & pour l'autre une espece de crime,
Que de l'avoir reçu de moi.
J'avois crû toutefois que l'exil volontaire
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivreroit vos yeux
D'une insupportable présence,
A mes jours presque usez obtiendroit la licence
D'aller finir sous d'aures Cieux.
C'étoit là mon dessein; mais cette même Envie
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,
Ne sauroit endurer, ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obscurité de ma mort.

AGESILAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine
Ont persécuté les Héros,
Hercule en sert d'exemple, & l'Histoire en est pleine;
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours.

Ils

Ils ont toûjours leur grace, ils sont toûjours plausi-
Mais ils ne sont pas vrais toûjours; bles,
Et souvent des périls, ou cachez, ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent se figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumiéres,
Vous ayez prévu mes refus;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévus,
Vous n'en ayez pû voir les raisons bien entiéres.
Vous êtes un grand homme, & de plus, mécontent;
J'avoûrai plus encor, vous avez lieu de l'être.
Ainsi de ce repos, où votre ennui prétend,
Je dois prévoir en Roi quel desordre peut naître,
Et regarde en quels lieux il vous plaît de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil, ou choisit pour asyle,
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses & des Grecs séparent les Etats.
L'assiette en est heureuse, & l'accès difficile.
Leurs Maîtres ont du cœur, leurs Peuples ont des (bras;
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux;
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un Guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce.
L'un fut Ami de Perse, & l'autre son Sujet,
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour Gendres,
Et si par des liens, & si forts, & si tendres,
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un Ami doit à l'autre, un Sujet à son Roi,
Vous les avez tous deux attachez à leur foi;
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité,
N'immoleroient-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale, & de la paternelle.

Et

Et que l'occasion aura d'heureux momens
Qui flatent vos ressentimens ?
Vous ne nous laissez aucun gage,
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paroître un vrai zéle,
Un cœur si genereux, une ame si fidelle,
Que par toute la Gréce on vous louë à l'envi ;
Mais le temps quelquefois inspire une autre envie.
Comme vous Thémistocle avoit fort bien servi,
Et dans la Cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important,
Que mes ressentimens puissent vous être à craindre,
Oserois-je vous demander,
Ce que vous a fait Lysander,
Pour leur donner ici chaque jour dequoi naître,
Seigneur, & s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son Roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être ?
Quelque avis que je donne, il n'est point écouté.
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté.
Me choisir pour appui c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis ;
Et comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes Amis ;
Ces Amis dont pour vous je gagnai les suffrages,
Quand il fallut aux Grecs élire un Général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal.
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruïne,
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien.
Cependant plus j'y songe, & plus je m'examine,
Moins je trouve, Seigneur, à me reprocher rien.

AGESILAS.

Dites tout, vous avez la memoire trop bonne,
Pour avoir oublié que vous me fîtes Roi,
Lors qu'on balança ma Couronne

Entre Léotychide & moi.
Peut-être n'osez-vous me vanter un service
Qui ne me rendit que justice,
Puisque nos loix vouloient ce qu'il fut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en souvenir.
Vous m'avez donc fait Roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perse établi Général;
Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me presse
De ne m'en revancher pas mal,
A peine sommes-nous arrivez dans Ephese,
Où de nos Alliez j'ai mis le rendez-vous,
Que sans considerer si j'en serai jaloux,
Ou s'il se peut que je m'en taise,
Vous vous saisissez par vos mains
De plus que votre récompense,
Et tirant toute à vous la suprême puissance,
Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire.
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espére.
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon Palais près du vôtre est un lieu desolé;
Et le Généralat, comme le Diadême,
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En Colosse d'Etat qui de vous seul attend
L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller,
Où pour vos interêts il le faut étaler.
Général en idée, & Monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter, moins comme Agésilas,
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des Humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait Roi, Lysander, je veux l'être.
Soiez-moi bon sujet, je vous serai bon Maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puissance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un Sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit être assez forte.

Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
Quand vous pourrez m'en laisser faire;
Mais soiez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je passe à vos Amis qu'il m'a fallu détruire,
Si dans votre vrai rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris sapper les fondemens:
Ils étoient tout à vous, & par reconnoissance
D'en avoir reçu leur puissance,
Ils ne considéroient que vos commandemens.
Vous seul les aviez faits Souverains dans leurs Villes,
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des Etats.
Chez tous nos Grecs Asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des Republiques,
Que sous votre cabale il vous plut asservir.
La vieille liberté, si chére à leurs Ancêtres,
Y fut par-tout forcée à recevoir dix Maîtres,
Et dès qu'on murmuroit de se la voir ravir,
On vôioit par votre ordre immoler les plus braves
A l'Empire de vos Esclaves.
J'ai tiré de ce joug les Peuples opprimez.
En leur prémier état j'y remis toutes choses;
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux & plus aimez.
J'ai fait à votre exemple ici des créatures;
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures;
Et comme vos Tyrans prenoient de vous la loi,
Comme ils étoient à vous, les Peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur.
Changez, si vous pouvez, de conduite & d'humeur;
Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,

Du moins, graces aux Dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raisons d'Etat, & de jalouses craintes,
Qui me font malheureux, & non pas criminel.
Non, Seigneur, que je veuille être assez téméraire,
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs.
L'action la plus belle a diverses couleurs,
Et lors qu'un Roi prononce, un Sujet doit se taire.
Je voudrois seulement vous faire souvenir,
Que j'ai près de trente ans commandé vos Armées,
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allois de victoire en victoire,
M'a toûjours vu pour fruit n'en vouloir que la gloi-(re,
Et faire en son Epargne entrer tous les trésors
Des Peuples subjuguez par mes heureux efforts:
Vous-même le savez, que quoi qu'on m'ait vû faire,
Mes Filles n'ont pour dot que le nom de leur Pére;
Tant il est vrai, Seigneur, qu'en un si long emploi
J'ai tout fait pour l'Etat, & n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de biens Cotys & Spitridate, (Rois,
L'un Roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux
M'ont assez estimé pour y borner leur choix:
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flate,
Vous semblez m'envier un bien,
Qui fait ma recompense, & ne vous coûte rien.

AGESILAS.

Il nous seroit honteux que des mains étrangéres
Vous paiassent pour nous de ce qui vous est dû.
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croît souvent, plus il est attendu. (re,
D'ailleurs, n'auroit-on pas quelque lieu de vous di-
Si je vous permettois d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys (pire,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre Em-
Que vos seuls intérêts vous auroient fait agir,
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir?
Vos Filles sont d'un sang que Sparte aime & révére,
Assez pour les paier des services d'un Pére.
Je veux bien en répondre, & moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, & prendrai tout le soin.

LYSANDER.

Je n'attendois, Seigneur, qu'un mot si favorable,
Pour finir envers vous mes importunitez,
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
Puisque vous avez ces bontez.
Aglatide sur-tout aura l'ame ravie
De prendre un Epoux à ce prix;
Et moi, pour me vanger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCENE II.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'Un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé.
Son Pére qui l'a su dans son ame s'en flate,
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vu, Xénoclès, tout d'un coup s'adoucir.

XENOCLES.

Oui, mais enfin, Seigneur, il est temps de le dire:
Tout soûmis qu'il paroît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vangeance espére y réussir.
Ce Confident choisi, Cleon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une Harangue à renverser l'Etat,
Et le mettre bien-tôt lui-même en votre place.
En voici la copie, & je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'Esclave Damis qui sert de Sécretaire
A cet Orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux paié, vous la livre aujourd'hui.
On y soûtient, Seigneur, que notre République
Va bien-tôt voir ses Rois devenir ses Tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique,
Qui régle ce choix par le sang;
Mais qu'indifferemment elle doit à ce rang
Elever le mérite, & les rares services.
J'ignore quels sont les complices;

Mais

Mais il pourra d'Ephese ecrire à ses Amis,
Et soudain le paquet entre vos mains remis,
Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir
Vous voiez le dessein, vous en savez les causes;
Votre perte en dépend, c'est à vous d'y pourvoir.

AGESILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarasse.
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse,
Tant la confusion de mes raisonnemens
Etonne mes ressentimens.
Lysander m'a servi, j'aurois une ame ingrate,
Si je méconnoissois ce que je tiens de lui.
Il a servi l'Etat, & si son crime éclate,
Il y trouvera de l'appui.
Je sens que ma reconnoissance
Ne cherche qu'un moien de le mettre à couvert;
Mais enfin il y va de toute ma puissance,
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'ose.
Tu peux juger par-là du desordre où je suis.
Je vois qu'il faut le perdre; & plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un Etat populaire,
Qui ne donne à ses Rois qu'un pouvoir limité,
On peut y tout dire & tout faire
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis Souverain en tête d'une Armée,
Je n'ai que ma voix au Sénat.
Il faut y rendre compte, & tant de renommée
Y peut avoir déja quelque ligue formée,
Pour autoriser l'attentat.
Ce prétexte flateur de la cause publique,
Dont il le couvrira, si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette Politique,
Qui met chacun en droit de regner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage;
Et quand sur Lysander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres comme lui, jaloux, ou mécontens,
Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur temps.

Ainsi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expose ma Couronne :
Et si je lui fais grace, ou veux dissimuler,
Je dois craindre...

XENOCLES.

Cotys, Seigneur, vous veut parler.

AGESILAS.

Voions quelle est sa flame, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer, ou retenir la foudre.

SCENE III.

AGESILAS, COTYS, XENOCLES.

AGESILAS.

SI vous n'êtes, Seigneur, plus mon Ami qu'Amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice;
Mais vous m'êtes trop cher pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au Pére d'Elpinice.
Non qu'entre un si grand homme & moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine,
Qu'un Sujet déplaise à son Roi.
D'ailleurs, je n'ai pas crû votre ame fort éprise :
Sans l'avoir jamais vuë elle vous fut promise,
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'Etat,
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise,
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS.

Seigneur, la personne est aimable.
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et sentis à sa vuë un accord agréable
Entre mon cœur & mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au Pére,
M'en donne un peu pour elle, & me la rend moins chére.
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous falloit la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur ;
Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGESILAS.

Choisissez, choisissez, & s'il est quelque Objet
A Sparte, ou dans toute la Gréce,
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En est-il qui vous touche ? en est-il qui vous plaise ?

COTYS.

Il en est, oui, Seigneur, il en est dans Ephése,
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre Cour.
L'éclat & les vertus de l'illustre Mandane...

AGESILAS.

Que dites-vous, Seigneur, & quel est ce desir ?
Quand par toute la Gréce on vous donne à choisir,
Vous choisissez une Persane !
Pensez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoître
Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice;
Mes yeux ont rencontré Mandane par hazard;
Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'est voulu pour vous plaire attacher autre-part,
Les siens ont attiré toute la déférence
Que j'ai cru devoir rendre à votre aversion,
Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Persane de naissance,
Que Grecque par adoption.

AGESILAS.

Ce sont subtilitez que l'amour vous suggére,
Dont nous voions pour nous les succès incertains.
Ne pourriez-vous, Seigneur, d'une amitié si chére
Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains ?
Pausanias & moi nous avons des Parentes,
Et jamais un vrai Roi ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au sang des Rois.

COTYS.

Quand on aime, on se fait des régles differentes.
Spitridate a du nom & de la qualité,
Sans Trône il a d'un Roi le pouvoir en partage.

Votre Gréce en reçoit un pareil avantage,
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa Sœur m'engage,
Ravale fort ma Dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hazarde,
Après l'exemple d'un grand Roi,
Qui, tout grand Roi qu'il est, l'estime & la regarde
Avec les mêmes yeux que moi? de
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remé-
Car enfin c'est un Roi dont il me faut l'appui.
Adieu, Seigneur, je la lui céde,
Mais je ne la céde qu'à lui.

SCENE IV.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'Où fait-il, Xenoclès, d'où sait-il que je l'aime?
Je ne l'ai dit qu'à toi, m'aurois-tu découvert?

XENOCLES.

Si j'ose vous parler, Seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sait que de vous-même.
L'éclat de ces faveurs, dont vous enveloppez
De votre faux secret le chatouilleux mystére,
Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire,
Que vous êtes ici le seul que vous trompez.
De si brillans dehors font un grand jour dans l'ame,
Et quelque illusion qui puisse vous flater,
Plus ils déguisent votre flame,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGESILAS.

Quoi! la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour?

XENOCLES.

Il est bien mal-aisé qu'aux yeux de votre Cour,
Il passe pour indifférence:
Et c'est l'en avouër assez ouvertement,
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre Amant.
Mais qu'importe après tout? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Seroit-

Seroit-il honteux de l'aimer?

AGESILAS.

Non, & même avec gloire on s'en laisse charmer;
Mais un Roi que son Trône à d'autres soins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît,
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt;
Voi donc si ma peine est legére.
Sparte ne permet point aux Fils d'une Etrangére
De porter son Sceptre en leur main.
Cependant à mes yeux Mandane a sû trop plaire;
Je veux cacher ma flame, & je le veux en vain.
Empêcher son hymen, c'est lui faire injustice;
L'épouser, c'est blesser nos loix,
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix.
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice.
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti
Que deja contre moi Lysander a pû faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Je me défens d'aimer, & j'aime;
Et je sens tout mon cœur balancé nuit & jour
Entre l'orgueil du Diadème,
Et les doux espoirs de l'Amour.
En qualité de Roi j'ai pour ma gloire à craindre.
En qualité d'Amant je vois mon sort à plaindre.
Mon Trône avec mes vœux ne souffre aucun accord,
Et ce que je me dois me reproche sans cesse,
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma foiblesse.

XENOCLES.

Toutefois il est temps, ou de vous déclarer,
Ou de céder l'Objet qui vous fait soûpirer.

AGESILAS.

Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile.
Cherche-moi Spitridate, & l'améne en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu,
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.


Gésilas me mande, il est temps d'éclater :
Que me permettez-vous, Madame, de lui dire ?
M'en desavoûrez-vous, si j'ose me vanter
Que c'est pour vous que je soûpire ?
Que je crois mes soûpirs assez bien écoutez
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontez
Qui semblent m'assurer des vôtres ?

ELPINICE.

Que serviroit, Seigneur, de vous y hazarder ?
Suis-je moins que ma Sœur Fille de Lysander,
Et la raison d'État qui rompt votre hyménée
Regarde-t-elle plus la Jeune que l'Aînée ?
S'il n'eût point à Cotys refusé votre Sœur,
J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne,
Et m'aurois dit moi-même avec quelque douceur,
Il se l'est reservée, & veut bien qu'on m'obtienne.
Mais il aime Mandane ; & ce Prince jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon Pére,
N'a pour lui qu'une haine obstinée & sévère,
Qui ne lui peut souffrir de Gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma Sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage.
Ses desirs prendront loi de mes propres desirs,
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir approuver mes soûpirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même,
Et qu'on peut dire au Souverain,
J'aime & je suis aimé, vous aimez comme j'aime ;
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main.

EL-

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, & dans votre ame éprise
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt & plein effet:
Mais que fera Cotys à qui je suis promise?
Me rendra-t-il ma foi, s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE.

La perte de ma Sœur lui servira de guide
A tourner ses desirs du côte d'Aglatide.
D'ailleurs, que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas?

ELPINICE.

Il a parole de mon Pére
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content;
Et mon Pére n'est pas un esprit inconstant,
Qui donne une parole incertaine & legére.
Je vous le dis encor, Seigneur, pensez y bien.
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flame enhardie...

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die?
Je suis Sujette & Fille, & j'ai promis ma foi.
Je dépens d'un Amant, & d'un Pére, & d'un Roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produiroit des miracles.
Un Amant avoué renverse tous obstacles,
Tout lui devient possible, il fléchit les Parens,
Triomphe des Rivaux, & brave les Tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous?

ELPINICE.

Que ma Sœur est heureuse!

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laisse sans Amant,
Son destin est-il si charmant,
Que vous en soiez envieuse?

ELPINICE.

Elle est indifférente, & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous?

ELPINICE.

Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien!

SPITRIDATE.

Le vôtre eſt-il moins inſenſible?

ELPINICE.

S'il ne tenoit qu'à lui que tout vous fût poſſible,
Le devoir & l'amour...

SPITRIDATE.

Ah, Madame, achevez!
Le devoir & l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE.

Voiez le Roi, voiez Cotys, voiez mon Pére.
Fléchiſſez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laiſſez-moi me taire.

SPITRIDATE *à Mandane qui paroît.*

Venez, ma Sœur, venez aider mes triſtes feux
A combattre un injuſte & rigoureux ſilence.

ELPINICE.

Hélas! il eſt ſi bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir, adieu. Voiez avec Madame
Le moien le plus propre à ſervir votre flame.
Des trois dont je depens elle peut tout ſur deux.
L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame;
Et ſon deſtin lui-même, ainſi que notre ſort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE II.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

IL eſt temps de réſoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma Sœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avois le cœur d'Elpinice.
Il eſt à moi ce cœur, ſon ſilence le dit.
Son adieu le fait voir, ſa fuite le proteſte;
Et ſi je n'obtiens pas le reſte,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la ſienne,
Je vous ſacrifirai tout ce que j'ai promis;
Mais vous répondez-vous que ce don vous l'obtienne,

Et

Et qu'il mette d'accord de si fiers Ennemis?
Le Roi qui vous refuse à Lysander pour Gendre,
Y consentira-t-il si vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lysander voudra-t-il se rendre?
Lui qui ne vous remet votre prémiére foi,
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroître,
Ne vous fait-il pas cette loi,
Que sans le rendre heureux vous ne le sauriez être?

SPTRIDATE.

Cotys de cet espoir ose en vain se flater,
L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez?

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SRITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un Roi?

MANDANE.

Quels droits n'a point un Pére?

SPITRIDATE.

Inexorable Sœur!

MANDANE.

Impitoyable Frére,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez vous faire une pareille loi!

SPITRIDATE.

Hélas! considérez...

MANDANE.

Considérez vous-même...

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le sexe vous apprend à regner sur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flames.
Dites que votre ardeur à force d'éclater
S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténuë,
Quand la nôtre grossit sous cette retenuë,
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
Je vous parle, Seigneur, avec une ame ouverte:
Et si je vous voyois capable de raison,
Si quand l'amour domine elle étoit de saison...

SPITRIDATE.

Ah! si quelque lumiére enfin vous est offerte,
Expliquez-vous, de grace, & pour le commun bien
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
Presque impossibles à forcer;
Et si pour nous le Ciel n'est prodigue en miracles,
Nous espérons en vain nous en débarrasser.
Tirons-nous une fois de cette servitude,
Qui nous fait un destin si rude.
Bravons Agésilas, Cotys, & Lysander.
Qu'ils s'accordent sans nous, s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout? Cessons d'aimer & de prétendre,
Et nous cesserons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah, ma Sœur!

MANDANE.

J'en soûpire à mon tour,
Mais un grand cœur doit être au dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soûpirs étouffez,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre Prince
Que pour choisir des fers dans une autre Province?
Ne cherchons-nous ici que d'illustres Tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuses
Soûmettent nos destins aux obscurs differends

De

De leurs haines mystérieuses ?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matiére à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage,
Par la nécessité d'obtenir leur suffrage ?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, Seigneur, en sureté.
Réduisons nos souhaits à la cause publique.
N'aimons plus que par politique.
Et dans la conjoncture où le Ciel nous a mis,
Faisons des Protecteurs sans faire d'Ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir ?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir ?
Pourquoi nous attirer sa haine & sa colére ?

SPITRIDATE.

Oui, ma Sœur, & j'en suis d'accord.
Agésilas, ici maître de notre sort,
Peut nous abandonner à la Perse irritée,
Et nous laisser rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lysander ne nous soutiendront pas,
S'il faut que sa colére à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agesilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur,
D'un amour commandé l'obéissante ardeur
Ose faire éclater ma flame avant la sienne ?
On dit que je lui plais, qu'il soûpire en secret,
Qu'il retient, qu'il combat ses desirs à regret ;
Et cette vanité qui nous est naturelle,
Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien.
Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle ;
J'en crois ce qu'on en dit, & n'en sais encor rien.
S'il m'aime, un tel silence est la marque certaine
Qu'il craint Sparte & ses dures loix ;
Qu'il voit qu'en m'épousant, s'il peut m'y faire Reine,
Il ne peut lui donner de Rois ;
Que sa gloire ...

SPITRIDATE.

Ma Sœur, l'amour vaincra sans doute.
Ce Héros est à vous, quelques loix qu'il redoute;
Et si par la priére il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront dequoi l'en affranchir.
Ces loix, ces mêmes loix s'imposeront silence,
A l'aspect de tant de vertus;
Ou Sparte l'avoûra d'un peu de violence,
Après tant d'Ennemis à ses pieds abattus.

MANDANE.

C'est vous flater beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce Prince après tout ne vous peut accorder
Sans une éclatante injustice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lysander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des loix au milieu de sa Cour,
N'est-ce point hautement lui demander sa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de son amour?

SPITRIDATE.

Si vous saviez, ma Sœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous saviez, mon Frére, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, Frére barbare,
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous;
Et si d'Agesilas la flame se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

VOus me quittez, Seigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende?
Et si je vous la rens, savez-vous à quel prix?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autre que vos mépris.

[illegible]GLATIDE.

Moi, des mé[illegible]our vous!

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'appellé
Un feu si bien promis, & si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé;
Mon devoir m'en étoit un garant trop fidellé.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laissoit beaucoup au hazard.
Votre ordre cependant vers une autre me chasse,
Et vous avez quitté la place à votre Sœur.

AGLATIDE.

Si je vous aï donné dequoi remplir la place,
Ne me devez-vous point dequoi remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

J'en suis au desespoir, mais je n'ai point de Frére,
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,
Vous avez une Sœur qui vous peut acquiter.
Elle a trop d'un Amant, & si sa flame heureuse
Me renvoyoit celui dont elle ne veut plus,
Je ne suis point d'humeur fâcheuse,
Et m'accommoderois bien-tôt de ses refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure.
Envoyez-lui Cotys, ou même Agesilas,
Ma Sœur, & prenez soin d'appaiser ce murmure,
Qui cherche à m'imputer des sentimens ingrats.
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lysander voir quel sera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.

SCENE IV.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce Frére,
Madame, & de deux Rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire ?

MANDANE.

Hélas!

AGLATIDE.

Je n'entens pas des mieux.
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;
Et lors qu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la replique.

MANDANE.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir ?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avois comme vous de deux Rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez-donc, & de bonne foi
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé ?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort ?

AGLATIDE.

Ainsi je dois perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE.

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en feroit un peu trop ; leur mérite est si rare,

Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il est grand, mais bien moins que la félicité
De votre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame insensible.
Je l'ai tendre, & qui soufre aisément de beaux feux;
Mais je sai ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laissez donc faire au Ciel, au temps, à la Fortune:
Ne voulez que ce qu'ils voudront;
Et sans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourroit coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainsi deux Rois en devinssent le prix;
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moi donc, Madame, un cœur comme le vôtre,
Et je vous les redonne une seconde fois;
Ou si c'est trop de l'un & l'autre,
Laissez-m'en le rebut, & prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas,
Peut-être que mon choix satisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE.

Qui peut vous assurer de cette obéissance?
Les Rois même en amour savent mal obéir;
Et les plus enflamez s'efforcent de haïr,
Si-tôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes.
Et quoiqu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil regne avec plaisir sur deux si grandes têtes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.

Peut-

Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces Rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre soûpire;
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoi que la jalousie assez peu m'inquiete,
Je ne sai s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.
à Cotys.
Seigneur, vous le savez, ma Sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un Roi qui vous ressemble.

SCENE. V.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.
L'Etrange contre-temps que prend sa belle hu-
Et la froide galanterie, (meur!
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie!
Son cœur l'en desavouë, & murmurant tout bas...
COTYS.
Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agesilas
Ne me portoit dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer?
MANDANE.
Non.
COTYS.
Pourrez-vous l'épouser?
MANDANE.
Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser?
Et quel bras, quel secours appeller à mon aide,
Lors qu'un Frére me donne, & qu'un Amant me
COTYS. (céde?
N'imputez point à crime une civilité,
Qu'ici de Général vouloit l'autorité.

MAN-

MANDANE.

Souffrez-moi donc, Seigneur, la même déférence,
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénétre au cœur du plus puissant,
Qu'on sait de ses refus la plus secrette cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un Rival de paroître en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE.

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel Rival,
Qui n'a qu'à nous proteger mal,
Pour nous livrer à notre perte?
Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux depens d'un soûpir?

COTYS.

Le changement vous plaît?

MANDANE.

Non, Seigneur, je vous aime;
Mais je dois à mon Frére, à ma gloire, à vous-même.
D'un Rival si puissant si nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Persan nous défendre sans lui?
L'espoir d'un renoûment de la vieille alliance
Flate en vain votre amour, & vos nouveaux desseins;
Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,
Oserez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon Frére & moi, si les Dieux irritez
Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,
Comme il nous traitera d'Esclaves révoltez,
Le supplice l'attend, & moi, l'ignominie.
C'est ce que je saurai prévenir par ma mort,
Mais jusque-là, Seigneur, permettez-moi de vivre;
Et que par un illustre & rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux,
Fasse la sureté de mon Frére & de vous.

COTYS.

Cette sureté malheureuse
A qui vous immolez votre amour & le mien,

Peut-elle être si précieuse,
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien
Et faut-il que l'amour garde tant de mesure,
Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injure ?
Laissez, laissez périr ce déplorable Roi,
A qui ces interêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez, & que fait votre flame
Q'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,
Si malgré le don de votre ame,
Votre raison vous livre ailleurs ?
Armez-vous de dédains ; rendez, s'il est possible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible ;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flame à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre ! ah ! se peut-il que vous m'ayez aimée ?

COTYS.

Jamais si digne flame en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des sermens superflus.
Vouloir ne plus aimer, c'est déja n'aimer plus ;
Et qui peut n'aimer plus, ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS.

L'amour au desespoir peut-il encor charmer ?

MANDANE.

L'amour au desespoir fait gloire encor d'aimer.
Il en fait de souffrir, & souffre avec constance,
Voyant l'Objet aimé partager la souffrance.
Il regarde ses maux comme un doux souvenir
De l'union des cœurs qui ne sauroit finir :
Et comme n'aimer plus, quand l'espoir abandonne,
C'est aimer ses plaisirs & non pas la personne,
Il fuit cette bassesse, & s'affermit si bien,
Que toute sa douleur ne se reproche rien.

COTYS.

Quel indigne tourment ! quel injuste supplice,
Succéde au doux espoir qui m'osoit tout offrir !

MANDANE.

Et moi, Seigneur, & moi, n'ai-je rien à souffrir.

Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice ?
Si vous perdez l'objet de votre passion,
Epousez-vous celui de votre aversion ?
Attache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes,
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?
Cependant mon amour aura tout son éclat,
En depit du supplice où je suis condamnée ;
Et si notre Tyran par maxime d'Etat
Ne s'interdit mon hymenée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes souverain,
Et que les déplaisirs dont ma flame est suivie
Ne cesseront qu'avec ma vie.
Allez, Seigneur, défendre aux vôtres de durer,
Ennuyez-vous de soûpirer,
Craignez de trop souffrir, & trouvez en vous-même
L'art de ne plus aimer, dès qu'on perd ce qu'on aime:
Je souffrirai pour vous ; & ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeste,
D'un trait assez perçant armera ma douleur,
Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

COTYS.

Que dites-vous, Madame, & par quel sentiment...

CLEON.

Spitridate, Seigneur, & Lysander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, Seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient ;
Aimez, cédez, ou voyez si les Dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, XENOCLES.



XENOCLES.

Je remets en vos mains & l'une & l'autre lettre;
Que l'Esclave Damis aux miennes vient de mettre.
Vous y verrez, Seigneur, quels sont les attentats...

Il lui donne deux lettres dont il lit l'inscription.

AGESILAS.

Au SENATEUR CRATES, A l'EPHORE ARSIDAS.
Spitridate & Cotys sont de l'intelligence?

XENOCLES.

Non, il s'est caché d'eux en cette conférence.
Il a plaint leur malheur, & de tout son pouvoir;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joie.

AGESILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir,
En rejettant sur moi ce qu'ils ont à souffrir....

XENOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGESILAS.

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGESILAS, SPITRIDATE, XENOCLES.

AGESILAS.

Aglatide, Seigneur, a-t-elle encor vos vœux?

SPITRIDATE.

Non; Seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle,
Et sa Sœur a fait naître une flame nouvelle,

En

En la place des prémiers feux.

AGESILAS.

Elpinice!

SPITRIDATE.

Elle-même.

AGESILAS.

Ainsi toûjours pour Gendre
Vous vous donnez à Lysander?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre?
A peine attaque-t-il, qu'on brûle de se rendre.
Le plus ferme courage est ravi de céder;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre,
Que mon cœur à redemander.

AGESILAS.

Si vous considériez...

SPITRIDATE.

Seigneur, que considére
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé?
L'amour n'est plus amour si-tôt qu'il délibere,
Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, & j'aime dans Ephése.
L'un & l'autre Objet est charmant.
Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me (plaise,
Ma Raison m'en a su défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne suivroit mieux un plus commun exem- (ple.
Si vous aimez, Seigneur, ne vous refusez rien;
Ou souffrez que je vous contemple,
Comme un cœur au dessus du mien.
Des climats differens la nature est diverse,
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire;
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGESILAS.

Mais de mon Ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre Ennemi!

AGESILAS.

Non, Lysander ne l'est pas:
Mais, s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en est assez, je dois me faire violence,
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma Sœur?
Cotys l'aime.

AGESILAS.

Il est Roi, je ne suis pas son Maître,
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes Sujets.
L'aime-t-elle?

SPITRIDATE.

Il se peut. Lui ferai-je connoître
Que vous auriez d'autres projets?

AGESILAS.

C'est me connoître mal, je ne contrains personne.

SPITRIDATE.

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa Couronne,
Et je ne sai pas bien où pancheroit son choix,
Si le Ciel lui donnoit à choisir de deux Rois.
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis...

AGESILAS.

L'ingrate!

SPITRIDATE.

Je répons de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys,
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourroit-elle, Seigneur, davantage pour vous?

AGESILAS.

Non, mais qui la pressoit de choisir un Epoux?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un Roi, Seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes Objets ne l'ont pas chaque jour;
Elle échape à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arri- (ve,

On

On s'expose aux périls de l'accepter trop tard ;
Et l'asyle est si beau pour une Fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hazard.

AGESILAS.
Elle eût peu hazardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.
Voioit-elle en ces lieux un plus illustre espoir?

AGESILAS.
Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut enten-
Il ne voit que ce qu'il veut voir. (dre,
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs, ne lui disoient-ils rien?
Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate, mais la cruelle....
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa Couronne ;
Je n'y mets point d'obstacle, & n'en veux rien savoir :
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez....

SPITRIDATE.
Soiez sûr de mon zèle.
Ma parole à Cotys est encore à donner.
Mais si cet hyménée a dequoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle?

AGESILAS.
Allez encore un coup, allez en d'autres lieux,
Epargner par pitié cette gêne à mes yeux.
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.
Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCENE III.

AGESILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.
O Vuë ! ô sur mon cœur regards trop absolus,
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus!

Ne partez pas, Madame. O Ciel ! j'en vais trop dire,

MANDANE.

Je conçois mal, Seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi, partir ?

AGESILAS.

Oui, partez, encor que j'en soûpire.
Que ce mot ne peut-il suffire !

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGESILAS.

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vuë.
C'est, Madame, ce qui me tuë.
Partez, partez, de grace.

MANDANE.

Où me bannissez-vous ?

AGESILAS.

Nommez-vous un exil le Trône d'un Epoux ?

MANDANE.

Quel Trône, & quel Epoux ?

AGESILAS.

Cotys...

MANDANE.

Je crois qu'il m'aime :
Mais si je vous regarde ici comme mon Roi,
Et comme un Protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi ?
Après tant de bontez & de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirois faire un crime,
Et mon ame....

AGESILAS.

Ah ! c'est trop déférer, & trop peu.
Quoi, pour cet hymenée exiger mon aveu !

MANDANE.

Jusques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude :
Et bien qu'une Couronne éblouïsse aisément....

SPITRIDATE.

Ma Sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le Roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalitez,
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontez.

Tout

Tout ce que pour un autre a voulu ma priére,
Vous me l'avez, Seigneur, & sur l'heure accordé:
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé,
Prête à de prompts refus une digne matiére.

AGESILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux,
Pour voir de ces refus la véritable cause ...

SPITRIDATE.

N'est-ce pas assez dire, & faut-il autre chose?
Voiez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende;
Ils sont de ses faveurs le comble, & la plus grande.
Tout Roi qu'est votre Amant, perdez-le sans ennui,
Lors qu'on vous en destine un plus puissant que lui.
M'en desavoûrez-vous, Seigneur?

AGESILAS.

Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma Raison me flate.
Comme vous j'ai mon foible, & j'avouë à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusois Elpinice;
Je cesse de vous faire une si dure loi.
Allez, elle est à vous, si Mandane est à moi.
Ce que pour Lysander je semble avoir de haine,
Fera place aux douceurs de cette double chaine,
Dont vous serez le nœud commun;
Et cet heureux hymen accompagné du vôtre,
Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obeïssance
S'exprime assez par le silence.
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lysander,
La grace qu'à ma flame il vous plaît d'accorder.

SCENE IV.

AGESILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame, ou ne sera-ce en effet qu'obéir ?

MANDANE.

Seigneur, je croirois vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame assez Roiale,
Si je vous cachois rien des justes sentimens
Que m'inspire le Ciel pour deux Rois mes Amans.
J'ai vu que vous m'aimiez, & sans autre interpréte
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont si peu coûté,
J'en ai cru vos bontez, & l'assiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiéte.
Ma gloire y vouloit consentir,
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vôtre.
Vos feux la hazardoient, & pour les amortir
J'ai réduit mes desirs à pancher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez.
Je ne saurois former des vœux plus élevez;
Mais avant que juger ma conquête assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voiez ce qu'elle donne, ou plûtôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte si haut porte sa Roiauté,
Que tout sang étranger la souille & la profane.
Jalouse de ce Trône où vous êtes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange & dure nouveauté;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos Ephores peut être oseront encor plus;
Et si votre Sénat avec eux se soûléve,
Si de me voir leur Reine indignez & confus
Ils m'arrachent d'un Trône où votre choix m'éléve,
Pensez bien à la suite avant que d'achever,
Et si ce sont périls que vous deviez braver.
Vous les voiez si bien, que j'ai mauvaise grace
De vous en faire souvenir;
Mais mon zèle a voulu cette indiscréte audace,

Et moi, je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la suite après tout vous flate ou vous traverse,
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'Univers,
S'il voit qu'une Persane au Vainqueur de la Perse
Donne à son tour des loix, & l'arrête en ses fers.
Comme votre intérêt m'est plus considérable,
Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs,
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devoit un cœur reconnoissant.
Quant au reste, parlez en Maître,
Vous êtes ici tout-puissant.

AGESILAS.

Quand peut-on être ingrat, si c'est-là reconnoître?
Et que puis-je sur vous, si le cœur n'y consent?

MANDANE.

Seigneur, il est donné; la main n'est pas donnée,
Et l'inclination ne fait pas l'hymenée.
Au défaut de ce cœur, je vous offre une foi
Sincére, inviolable, & digne enfin de moi.
Voiez si ce partage aura pour vous des charmes;
Contre l'amour d'un Roi c'est assez raisonner.
J'aime, & vai toutefois attendre sans alarmes
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice assez noble, assez ample,
S'il en veut un en ce grand jour;
Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.
Qu'il écoute sa gloire, ou suive son desir,
Qu'il se fasse grace, ou justice,
Je me tiens prête à tout, & lui laisse à choisir
De l'exemple, ou du sacrifice.

SCENE V.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

QU'une Persane m'ose offrir un si grand choix?
Parmi nous qui traitons la Perse de Barbare,
Et méprisons jusqu'à ses Rois,
Est-il plus haut mérite? est-il vertu plus rare? Ce-

Cependant mon destin à ce point est amer,
Que plus elle mérite, & moins je dois l'aimer;
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon ame à cet illustre Objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet,
Qu'à celui d'égaler sa grandeur de courage.

XENOCLES. (der.

Du moins, vous rendre heureux ce n'est plus hazar-
Puis qu'un si digne amour fait grace à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre.
Vous devenez par-là Maître de tout l'Etat,
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à crain-
Ni d'Ephores, ni de Senat. (dre

AGESILAS.

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime, mais après tout je hais autant que j'aime;
Et ces deux passions qui regnent tour à tour,
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vangeance à l'amour,
Qu'il voudroit immoler l'amour à la vangeance.
Entre ce digne Objet, & ce digne Ennemi,
Mon ame incertaine & flotante,
Quoi que l'un me promette, & quoi que l'autre at-
Ne se peut ni dompter, ni croire qu'à demi; (tente,
Et plus des deux côtez je la sens balancée,
Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre, ou regagner,
Qu'il est temps de choisir.

XENOCLES.

Qu'il seroit magnanime,
De vaincre, & la vangeance, & l'amour à la fois!

AGESILAS.

Il faudroit, Xenoclès, une ame plus sublime.

XENOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux Rois.

AGESILAS.

Ah! si je pouvois tout dans l'ardeur qui me presse,
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

SEigneur, il vous a plû disposer d'Elpinice,
Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontez,
Et je serai ravi qu'elle vous obéïsse,
Pourvu que de Cotys les vœux soient acceptez.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate sans lui ne sauroit être heureux;
Et donner mon aveu, s'ils ne le font tous deux,
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en Roi;
Ma Fille vous doit plus qu'à moi.
Commandez, elle est prête, & je saurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un Pére.
Il a tenu toûjours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette justice,
De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGESILAS.

Oui, vous l'y porterez; & du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hazard.
On a votre parole, & j'ai donné la mienne;
Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'étoit aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous,
Un amour dont l'espoir ne voioit plus d'obstacle.
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour derniere victoire.
Un Roi né pour l'éclat des grandes actions,
Dompte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point Roi, s'il ne fait sur lui-même,
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.

à Xénoclès.

Allez dire à Cotys que Mandane est à lui.

Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour vanger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oiez de plus.

Il parle à l'oreille à Xénoclès qui s'en va.

SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGESILAS.

EH bien, vos mécontentemens
Me seront-ils encor à craindre,
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens,
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre?

LYSANDER.

Je vous ai dit, Seigneur, que j'étois tout à vous;
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence,
Je trouve des bontez qui passent l'espérance,
Où je n'avois crû voir que des soupçons jaloux.

AGESILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue?

LYSANDER.

Seigneur...

AGESILAS.

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénoclès,
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'Ephore Arsidas, au Sénateur Cratès?
Je vous défére assez pour n'en vouloir rien lire.
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout est encor ferme. Voiez.

LYSANDER.

Je suis coupable;
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien;
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez su prévoir de quoi seroit capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime,
Que parce qu'il est sans effet;
Et ce qu'on va nommer forfait,
N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.

Tout

Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir ;
Et qui le manque, est à punir.
AGESILAS.
Non, non, j'aurois plus fait peut-être en votre place,
Il est naturel aux grands cœurs
De sentir vivement de pareilles rigueurs,
Et vous m'offenseriez de douter de ma grace.
Comme Roi je la donne, & comme Ami discret
Je vous assure du secret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat,
Et d'un trop grand soûtien je priverois l'Etat,
Pour des ressentimens où j'ai su vous réduire.
Ma puissance établie, & mes droits conservez,
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise :
Dites-moi seulement avec même franchise,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez?
LYSANDER.
Avez-vous pû, Seigneur, me devoir quelque chose?
Qui sert le mieux son Roi, ne fait que son devoir.
En vous de tout l'Etat j'ai defendu la cause,
Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.
Le zéle est tout de feu quand ce grand devoir presse;
Et comme à le moins suivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous servit moins qu'il ne servit la Grèce,
Quand j'en sus ménager les cœurs avec adresse,
Pour vous en faire Général.
Je vous dois cependant & la vie & ma gloire ;
Et lors qu'un dessein malheureux
Peut me coûter le jour, & souiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux...
AGESILAS.
Reprochez-moi plûtôt toutes mes injustices,
Que de plus ravaler de si rares services.
Elles ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ai pû m'acquitter, & ne vous dois plus rien.
A présent que la gratitude
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquitté,
Vos services paiez d'un traitement si rude
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.

S'ils ont su conserver un Trône en ma Famille,
J'y veux par mon hymen faire seoir votre Fille.
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontez que je n'osois attendre,
Que puisje...

AGESILAS.

Jugez-en comme il en faut juger;
Et sur-tout commencez d'apprendre,
Que les Rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir;
Que rien à leurs Sujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils réglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs;
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
Prenons dorénavant vous & moi pour objet,
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre.
N'oubliez pas ceux d'un Sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un Gendre.

SCENE VIII.

AGESILAS, LYSANDER, AGLATIDE, *conduite par* XENOCLES.

AGLATIDE.

Sur un ordre, Seigneur, reçu de votre part,
Je viens étonnée & surprise,
De voir que tout d'un coup un Roi m'en favorise,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGESILAS.

Sortez d'étonnement. Les temps changent, Madame,
Et l'on n'a pas toûjours mêmes yeux, ni même ame.
Pourriez-vous de ma main accepter un Epoux?

AGLATIDE.

Si mon Pére y consent, mon devoir me l'ordonne,
Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté

Que

Que me souffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisoit, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étoient fait un empire?
Non que j'y pense encor; j'apprens de vous, Seigneur,
Qu'on change avec le temps d'ame, d'yeux, & de (cœur.

AGESILAS.

Rappelez ces beaux jours pour me parler sans feindre;
Mais si vous le pouvez, Madame, épargnez-moi.

AGLATIDE.

Ce seroit sans raison que j'oserois m'en plaindre,
L'amour doit être libre, & vous êtes mon Roi.
Mais puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, Seigneur, cet espoir à descendre,
Et ne me faites point de loix
Qui profanent l'honneur de votre prémier choix.
J'y trouvois pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flateuse mémoire,
Que je regarderois comme un indigne Epoux,
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que votre trop d'estime.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.
Après cela parlez, c'est à moi d'obéir.

AGESILAS.

Je parlerai, Madame, avec même franchise.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un Roi.
J'aime cette hauteur en un jeune courage,
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XENOCLES.

COTYS.

Seigneur, à vos bontez nous venons consacrer,
Et Mandane & moi notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, Seigneur, nous font rentrer
Pour vous faire voir même envie.

AGESILAS.

Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;
Mais pour le rendre encor plus doux & plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa Reine en Aglatide,
A qui le Ciel en moi rend son prémier Amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, Seigneur, des surprises nouvelles.

AGESILAS.

Rendons nos cœurs, Madame, à des flames si belles,
Et tout ensemble allons préparer ce beau jour,
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

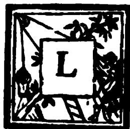


ATTILA
ROI DES HUNS,
TRAGEDIE.

1667.



PREFACE.



E nom d'Attila est assez connu, mais tout le monde n'en connoit pas tout le caractére. Il étoit plus homme de tête que de main, tâchoit à diviser ses Ennemis, ravageoit les Peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, & tirer tribut de leur épouvante; & s'étoit fait un tel empire sur les Rois qui l'accompagnoient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'eussent osé lui desobéir. Il est mal-aisé de savoir quelle étoit sa Religion; le surnom de Fleau de Dieu qu'il prenoit lui-même, montre qu'il n'en croyoit pas plusieurs. Je l'estimerois Arien comme les Ostrogots & les Gépides de son Armée, n'étoit la pluralité des Femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyoit fort aux Devins, & c'étoit peut-être tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'Empereur Valentinien sa Sœur Honorie avec de grandes menaces, & en attendant il épousa Ildione, dont tous les Historiens marquent la beauté, sans parler de sa naissance. C'est ce qui m'a enhardi à la faire Sœur d'un de nos prémiers Rois, afin d'opposer la France naissante au déclin de l'Empire. Il est constant qu'il mourut la premiere nuit de son mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même, & je lui en ai voulu donner l'idée, quoique sans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoûtumé de saigner du nez, & que les vapeurs du vin & des viandes dont il se chargea, fermerent le passage à ce sang, qui après l'avoir étouffé sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la maniére de sa mort; mais j'ai crû plus à pro-

propos d'en attribuer la cause à un excès de colere, qu'à un excès d'intempérance.

Au reste, on m'a pressé de répondre ici par occasion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la Comédie; mais je me contenterai d'en dire deux choses, pour fermer la bouche à ces Ennemis d'un divertissement si honnête & si utile. L'une, que je soûmets tout ce que j'ai fait & ferai à l'avenir à la censure des Puissances tant Ecclesiastiques que Séculieres, sous lesquelles Dieu me fait vivre: je ne sai s'ils en voudroient faire autant. L'autre, que la Comédie est assez justifiée par cette célébre Traduction de la moitié de celles de Térence, que des Personnes d'une piété exemplaire & rigide ont donnée au Public; ce qu'elles n'auroient jamais fait, si elles n'eussent jugé qu'on peut innocemment mettre sur la Scéne des Filles engrossées par leurs Amans, & des Marchands d'Esclaves à prostituer. La nôtre ne souffre point de tels ornemens. L'amour en est l'ame pour l'ordinaire; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, & est plus capable de purger en nous cette passion, que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme au sortir de la représentation du Cid, qui voulût avoir tué comme lui le Pére de sa Maîtresse pour en recevoir de pareilles douceurs, ni de Fille qui souhaitât que son Amamt eût tué son Pére pour avoir la joie de l'aimer en poursuivant sa mort. Les tendresses de l'amour content sont d'une autre nature, & c'est ce qui m'oblige à les éviter. J'espere un jour traiter cette matiére plus au long, & faire voir quelle erreur c'est de dire qu'on peut faire parler sur le Théatre toutes sortes de gens selon toute l'étenduë de leurs caractéres.

A C-

ACTEURS.

ATTILA, Roi des Huns.

ARDARIC, Roi des Gépides.

VALAMIR, Roi des Oſtrogots.

HONORIE, Sœur de l'Empereur Valentinien.

ILDIONE, Sœur de Mérouée, Roi de France.

OCTAR, Capitaine des Gardes d'Attila.

FLAVIE, Dame d'honneur d'Honorie.

La Scene eſt au Camp d'Attila, dans la Norique.

AT-


ATTILA.

ATTILA,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, Suite.



ATTILA.

Ls ne sont pas venus, nos deux Rois ? qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, & qu'Attila s'ennuye,
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

OCTAR.

Mais, Seigneur, quel besoin de les en consulter ?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur Trône ici que de vains titres,
Et que vous ne laissez au nombre des vivans, (vans ?
Que pour traîner par-tout deux Rois pour vos Sui-

ATTILA.

J'en puis résoudre seul, Octar, & les appelle,
Non sous aucun espoir de lumiére nouvelle :
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déja dit tout ce qu'ils me diront :
Mais de ces deux Partis lequel que je préfére,
Sa gloire est un affront pour l'autre & pour son Frére ;
Et je veux attirer d'un si juste courroux
Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups,
Assurer une excuse à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime ;
Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces Rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte,
J'en prendrois hautement l'occasion offerte.

Ce

Ce tître en eux me choque, & je ne sai pourquoi
Un Roi que je commande ose se nommer Roi :
Un nom si glorieux marque une indépendance,
Que souille, que détruit la moindre obéissance :
Et je suis las de voir que du bandeau Royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, Seigneur, se peut-il que pour ces deux Princes-
(ses
Vous ayez mêmes yeux & pareilles tendresses ?
Que leur mérite égal dispose sans ennui
Votre ame irrésoluë aux sentimens d'autrui ?
Ou si vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux Rois la route differente,
Voudra-t-elle aux dépens de ses vœux les plus doux
Préparer une excuse à ce juste courroux ?
Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre,
Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre ?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'Etats
Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ses Ennemis rompre l'intelligence,
Y jetter du desordre & de la défiance,
Et ne rien hazarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il est possible, enchaîné les hazards.
Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cens mille hommes.
Dès-lors, s'il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Visigot détacher le Romain,
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent.
Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux Compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons,
Et n'ayant pû semer entre eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai sû les rétablir, & cherche à me vanger ;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq Nations contre moi trop heureuses,
J'envoye offrir la Paix aux deux plus belliqueuses.
Je traite avec chacune ; & comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,

Des

Des Princesses qu'ensuite elles en font le gage,
L'une sera ma Femme, & l'autre mon Otage.
Si j'offense par-là l'un des deux Souverains,
Il craindra pour sa Sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte:
Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister, (tre,
Tant que de nos Vainqueurs terrassez l'un par l'au-
Les Trônes ébranlez tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, apprens que mon plus doux souci
N'est... Mais Ardaric entre, & Valamir aussi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR.

ATTILA.

Rois, Amis d'Attila, soûtiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'Etats sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur, & la main,
Me rendent formidable à tout le Genre-humain,
Vous voyez en mon Camp les éclatantes marques,
Que de ce vaste effroi vous donnent deux Monar-
En Gaule Mérouée, à Rome l'Empereur, (ques.
Ont crû par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée,
Et presque sur les pas de mes Ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux Princesses leurs Sœurs.
Le choix m'en embarrasse, il est temps de le faire.
Depuis leur arrivée en vain je le differe.
Il faut enfin résoudre, & quelque soit ce choix,
J'offense un Empereur, ou le plus grand des Rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Merouée à ce comble de gloire;
Mais si de nos Devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrez les plus hauts;
Et de ses Successeurs l'Empire inébranlable
Sera de siécle en siécle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la Terre en recevra des loix,

Ou

Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc, qui connoissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartez pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui;
Qui des deux honoré par ces nœuds domestiques
Nous vangera le mieux des champs Catalauniques;
Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le Ciel a mis votre puissance,
Nous mettrions en vain leurs forces en balance.
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus, ou de moins,
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un & l'autre Traité suffit pour nous instruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, & n'osent plus vous nuire.
Ainsi sans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, Seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite,
Pour qui sur leur rapport l'amour vous sollicite.
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra;
Et de ces Potentats s'offense qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage.
Ce qu'on m'en donneroit me tiendroit lieu d'outrage.
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foi,
De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir sur moi.
Les Femmes qu'on adore usurpent un empire,
Que jamais un Mari n'ose ou ne peut dédire.
C'est au commun des Rois à se plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'Univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en Tyrans que je brave;
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile,
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inegalité.
En matiére d'Etat, ne fût-ce qu'un atome,
Sa perte quelquefois importe d'un Royaume;

Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le panchant que prennent les affaires,
Les grands discours ici ne sont pas nécessaires.
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand destin commence, un grand destin s'achéve.
L'Empire est prêt à choir, & la France s'éleve;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre en trebuchant l'ensevelir sous lui.
Vos Devins vous l'ont dit. N'y mettez point d'obstacles;
Vous qui n'avez jamais douté de leurs Oracles.
Soûtenir un Etat chancelant & brisé,
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.
Appuiez donc la France, & laissez tomber Rome.
Aux grands ordres du Ciel prêtez ceux d'un grand homme.
D'un si bel avenir avouez vos Devins,
Avancez les succès, & hâtez les Destins.

ARDARIC.

Oui, le Ciel par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des Destinées;
Mais s'il est glorieux, Seigneur, de le hâter,
Il l'est, & plus encor, de si bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers sa grandeur future,
Et que l'Aigle accablé par ce déclin nouveau
Ne puisse trebucher que sur votre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux Etats du Ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savans Devins
Arbitre des succès, & Maître des Destins?
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le Ciel ils le lisent;
Mais vous assurent-ils que quelque Astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siecle entre l'effet & vous?
Ces éclatans retours que font les Destinées,
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années,
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux Etats,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'est encor l'Empire.

Il chancelle, il se brise, & chacun le déchire,
De ses entrailles même il produit des Tyrans;
Mais il peut encor plus que tous ses Conquérans.
Le moindre souvenir des champs Catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publi-
Singibar, Gondebaut, Mérouée, & Thierri, (ques.
Là sans Aëtius tous quatre auroient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée:
Unissez-les à vous par un digne hyménée.
Puisque déja sans eux vous pouvez presque tout,
Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout. (tre,
Quand de ces nouveaux Rois ils vous auront fait Maî-
Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
Et résoudrez vous seul avec tranquillité,
Si vous leur souffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'Empire, je l'avouë, est encor quelque chose;
Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose,
Et comme dans sa race il ne revit pas bien, (rien.
L'Empire est quelque chose, & l'Empereur n'est
Ses deux Fils n'ont rempli les Trônes des deux Ro-
mes (mes.
Que d'Idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hom-
L'imbécille fierté de ces faux Souverains,
Qui n'osoit à son aide appeller des Romains,
Parmi des Nations qu'ils traitoient de barbares
Empruntoit pour régner des personnes plus rares;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux Majestez ne laissant que le nom,
On voioit dominer d'une hauteur égale,
Un Got dans un Empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtez on s'en est indigné,
De tous côtez aussi pour eux on a régné.
Le second Théodose avoit pris leur modelle:
Sa Sœur à cinquante ans le tenoit en tutelle,
Et fut, tant qu'il regna, l'ame de ce grand Corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinien, tant qu'a vécu sa Mere,
Il a semblé répondre à ce grand caractére,
Il a paru regner; mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnoit par sa Mère, ou sa Mére pour lui,

Et

Et depuis son trépas il a trop fait connoître
Que s'il est Empereur, Aëtius est Maître:
Et c'en seroit la Sœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un Prince foible, envieux, mol, stupide,
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Merouée est un Roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sait vaincre & régner; & depuis sa victoire
S'il a déja soûmis & la Seine & la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos Combattans,
La Garonne & l'Arar ne tiendront pas long-temps.
Alors ces mêmes Champs, témoins de notre honte,
En verront la vangeance, & plus haute, & plus prompte;
Et pour glorieux prix d'avoir su nous vanger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager;
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie,
Que lors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, & qu'il est temps qu'enfin
Et du Tibre & du Pô vous fassiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une Princesse,
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse,
Et paroissez plûtôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des Etats sur qui ne vous doit rien.
Sa Mére eut tant de part à la toute-puissance,
Qu'elle fit à l'Empire associer Constance;
Et si ce même Empire a quelque attrait pour vous,
La Fille a même droit en faveur d'un Epoux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un Pére mourant lui laissa le suffrage.
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, & vous tendre les mains.
Aëtius n'est pas si Maître qu'on veut croire.
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du Prince, ou las du Gouverneur.

Le debris de l'Empire a de belles ruïnes.
S'il n'a plus le Héros, il a des Héroïnes.
Rome vous en offre une, & part à ce débris;
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix?
Ildione n'apporte ici que sa personne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une Couronne;
Ses Francs n'admettent point de Femme à dominer:
Mais les droits d'Honorie ont dequoi tout donner.
Attachez-les, Seigneur, à vous, à votre race.
Du fameux Théodose assurez-vous la place.
Rome adore la Sœur, le Frére est sans pouvoir,
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude?
Et pour vous prévaloir de mes perplexitez,
Choisissez-vous exprès ces contrariétez?
Plus j'entens raisonner, & moins on détermine.
Chacun dans sa pensée également s'obstine.
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarrasser.
Je ne demande point de si diverses routes,
Il me faut des clartez, & non de nouveaux doutes;
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense.
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance:
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis,
Croiez-le, croiez-moi, nous en serons ravis.
Ils sont les purs effets d'une amitié fidelle,
De qui le zèle ardent..

ATTILA.

Unissez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, &c... Je n'achéve pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A proteger ici l'une & l'autre Princesse.
Leurs Freres vous ont-ils, à force de présens,
Chacun de son côté rendus leurs Partisans?

Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis & le vôtre?
Par quel dessein de plaire, ou de vous aggrandir...
Mais derechef je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous ensemble & ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus;
Afin que nous puissions, en cette conjoncture,
A son aversion imputer la rupture.
Emploiez-y tous deux ce zèle & cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque-là suspendre ma colére.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

EN serons-nous toûjours les malheureux objets,
Et verrons-nous toûjours qu'il nous traite en (Sujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, Seigneur, sur de telles disgraces.
Le Ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces.
Mes Devins me l'ont dit, & s'il en est besoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin.
Ils en ont, disent-ils, un assuré presage.
Je vous confierai plus, ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Theodoric qui doit sortir de moi,
Commandera dans Rome, & s'en fera le Roi.
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
A presser Attila d'en choisir l'alliance,
D'épouser Ildione, afin que par ce choix
Il laisse à mon hymen Honorie & ses droits.
Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione.
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce Trône:
Et si jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC.

Vous le pouvez, Seigneur, & dès ce même instant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.

Vous aimez, mais ce n'est qu'un amour politique;
Et puisque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre Princesse un véritable amour;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'Empire,
Afin qu'on m'abandonne un Objet où j'aspire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint,
Mais enfin nos desirs ne compatissent point.
Voions qui se doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flame;
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition,
Elle-même s'immole à cette passion.

VALAMIR.

Ce seroit pour mon cœur un cruel sacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien seroit un dur supplice.
Vous aime-t-on?

VALAMIR.

Du-moins j'ai lieu de m'en flater.
Et vous, Seigneur?

ARDARIC.

Du-moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour est un triste avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage!

ARDARIC.

Cependant le Tyran prendra pour attentat,
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'Etat.
Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colére,
Qui n'a pas épargné le sang même d'un Frére,
Et combien après lui de Rois ses Alliez
A son orgueil barbare il a sacrifiez.

VALAMIR.

Les Peuples qui suivoient ces illustres victimes
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux Soldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres Sujets sortis de nos Provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs Princes.

ARDARIC.

Il semble à ses discours déja nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.

A

A ce refus qu'il veut disposons ma Princesse.
VALAMIR.
Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.
ARDARIC.
Si vous persuadez, quel malheur est le mien!
VALAMIR.
Et si l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien?
ARDARIC.
Ah! que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre!
VALAMIR.
Ah! que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre!
ARDARIC.
Allons des deux côtez chacun faire un effort.
VALAMIR.
Allons, & du succès laissons-en faire au Sort.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.



FLAVIE.

Je ne m'en défens point, oui, Madame, Octar m'aime.
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même.
Ils sont Rois, mais c'est tout. Ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connoître
Que s'il n'est pas leur Roi, du moins il est leur Maître;
Et qu'ils n'ont en sa Cour le rang de ses Amis,
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soûmis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en ôtage;
Tandis que leurs Soldats en des camps éloignez;
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnez,
Et si de le servir leurs Troupes n'étoient prêtes,

CesRois tout Rois qu'ils sont, répondroient de leurs têtes.

Son Frére aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitoit malgre lui d'entiére egalité ;
Il n'a pû le souffrir, & sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce Prince au tombeau,
On lui voit chaque jour distiler du cerveau,
Punit son Parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce Frére.
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce sang forme un supplice, ou plus rude, ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde, ou plus stérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

HONORIE.

Que me sert donc qu'on m'aime, & pourquoi m'engager
A souffrir un amour qui ne peut me vanger ?
L'insolent Attila me donne une Rivale.
Par ce choix qu'il balançe il la fait mon égale.
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand Roi,
Je ne prens qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une Princesse,
Qui hait égalément l'orgueil & la foiblesse ;
Et de quel œil je puis regarder un Amant
Qui n'aura que pitié de mon ressentiment ;
Qui ne saura qu'aimer, & dont tout le service
Ne m'assure aucun bras à me faire justice.
Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi,
Pour douter dans son Camp entre Ildione & moi.
Hélas, Flavie, helas ! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne & haute préférence ?
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs ?

FLAVIE.

Prevenez-le, Madame, & montrez à sa honte,
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade est aisée, un mot est bien-tôt dit :
Mais où fuir un Tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon Frére,

En-

Enflamé contre moi de haine & de colére,
Et qui sans la terreur d'un nom si redouté,
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi qui prétens pour dot la moitié de l'Empire....

FLAVIE.

Ce seroit d'un malheur vous jetter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusque là.
Il est d'autres moiens de braver Attila.
Epousez Valamir.

HONORIE.

Est-ce comme on le brave,
Que d'épouser un Roi dont il fait son Esclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Eh bien, si j'aime Valamir,
Je ne veux point de Rois qu'on force d'obéir.
Et si tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourroit être & sa perte & la mienne.
Mais je veux qu'Attila, pressé d'un autre amour,
Endure un tel insulte au milieu de sa Cour ;
Ildione par-là me verroit à sa suite ;
A de honteux respects je m'y verrois réduite ;
Et le sang des Césars qu'on adora toûjours,
Feroit hommage au sang d'un Roi de quatre jours ?
Di-le moi toutefois, pancheroit-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve assez belle,
Qu'il en parle avec joie, & fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime,
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi ! ce qu'à l'éviter il apporte de soins...

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre ;
Et s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute il la craint, & toute sa fierté
Ménage pour choisir un peu de liberté.

FLAVIE

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse ?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend même supplice.
Ainsi que mon amour ma gloire a ses appas,
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas.
Et... Mais Valamir entre, & sa vuë en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flame.
Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux,
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Di-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

LE savez-vous, Seigneur, comment je veux qu'on m'aime ?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous su connoître à quel prix je me mets ?
Je parle avec franchise, & ne veux point vous taire
Que vos soins me plairoient, s'il ne falloit que plaire ;
Mais quand cent & cent fois ils seroient mieux reçus,
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.
Attila m'est promis, j'en ai sa foi pour gage.
La Princesse des Francs prétend même avantage,
Et bien que sur le choix il semble hésiter,
Etant ce que je suis, j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux, outrage l'une & l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense, examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en vanger ? Pourrez-vous l'en punir ?

VALAMIR.

N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que ma flame à ce grand cœur réponde,

Par

Par un assassinat du plus grand Roi du monde,
D'un Roi que vous avez souhaité pour Epoux?
Ne sauroit-on sans crime être digne de vous?

HONORIE.

Non! je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, & payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne;
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains?

VALAMIR.

Il n'en est pas besoin, Madame, il vous respecte;
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sai que ses respects me donneroient à vous.

HONORIE.

Que j'estime assez peu le sang de Théodose,
Pour souffrir qu'en moi-même un Tyran en dispose!
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un Mari,
Et me présente un Roi comme son Favori!
Pour peu que vous m'aimiez, Seigneur, vous devez croire,
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Regnez comme Attila, je vous préfére à lui;
Mais point d'Epoux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'Epoux qui m'abaisse au rang de ses Sujettes.
Enfin, je veux un Roi, regardez si vous l'êtes.
Et quoi que sur mon cœur vous aiez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un Prince indépendant.
Voiez à quoi, Seigneur, on connoit les Monarques.
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques.
Et soiez satisfait qu'on vous daigne assurer,
Qu'à tous les Rois ce cœur voudroit vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

Quelle hauteur, Flavie, & que faut-il qu'espére
Un Roi dont tous les vœux...

FLAVIE.

Seigneur, laissez-la faire.
L'amour sera le maître, & la même hauteur
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur,
Vous donne en même temps le secours de la haine,
Pour triompher bien-tôt de la fierté Romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux,
Fait haïr Attila de se promettre à deux.
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse,
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse.
A son Frére, à ses Francs faites-la renvoier,
Vous verrez tout ce cœur soudain se déploier,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement.
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment;
L'amour fait des heureux lors que moins on y pense,
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu, comme le cœur, le temps sera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

Qu'avez-vous obtenu, Seigneur, de la Princesse?

VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vu pour moi quelque ten-(dresse,
Mais elle fait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
Si c'est à même prix, Seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez long-temps offrir votre couronne.
Mon Rival est haï, je n'en saurois douter.
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter;

Au

Au reste des Mortels je sai qu'on me préfére,
Et ne sai toutefois ce qu'il faut que j'espére.
Voiez votre Ildione, & puissiez-vous, Seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un espoir plus facile! Octar sort de sa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

Pourrai-je voir la Princesse à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaise attendre son retour:
Mais à ce que ses gens, Seigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moi cependant. Vous fûtes prisonnier
Du Roi des Francs son Frére en ce combat dernier?

OCTAR.

Le desordre, Seigneur, des Champs Catalauniques
Me donna peu de part aux disgraces publiques:
Si j'y fus prisonnier de ce Roi généreux,
Il me fit dans sa Cour un sort assez heureux.
Ma prison y fut libre, & j'y trouvai sans cesse
Une bonté si rare au cœur de la Princesse,
Que de retour ici je pense lui devoir
Les plus sacrez respects qu'un Sujet puisse avoir.

ARDARIC.

Qu'un Monarque est heureux lors que le Ciel lui (donne
La main d'une si belle & si rare Personne!

OCTAR.

Vous savez toutefois qu'Attila ne l'est pas,
Et combien son trop d'heur lui cause d'embarras.

ARDARIC.

Ah! puisqu'il a des yeux, sans doute il la préfére.
Mais vous vous louez fort aussi du Roi son Frére.
Ne me déguisez rien. A-t-il des qualitez
A se faire admirer ainsi de tous côtez?
Est-ce une vérité que ce que j'entens dire,

Ou si c'est sans raison que l'Univers l'admire ?

OCTAR.

Je ne sai pas, Seigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la Paix, je l'ai vu dans la Guerre,
Porter par-tout un front de Maître de la Terre.
J'ai vu plus d'une fois de fieres Nations
Desarmer son courroux par leurs soûmissions.
J'ai vu tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste, & que de magnifique ;
Et ses illustres soins ouvrir à ses Sujets,
L'Ecole de la Guerre au milieu de la Paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude ;
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce Héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu tout couvert de poudre & de fumée,
Donner le grand exemple à toute son Armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un si grand Roi.
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi.
Mais je ne puis, Seigneur, m'empêcher de vous dire,
Combien son jeune Prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son prémier lustre il est déja Soldat.
Le corps attend les ans, mais l'ame est toute prête.
D'un gros de Cavaliers il se met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'Escadron,
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du Pére,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la Mére,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majesté.
L'amour & le respect qu'un si jeune mérite...
Mais la Princesse vient, Seigneur, & je vous quite.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

On vous a consulté, Seigneur, m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous ?

ARDARIC.

Comment disposez-vous vous-même de mon ame ?
Attila va choisir, il faut parler, Madame.
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi ?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'est devers vous qu'il panche, & si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même.
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs ;
Mais je n'oublirai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'une & l'autre.

ILDIONE.

Ce seroit ma pensée aussi-bien que la vôtre :
Et si je n'étois pas, Seigneur, ce que je suis,
J'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis.
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance, (sance :
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuis-
En victime d'Etat, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté Romaine ?

ILDIONE.

Qu'un pareil sacrifice auroit pour moi d'appas !
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas !

ARDARIC

Qu'il seroit glorieux de le faire vous-même,

D'en épargner la honte à votre Diadême!
J'entens celui des Francs, qu'au lieu de maintenir..
ILDIONE.
C'est à mon Frére alors de vanger & punir;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle; & puisse être Honorie
La plus considérée, ou moi la moins chérie!
Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi!
C'est tout ce que je puis, & pour vous, & pour moi.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare.
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien....
ARDARIC.
Que feront d'inutiles souhaits,
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?
ILDIONE.
Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.
ARDARIC.
A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs.
Je le sens en moi-même, & ne vois point d'Empire,
Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puissent détruire.
Armez-les de rigueurs, Madame, & par pitié
D'un charme si funeste ôtez-leur la moitié.
C'en sera trop encore, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont mes desirs se flatent.
Faites donc davantage, allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'espere plus,
Qu'il ne vit déja plus, & que votre hyménée
A déja par vos mains tranché sa destinée.
ILDIONE.
Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos soûpirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?
ARDARIC.
Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelqu'autre grace à mes sens alarmez,
Ma-

Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échapé.
Mais haïr un Rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre espoir flotant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC.

Mais vous épouserez Attila?

ILDIONE.

J'en soûpire,
Et mon cœur...

ARDARIC.

Que fait-il ce cœur que m'abuser,
Si même en n'osant rien il craint de trop oser?
Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on est prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, & ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout à fait je m'explique.
Ecoutez, & sur-tout, Seigneur, plus de replique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer:
Mais puis qu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous dise encore,
Que si votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai sa main d'un œil aussi content,
Que si je me donnois ce que mon cœur prétend.
Non que de son amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier supplice & le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un si cruel moment
Ne redouble ma haine & mon ressentiment:
Mais enfin mon devoir veut une déference,
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.
Je l'épouserai donc, & réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.

J'ai

J'ai ma part comme un autre à la haine publique,
Qu'aime à semer par-tout son orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma Nation;
Qu'en dépit des Traitez & de tout leur mystére,
Un Tyran qui déja s'est immolé son Frére,
Si jamais sa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à vanger.
Mon amour, & ma haine, & la cause commune,
Crîront à la vangeance, en voudront trois pour une;
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres Tyrans ont péri par leurs Femmes:
Cette gloire aisément touche les grandes ames;
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main vange tout l'Univers.
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense.
Voilà ce que l'Amour prépare à qui l'offense.
Vous, faites-moi justice, & songez mieux, Seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur,

Elle s'en va.

ARDARIC.

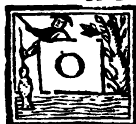
Vous préserve le Ciel de l'épreuve cruelle,
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle:
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux,
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.



ATTILA.

Octar, as-tu pris soin de redoubler
ma Garde?

OCTAR.

Oui, Seigneur, & déja chacun
s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA.

Quand on a deux Rivaux, manque-t-on d'Ennemis?

OCTAR.

Mais, Seigneur, jusqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inspire à leurs pareils l'amour au desespoir;
Et ne laissant pour arme à leur douleur pressante,
Qu'une haine sans force, une rage impuissante,
Je m'assure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs ressentimens comme sur leur amour.
Qu'en disent nos deux Rois?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,
Affectent de montrer une tranquillité....

ATTILA

De leur tente à la mienne ils ont la liberté?

OCTAR.

Oui, mais seuls & sans suite; & quant aux deux Princesses
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs Gens,
Et j'en bannis par-là ces Rois & leurs Agens.
N'en ayez plus, Seigneur, aucune inquiétude:
Je les fais observer avec exactitude,
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placez qui ne les manquent pas.

On

On vous rendra bon compte, & des deux Rois, & (d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point, apprens d'autres nouvelles.
Ce grand Chef des Romains, l'illustre Aëtius,
Le seul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinien même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son Diadème,
Et pressé des soupçons où j'ai sû l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles.
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles,
Et si j'y fais paroître Honorie & ses droits,
Contre un tel Empereur j'aurai toutes les voix;
Tant l'effroi de mon nom, & la haine publique
Q'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'Epoux d'une Sœur un Maître des Romains.

OCTAR.

Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie;
Mais d'ailleurs Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flote plus que jamais.
Je sens combattre encor dans ce cœur qui soûpire,
Les droits de la beauté contre ceux de l'Empire.
L'effort de ma Raison qui soûtient mon orgueil
Ne peut non plus que lui soûtenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.

O Beauté qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité suprême,
Si tu prens malgré moi l'empire de moi même,
Et si cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette Beauté charmante.
Du plus utile choix donne-lui l'épouvante.
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront,

Que

Que va mon hyménée imprimer sur son front.
Ose plus, fai-lui peur d'une prison sévére,
Qui me réponde ici du courroux de son Frére,
Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foi
Pourroit en un moment soûlever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en seroit pas séduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite.
Ses yeux mes Souverains à qui tout est soûmis, (mis.
Me sauroient d'un coup d'œil faire trop d'Enne-
Pour en sauver mon cœur prens une autre maniére.
Fais m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire & fie-
Di-lui que j'aime ailleurs, & fai-lui prévenir (re,
La gloire qu'Honorie est prête d'obtenir.
Fai qu'elle me dédaigne, & me préfere un autre,
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du nôtre.
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux,
Mais voir en d'autres bras l'Objet de tous mes vœux!
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le possède!
Ah! le mal est encor plus doux que le remede.
Di-lui, fai-lui savoir....

OCTAR.

Quoi, Seigneur?

ATTILA.

Je ne sai;
Tout ce que j'imagine est d'un fâcheux essai.

OCTAR.

A quand remettez-vous après tout d'en résoudre?

ATTILA.

Octar, je l'apperçoi. Quel nouveau coup de foudre?
O Raison confonduë, orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé?

SCENE II.

ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA.

Venir jusqu'en ma Tente enlever mes homma-(ges.
Madame, c'est trop loin pousser vos avantages.
Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous?

ILDIONE.

C'est dequoi faire naître un espoir assez doux.
Ce n'est pas toutefois, Seigneur, ce qui m'améne.
Ce sont des nouveautez dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre Garde est doublée, & par un ordre exprès
Je vois ici deux Rois observez de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un, ou pour l'autre ?

ILDIONE.

Mon intérêt, Seigneur, c'est d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci,
Et de plus je me trompe, ou l'on m'observe aussi.
Vous serois-je suspecte ! & de quoi ?

ATTILA.

D'être aimée,
Madame : vos attraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont blessé plus d'un Roi ;
D'autres ont un cœur tendre & des yeux comme moi :
Et pour vous & pour moi j'en préviens l'insolence,
Qui pourroit sur vous-même user de violence.

ILDIONE.

Il en est des moiens plus doux & plus aisez,
Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA.

Ah ! vous me charmez trop ; moi de qui l'ame altiére
Cherche à voir sous mes pas trembler la Terre entiére,
Moi qui veux pouvoir tout, si-tôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite.
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire ;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire ;
Il s'empare, & du cœur, & des soins les plus doux,
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.
Que pourrai-je, Madame, après que l'hyménée
Aura mis sous vos loix toute ma destinée ?

Quand

Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner.
Vous refuserez grace, où j'en voudrai donner.
Vous envoîrez la paix, où je voudrai la guerre.
Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien,
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame, & pour un jour cessez d'être vous-même.
Cessez d'être adorable, & laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.
Défendez à vos yeux cet éclat invincible,
Avec qui ma fierté devient incompatible.
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même à ce prix.

ILDIONE.

Je croiois qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceurs & de galanterie,
Et je n'attendois pas une civilité
Qui malgré cette honte enflât ma vanité. (voles.
Ses honneurs près des miens ne sont qu'honneurs fri-
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles:
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, & se fait craindre moins.
L'auroit-on jamais crû qu'un Attila pût craindre,
Qu'un si leger éclat eût dequoi l'y contraindre,
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi
Il n'osât hazarder tout l'orgueil contre moi?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'ici j'enléve avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, Seigneur, pour suivre vos desseins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des Humains.
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah! si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on reduit?
Allez, Seigneur, allez où tant d'orgueil aspire.
Honorie a pour dot la moitié de l'Empire.
D'un mérite panchant c'est un ferme soutien,
Et cet heureux éclat efface tout le mien.
Je n'ai que ma personne.

ATTILA.

Et c'est plus que l'Empire,
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet Empire, ou de grand, ou de doux,
Je veux mettre là gloire à le tenir de vous.
Faites-moi l'accepter, & pour reconnoissance,
Quels Climats voulez-vous sous votre obéissance?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez.
J'en offre la conquête à vos yeux adorez,
Et mon amour....

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du Conquerant vaut mieux que la conquête.

ATTILA.

Quoi! vous pourriez m'aimer, Madame, à votre tour?
Qui seme tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je suis cruel, barbare;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare.
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des Mortels, & le fléau de Dieu.
Au refus que je veux c'est-là trop de matiére;
Et si ce n'est assez d'y joindre la priére,
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise,
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.
Souvenez-vous enfin que je suis Attila,
Et que c'est dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me résoudre, & bien j'ose... De grace,
Dispensez-moi du reste, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila,
Et ne me puis, Seigneur, oublier jusque-là.
J'obéis, ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite.
Si c'est m'expliquer mal, qu'il en soit l'interpréte.
J'ai tous les sentimens qu'il lui plaît m'ordonner.
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner.
Je partage déja la Gaule avec mon Frére,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je savoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez quand j'obéis si bien?

ATTILA.

Je n'ose le résoudre, & de nouveau je tremble
Si-tôt que je conçois tant de chagrins ensemble.
C'est trop que de vous perdre, & vous donner ailleurs.
Madame, laissez-moi séparer mes douleurs.
Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre.
Après mon hyménée on aura soin du vôtre.
Ce grand effort déja n'est que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'ose attendre.

ILDIONE.

J'oserai plus que vous, Seigneur, & sans en prendre;
Et puisque de son bien chacun peut ordonner,
Votre cœur est à moi, j'oserai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il souhaite.
Vous, traitez-moi, de grace, ainsi que je vous traite:
Et quand ce coup pour vous sera moins rigoureux,
Avant que me donner, consultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un!

ILDIONE.

Jusqu'à votre hyménée
Mon cœur est au Monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, ILDIONE; OCTAR.

HONORIE.

Ce grand choix est donc fait, Seigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colére,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre Garde, & me faire observer?
Je ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre,
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentimens
En commence déja les justes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame. (dame;
C'étoit moi qu'on craignoit, & non pas vous, Ma-
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux,
Ne-tombe pas sur moi, Madame, c'est sur vous.
Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre.
Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en auroit sû defendre,
Il étoit tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit aû peu que j'ai d'appas;
Je vous en fais un don. Recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiez, ou d'un parfait hommage;
Et forte désormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,
Madame, & c'est de vous qu'il faut que je le tienne?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelqu'autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris.
Souffrez que des mépris le respect me dispense,
Et voyez pour le reste entiere obéissance.
Je vous rens à vous-même, & ne puis rien de plus,
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

ACcepter ses refus! moi, Seigneur?

ATTILA.

Vous, Madame,
Peut-il être honteux de devenir ma Femme?
Et quand on vous assure un si glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voye arrive

La

La gloire dont pour vous Ildione se prive?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des Rois?
Mes deux Traitez de Paix m'ont donné deux Princesses,
Dont l'une aura ma main, si l'autre eut mes tendresses.
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux.
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.
N'en murmurez, Madame, ici non plus que l'autre.
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre.
J'en étois idolâtre, & veux vous épouser.
La raison, c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.

HONORIE.

Et ce n'est pas ainsi qu'il me plaît qu'on en use.
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse;
Et bien que vos Traitez vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.
Oui, bien que l'Univers, ou vous serve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre Moitié,
Qu'elle céde par grace, & m'offre par pitié?
Je sai ce que le Ciel m'a fait au dessus d'elle,
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il est égal au mien,
Madame, & nos fiertez se ressemblent si bien,
Que si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme une autre moi-même.

HONORIE.

Ah! si non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertez pour cela ne se ressemblent pas.
La mienne est de Princesse, & la vôtre est d'Esclave.
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.
Votre orgueil a son foible, & le mien toûjours fort
Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de ressemblance, & que d'illustres flames
Ne puissent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtroit cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertez qui me ressemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voiez ici, Madame, & je m'abuse,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuse;
Et cette noble ardeur de me desobéir,
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'est qu'à moi, Seigneur, que j'en dois rendre (compte.
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte,
Il est Roi comme vous.

ATTILA.

En effet il est Roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare;
Mais de quelques degrez le pouvoir nous sépare,
Et du Trône où le Ciel a voulu m'affermir,
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres Sujets ce titre qu'il étale,
Ne fait d'entr'eux & moi que remplir l'intervalle.
Il reçoit sous ce titre & leur porte mes loix;
Et s'il est Roi des Gots, je suis celui des Rois.

HONORIE.

Et j'ai dequoi le mettre au dessus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour ton pouvoir que des droits usurpez
Sur des Peuples surpris, & des Princes trompez;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes:
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne sont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont besoin de moi s'ils veulent aller loin;
Mais pour être Empereur je n'en ai plus besoin.
Aëtius est mort, l'Empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius est mort! je n'ai plus de Tyran.
Je reverrai mon Frére en Valentinian,
Et mille vrais Héros qu'opprimoit ce faux Maître,
Pour me faire justice à l'envi vont paroître.

Ils

Ils défendront l'Empire, & soûtiendront mes droits,
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands Ministres.
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres.
Leur gloire fait ombrage à ces puissans jaloux,
Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent,
Et pour ne plus souffrir de fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place, & remplit son devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir.
Si pour leur Maître en toi je leur méne un Barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare.
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA.

Vous me faites pitié, de si mal vous connoître,
Que d'avoir tant d'amour, & le faire paroître.
Il est honteux, Madame, à des Rois tels que nous,
Quand ils en sont blessez, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de regner sur les ames communes,
Non sur celles qui font & défont les fortunes;
Et si de tous les cœurs on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes foiblesses;
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses,
Et comme je vous tiens seule digne de moi,
Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione,
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon Trône.
Prenez ainsi que moi des sentimens plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage;
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage:
Mais bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des Tyrans est même à détester.
Irois-je à ton exemple assassiner mon Frére?
Sur tous mes Alliez répandre ma colére?
Me baigner dans leur sang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous-nous emportons, j'irai plus loin que vous, Madame

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchise.

ATTILA.

Quand je m'en souviendrai, n'en soiez pas surprise:
Et si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voiez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, Madame.

HONORIE.

Ah, traître!

ATTILA.

Je suis encor Amant, demain je serai Maître.
Remenez la Princesse, Octar.

HONORIE.

Quoi?

ATTILA.

C'est assez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire.
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'Empire,
Que vos droits sans ma main ne sont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel!

ATTILA.

Allez, & du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprens, apprens toi-même à changer de langage,
Lorsqu'au sang des Césars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin d'un jour.

HONORIE.

Fai ce que tu voudras, Tyran, j'aurai mon tour.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

Allez, servez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie;
J'en donne ma parole, & sa main est à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour Epoux.

OCTAR.

Je voudrois le pouvoir, j'assurerois, Madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flame.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment.
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice.
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au panchant de ses vœux;
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent.
Mais proposer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre;
Et si je hazardois ce contretemps fatal,
Je me perdrois, Madame, & vous servirois mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi quand pour l'autre il soûpire?

OCTAR.

La mort d'Aëtius, & vos droits sur l'Empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins applanis,
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles.
Il veut que son nom seul renverse les murailles;
Et plus grand Politique encor que grand Guerrier,
Il tient que les combats sentent l'Avanturier.

Il veut que de ses gens le déluge effroiable
Atterre impunément les Peuples qu'il accable,
Et prodigue de sang, il épargne celui
Que tant de Combattans exposeroient pour lui.
Ainsi n'esperez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche.
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attens,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon temps.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

NE vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t-il la peur que marquoient vos discours,
De rendre hommage au sang d'un Roi de quatre (jours?

HONORIE.

Je te l'avois bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtez attendoit même gêne,
Flavie; & de deux maux qu'on craint également,
Celui qui nous arrive est toûjours le plus grand;
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible;
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur,
La gloire en est pour elle, & pour moi la douleur,
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle insulte, & de quelle hauteur,
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle assure à son ame
La douceur d'être toute à l'objet de sa flame;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il lui rend, & les soins qu'il se don- (ne...

FLAVIE.

J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne.
Il est fier & colére, & s'il sait une fois,
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jetter la vuë,
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit duë,

Je

Je crains qu'un tel espoir, au lieu de s'affermir...

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimois Valamir!
Mais quand on est bravée, & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, est-on si-tôt maîtresse de soi-même?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement,
Ou contre ma Rivale, ou contre son Amant;
Accablons leur amour sous ce que j'apréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi:
Renversons leur triomphe. Etrange frénésie!
Sans aimer Ardaric, j'en conçois jalousie!
Mais je me vange, & suis en ce juste projet
Jalouse du bonheur, & non pas de l'Objet.

FLAVIE.

Attila vient, Madame.

HONORIE.

Eh bien, faisons connoître
Que le sang des Césars ne souffre point de Maître,
Et peut bien refuser de pleine autorité
Ce qu'une autre refuse avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

Tout s'apprête, Madame, & ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée;
Mais sans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir est, Seigneur, de soûtenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illustre amour pour son prémier effet
Ne vange hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir, qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre Trône,
Que...

ATTILA.

Toûjours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, Seigneur, punissez-la.
Prenez mes intérêts, & pressez votre flame
De remettre en honneur le nom de votre Femme.
Ildione le traite avec trop de mépris.
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime?
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flaté?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous justifier mes ordres & mes vœux,
Je croiois qu'il suffit d'un simple, *je le veux*;
Mais voiez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione & de vous qui m'oblige, ou m'offense.
Quand son refus me sert, le vôtre me trahit.
Il veut me commander, quand le sien m'obéit.
L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace.
Le vôtre me fait honte, & le sien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang,
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on se vanger à moins qu'on assassine?
Je ne veux point sa mort, ni même sa ruïne:
Il est des châtimens plus justes & plus doux,
Qui l'empêcheroient mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, Seigneur, car l'offense est commune,
Et ce que vous m'offrez, des deux n'en feroit qu'une.
Ildione pour prix de son manque de foi,
Dispose arrogamment & de vous & de moi!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A son heureux Amant sa main est réservée,
Avec qui satisfaite elle goûte l'appas,
De m'ôter ce que j'aime, & me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel est-il cet Amant?

Ho-

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore?

ATTILA.

Qu'on m'améne Ardaric. Mais de qui savez-vous....

HONORIE.

C'est une vision de mes soupçons jaloux.
J'en suis mal éclaircie, & votre orgueil l'avouë,
Et quand elle me brave, & quand elle vous jouë.
Même, s'il faut vous croire, on ne vous sert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un Rival.

ATTILA

D'Ardaric & de moi telle est la différence,
Qu'elle en punit assez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi! s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous (pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres Soldats?
Un véritable Roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractére.
Ce nom lui reste entier sous les plus dures loix.
Il est dans les fers même égal aux plus grands Rois;
Et la main d'Ardaric suffit à ma Rivale,
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, Seigneur, à l'hymen d'un Sujet.
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine,
Que de voir votre Femme être sa Souveraine;
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en servir, & de lui commander.

ATTILA.

Madame, je saurai lui trouver un supplice.
Agréez cependant pour vous même justice;
Et s'il faut un Sujet à qui dédaigne un Roi,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou....

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchise,
C'est une vérité que vous m'avez apprise.
Songez donc sans murmure à cet illustre choix,

Et remerciez-moi de suivre ainsi vos loix.

HONORIE.

Me proposer Octar!

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'Empire?
S'il est né sans Couronne, & n'eut jamais d'Etats,
On monte à ce grand Trône encor d'un lieu plus bas.
On a vu des Césars, & même des plus braves,
Qui sortoient d'Artisans, de Bandoliers, d'Esclaves.
Le temps & leurs vertus les ont rendus fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule.
Ma gloire pourroit bien l'accepter sans scrupule,
Tyran! & tu devrois du-moins te souvenir,
Que s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang il est de grands services.
Il est des vœux soûmis, il est des sacrifices;
Il est de glorieux & surprenans effets,
Des vertus de Héros, & même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes
Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes.
Comme ta créature il doit te ressembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire,
Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espére.
Ton Rival entre, adieu. Délibére avec lui,
Si ce cher Octar m'aime, ou sera ton appui.

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEigneur, sur ce grand choix je cesse d'être en peine.
J'épouse dès ce soir la Princesse Romaine,
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre, & son ressentiment.
Le Roi des Bourguignons par Ambassade expresse
Pour Sigismond son Fils vouloit cette Princesse;
Mais nos Ambassadeurs furent mieux écoutez.

Pour-

Pourroit-il nous donner toutes nos suretez?

ARDARIC.

Son Etat sert de borne à ceux de Mérouée.
La partie entr'eux deux seroit bien-tôt nouée,
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un Mari pour sa Femme, un Frére pour sa Sœur.
L'union en seroit trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celui des Visigots faisoit même demande.
Comme de Mérouée il est plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité.
Le Bourguignon d'ailleurs sépare leurs Provinces,
Et serviroit pour nous de barre à ces deux Princes.

ARDARIC.

Oüi, mais bien-tôt lui-même entre eux deux (écrasé
Leur feroit à se joindre un chemin trop aisé;
Et ces deux Rois par-là Maîtres de la contrée
D'autant plus fortement en défendroient l'entrée,
Qu'ils auroient plus à perdre, & qu'un juste courroux
N'auroit plus tant de Chefs à liguer contre vous.
La Princesse Ildione est orgueilleuse & belle.
Il lui faut un Mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soûmis,
Et ne le pas choisir parmi vos Ennemis.
D'une fiére Beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre,
Et pour peu que la veuille écouter un Epoux...

ATTILA.

Il lui faut donc, Seigneur, ou Valamir, ou vous.
La pourriez-vous aimer? Parlez sans flaterie.
J'apprens que Valamir est aimé d'Honorie.
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerois sur vous plus que sur lui.

ARDARIC.

C'est m'honorer, Seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance?

ARDARIC.

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA.

Qu'on cherche la Princesse, & qu'on l'améne ici.

Je veux que de ma main vous receviez la sienne.
Mais dites-moi, de grace, attendant qu'elle vienne,
Par ou me voulez-vous assurer votre foi,
Et que feriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle est belle, elle peut tout séduire,
Et vous forcer vous même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torismond?
Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre Trône?

ATTILA.

Ne dissimulez point, vous aimez Ildione,
Et proposez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes Ennemis, que contre vos Rivaux.
Ce promt emportement, & ces subites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines.
Les soins de cet amour font ceux de ma grandeur;
Et si vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voiez comme un Rival est soudain haïssable,
Comme vers votre amour ce nom le rend coupable,
Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien,
Et sans aller si loin delivrez-moi du mien.
Differez à punir une offense incertaine,
Et servez ma colere avant que votre haine.
Seroit-il sûr pour moi d'exposer ma bonté
A tous les attentats d'un Amant supplanté?
Vous-même pourriez-vous épouser une Femme,
Et laisser à ses yeux le maître de son ame?

ARDARIC.

S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA.

Quand il est trop à craindre, il faut le prévenir.
C'est un Roi dont les gens mêlez parmi les nôtres
Feroit accompagner son exil de trop d'autres,
Qu'on verroit s'opposer aux soins que nous pren-
Et de nos Ennemis grossir les escadrons. (drons,

ARDARIC.

Est-ce un crime pour lui qu'une douce espérance,
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, & pour tout autre (Roi,
C'en

C'en est un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un esprit dont la foi m'est promise,
C'est surprendre une place entre mes mains remise:
Et vous ne seriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'hui.
A des crimes pareils j'ai dû même justice,
Et ne choisis pour vous qu'un amoureux supplice.
Pour un si cher Objet que je mets en vos bras,
Est-ce un prix excessif qu'un si juste trépas?

ARDARIC.

Mais c'est deshonorer, Seigneur, votre hymenée,
Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

ATTILA.

Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flame immoler de deux Rois,
Et que du sacrifice où s'expîra leur crime,
L'un d'eux soit le ministre, & l'autre la victime?
Si vous n'osez par-là satisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie,
D'accepter à ce prix son illustre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux,
Si leur entier succès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouser encor votre Princesse,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

SCENE V.

ATTILA, ARDARIC, ILDIONE.

ATTILA à Ildione.

Vos refus obligeans ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner.
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, Madame,
Votre cœur d'Ardaric agréroit-il la flame?

ILDIONE.

C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez.
Mais, Seigneur...

ATTILA.

Il y fait quelques difficultez;
Mais je sai que sur lui vous êtes absoluë.
Achevez d'y porter son ame irrésoluë,

Afin que dans une heure au milieu de ma Cour,
Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Où viennent ces soûpirs, d'où naît cette tris-(tesse?
Est-ce que la surprise étonne l'allegresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du Tyran il faut dissimuler?
Il est parti, Seigneur. Souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez soûpirer, Madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain, non-plus que ce Barbare.
Il me choisit pour vous, c'est un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?

ILDIONE.

Quoi, Seigneur?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner,
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE.

C'est par vous, Seigneur, qu'il l'assassine!

ARDARIC.

Il me fait son bourreau pour perdre un autre Roi,
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne;
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne.
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux Rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'est d'aimer deux Princesses,
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.
De vos bontez pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte, ou la vie, ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même, ou d'être assassiné:
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne;
Et si vous refusez par-là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr!

ARDARIC.

Il est beau de périr pour éviter un crime.
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime:
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée;
Et quand à notre amour ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC.

Vous vangerez ma mort, & mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah! vanger une mort n'est pas rendre une vie.
Le Tyran immolé me laisse mes malheurs,
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour sauver une vie, après tout périssable,
En rendrois-je le reste infame & détestable?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez sans doute après cette infamie,
Assez pour vous traiter en mortelle Ennemie;
Mais souvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui président sans nous aux grands evénemens.
Le Ciel n'est pas toûjours aux méchans si propice;

Après

Après tant d'indulgence il a de la justice.
Parlez à Valamir ; & voyez avec lui
S'il n'est aucun remede à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame...

ILDIONE.

Allez, Seigneur, nos maux & le temps pressent,
Et les mêmes périls tous deux vous interessent.

ARDARIC.

J'y vais ; mais en l'etat qu'est son sort & le mien,
Nous nous plaindrons ensemble & ne résoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE.

TRéve, mes tristes yeux, tréve aujourd'hui de larmes.
Armez contre un Tyran vos plus dangereux charmes.
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée.
Ramenez à l'Autel ma victime échapée.
Rappelez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flame allumoit dans mon sein.
Que tout semble facile en cette incertitude !
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible & rude,
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle, & sa timidité !
Quoi ! ne donner ma foi que pour être perfide !
N'accepter un Epoux que pour un parricide !
Ciel ! qui me vois frémir à ce nom seul d'Epoux,
Ou rens-moi plus barbare, ou mon Tyran plus doux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

Ils n'ont point d'épée l'un ni l'autre.

ARDARIC.



SEigneur, vos Devins seuls ont causé notre perte.
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte;
Et l'infidelle appas de leur prédiction
A jetté trop d'amorce à notre ambition.
C'est de là qu'est venu cet amour politique,
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flateur espoir d'un avenir si doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'est par là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous excite des fureurs,
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde, il faut que je périsse.
On vous fait même grace, ou pareille injustice.
Ainsi vos seuls Devins nous forcent de perir,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, & loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même Empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportemens ne les emeuvent point.
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables.
Le Ciel en a donné des arrêts immuables,
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour Roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, Seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce Héros préparent ma conquête?

VA-

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encór plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échaper que par-là ?
Pouvez-vous que par-là posséder Honorie ?
Et d'où naîtra ce Fils, si vous perdez la vie ?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas ;
Mais j'espére après tout ce que je n'entens pas.

SCENE II.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE.

HONORIE.

SAvez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, & quelle en est l'affreuse barbarie ?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux,
N'est qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un & l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre ;
Mais qui le serviroit seroit bien-tôt livré
Aux Troupes de celui qu'il auroit massacré,
Et par le desaveu de cette obéïssance
Ce Tigre assouviroit sa rage & leur vangeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric son Lieutenant ne fait que de sortir.
Le Tyran soupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous desarmer choisi ce Satellite ;
Et comme avec justice il nous croit irritez,
Pour nous parler encor il prend ses suretez.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans sa tente
Surprendre & prévenir sa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laissoit encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entiére impuissance

Ce noble deſeſpoir qui punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir,
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr.
Car nous aurions péri par les mains de ſa Garde ;
Mais la mort eſt plus belle, alors qu'on la hazarde.

HONORIE.

Il vient, Seigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

Eh bien, mes illuſtres Amis,
Contre mes grands Rivaux quel eſpoir m'eſt permis ?
Pas un n'a-t-il pour ſoi la digne complaiſance
D'acquérir ſa Princeſſe en perdant qui m'offenſe ?
Quoi ! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal !
Pas un ne m'aime aſſez pour haïr mon Rival !
Pas un de ſon Objet n'a l'ame aſſez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie !
Quels Amis ! quels Amans ! & quelle dureté !
Daignez, daignez du moins la mettre en ſureté.
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchiſſe,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agiſſe ;
Et ſi vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conſerver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'eſt à ſon dernier point porter la barbarie.
Après l'aſſaſſinat d'un Frére & de ſix Rois,
Notre tour eſt venu de ſubir mêmes loix ;
Et nous méritons bien les plus cruels ſupplices,
De nous être expoſez aux mêmes ſacrifices,
D'en avoir pû ſouffrir chaque jour de nouveaux.
Puniſſez, vangez-vous, mais cherchez des Bourreaux ;
Et ſi vous êtes Roi, ſongez que nous le ſommes.

ATTILA.

Vous ? devant Attila vous n'êtes que deux hommes ;
Et dès qu'il m'aura plû d'abattre votre orgueil,

Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup
d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une.
Faites-en décider l'épée & la fortune ;
Et qui succombera, du moins tiendra de moi,
L'honneur de ne périr que par la main d'un Roi.
Nobles Gladiateurs, dont ma colére apprête
Le spectable pompeux à cette grande Fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main est plus faite à verser de tel sang.
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres ;
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux Rois mes Rivaux me fassent deux victimes;
Et ces rares Objets, si peu dignes de moi,
Seront le digne prix de cet illustre emploi.

à Ardaric.

De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.

à Honorie.

Et comme vous paîrez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des Bourreaux à choisir ;
Et pour nouveau supplice à de si belles flames,
Ce choix ne tombera que sur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrois être lâche, & cruel jusque-là!

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut ; mais toûjours Attila,
Toûjours l'heureux objet de la haine publique,
Fidelle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toûjours ...

HONORIE.

Acheve, & dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du Monde, & le fléau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignoit ta rage.
Fais voir...

ATTILA.

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévére,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colére:
Mais quand à sa fureur il livre l'Univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis de toutes parts faisant regorger l'Onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le Monde.
Sa main tient en réserve un déluge de feux,
Pour le dernier moment de nos derniers Neveux;
Et mon bras dont il fait aujourd'hui son Tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la Terre.

HONORIE.

Lorsque par les Tyrans il punit les Mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels,
Qu'il donne pour supplice à toute la Nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment;
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête;
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler,
Quiconque desormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Eh bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de Ministre,
Et faire executer toutes ses volontez
Sur vous, & sur des Rois contre moi révoltez.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton sang, qui chaque jour à long flots distillez
S'échape vers ton Frére & six Rois immolez,
Te diroit-il trop bas que leurs ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bien-tôt partir.

ATTILA.

Ce n'est rien, & pour moi s'il n'est point d'autre fou-(dre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre.

D'au-

D'autres vous envoiroient leur frayer le chemin,
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin,
Et trouverai pour vous quelques autres vangeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offen-
ses.

SCENE IV.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OU venez-vous, Madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux Rois soûtenir la querelle? (elle?
Vous révolter comme eux, me foudroyer comme
Ou mandier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériteroit ni l'amour ni l'estime,
S'il osoit espérer m'acquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai dequoi me louër,
Et ne viens pas ici pour l'en desavouër. (re,
Non, Seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédi-
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnoissance,
Si hautement promise à mon obéissance!
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous.
Par votre ordre mon cœur quitte un espoir si doux.
Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre Roi,
N'y voit pour lui qu'opprobre, & que honte pour
moi!
Rendez, rendez-le moi, cet empire suprême
Qui ne vous laissoit plus disposer de vous-même.
Rendez toute votre ame à son prémier souhait.
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ses droits, mais celui de vous plaire
N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire;

Et pour vous appuyer Mérouée a des bras,
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non! je ne puis plus voir cette ingrate Honorie,
Qu'avec la même horreur qu'on voit une Furie,
Et tout ce que le Ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous!
Mais dans votre cœur même un autre amour mur-
Lors que.... (mure,

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle imposture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait que de vous obéir,
Et par où jusque-là m'aurois-je pû trahir?

ATTILA.

Ardaric est pour vous un Epoux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnoit ce qu'il avoit d'aimable,
Et je ne l'ai tantôt accepté pour Epoux,
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
Vous aviez déja vu qu'en dépit de ma flame,
Pour vous faire Empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, Madame;
Mais l'amour par vos yeux me fait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire.
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vangeance est douce aussi-bien que l'amour;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée!
Grace, grace du moins jusqu'après l'hyménée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'Etat.

ATTILA.

Vous le voulez, Madame, il faut vous satisfaire;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère,
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE

Voyez, voyez plûtôt par votre exemple même,
Sei-

Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime.
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force & dompte les Rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fiére;
Et si vous avez vu la mienne trop altiére,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un Amant,
Et toute la fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la priére, & céder à la crainte.
Avoir sû jusque-là réduire mon couroux,
Vous doit être, Seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime,
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA

Non, Princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous suivez mon exemple, & je suivrai le vôtre.

Il montre Ildione à Honorie.

Vous condamniez Madame à l'hymen d'un Sujet;
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déja dit, & mon respect fidelle
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre régle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, sa vie est à ce prix.
Disposez à ce prix d'une main qui m'est duë.
Octar, ne perdez pas la Princesse de vuë.

à Ildione.

Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au Temple; & vous, Rois, suivez moi.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Tu le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar; & pour tout fruit de tant d'abaissement,
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde,
Pren-

Prendras-tu bien ton temps? Tu commandes sa Garde.
La nuit & le sommeil vont tout mettre en ton choix,
Et Flavie est le prix du salut de deux Rois.

OCTAR.

Ah, Madame! Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ses fureurs que par mon Lieutenant.
C'est par lui qu'aux deux Rois il fait ôter les armes,
Et deux mots en son ame ont jetté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moien de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte, il y va de ma vie.
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie....

HONORIE.

Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
Infame! qui t'en peux excuser sans rougir.
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage;
Et ta vertu qui craint de trop paroître au jour,
Attend les bras croisez qu'il t'immole à son tour!
Fai périr, ou péri; prévien, lâche, ou succombe;
Vange toute la Terre, ou grossi l'Hécatombe.
Si la gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, & du moins sers de victime au mien!
Mais qui me rend, Seigneur, le bien de votre vuë?

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

VALAMIR.

L'Impatient transport d'une joie imprevuë.
Notre Tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort!

VALAMIR.

Ecoutez,
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautez,
Et comme heureusement le Ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous pleins de trouble & d'horreur,

Qu'Attila recommence à saigner de fureur;
Mais avec abondance, & le sang qui bouillonne,
Forme un si gros torrent que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est; *s'il ne veut s'arrêter*,
Dit-il, *on me paira ce qu'il m'en va coûter*.
Il demeure à ces mots sans parole, sans force;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce.
Sa gorge enfle, & du sang dont le cours s'épaissit,
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colére & sa vie;
Et déja de son front la funeste pâleur
N'opposoit à la mort qu'un reste de chaleur;
Lors qu'une illusion lui présente son Frére,
Et lui rend tout d'un coup la vie & la colére.
Il croit le voir suivi des Ombres de six Rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois;
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la Nature lasse,
Qui prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, & tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vuë,
Sa rage qui renaît en même temps le tuë.
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux.
Son élancement perce, ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines,
Par où l'ame & le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage, & nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable.
Chaque instant l'affoiblit, & chaque effort l'accable.
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grace à celui qu'il avoit menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire.
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire,
Et sa fureur derniére épuisant tant d'horreurs,
Vange enfin l'Univers de toutes ses fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur; la haine générale,
N'aiant plus à le craindre, avidement s'étale;
Tous brûlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le Ciel nous renvoie,
De tant de Nations fait la commune joie.
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flame avouée
Du Souverain de Rome, & du grand Mérouée.
La Princeſſe des Francs m'impoſe cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires.
Allons donner tous deux les ordres néceſſaires,
Remplir ce Trône vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de Peuples voudront nous recevoir pour Rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, Madame, & puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flame à quelque gloire?

HONORIE.

Allez, & cependant aſſurez-vous, Seigneur,
Que nos deſtins changez n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



TITE

ET

BERENICE,

COMEDIE HEROÏQUE.

1671.

I 3 XI.

XIPHILINUS EX DIONE IN VESPASIANO, GUILIELMO BLANCO Interprete.

VESPASIANUS à Senatu absens Imperator creatur, Titusque & Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio Æmiliano, viro ejus, abductam secum habebat in numero Amicarum, eamdemque postea Uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque causam cum Agrippa Fratre Romam venit. Is Prætoriis honoribus auctus est, ipsa habitavit in Palatio, cœpitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut si esset Uxor, gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum Romanum id molestè ferre, eam repudiavit, præsertim quod de his rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TItus ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit, sed comis, quamvis insidiis peteretur; & continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens, se unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certo novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quod Domitiam Uxorem fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, à quo certò sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, & quod traderet Imperium Romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, Empereur de Rome, & Amant de Bérénice.
DOMITIAN, Frére de Tite, & Amant de Domitie.
BERENICE, Reine d'une partie de la Judée.
DOMITIE, Fille de Corbulon.
PLAUTINE, Confidente de Domitie.
FLAVIAN, Confident de Tite.
ALBIN, Confident de Domitian.
PHILON, Ministre d'Etat, Confident de Bérénice.

La Scéne est à Rome, dans le Palais Impérial.

TI-



TITE ET BERENICE.

T I T E
E T
B E R E N I C E,
COMEDIE HEROIQUE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.
DOMITIE, PLAUTINE.



DOMITIE.

Aisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est.
Je le chasse, il revient, je l'étouffe, il renaît ;
Et plus nous approchons de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée.
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes desirs ;
Ne devroit-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête,
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une Fête,
Et tandis qu'à l'envi tout l'Empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'Empire est le seul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, Madame, ou d'amer, ou de rude,
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand dans quatre jours vous devez y monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtresse,
Du moins à l'Empereur cachez cette tristesse.
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé,
Peut le rendre à l'Objet dont il fut trop charmé.
Avant qu'il vous aimât, il aimoit Bérénice,
Et s'il n'en put alors faire une Impératrice,
A présent il est Maître, & son Pére au tombeau

Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est-là ce qui me gêne, & l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne & crains l'hymen d'un Empereur,
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoûte,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le Gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une maniére,
Qui ne m'assure point d'une ame toute entiére.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout à coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce, ou noble inquiétude.
Son feu de sa Raison est l'effet, & l'étude;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourroit le contraindre?
Maître de l'Univers, a-t-il un Maître à craindre?

DOMITIE.

J'ai quelques droits, Plautine, à l'Empire Romain,
Que le choix d'un Epoux peut mettre en bonne main.
Mon Pére avant le sien élu pour cet Empire
Préféra.... Tu le sais, & c'est assez t'en dire.
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre.
S'il aime un autre Objet, vous en aimez un autre;
Et comme sa Raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos (feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale.
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale;
Sans avilir son sort il me renvoie au mien,
Et du rang qui lui reste il ne me reste rien

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice

Les

Le cœur rempli d'amour, vous prenez un Epoux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, & montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime,
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point,
De vous donner entiére, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, & ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave ennemi de sa chaîne,
La secouë à toute heure, & la porte avec gêne,
Et maître de nos sens qu'il appelle au secours,
Il échape souvent, & murmure toûjours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincére?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son Frére;
Et malgré cet amour, je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire.
Tu me connois assez pour en savoir l'histoire;
Mais tu n'as pû connoître à chaque évenement
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.
En naissant, je trouvai l'Empire en ma Famille.
Néron m'eut pour Parente, & Corbulon pour Fille,
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,
Autant que ma naissance, enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée;
Et Neron, des Mortels & l'horreur & l'effroi,
M'eût paru grand Héros, s'il m'eût offert sa foi.
Après tant de forfaits, & de morts entassées,
Les Troupes du Levant d'un tel Monstre lassées,
Pour César en sa place élurent Corbulon.
Son austére vertu rejetta ce grand nom.
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire;
Mais mon orgueil sensible à ces honneurs d'un Pére,
Prit de tout autre rang une assez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en Fille d'Empereur.
Neron périt enfin. Trois Empereurs de suite

Virent de leur fortune une assez prompte fuite.
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian Chef d'un plus fort parti.
Le Ciel l'en avoua. Ce Guerrier magnanime
Par Tite son aîné fit assiéger Solyme.
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses loix.
Je le vis, & l'aimai; ne blâme point ma flâme:
Rien de plus grand que lui n'éblouissoit mon ame.
Je ne voiois point Tite, un hymen me l'ôtoit.
Mille soûpirs aidoient au rang qui me flatoit.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un Pére.
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on n'en put arracher
Ce qu'attendoit un feu qui nous étoit si cher.
On n'en sut point la cause, & divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent.
J'en eus un long chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avoit fait divorce;
Et cette belle Reine eut sur lui tant de force,
Que pour montrer à tous sa flâme, & hautement,
Il lui fit au Palais prendre un appartement.
L'Empereur, bien qu'en l'ame il prévît quelle haine
Concevroit tout l'Etat pour l'Epoux d'une Reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent;
Mais sous les vains dehors de cette complaisance
On ménagea ce Prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmoient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses Etats.
A peine je le vis sans Maîtresse, & sans Femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame,
Et s'étant emparé des plus doux de mes soins,
Son Frére commença de me plaire un peu moins:
Non qu'il ne fut toûjours maître de ma tendresse;
Mais je la regardois ainsi qu'une foiblesse,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me voloit un rang que je me croiois dû.

Tite à peine sur moi jettoit alors la vuë.
Cent fois avec douleur je m'en suis apperçûe.
Mais ce qui consoloit ce juste, & long ennui,
C'est que Vespasian me regardoit pour lui.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre.
Il me rendit visite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crûs du mystére,
Qu'il ne me disoit rien que par l'ordre d'un Pére;
Mais qui ne pancheroit à s'en desabuser,
Lors que ce Pére mort il songe à m'épouser?
Toi qui vois tout mon cœur, juge de son martyre.
L'ambition l'entraine, & l'amour le déchire.
Quand je crois m'être mise au dessus de l'amour,
L'amour vers son Objet me raméne à son tour.
Je veux régner, & tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurois voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah, si Domitian devenoit Empereur,
Que vous auriez bien-tôt calmé tout ce grand cœur!
Que bien-tôt,... mais il vient. Ce grand cœur en soû-(pire!

DOMITIE.

Hélas! plus je le vois, moins je sai que lui dire.
Je l'aime, le dédaigne, & n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

FAut-il mourir, Madame, & si proche du terme
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu, que j'avois crû si fort,
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, Seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une si belle vie;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soûpirer,
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN.

Aisée à réparer! un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'Empereur mon Frére,
Charme-t-il l'un & l'autre avec si peu d'appas,
Que vous sachiez son prix, & le mettiez si bas?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour, ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime.
Mais n'examinons point en cet excès d'honneur
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un Frére.

DOMITIAN.

Hélas! si je n'ai pû vous obtenir d'un Pére,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un Frére amoureux & jaloux?

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi qui n'ai sous les Cieux que vous seul pour soûtien,
Que puis-je contre lui quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous; & pourrois tout, Madame,
Si je pouvois encor m'assurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs,
Qu'à vos yeux j'ai donnez à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long & si sensible
De voir toûjours un Pére à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de Soûpirans,
Qui m'accabloient par-tout de leurs regards mourans?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite,

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite;
Mais de ces Soûpirans, qui vous offroient leur foi,
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi.
Votre ame ambitieuse à mon rang attachée,
N'en voioit point en eux dont elle fût touchée;
Ainsi de ces Rivaux aucun n'a réussi.
Mais les temps sont changez, Madame, & vous aussi.

DO-

DOMITIE.

Non, Seigneur, je vous aime, & garde au fond de l'a-(me,
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse & de flame :
L'effort que je me fais me tuë autant que vous ;
Mais enfin l'Empereur veut être mon Epoux.

DOMITIAN.

Ah ! si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, Madame, autoriser ma plainte.
L'Empereur m'aime assez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, & que tout son Empire....

DOMITIE.

C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur, & le respect qui n'y peut consentir....

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne se peut démentir.
Ne la déguisez plus, montrez-la toute entiére,
Cette ame que le Trône a su rendre si fiére,
Cette ame dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette ame...

DOMITIE.

Voiez-la, cette ame toute à vous.
Voiez-y tout ce feu que vous y fites naître,
Et soiez satisfait, si vous le pouvez être.
Je ne veux point, Seigneur, vous le dissimuler :
Mon cœur va tout à vous, quand je le laisse aller.
Mais sans dissimuler, j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'Empire.
Et je n'ai point une ame à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du Trône est seule toûjours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel est le doux poison,
Quand elle s'empara de toute ma Raison.
Comme elle est la prémiére, elle est la dominante :
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente ;
Mais il est juste enfin que des soûpirs secrets,
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, Seigneur, quelle route il faut prendre,
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.

Tout mon cœur vous préfére à cet heureux Rival.
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime, & je ne le puis croire,
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vu tous deux sortir d'un même flanc;
Avec mêmes honneurs ainsi que même sang.
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'Empire...

DOMITIAN.

C'est-là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut consentir...

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur: j'achete assez le rang d'Imperatrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

DOMITIAN.

Eh bien, dans cet hymen qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi.
Je dirai que le Ciel doit à votre mérite...

DOMITIE.

Non, Seigneur, faites mieux, & quittez qui vous quitte.
Rome a mille Beautez dignes de votre cœur;
Mais dans toute la Terre il n'est qu'un Empereur.
Si mon Pére avoit eu les sentimens du vôtre,
Je vous aurois donné ce que j'attens d'un autre,
Et ma flame en vos mains eût mis, sans balancer,
Le Sceptre qu'en la mienne il auroit dû laisser.
Laissez à son défaut suppléer la Fortune,
Et n'ayez pas une ame assez basse & commune,
Pour s'opposer au Ciel qui me rend par autrui,
Ce que trop de vertu me fit perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages.
Il n'est point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, Seigneur,
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourroit rien produire,
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

Elle se défend bien, Seigneur, & dans la Cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire ainsi que toi dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause;
Et si pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissoit en faveur de sa foi,
Si sa flame au secours s'appliquoit cette adresse,
L'Empereur convaincu me rendroit ma Maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux,
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde & n'aime que soi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la Nature aime-t-on autrement?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres,
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres;
Lui seul allume, éteint, ou change nos desirs;
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-mêmes, qui brûlez d'une ardeur si fidelle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable & chére idée
Tient vos sens enchantez, & votre ame obsédée;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bien-tôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices,
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices;
C'est par-là qu'elle seule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DO-

DOMITIAN.

En l'état où je ſuis, les maux dont je ſoûpire
M'ôtent la liberté de te rien contredire.
Cherchons-en le reméde, au lieu de raiſonner
Sur l'amour où le Ciel ſe plaît à m'obſtiner.
N'eſt-il point de ſecret? n'eſt-il point d'artifice. . .

ALBIN.

Oui, Seigneur, il en eſt; rappellons Bérénice.
Sous le nom de Céſar pratiquons ſon retour,
Qui retarde l'hymen, & ſuſpende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrois, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis ſi long-temps on dreſſe à ſi grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle ſeroit confuſe, & que j'aurois de joie!
Mais il faut que le Ciel lui-même la renvoie,
Cette belle Rivale, & tout notre diſcours
Ne la ſauroit ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons ſa victoire.
Dans l'eſprit d'un Rival ranimons ſa mémoire.
Retraçons à ſes yeux l'image du paſſé,
Et profitons par-là d'un cœur embarraſſé.
N'y perdez point de temps, allez ſans plus rien taire
Tâter juſqu'en ce cœur les tendreſſes de Frére.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler;
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer.
Je me trompe, ou ſon ame y panche d'elle-même.
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime.
Dites qu'un pur reſpect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à ſe donner à lui.
S'il ſe trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injuſtice.
Pour lui donner le temps de venir au ſecours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,
C'eſt me mettre au hazard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,

A joindre à ses mépris le droit de me haïr.
En vain je veux contre elle écouter ma colére ;
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder ?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hazarder ?
Et si l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer son amour, ou sa haine ?

DOMITIAN.

Qu'un salutaire avis fait une douce loi,
A qui peut avoir l' ame aussi libre que toi ! (ame
Mais celle d'un Amant n'est pas comme une autre.
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flame.
Du plus puissant remède il se fait un poison,
Et la raison pour lui n'est pas toûjours raison.

ALBIN.

Et si je vous disois que déja Bérénice
Est dans Rome inconnue, & par mon artifice ;
Qu'elle surprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts ?

DOMITIAN.

Albin, seroit-il vrai ?

ALBIN.

La nouvelle vous flate.
Peut-être est-elle fausse, attendez qu'elle éclate.
Sur-tout à l'Empereur déguisez-la si bien...

DOMITIAN.

Va, je lui parlerai, comme n'en sachant rien.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

QUoi ! des Ambassadeurs que Bérénice en- (voie
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, & me féliciter

Sur

Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?
FLAVIAN.
En attendant votre ordre ils sont au Port d'Ostie.
TITE.
Ainsi, graces aux Dieux, sa flame est amortie,
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses Ambassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue.
J'aurois trop à rougir si j'y souffrois leur vue,
Et recevois les yeux de ses propres Sujets
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut son bien à cette belle Reine,
Et pourroit l'être encor malgré Rome, & sa haine,
Si ce divin Objet qui fut tout mon desir,
Par quelques doux regards s'en venoit ressaisir.
Mais du haut de son Trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être en ce moment, que toute ma Raison
Ne sauroit sans desordre entendre son beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre;
Elle suit mon exemple, & se plaît à le suivre ;
Et ne m'envoye ici traiter de Souverain,
Que pour braver l'Amant qu'elle charmoit en vain.
FLAVIAN.
Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.
TITE.
Contre tous ses attraits ma Raison endurcie
Feroit de Domitie encor la sureté;
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fût infidelle,
Qu'elle écoutât les Rois qui soûpirent pour elle ?
Dis-moi que Polémon regne dans son esprit;
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'ame atteinte,
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte;
Car enfin elle est belle, & digne de ma foi.
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moi.
La noblesse du sang, la grandeur de courage,
Font avec son mérite un illustre assemblage.
C'est le choix de mon Pére, & je connois trop bien
Qu'à

Qu'à choisir en César ce doit être le mien ;
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice,
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hyménée a, Seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels souvenirs ne me faisoient la guerre,
Seroit-il Potentat plus heureux sur la terre ?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un Lion endormi.
Mon réveil incertain du monde fait l'étude.
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude.
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs
Menagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre Pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hausser la parole.
Que de félicité, si mes vœux imprudens
N'etoient de mon pouvoir les seuls indépendans !
Maître de l'Univers, sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême.
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe,
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose resister aux dangereux souhaits
De preparer toûjours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, Seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure,
Ce jeune esprit qu'entête, & le sang de Néron,
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribuë à l'Empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire ;
Si de votre parole un manque surprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque ame assez fiére, & hautaine,
Pour servir son orgueil, & seconder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser.
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE.

J'en sai la politique, & cette loi cruelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler;
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi qui seul des Césars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goute de sang;
Moi que du genre humain on nomme les délices;
Moi qui ne puis souffrir les plus justes supplices,
Pourrois-je autoriser une injuste rigueur,
A perdre une Héroïne à qui je dois mon cœur?
Non, malgré les attraits de sa belle Rivale,
Malgré les vœux flotans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & sa seule beauté
Peut bien me consoler de ce que j'ai quitté.
Elle seule en ses yeux porte dequoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
Dequoi flater mon ame, & forcer mes douleurs
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître:
Dès que ma flame expire, un mot la fait renaître,
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter, & ne saurois bannir.
Ma Raison s'en veut faire en vain un sacrifice,
Tout me raméne ici, tout m'offre Bérénice:
Et même je ne sai par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son apartement;
Mais depuis cet adieu si cruel, & si tendre,
Il est demeuré vuide, & semble encor l'attendre.
Va, fai porter mon ordre à ses Ambassadeurs.
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs.
Il est temps de chercher qui m'en puisse distraire,
Et le Ciel à propos envoye ici mon Frére.

FLAVIAN.

Irez-vous au Sénat?

TITE.

Non, il peut s'assembler,
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,

Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruïnes,
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines.

SCENE II.

TITE, DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Puis-je parler, Seigneur, & de votre amitié
Espérer une grace à force de pitié?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon silence.
Ce que je vais vous dire est digne du trépas;
Mais aussi j'en mourrai, si je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un Frére.
J'ai vû ce que j'aimois choisi pour être à vous,
Et je l'ai vû long-temps sans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte;
Vous vous faisiez effort, j'imitois votre feinte;
Et comme aux loix d'un Pere il falloit obéir,
Je feignois d'oublier, vous, de ne point haïr.
Le Ciel qui dans vos mains met sa toute-puissance,
Ne met-il point de borne à cette obéissance?
La faut-il à son Ombre, & que ce même effort
Vous déchire encor l'ame & me donne la mort?

TITE.

Souffrez sur cet effort que je vous desabuse.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuse.
Pour en sauver le mien, je fis ce que je pus;
Mais ce qui fut effort, à présent ne l'est plus.
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un Pére,
Je murmurai toûjours d'un ordre si sévére,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, & m'arrachoit le cœur.
Son trépas a changé toutes choses de face.
J'ai pris ses sentimens lors que j'ai pris sa place;
Je m'impose à mon tour les loix qu'il m'imposoit,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disoit.
J'ai des yeux d'Empereur, & n'ai plus ceux de Tite;

Je

Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la Raison, j'en goûte les conseils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les prémiers jours que vous m'avez vû Maître,
Votre feu mal-éteint avoit voulu paroître,
J'aurois pû me combattre, & me vaincre pour vous;
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,
Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime, & lui dois trop, pour jetter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entiére, ma foi l'appellent à l'Empire.
Voiez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'ose se permettre une Femme en fureur,
Et combien Rome entiére auroit pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en auroit point de vous voir pour un Frére
Faire autant, que pour elle il vous a plû de faire.
Seigneur, à vos bontez laissez un libre cours.
Qui se vainc une fois peut se vaincre toûjours.
Ce n'est pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte;
L'effort est assez grand, pour en craindre un second.

DOMITIAN.

Ah! si votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, Seigneur, que fera-t-elle?

TITE.

Ce que je fais, mon Frére. Aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas!
Ce qui vous fut aisé, Seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice?
De votre changement son départ fut complice,
Vous l'aviez éloignée; & j'ai devant les yeux,
Je voi presqu'en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.
Si vous voyiez la Reine entre les bras d'un autre,
Contre un Rival heureux épargneriez-vous rien,

A

A moins que d'un respect aussi grand que le mien?

TITE.

Vangez-vous, j'y consens, qu'en rien ne vous retienne.
Je prens votre Maîtresse, allez, prenez la mienne,
Epousez Bérénice, &c...

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point?

TITE.

Oui, si je ne craignois pour vous l'injuste haine
Que Rome concevroit pour l'Epoux d'une Reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, Seigneur, qu'il est bien mal-aisé
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame.
Satisfaites en Maître une si belle flâme.
Quand vous aurez su dire une fois, *je le veux*,
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toûjours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne saurois plus vous le taire. Oui, Seigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ai tout le cœur.
Elle m'en fit le don dès la prémiére vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue;
De cet ordre du Ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre, & d'être pris.
Je vous dirois, Seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne trompez pas des nœuds, & si forts, & si doux.
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous.
Et c'est un triste honneur pour une si grande ame,
Que d'accabler un Frére, & contraindre une Femme.

TITE.

Je ne contrains personne, & de sa propre voix
Nous allons, vous & moi, savoir quel est son choix.

SCENE III.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

Parlez, parlez, Madame, & daignez nous ap-(prendre,
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.
Qui le possède entier, de mon Frére, ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, Seigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter: mais on veut que j'en (doute;
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite.
De tout ce que je suis, ne regardez que Tite.
Et pour mieux écouter vos desirs les plus doux,
Entre le Prince & moi, ne regardez que vous.

DOMITIE.

Qu'avez-vous dit de moi, Prince?

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laissez vivre encor notre prémiére flame,
Et qu'en faveur du rang si vous m'osez trahir,
Ce n'est pas tant aimer, Madame, qu'obéir.
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie;
Et qui se voit si près de perdre tout son bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne sai de vous deux, Seigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louër, ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes desirs le succès de vos vœux;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte;
Et que tout leur amour est prêt à consentir,
Que mon cœur, ou ma foi veuille se démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'au-(tre.

Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le
vôtre,
Le Prince n'agit pas en Amant fort discret;
S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret.
Tout ce qu'il vous en dit, m'offense, ou vous abuse:
Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse.
Vous, Seigneur, je croiois que vous m'aimiez
assez.
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarassez,
Et laisser pour couleur à mon peu de constance
La gloire d'obéïr à la toute-puissance.
Vous m'ôtez cette excuse, & me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le Prince en mon cœur garde encor même place,
C'est manquer de respect, que vous le dire en face;
Et si mon choix pour vous n'est point violenté,
C'est trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainsi des deux côtez tout sert à me confondre.
J'ai cent choses à dire, & rien à vous répondre;
Et ne voulant deplaire à pas un de vous deux,
Je veux ainsi que vous douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entiére assurance,
C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on fait son devoir,
Et que de vos pareils les hautes destinées
Ne le consultent point sur ces grands hyménées.

TITE.

Si le vôtre, Madame, étoit de moindre prix...
Mais que veut Flavian?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle.
La Reine Bérénice....

TITE.

Eh bien? eſt infidelle,
Et ſon eſprit charmé par un plus doux ſouci....

FLAVIAN.

Elle eſt dans ce Palais, Seigneur, & la voici.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, BERENICE, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux! eſt-ce, Madame, aux Reines de ſurprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre.
Quand leur ſurpriſe envie au ſouverain pouvoir,
Celui de donner ordre à les bien recevoir?

BERENICE.

Pardonnez-le, Seigneur, à mon impatience.
J'ai fait ſous d'autres noms demander audience.
Vous la donniez trop tard à mes Ambaſſadeurs,
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, & ſans aveu, je me ſuis rappellée,
Pour être la prémiére à mettre à vos genoux
Le Sceptre qu'à préſent je ne tiens que de vous,
Et prendre ſur les Rois cet illuſtre avantage,
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un ſi cruel exil j'ai ſouffert les longueurs.
Vous ſavez trop....

TITE.

Je ſai votre zèle, & l'admire,
Madame, & pour me voir poſſeſſeur de l'Empire,
Pour me rendre vos ſoins, je ne méritois pas
Que rien vous pût réſoudre à quitter vos Etats,
Qu'une ſi grande Reine en formât la penſée.
Un voyage ſi long vous doit avoir laſſée.
Conduiſez-la, mon Frére, en ſon appartement.
Vous, faites-l'y ſervir auſſi pompeuſement,

Avec

Avec le même éclat qu'elle s'y vit servie,
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE, PHILON.

DOMITIE.

SEigneur, faut-il ici vous rendre votre foi ?
Ne regardez que vous entre la Reine, & moi.
Parlez sans vous contraindre, & me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE.

Adieu, Madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire, & vous quitter, c'est tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SE taire & me quitter ! Après cette retraite,
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprete ?

PLAUTINE.

Oui, Madame, & ce n'est que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Desavouer ici les vanitez du Prince,
Empêcher qu'un Amant dont je n'ai pas le cœur
Ne cédât ma conquête à mon prémier Vainqueur.
Voi la honte qu'ainsi je me suis attirée.
Quand la Reine a paru, m'a-t-il considerée ?
A-t-il jetté les yeux sur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa Reine ait l'esprit plus content ?
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettoient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale ;

Que s'il m'ose quitter, il chasse ma Rivale. (dit,
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'auroit
Que je garde en son ame encor même crédit;
Il m'en auroit donné des sûretez nouvelles,
Il m'en auroit laissé quelques marques fidelles.
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse étoit bonne pour moi.
Mais pour toute réponse il se taît, & me quitte;
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lorsque lui-même ose le déclarer,
Que je me flate encor assez pour espérer!
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vangeance.
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Neron,
Et que je suis de plus Fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes, mais enfin c'est n'être qu'une Fille,
Que le reste impuissant d'une illustre Famille.
Contre un tel Empereur où prendrez-vous des bras?

DOMITIE.

Contre un tel Empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa Reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au sang de mes Ayeux;
Et pour le révolter laisse faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau Roi;
Et si de l'Univers les siens charment le Maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le moi; tu l'as vuë; ai-je peu de raison
Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison?
Est-elle plus charmante? ai-je moins de mérite?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite?

PLAUTINE.

Madame....

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes sens interdits
Imprimen leur desordre en tout ce que je dis.

Com-

Comment ſaurois-je auſſi ce que je te dois dire,
Si je ne ſai pas même à quoi mon ame aspire?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos.
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hazarder un moment de viſite,
Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Oui, mais auparavant remettons nos eſprits.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON.



DOMITIAN.

Je vous l'ai dit, Madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un Empereur aspire,
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de juſtes ſoûpirs mérite votre aveu.
Seroit-ce un crime à moi? Seroit-ce vous déplaire,
Après un Empereur, de vous offrir ſon Frére?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foi,
Qu'un Frére d'Empereur pourroit valoir un Roi?

BERENICE.

Si votre ame, Seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le ſavoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſait mieux que moi comme on change de vœux;
Et ſait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le ſecret de les faire deſcendre:
Quelque facilité qu'elle ait euë à trouver,
Malgré ſa flame & vous, l'art de les elever.
Pour moi, qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un deſtin jaloux n'a fait naître que Reine,

Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos Affranchis :
Et si votre Empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.
Mais changeons de discours, & me dites, Seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger, ou Domitie, ou Tite ?
N'ose-t-il me quitter, à moins que je le quitte ?
Et peut il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier ?
Me donne-t-il à vous, alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop, c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien :
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine,
Que Rome concevroit pour l'Epoux d'une Reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment.
En vain par politique il fait ailleurs l'Amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage.
A ces fausses clartez opposez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous panchiez à le rendre jaloux.

BERENICE.

Peut-être : mais Seigneur, croiez-vous Berenice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'Empereur, & l'Empire ;
Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez remarquer si je vaux bien un Roi.
J'apperçois Domitie, & lui céde la place.

SCENE II.

DOMITIE, BERENICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

JE vai me retirer, Seigneur, si je vous chasse,
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien,
Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN.

Je faisois à la Reine une offre de service,
Qui peut vous assûrer le rang d'Impératrice,
Madame; & si j'en suis accepté pour Epoux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Est-ce vous mal servir?

DOMITIE.

Quoi? Madame, il vous aime?

BERENICE.

Non, mais il me le dit, Madame.

DOMITIE.

Lui?

BERENICE.

Lui-même.
Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus,
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne sai si je puis vous dire s'il m'offense,
Quand vous-vous préparez à prendre sa défense.

BERENICE.

Et moi, je ne sai pas s'il a droit de changer;
Mais je sai que l'amour ne peut desobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le savez, Madame; & si c'est vous trahir,
Vous m'avoûrez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE.

S'il échape à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse?
Il cherche une révolte, & s'en laisse charmer.

Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & même en ma présence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voiez ce que je vous ai dit;
La preuve est convaincante, & l'exemple suffit.

BERENICE.

Il suffit pour vous croire, & non pas pour le suivre.

DOMITIE.

Allez, sous quelques loix qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens: mais vous pouviez, Seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoiât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez passer pour véritable Amant,
Il falloit espérer jusqu'au dernier moment.
Il vous falloit...

DOMITIAN.

Eh bien, puis qu'il faut que j'espére,
Madame, faites grace à l'Empereur mon Frére,
A la Reine, à vous même enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paroît à vos yeux alarmez.
Les scrupules d'Etat qu'il falloit mieux combattre,
Assez & trop long-temps nous ont gênez tous qua-(tre.
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimére en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouvérez au mien encor les mêmes flames,
Qui dès que je vous vis charmerent nos deux ames.
Dès ce prémier moment j'adorai vos appas.
Dès ce prémier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire?
Est-ce un crime pour moi que l'aînesse d'un Frére?
Et faut-il m'accabler d'un eternel ennui,
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui?
Comme si de mon choix il dépendoit de naître
Dans le temps qu'il falloit pour devenir son Maître!

à Bérénice.

Au nom de votre amour, & de ce digne Amant,
Madame, qui vous aime encor si chérement,
Prenez quelque pitié d'un Amant déplorable.
Faites la partager à cette inéxorable;

Dissi-

Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entre elle & moi, je ne veux que son cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.
Adieu, Madame; adieu, trop aimable Ennemie.

SCENE III.

BERENICE, DOMITIE, PHILON.

BERENICE.

Les intérêts du Prince avancent trop le mien,
Pour vous oser, Madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre priére
Sembleroit vous presser de me rendre son Frére.
Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,
C'est de vous faire voir ce que hazarde une ame,
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flame,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs,
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choses, Madame, auront changé de face,
Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement
Sur le choix, ou du Prince, ou de quelque autre Amant.
Agréez cependant un respect qui m'améne
Vous rendre mes devoirs comme à ma Souveraine;
Car je n'ose douter que déja l'Empereur
Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos Rois pris ce digne avantage,
D'être ici la prémiére à rendre un juste hommage;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la prémiére à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux Rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une Reine à le donner à Rome,
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontez vous voudrez m'honorer.

BERENICE.

A vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne.
J'aurois eu quelque peine à vous croire si bonne;

Et je recevrois l'offre avec confusion,
Si je n'y soupçonnois un peu d'illusion.
Quoi qu'il en soit, Madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilitez,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontez;
Et que celle des deux qui sera satisfaite,
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas;
Je ne l'espére plus, & n'y renonce pas.
Il peut se souvenir dans ce grade sublime,
Qu'il soûmit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siége pour lui je hazardai mon rang,
Prodiguai mes tresors, & mes Peuples leur sang;
Et que s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don, qu'une reconnoissance.

DOMITIE.

Ce sont-là de grands droits, & si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma Patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée, & détruite à l'envi,
Et renversé l'Autel du Dieu que j'ai servi.
C'est par-là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelque autre fois nous suivrons ce discours.

BERENICE.

Je suis venuë ici trop tôt de quatre jours.
J'en suis au desespoir, & vous en fais excuse.

DOMITIE.

Dans quatre jours, Madame, on verra qui s'abuse.

SCENE IV.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

QUel caprice, Philon, l'améne jusqu'ici
M'expliquer elle-même un si cuisant souci?
Tite après mon départ l'auroit-il maltraitée?

PHILON.

Après votre départ il l'a soudain quittée,

Ma-

Madame, & s'est défait de cet esprit jaloux,
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BERENICE.

Ainsi tout est égal; s'il me chasse, il la quitte.
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite:
Il marque trop pour moi son infidélité.
Voi de ses derniers mots quelle est la dureté.
Qu'on la serve, a-t-il dit, *comme elle fut servie*,
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faisoit contraint.
Cet ordre de sortir si prompt & si sévére,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un Pére.
Il est libre, il est Maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attens un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une Rivale,
Vouloit pour se remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu si-tôt vos entretiens,
Je lisois dans ses yeux qu'il évitoit les siens,
Qu'il fuioit l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame; & vous voiez si j'en sai bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BERENICE, FLAVIAN, PHILON.

BERENICE.

ME cherchez-vous, Seigneur, après m'avoir chassée?

TITE.

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame, & votre cœur connoit assez le mien,
Pour me justifier sans que j'explique rien.

BERENICE.

Mais justifîra-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne, au Prince votre Frére?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de votre ame,

Le pouvez-vous, Seigneur?

TITE.

Le croiez-vous, Madame?

BERENICE.

Hélas! que j'ai de peur de vous dire que non!
J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai su ce don.
Mais à de tels courroux l'ame en vain se confie:
A peine je vous vois, que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez,
Que de crimes! un mot les a tous effacez.
Faut-il, Seigneur, faut-il que je ne vous accuse,
Que pour dire aussi-tôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux.
Sauvez-moi du desordre où ma bonté m'expose,
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose.
Accusez-moi plûtôt, Seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chiméres d'Etat, vos indignes scrupules,
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules?
En souffrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame si ravie,
Que pour peu qu'il durât, j'oublîrois Domitie.
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours? O Cieux!
Dans quatre jours! Seigneur, y voudrez-vous mes
yeux?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe ménée
Je serve de victime à ce grand hyménée?
Que traînée avec pompe aux marches de l'Autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme?
Vous y préparez-vous sans trouble, & sans alarme?
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien jusque dans votre cœur?

TITE.

Hélas! Madame, hélas! pourquoi vous ai-je vuë,
Et dans quel contre-temps êtes-vous revenuë?
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas,
M'avoit assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence & le temps m'avoient fait quelque (grace,

J'en

J'en craignois un peu moins les malheurs où je passe.
Je souffrois Domitie, & d'assidus efforts
M'avoient malgré l'amour fait maître du dehors.
La contrainte sembloit tourner en habitude.
Le joug que je prenois m'en paroissoit moins rude,
Et j'allois être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous.
J'allois....

BERENICE.

N'achevez point, c'est-là ce qui me tuë.
Et je pourrois souffrir votre hymen à ma vuë!
Si vous aviez choisi quelque Objet sans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raison d'Etat,
Qui de ses grands Aieux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom qui fût considérable,
Il s'est assez puni de son manque de foi,
Me dirois-je, *& son cœur n'en est pas moins à moi*;
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage,
Et pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le Prince votre Frére.
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire.
L'hymen achévera de me faire oublier.
Elle aura votre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grace, épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie.
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'offre que la main, & me laisse le cœur.

TITE.

Domitie aisément souffriroit ce partage.
Ma main satisferoit l'orgueil de son courage;
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BERENICE.

N'importe, aiez pitié, Seigneur, de ma foiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de Maîtresse;
Vous ne savez que trop lart de manquer de foi.
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi?

TITE.

Domitie est le choix de Rome, & de mon Pére.

Ils crûrent à propos de l'ôter à mon Frére,
De crainte que ce cœur jeune, & présomptueux,
Ne rendît téméraire un Prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidelle,
Rome qui l'a choisie y consentira-t-elle?

BERENICE.

Quoi? Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?
Que faites-vous, Seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce Trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'Empereur à l'Empire?
Sur ses plus hauts degrez Rome vous fait la loi.
Elle affermit, ou rompt le don de votre foi.
Ah! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'Esclave, encor plus que le Maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur Romain;
Ou plûtôt des Romains tel est le dur capaice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejettant d'un Roi le nom plus que les loix,
Accepte un Empereur plus puissant que cent Rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux Reines,
Jusques à leurs Epoux; & vos yeux adorez
Verroient de notre hymen naître cent Conjurez.
Encor s'il n'y falloit hazarder que ma vie;
Si ma perte aussi-tôt de la vôtre suivie....

BERENICE.

Non, Seigneur, ce n'est pas aux Reines comme moi
A hazarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre,
N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur,
Et ces vertus d'Amant ne sont pas d'Empereur.
Mes secours en Judée achevérent l'ouvrage
Qu'avoit des Légions ébauché le suffrage.
Il m'est trop précieux pour le mettre au hazard;
Et j'y pouvois, Seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermissant votre heureuse fortune,

Je

Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'eusse eu moins pour elle, ou de zèle, ou de foi,
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi.
Vous n'auriez que le nom de Général d'armée,
Mais j'aurois pour Epoux l'Amant qui m'a charmée;
Et je posséderois dans ma Cour en repos,
Au lieu d'un Empereur, le plus grand des Héros.

TITE.

Eh bien, Madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la Terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux.
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour Souveraine,
Où vos bras amoureux feront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et soit de Rome Esclave, & Maître qui voudra.

BERENICE.

Il n'est plus temps, ce nom si sujet à l'envie
Ne se quitte jamais, Seigneur, qu'avec la vie,
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois est toûjours punissable.
Ce fut par-là qu'Othon se traita de coupable;
Par-là Vitellius mérita le trépas;
Et vous n'auriez par-tout qu'Assassins sur vos pas.

TITE.

Que faire donc, Madame?

BERENICE.

Assûrez votre vie,
Et s'il y faut enfin la main de Domitie....
Mais, adieu, sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, Seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE *à Bérénice qui se retire.*

Non, Madame, & dût-il m'en couter Trône & vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel! si vous ne voulez qu'elle régne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux!

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILON.



BERENICE.

Vez-vous su, Philon, quel bruit & quel murmure,
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture?

PHILON.

Oui, Madame, j'ai vu presque tous vos Amis,
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui panchent la balance
Vers l'extrême hauteur, ou l'extrême indulgence.
La plûpart d'eux embrasse un avis moderé,
Par qui votre retour n'est pas deshonoré.
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte.
La fiere Domitie est par-tout la plus forte.
La vertu de son Pere, & son illustre sang
A son ambition assurent ce haut rang;
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,
Madame: & quant à vous, voici ce qu'ils en disent.

Elle a bien servi Rome, il le faut avoüer;
L'Empereur & l'Empire ont lieu de s'en loüer:
On lui doit des honneurs, des titres sans exemples.
Mais enfin elle est Reine, elle abhorre nos Temples,
Et sert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui se fasse révérer.
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
On peut lui prodiguer des Villes, des Royaumes;
Il est des Rois pour elle, & déja Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte.
Qu'elle regne avec lui sans nous faire d'insulte.
Si ce Trône & le sien ne lui suffisent pas,
Rome est prête d'y joindre encor d'autres Etats.
Et de faire éclater avec magnificence
Un juste & plein effet de sa reconnoissance.

B E-

BERENICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enléve point le seul où je prétens.
Elle n'a point de part en ce que je mérite ;
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite.
Si j'ai vu sans douleur mon Pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul que j'ai tout immolé.
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurois servi Solyme, ou péri dans sa perte,
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste vangeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre chose ?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose.
De cet hymen, dit-on, *les nœuds si desirez*
Serviront de prétexte à mille Conjurez.
Ils pourront soûlever jusqu'à son propre Frére.
Il se voulut jadis cantonner contre un Pére.
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il se faisoit le Chef de la rebellion,
Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soûlevoit les plus braves,
Et les deux bords du Rhin l'auroient pour Empereur,
Pour peu qu'eût Cerial écouté sa fureur.
Il aime Domitie, & régne dans son ame.
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa Femme.
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition.
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BERENICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah! Madame, je tremble
A vous dire encor....

BERENICE.

Quoi?

PHILON.

Que le Sénat s'assemble.

BERENICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler,

[illegible]

SCENE II.

BERENICE, [illegible]

BERENICE.

[illegible]

Voyez si votre amour se veut laisser ravir
Cet unique secours qui pourroit le servir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, Madame, & mon ingrate
En a déja conçu quelque espoir qui la flate;
Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens
M'a fait assez d'Amis pour opposer aux siens,
Et que si dès l'abord ils ne les font pas taire, (plaire.
Ils rompront le grand coup qui seul nous peut dé-
Non que tout cet espoir ne coure grand hazard,
Si votre Amant volage y prend la moindre part.
On l'aime; si son ordre à nos Amis s'oppose,
Leur plus fidelle ardeur osera peu de chose.

BERENICE.

Ah, Prince! je mourrai de honte, & de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur;
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN. (mes,

N'y perdez point de temps, portez-y tous vos char-
N'en oubliez aucun dans un péril si grand,
Peut-être ainsi que vous ce dessein le surprend;
Mais je crains qu'après tout son ame irrésoluë
Ne relâche un peu trop sa puissance absoluë.
Et ne laisse au Sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BERENICE. (déploye,

Quelques efforts qu'on fasse, & quelque art qu'on
Je vous répons de tout, pourvu que je le voye,
Et je ne croi pas même au pouvoir de vos Dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au Sénat, qu'il m'ôte, ou me donne l'Empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

SCENE III.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime ? Eſt-il un Amant plus fidelle ?
Mais, Madame, ſachons ce que vous ſouhaitez.

DOMITIE.

Vous me ſervirez mal, puiſque vous en doutez.
L'Amant digne du cœur de la Beauté qu'il aime,
Sait mieux ce qu'elle veut, que ce qu'il veut lui-même.
Mais puiſque j'ai beſoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'Empereur, à vous;
A lui, qui n'oſe plus m'aimer en ſa préſence;
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les Amis vont ſervir un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la Cour.
Si vous m'aimez, Seigneur, il faut ſauver ma gloire,
M'aſſurer par vos ſoins une pleine victoire.
Il faut. .

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi ſeroit-il ſi honteux ?
Suis-je indigne de vous ? Suis-je ſi peu de choſe,
Que toute votre gloire à mon amour s'oppoſe ?
Ne voit-on plus en moi ce que vous eſtimiez,
Et ſuis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez ?

DOMITIE.

Non, mais un autre eſpoir va m'accabler de honte,
Quand le Trône m'attend, ſi Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prêtez-moi la main,
Du moins à ſoûtenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une Reine étrangére.....

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrois que l'Empereur mon Frére
En prît d'autres pour vous, ranimât mon eſpoir,
Et pour ſe rendre heureux, uſât de ſon pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas, s'il me donne le change,
Je ne ſuis point à vous, je ſuis à qui me vange,
Et trouverai peut-être à Rome aſſez d'appui,
Pour me vanger de vous auſſi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'eſt du nom Romain la gloire qui vous touche,
Ma-

Madame, & vous l'avez au cœur comme en la bouche?

Ah! que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'Empire!
Parlons à cœur ouvert, Madame, & dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur, & n'avez-vous qu'un amour mercénaire?

DOMITIAN.

Je n'en connois point d'autre, & ne conçois pas bien
Qu'un Amant puisse plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions sentent les ames basses!

DOMITIAN.

Les Dieux à qui les sert font espérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des Dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, Madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?

DOMITIE.

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée,
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée.
Croyez-moi généreuse, & soyez généreux;
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sai ce que je dois à l'Amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'exige,
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner?
Tous mes emportemens pour la grandeur suprême
Ne vous déguisent point, Seigneur, que je vous aime,

Et

Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un Empereur sans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enléve de hauteur le rang d'Impératrice?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, Seigneur, je le confesse.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse,
Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir;
Que ce soit une grace, & non pas un devoir,
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injustice!
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne saurois douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.
Epousez, j'y consens, le rang de Souveraine,
Faites l'Imperatrice en donnant une Reine,
Disposez de sa main, & pour prémiére loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme!

DOMITIAN.

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme!
Me puis-je mieux vanger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, Seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, Madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi? La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus, qu'autant que ma Rivale?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas!

DOMITIE.

C'en est assez;
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant si la Reine aussi fiére que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain,
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Admire ainsi que moi de quelle jalousie
Au seul nom de la Reine elle a paru saisie,
Comme s'il importoit à ses heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle est l'humeur de la plûpart des Femmes.
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent souffrir qu'il leur echape rien.
Un captif mal gardé leur semble une infamie.
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie.
Et sans leur faire un vol, on ne peut disposer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser.
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soûpire,
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.
Domitie a pour vous ces communs sentimens
Que les fiéres Beautez ont pour tous leurs Amans;
Et craint, si votre main se donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'Impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, & de l'autre l'amour,
Feront à cette Reine un Empire en sa Cour.
Voilà sa jalousie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le Sénat, n'en soyez point en doute:
Il aime l'Empereur, & l'honore à tel point,

Qu'il

Qu'il servira sa flame, ou n'en parlera point.
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'Oncle avec la Niéce;
Il ne fera pas moins pour un Prince adoré,
Et je l'y tiens déja, Seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du Sénat, & je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un Trône a renduë infidelle.
N'est-il point de moyens, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord sa gloire, & son amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du secret office
Qu'il peut dans le Sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'Assemblée, ou pour, ou contre vous;
Et si sa Politique à vos Amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de (chose.
Sondez ses sentimens, & réglez-vous sur eux.
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flate mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déja vû sensible à de tels coups,
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle Reine,
Il vous fera justice, & reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit,
Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zèle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

AVez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon Frére?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien.
Il veut que je la serve, & ne prétende rien;

Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.
Mais, Seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder?

TITE.

J'aurai peine à bannir la Reine de ma vuë.
Par quels ordres, grands Dieux, est-elle revenuë?
Je souffrois, mais enfin je vivois sans la voir.
J'allois....

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur?

TITE.

Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde.
Comme dépositaire il faut que j'en réponde.
Un Monarque a souvent des loix à s'imposer,
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux desirs de votre ame,
Si le Sénat approuve une si belle flame?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, & ne se mêle pas
De jetter dans mon ame un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude,
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la Reine, y pourrai-je souscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah! que je vous plaindrois d'avoir si peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa prémiere chaine.

TITE.

Ah! s'il ne s'agissoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader;
Et pour vous rendre heureux me rendre à Bérénice,
Ne seroit pas vous faire un fort grand sacrifice.

Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, Seigneur?

TITE.

De tout.
Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, & d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre;
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiez
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voiez dans l'orgueil Domitie obstinée.
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas, elle cherche à regner,
Avec vous, avec moi, n'importe la maniére:
Tout plairoit à ce prix à son humeur altiére,
Tout seroit digne d'elle, & le nom d'Empereur
A mon Assassin même attacheroit son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colére,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un (Frére?

TITTE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains;
Mais plus vous m'êtes cher, Prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur desunion met d'aigreur dans leurs haines.
L'offense en est plus rude, & le courroux plus grand,
La suite plus barbare, & l'effet plus sanglant.
La Nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante Ennemis sont moins haïs qu'un Frére.
Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis.
Vous étiez encor jeune, & sans vous bien connoitre,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans Maître,
Mais les occasions renaissent aisément.
Une Femme est flateuse, un Empire est charmant;
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bien-tôt les soins de s'en défendre.
Croiez-moi, séparez vos intérêts des siens.

Do-

DOMITIAN.

Eh bien, j'en briserai les dangereux liens.
Pour votre sureté j'accepte ce supplice;
Mais pour m'en consolter donnez-moi Bérénice.
Dût le Sénat, dût Rome en fremir de courroux,
Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous.
Je l'aime, & l'aimerai si votre ame y renonce.
Quoi! n'osez-vous, Seigneur, me faire de réponse?

TITE.

Se donne-t-elle à vous, & ne tient-il qu'à moi?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que son amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais si pour se vanger elle répond au mien?

TITE.

Epousez-la, mon Frére, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et si je regagnois l'esprit de Domitie?
Si pour moi sa fierté se montroit adoucie?
Si mes vœux, si mes soins en étoient mieux reçus,
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Epousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice,
Et puis qu'il l'aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.



S-tu vu Bérénice ? aime-t-elle mon Frére,
Et se plaît-telle à voir qu'il tâche de lui plaire ?
Me la demande-t-il de son consentement ?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment.
Elle n'en peut souffrir, non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte ?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai ?

FLAVIAN.

M'en croiez-vous, Seigneur ? évitez sa présence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien ?

TITE.

L'en aimer davantage, & ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle ?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautez
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez,
Qu'elle seule en ses yeux porte dequoi contraindre
Vos feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il est vrai; mais j'avois d'autres yeux,
Et je ne voiois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un Monarque défére,
Il s'en fait un plaisir, & non pas une affaire,

E

Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat.
Son grand cœur au dessus des plus dignes amorces
A ces devoirs pressans laisse toutes leurs forces,
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je sai qu'un Empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage:
Mais de ces duretez que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soûpir secret;
Et quand à la Raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement, parce qu'il le faut dire,
Et qu'étant au dessus de tous les Potentats,
Il me seroit honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un Souverain de Rome,
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,
Eteindre un feu qui plait, ou ne le ressentir,
Que pour s'en faire honte, & pour le démentir?
Cette toute-puissance est bien imaginaire,
Qui s'asservit soi-même à la peur de déplaire,
Qui laisse au goût public régler tous ses projets,
Et prend le plus haut rang, pour craindre ses Sujets.
Je ne me donne point d'empire sur leurs ames,
Je laisse en liberté leurs soûpirs, & leurs flames;
Et quand d'un bel Objet j'en voi quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer, & d'être aimé.
Quand je l'obtiens du Ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous, les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt....

FLAVIAN.

Ils perdroient tout en vous.
Vous faites le bonheur, & le salut de tous,
Seigneur, & l'Univers de qui vous êtes l'ame....

TITE.

Ne perds plus de raisons à combattre ma flame.
Les yeux de Berenice inspirent des avis,
Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie.
Pourquoi prens-tu plaisir à les tyranniser?

FLAVIAN.

Mais vous savez qu'il faut la perdre, ou l'épouser!

TITE.

En vain donc à ses vœux tout mon amour s'oppose.
Périr, ou faire un crime, est pour moi même chose.
Laissons-lui toutefois soulever des Mutins,
Hazardons sur la foi de nos heureux Destins.
Ils m'ont promis la Reine, & doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soûmis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur....

TITE.

Oui, Flavian, c'est à faire à mourir.
La vie est peu de chose, & tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure, & dans le plus doux sort,
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flatez mieux les desirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fiere en furieuse.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

TITE, DOMITIE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

JE viens savoir de vous, Seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, & mes Aieux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des Monarques;
Mais Bérénice est belle, & des yeux si puissans
Renversent aisément des droits si languissans.

Ce

Ce grand jour qui devoit unir mon sort au vôtre,
Servira-t-il, Seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en déliberer,
Madame; jusque-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice,
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous répons pas que Rome, & tous vos droits
Puissent en quatre jours m'en imposer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudroit pas tant, Seigneur, pour vous résoudre
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît sur vous.

TITE.

Suspendez quelque temps encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer si-tôt une si belle flame?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une Femme?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez!
J'ai brisé de beaux fers, Seigneur, vous le savez,
Et mon ame sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un, peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savoit triompher.
Moi, qui n'ai que les Dieux au dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du Trône où je me sieds, puis-je aspirer à rien,
Qu'à posseder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude.
L'ambition remplie y jette leur étude,
Et si-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette Reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, Madame, je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'Empereur.
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'Empire.

DOMITIE.

D'autres avoient déja pris soin de me le dire,
Seigneur, & votre Reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur, & non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne,
Renonceroit au rang pour être à la personne?
Mais on a beau, Seigneur, raffiner sur ce point,
La personne & le rang ne se séparent point.
Sous les tendres brillans de cette noble amorce
L'ambition cachée attaque, presse, force.
Par-là de ses projets elle vient mieux à bout,
Elle ne prétend rien, & s'empare de tout.
L'Art est grand, mais enfin je ne sai s'il mérite
La bouche d'une Reine, & l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, & tout me charme en vous,
Tout m'en est précieux, Seigneur, tout m'en est (doux.
Je ne sai point si j'aime, ou l'Empereur, ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite;
Mais je sai qu'en l'état où je suis aujourd'hui,
J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire,
En se tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'Empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la suit-il sans espoir de retour?

DOMITIE.

Si c'est à mon égard ce qui vous inquiéte,
Le cœur se rend bien-tôt quand l'ame est satisfaite.
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le Trône éteint tous autres feux;
Et donner tout ce cœur, souvent ce n'est que faire
D'un trésor invisible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il suffit du dehors.
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts.
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vuë,
Tout le reste est pour eux une terre inconnuë;
Et sans importuner le cœur d'un Souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, & disposez du reste.

Le

Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste,
Il n'appartient qu'aux Dieux; & comme c'est leur choix,
Je ne veux point, Seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui suis des Dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout l'hommage;
Mais vous n'en avez plus, Madame, à me donner.
Vous ne voulez ma main, que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos Amis au Sénat.
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat;
J'attendrai son arrêt, & le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flate trop son Maître.
Ce grand Corps tous les ans change d'âme & de cœurs;
C'est le même Sénat, & d'autres Sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolatrie,
Il le traita depuis de traître à sa Patrie,
Et réduisit ce Prince, indigne de son rang,
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour; craignez d'être sa haine,
Après l'indignité d'épouser une Reine.
Vous avez quatre jours pour en déliberer.
J'attens le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu, si vous l'osez, contentez votre envie;
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux esprit! Conçois tu, Flavian,
Où pourroient ses fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée,
Où par tous mes desirs je la sens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déja dit, Seigneur, pensez-y bien,

Et sur-tout de la Reine évitez l'entretien.
Redoutez... Mais elle entre, & sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la foiblesse.

SCENE IV.

TITE, BERENICE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

EH bien, Madame, eh bien, faut il tout hazarder,
Et venez-vous ici pour me le commander ?

BERENICE.

De ce qui m'est permis je sai mieux la mesure,
Seigneur; & j'ai pour vous une flâme trop pure,
Pour vouloir, en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire, aiez-en de la mienne.
Je ne demande plus que pour de si beaux feux,
Votre absolu pouvoir hazarde un, *je le veux.*
Cet amour le voudroit; mais comme je suis Reine,
Je sai des Souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir a voulu l'ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'esperer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venuë, & marque mon retour.
Voudrez vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu, que pour me voir bannie?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soûpirer pour vous, d'y mourir à vos yeux.
C'en sera bien-tôt fait; ma douleur est trop vive
Pour y tenir long-temps votre attente captive,
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;
Mais laissez-m'en choisir la funeste journée,
Et du moins jusque-là, Seigneur, point d'hyménée.

Pour

Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde...

TITE.

Hélas! que voulez-vous que la mienne réponde,
Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vuë;
Mais, ô Dieux! songez-vous que chaque mot me tuë,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous?
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.
Pourquoi partir, Madame, & pourquoi me le dire?
Ah! si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrois, Madame, & flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'Empire, & tout ce qui leur nuit.

BERENICE.

Daigne me préserver le Ciel...

TITE.

De quoi, Madame?

BERENICE.

De voir tant de foiblesse en une si grande ame.
Si j'avois droit par-là de vous moins estimer,
Je cesserois peut-être aussi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BERENICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce soit vous, Seigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre Sénat qui m'en fasse la loi.
Faites lui souvenir, quoi qu'il craigne, ou projette,
Que je suis son Amie, & non pas sa Sujette,
Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,
Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, Madame...

BERENICE.
Il n'est point de peut-être,
Seigneur, s'il en décide, il se fait voir mon Maitre;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.
TITE.
Allez dire au Sénat, Flavian, qu'il se léve.
Quoi qu'il ait commencé, je défens qu'il achéve.
Soit qu'il parle à présent du Vesuve, ou de moi,
Qu'il cesse, & que chacun se retire chez soi.
Ainsi le veut la Reine, & comme Amant fidelle,
Je veux qu'il obéisse aux Loix que je prens d'elle,
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.

SCENE V.

TITE, BERENICE, DOMITIAN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.
Il n'est plus temps, Seigneur, j'en apporte l'arrêt.
TITE.
Qu'ose-t-il m'ordonner?
DOMITIAN.
Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flame si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'Etat,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le Sénat;
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la Reine,
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.
TITE.
Madame....
BERENICE.
Permettez, Seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flame accorder à la mienne.
Graces au juste Ciel, ma gloire en sureté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du Senat l'amour, & la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être Impératrice.
Je

Je n'abuserai point d'un surprenant respect,
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect.
Souvent on se dédit de tant de complaisance.
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance;
Si nous avons trop vû ses flux, & ses reflux,
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolens caprices.
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'Univers,
Ne nous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un Maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître;
Il n'en faut qu'un pour perdre un Prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous;
Aux zélés indiscrets tout paroît legitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix;
Sauvons-lui, vous & moi, la gloire de ses loix.
Rendons-lui, vous & moi, cette reconnoissance,
D'en avoir pour vous plaire affoibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime, faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseroient des Reines,
Qui n'auroient pas, Seigneur, des ames si Romaines,
Et lui feroient peut-être avec trop de raison
Haïr votre mémoire, & détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence,
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE.

Le Ciel de ces périls saura trop nous garder.

BERENICE.

Je les voi de trop près, pour vous y hazarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprème,..

BERENICE.

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

TITE.

Mais, Madame, tout céde, & vos vœux exaucez...

BERENICE.

Votre cœur est à moi, j'y régne, c'est assez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.

BERENICE.

La crainte est amoureuse.
Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir;
Ma gloire ne peut croître, & peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puis qu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome;
J'y vois à mes genoux le Peuple, & le Sénat;
Plus j'y craignois de honte, & plus j'y prens d'éclat.
J'y tremblois sous sa haine,& la laisse impuissante;
J'y rentrois exilée, & j'en sors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il se faire une si dure loi?

BERENICE.

La raison me la fait, malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyois,si je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux,mais avec moins de gloire.
Epousez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre,
Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre.
Adieu, Seigneur, je pars.

TITE.

Ah, Madame, arrêtez!

DOMITIAN.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontez,
Madame? est ce le prix de vous avoir servie?
J'assure votre gloire, & vous m'ôtez la vie?

TITE.

Ne vous alarmez point; quoi que la Reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurois pour vous l'ame au dernier point ingrate,

Et

Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portois ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous. L'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux;
Tout est à vous, Madame, & ne sera qu'à vous;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre,
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BERENICE.

Le mien vous auroit fait déja ces beaux sermens,
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentimens.
Vous vous devez des Fils, & des Césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE.

Pour revivre en des Fils, nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au dessus de ces soins.
Du Levant au Couchant, du More jusqu'au Scythe,
Les Peuples vanteront, & Bérénice, & Tite,
Et l'Histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.
Prince, après mon trépas soyez sûr de l'Empire.
Prenez y part en Frére attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, & la fléchir pour vous.
Le prémier rang dans Rome est pour elle assez doux,
Et je vai lui jurer, qu'à moins que je périsse,
Elle seule y tiendra celui d'Impératrice.
Est-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

Ah! c'en est trop, Seigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec sa flame.

BERENICE.

Allons, Seigneur; ma gloire en croitra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié.

T iv

TITE.

Ainsi pour mon hymen la Fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avoit jurée,
Prince, & ce jour pour nous si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



F S I.

PSICHÉ,

TRAGEDIE-BALLET,

1671.



AU LECTEUR.

Cet Ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinaut a fait les paroles qui s'y chantent en Musique, à la reserve de la plainte Italienne. M. Moliére a dressé le plan de la Piece, & reglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautez & à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les ordres pressans du Roi, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du Second & la premiere du Troisiéme, dont les Vers soient de lui, M. Corneille l'aîné a employé une quinzaine au reste; & par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

ACTEURS.

JUPITER.
VENUS.
L'AMOUR.
ÆGIALE. } Graces.
PHAENE. }
PSICHE'.
LE ROI, Pere de Psiché.
AGLAURE, } Sœurs de Psiché.
CIDIPPE }
CLEOMENE, } Princes Amans de Psiché.
AGENOR. }
LE ZEPHIRE.
LYCAS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.

PSICHÉ,

TRAGEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

La Scene représente sur le devant un lieu champêtre, & dans l'enfoncement un Rocher percé à jour, au travers duquel on voit la Mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du Théatre, accompagnée de Vertumne Dieu des Arbres & des Fruits, & de Palamon Dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une troupe de Divinitez : l'un mene à sa suite des Dryades & des Sylvains ; & l'autre des Dieux des Fleuves & des Nayades. Flore chante ce récit pour inviter Venus à descendre en terre.



CE n'est plus le temps de la guerre,
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la Terre.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne & Palamon, avec les Divinitez qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore & chantent ces paroles.

CHOEUR DE TOUTES LES Divinitez de la Terre & des Eaux,

Composé *de Flore, Nymphes, Palamon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades & Nayades.*

NOus goûtons une Paix profonde ;
Les plus doux Jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, Mere des Amours,

Ve-

Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une Entrée de Ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nayades. Après laquelle, Vertumne & Palæmon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beautez cruelles;
Soûpirez à votre tour.

PALÆMON.

Voici la Reine des Belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repetent ensemble ces derniers Vers.

C'est la beauté qui commense de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse,
Languissons puis qu'il le faut.

PALÆMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel Objet toujours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palæmon, par ce Menuet; & les autres Divinitez y mêlent leurs Danses.

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse,
L'on se presse.

De

De gouter les plaiſirs ici-bas:
La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſavoir joüir de ſes appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il deſarme;
L'Amour charme,
Cedons-lui tous:
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réſiſter à ſes coups.
Quelque chaîne
Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

Venus deſcend du Ciel dans une grande Machine avec l'Amour ſon fils, & deux petites Graces, nommées Egiale & Phaéne, & les Divinitez de la Terre & des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, & continuent par leurs Danſes de lui témoigner la joye qu'elles reſſentent à ſon abord.

CHOEUR DE TOUTES LES Divinitez de la Terre & des Eaux.

NOus goûtons une Paix profonde;
Les plus doux Jeux ſont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS *dans ſa Machine.*

CEſſez, ceſſez pour moi tous vos chams d'allegreſſe:
De ſi rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage, qu'ici votre bonté m'adreſſe,
Doit être reſervé pour de plus doux appas.
C'eſt une trop vieille méthode,
De me venir faire ſa cour;
Toutes les choſes ont leur tour,
Et Venus n'eſt plus à la mode.
Il eſt d'autres attraits naiſſans,

Où l'on va porter ses encens:
Psiché, Psiche la belle, aujourd'hui tient ma place,
Déja tout l'Univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que dans ma disgrace
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux merites,
A quitter mon parti tout s'est licentié;
Et du nombreux amas de Graces favorites,
Dont je traînois par-tout les soins & l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez parmi leurs ombres
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Déitez se retirent, & Venus avec sa Suite sort de sa Machine.

ÆGIALE.

Nous ne savons, Déesse, comment faire
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler;
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VENUS.

Parlez; mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colere,
Que pour dire que j'ai raison.
C'étoit-là, c'étoit-là la plus sensible offence,
Que ma Divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartez, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous:
Mais pour moi j'aurois crû qu'une grande Déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VENUS.

Et c'est-là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant;
Et si je n'étois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.

Moi,

Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer;
Moi, les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre,
Et qui ne suis venuë au jour que pour charmer;
Moi, qui par tout ce qui respire
Ai vû de tant de vœux encenser mes Autels,
Et qui de la Beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain Empire;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtez
Au point de me ceder le prix de la plus belle,
Je me voi ma victoire & mes droits disputez
Par une chétive mortelle?
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille?
Sur ses traits & les miens j'essuirai constamment
Un téméraire jugement?
Et du haut des Cieux, où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle est plus belle que Venus?

ÆGIALE.

Voilà comme l'on fait, c'est le stile des hommes,
Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

PHAENE.

Ils ne sauroient louer dans le siécle où nous som-(mes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse Pomme acquit à mes appas!
Je les voi s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et d'un fixe regard chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux,
Vante, vante, Venus, les traits de ton visage;
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous:
Mais par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah! ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur,

Je

Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes Rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chere,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui si tendrement te chérit,
Employe, employe ici l'effort de ta puissance
A soûtenir mes interêts,
Et fais à Psiché par tes traits
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prens celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colere;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fai que jusqu'à la rage elle soit enflamée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour.
On m'impute par-tout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colere...

VENUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mere;
N'applique tes raisonnemens,
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Parts, pour toute réponse à mes empressemens,
Et ne me revoi point que je ne sois vengée.

L'Amour, s'envole & Venus se retire avec les Graces.

La Scene est changée en une grande Ville, où l'on découvre des deux côtez des Palais & des Maisons de differens Ordres d'Architecture.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.



IL est des maux, ma sœur, que le silence aigrit:
Laissons, laissons parler mon chagrin & le vôtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune,
Et la vôtre & la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et dans notre juste transport
Murmurer à plainte commune
Des cruautez de notre sort.
Quelle fatalité secrette,
Ma sœur, soûmet tout l'Univers
Aux attraits de notre Cadette;
Et de tant de Princes divers,
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?
Quoi! voir de toutes parts, pour lui rendre les ar-(mes
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne joüir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de soûpirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psiché joüir avec audace
D'une foule d'Amans attachez à ses pas?

CIDIPPE.

Ah! ma ſœur, ç'eſt une avanture
A faire perdre la Raiſon;
Et tous les maux de la nature
Ne ſont rien en comparaiſon.

AGLAURE.

Pour moi j'en ſuis ſouvent juſqu'à verſer des larmes.
Tout plaiſir, tout repos, par-là m'eſt arraché.
Contre un pareil malheur ma conſtance eſt ſans armes.
Toûjours à ce chagrin mon eſprit attaché,
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Pſiché.
La nuit il m'en repaſſe une idée éternelle,
Qui ſur toute choſe prévaut:
Rien ne me peut chaſſer cette image cruelle;
Et dès qu'un doux ſommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon eſprit auſſi-tôt
Quelque ſonge la rappelle,
Qui me réveille en ſurſaut.

CIDIPPE.

Ma ſœur, voilà mon martyre,
Dans vos diſcours je me voi,
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui ſe paſſe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars,
Et par où, dites-moi, du grand ſecret de plaire
L'honneur eſt-il acquis à ſes moindres regards?
Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe:
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas.
Mais lui cede-t-on fort pour quelque peu d'aîneſſe,
Et ſe voit-on ſans appas?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,

Quel-

Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille,
A pouvoir dans nos fers jetter quelques Amans?
Ma sœur, faites-moi la grace
De me parler franchement:
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive ceder la place;
Et dans quelque ajustement
Trouvez vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma sœur! nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai longtems,
Et sans vous donner d'encens,
Vous me parutes plus belle.
Mais moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flater,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me croi de taille à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma sœur, vous avez sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame;
Et je serois votre Amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses prémiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de soupirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose;
Et du nombre d'Amans qu'elle tient sous ses loix,
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE

Pour moi je la devine, & l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystere:

Ce secret de tout enflamer
N'est point de la nature un effet ordinaire;
L'Art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps desarmé de rigueurs;
Des regards caressans que la bouche seconde;
Un soûris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez,
Qui, par un digne essai d'illustres cruautez,
Vouloient voir d'un Amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le siecle où nous sommes,
Et l'on en est réduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun Amant, ma sœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe, & de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit;
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire;
Et c'est par-là que Psiché nous ravit
Tous les Amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps;
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienséances,
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve prémiere
Aux deux Princes qui sont les derniers arrivez.

Ils

Ils sont charmans, ma sœur, & leur personne entiere
Me... Les avez-vous observez?

CIDIPPE.

Ah, ma sœur! ils sont faits tous deux d'une maniere,
Que mon ame... Ce sont deux Princes achevez.
Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse,
Sans se faire deshonneur.

AGLAURE.

Je trouve que sans honte une belle Princesse
Leur pourroit donner son cœur.

SCENE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

LEs voici tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE. (ainsi?)

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'ici
La Princesse Psiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornez de sa présence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;
Mais nous cherchons Psiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLEOMENE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce seroit trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne prétendons point en faire de mystere,
Aussi-bien malgré nous paroitroit-il au jour,
Et le secret ne dure guere,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Psiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soûmis à son empire,
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vrai que la chose est rare;
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'en-(flâme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit dans une telle ardeur
Quelque chose qui nous attire;
Et lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raison à dire.

AGLAURE.

En verité je plains les fâcheux embarras
Où je voi que vos cœurs se mettent;
Vous aimez un objet dont les rians appas

Mê-

Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent ;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses Amans,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essuyer de très-fâcheux momens,
Que les soudains retours de son ame inegale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide ;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié ;
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre cœur se prépare.

CLEOMENE.

Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontez qui nous touchent l'ame ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché.... La voici.

SCENE III.

PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

VEnez jouïr, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.
Ces Princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.
PSICHE'.
Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cause;
Et j'aurois crû toute autre chose,
En les voyant parler à vous.
AGLAURE.
N'ayant ni beauté, ni naissance,
A pouvoir mériter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.
CLEOMENE.
L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colere.
Vous voyez en nous deux amis,
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance;
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats, de mutuels offices,
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds:
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux loix qu'elle nous fait a soûmis tous nos vœux;
Elle vient d'une douce & pleine déférence
Remettre à votre choix le succès de nos feux;
Et pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raisons d'Etat entraine la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre sans repugnance
D'u-

D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flame
Un secours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre Pere,
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir, dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE'.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiere;
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me releve en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défere,
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main pour se donner, attend l'ordre d'un pere,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime, entre vous suspenduë,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de votre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est parmi tant de mérite
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée,
A l'effort de votre amitié;
Et j'y voi l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.

Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,
Je vous préférerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirois
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerois à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me considere
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux;
Et l'amitié me rend leur personne assez chere,
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, helas!
D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas.
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas;
Mais pour une autre que vous même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur.
Il faut d'un prémier feu la pureté fidelle,
Pour aspirer à ce bonheur,
Où votre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soûpiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,

Prin-

Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et lors qu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens,
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses Amans.

PSICHE'.

J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut....

SCENE IV.

LYCAS, PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR.

LYCAS.

Ah, Madame!

PSICHE'.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roi....

PSICHE'.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE'.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSICHE'.

Hélas! que pour le Roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous; c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHE'.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéïsse à qui m'envoye ici,
Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHE'.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Di-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas! ce grand malheur dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'Oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame.
Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'hymenée,
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funebre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un Monstre, dont on a la vuë empoisonnée,
Un serpent, qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.
Après un Arrêt si severe,
Je vous quitte, & vous laisse à juger entre vous,
Si par de plus cruels & plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.

SCENE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur,
Ou nous voyons Psiché par les Destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que ſentez-vous, ma ſœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je ſens que dans mon cœur
Je n'en ſuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je ſens quelque choſe au mien
Qui reſſemble aſſez à la joye.
Allons, le Deſtin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMEDE.

LA Scene eſt changée en des Rochers affreux, & fait voir en éloignement une Grotte effroyable.

C'eſt dans ce Deſert que Pſiché doit être expoſée pour obéir à l'Oracle. Une troupe de perſonnes affligées y viennent déplorer ſa diſgrace. Une partie de cette Troupe déſolée témoigne ſa pitié par des plaintes touchantes, & par des Concerts lugubres; & l'autre exprime ſa déſolation par une Danſe pleine de toutes les marques du plus violent deſeſpoir.

PLAINTES EN ITALIEN,
chantées par une femme déſolée,
& deux hommes affligez.

Femme déſolée.

DEh, piangete al pianto mio,
Saſſi duri, antiche ſelve.
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. *Homme affligé.*

Ahi dolore!

2. *Homme affligé.*

Ahi martire!

1. *Homme affligé.*

Cruda morte!

2. *Homme affligé.*

Empia ſorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta Beltà.
Cieli, stelle, ahi crudeltà!

1. Homme affligé.

Com'esser può fra voi, ò Numi eterni,
Chi voglia estinta una Beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

1. Homme affligé.

Nume fiero!

2. Homme affligé.

Dio severo!

ENSEMBLE.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, sentenza inudita,
Dar morte à la Beltà, ch'altrui dà vita?

Femme désolée.

Ahi ch'indarno si tarda,
Non resiste à gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'huom cede à forza.
Ahi dolore &c. *Come sopra.*

Ces plaintes sont entrecoupées & finies par une Entrée de Ballet de huit personnes affligées, qui par leurs attitudes expriment leur douleur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE', LYCAS, SUITE.

PSICHE'.

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chere;
Mais c'est trop aux bontez que vous avez pour moi,
Que de laisser regner les tendresses de pere,
Jusques dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,

Au

Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs:
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un Roi montrent de la foiblesse.

LE ROI.

Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts.
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,
Et lors que pour toûjours on perd ce que je perds,
La Sagesse, croi-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du Diadême
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la Raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime:
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un Roi montrer le cœur d'un homme.

PSICHE'.

Je ne mérite pas cette grande douleur:
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur,
Dont mille évenemens ont marqué la puissance.
Quoi, faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette Royale constance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience?

LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions,
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie, & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une ame où la Raison est un peu souveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalitez séveres,
Qui nous enlevent pour jamais
Les personnes qui nous sont cheres.
La Raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHE'.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte;
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux:
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous ôtent rien en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent le soin de reparer la perte.
Il vous reste dequoi consoler vos douleurs,
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah, de mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds,
Et ne voi point ce qui me reste.

PSICHE'.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontez des
Dieux,
Sei-

Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre;
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand par cet Arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fai point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante,
Pour ne me plaindre point de cet Arrêt des Cieux?
Et dans le procedé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoitras par-là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joye accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude:
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles, & d'étude,

A me le rendre précieux ;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
En lui j'ai renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;
A lui j'ai de mon ame attaché la tendresse,
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allegresse,
La consolation de mes sens abbattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte,
Sur cet affreux Arrêt dont je souffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir se joüe avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur :
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plûtôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

PSICHE'

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHE'

Ah, Seigneur ! je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.....

LE ROI.

Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes ;
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir :
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable Arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste desespoir ne sauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toûjours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toûjours me plaindre ;
Je veux jusqu'au trepas incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

PSI-

PSICHE'.

Ah! de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse;
J'ai besoin de constance en l'état où je suis:
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse:
Seuls ils sont assez forts, & c'est trop pour mon cœur,
De mon destin & de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi:
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais.... Adieu.

Ce qui suit, jusqu'à la fin de la Piece, est de Monsieur du Corneille l'Aîné, à la reserve de la premiere Scene du troisiéme Acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.

SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

SUivez le Roi, mes sœurs, vous essuirez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste,
Le Serpent que j'attens peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée:
Rien ne sauroit me secourir,
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soûpirs à vos derniers soûpirs;

D'u-

D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur esperer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on se promettre après un tel Oracle ?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit
l'entendre,
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issuë,
Cette frayeur mortelle heureusement déçuë;
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHE'.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la Nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en savez l'indispensable loi;
Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,
Vous lui devez chacune un gendre, & des neveux.
Mille Rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envi vous offriront leurs vœux.
L'Oracle me veut seule, & seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moi la Nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSICHE'.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.

Dai-

Daigne ce même Ciel, plus juste & moins févere,
Vous envoyer le fort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincere
En dépit de l'Oracle & malgré vous espere!

PSICHE'.

Adieu, c'est un espoir, ma Sœur, & des souhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

PSICHE' *seule.*

ENfin seule, & toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde :
Tout ce qu'il a de Rois sembloient faits pour m'aimer :
Tous leurs Sujets me prenant pour Déesse,
Commençoient à m'accoûtumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soûpirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât rien,
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'étois parmi tant de flames
Reine de tous les cœurs, & maîtresse du mien.
O Ciel! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
Si vous m'imposiez cette loi,
Qu'il falût faire un choix pour ne vous pas déplaire,
Puisque je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &c... Mais que vois-je ici?

SCE-

SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHÉ.

CLEOMENE.

DEux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les (vôtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous écouter quand j'ai chassé deux Sœurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au Serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands cœurs ;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une ame tendre,
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un Serpent n'est pas invincible ;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars :
Nous aimons, & l'Amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendarts,
A la main dont lui-même il conduit tous les d[illegible]ts.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une in- (grate
Que tous ses traits n'ont pu toucher ?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle é- (clate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit esperez-vous de qui ne peut aimer ?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer ;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflamer.
Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre,
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous faloit voir le vôtre ;

Et

Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHE'.

Vivez, Princes, vivez, & de ma destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loi:
Je croi vous l'avoit dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déja les mortels siflemens
De son Ministre qui s'approche;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et maitresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette Roche.
J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abbattu
Ne soûtient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras,
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un Rival a dicté cet Oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu:
Ce ne seroit pas un miracle,
Que pour un Dieu muet un homme eût répondu:
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le Sacrilege indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule Beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de notre passion.

PSICHE'.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,

Ces

Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes,
Dont pour moi sont remplis vos cœurs:
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres.
Ce sont mes volontez dernieres,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines Loix les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHÉ.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles;
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeïr.
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidelles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route,
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la derniere fois,
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.

AGENOR.

Nous la perdons de vûe: allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce Rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALlez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits,
Pour orner un Palais,
Où l'Amour de Psiché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

SE-

SECOND INTERMEDE.

LA Scene se change en une Cour magnifique, ornée de Colomnes de Lapis enrichies de Figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour destine pour Psiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Ballet, où ils achevent en cadence quatre gros Vases d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée est entrecoupée par ce Récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

DEpêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux.
Que chacun pour lui s'intéresse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups :
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

SErvez bien un Dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement.
Que chacun pour lui s'interesse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut:
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillez, &c.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

OUi, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du Rocher je l'ai, cette Beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me suprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement,
Cachent tout-à-fait qui vous êtes ;
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoitre ;
Je ne veux à Psiché que découvrir mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur,
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître,
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature
On a vû les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure,
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux :
Mais en bon-sens vous l'emportez sur eux,
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable Sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte,

Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
Ne soûpire guere à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainsi toûjours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'Ainé de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance,
Qui fatigue ma patience,
Il est temps desormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma Mere.

ZEPHIRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colere.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmi des Immortelles,
Votre mere Vénus est de l'humeur des Belles,
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procedé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux....

L'AMOUR.

Laissons cela, Zephire, & me di si tes yeux
Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde?
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De Beauté sans seconde?
Mais je la vois, mon cher Zephire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martire,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire

Les soûpirs, la bouche & les yeux.
En confident discret je sai ce qu'il faut faire,
Pour ne pas interrompre un amoureux mystere.

SCENE II.

PSICHE', *seule.*

OU suis-je ? & dans un lieu, que je croyois barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais
Que l'Art, que la Nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais ?
Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un Serpent ?
Et lors que par leur vûe il amuse & suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautez féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui par une rigueur nouvelle & sans seconde
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par-là soulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.

Ne me fai plus languir, vien prendre ta victime,
Monstre! qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De

De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer.
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime;
Je suis lasse de soûpirer,
Vien, que j'acheve d'expirer.

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE', ZEPHIRE.

L'AMOUR.

LE voilà ce Serpent, ce Monstre impitoyable,
Qu'un Oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-être à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHE'.

Vous, Seigneur, vous seriez ce Monstre, dont l'Oracle
A menacé mes tristes jours?
Vous qui semblez plûtôt un Dieu, qui par miracle
Daigne venir lui-même à mon secours?

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un Empire,
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre Monstre que moi?

PSICHE'.

Qu'un Monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison,
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindroit la guérison!
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanoüir l'image du trépas;
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sai quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime & de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance,
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sai ce que c'est, mais je sai qu'il me charme,

Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer :
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne doi,
Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voi?
Vous soûpirez, Seigneur, ainsi que je soûpire;
Vos sens comme les miens paroissent interdits;
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toûjours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en reparer l'injure
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soûpirs si long-tems retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports, aussi doux qu'inconnus,
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours,
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHE'.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment?

PSICHE'.

C'est punir assez doucement.

L'A-

L'AMOUR

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHE'.

Que n'ai-je été plûtôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas:
Permettez que tout haut je le die & redie,
Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle, & de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le Sexe & la bienséance
Osent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix;
Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent
Ces yeux, qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soûpire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus, d'un soûpir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSICHE'.

L'intelligence en étoit duë
A nos cœurs, pour les rendre également contens.
J'ai soûpiré, vous m'avez entendue;
Vous soupirez, je vous entens.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, & dites-moi si par la même route
Après moi le Zephire ici vous a rendu,
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?

Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur:
L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Æole a soûmis le Zephire.
C'est l'Amour qui pour voir mes feux recompen-
Lui-même a dicté cet Oracle, (sez
Par qui vos beaux jours menacez
D'une foule d'Amans se sont débarassez,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soûpirs empressez,
Qui ne méritoient pas de vous être adressez.
Ne me demandez point quelle est cette Province,
Ni le nom de son Prince,
Vous le saurez quand il en sera temps:
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, & par des vœux constans,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et bien que Souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon amour.
Venez-en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens.
Vous y verrez des Bois & des Prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'Or & les Pierreries;
Vous n'entendrez que des Concerts charmans;
De cent Beautez vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous momens,
D'une ame soûmise & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontez suivent les vôtres,
Je n'en saurois plus avoir d'autres;
Mais votre Oracle enfin vient de me séparer

De deux sœurs, & du Roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Reduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur, dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prêtez-leur comme à moi les aîles du Zephire,
Qui leur puissent de votre Empire
Ainsi qu'à moi faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quels lieux je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame:
Ce tendre souvenir d'un pere, & de deux sœurs,
Me vole une part des douceurs.
Que je veux toutes pour ma flame.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous:
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSICHE'.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.
Les rayons du Soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
Dès qu'il les flatte, j'en murmure:
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et si-tôt que vous soûpirez,
Je ne sai quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos soûpirs des soûpirs égarez.
Mais vous voulez vos sœurs, allez, partez, Zephire.
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zephire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bien-heureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,

Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens;
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE'.

Votre amour me fait une grace
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces Jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous petits Amours, & vous jeunes Zephirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres soûpirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princesse
Vous avez senti d'allegresse.

TROISIE'ME INTERMEDE.

IL se fait une Entrée de Ballet de quatre Amours & de quatre Zephirs, interrompue deux fois par un Dialogue chanté par un Amour & un Zephire.

LE ZEPHIR.

AImable Jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours:
C'est pour vous surprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soûpirs,
Et craindre leurs desirs:
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

Ils chantent ensemble.

CHacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHIR *seul.*

Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre

De

De fâcheux détour.
Les deux ensemble.
Chacun est obligé d'aimer.
A son tour,
Et plus on a dequoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.
L'AMOUR *seul.*
Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.
Les deux ensemble.
Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.
LE ZEPHIR.
L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses soins & ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas:
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.
Ils chantent ensemble.
S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.
LE ZEPHIR *seul.*
On craint, on espere;
Il faut du mystere:
Mais on n'obtient guere
De bien sans tourment.
Les deux ensemble.
S'il faut des soins & des travaux

En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR *seul*.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'est un soin charmant,
Que l'emploi d'un Amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le Théâtre devient un autre Palais magnifique, coupé dans le fond par un Vestibule, au travers duquel on voit un Jardin superbe & charmant, décoré de plusieurs Vases d'Orangers, & d'Arbres chargez de toutes sortes de fruits.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.



E n'en puis plus, ma sœur, j'ai vû trop de merveilles.
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a jamais vû de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit;
Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,

Pour

Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une Cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
J'ai les mêmes chagrins, & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaît me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous, m'accable, & me laisse
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'est point de Reines,
Qui dans leur propre État parlent en Souveraines,
Comme Psiché parle en ces lieux;
On l'y voit obeïe avec exactitude,
Et de ses volontez une amoureuse étude
Les cherche jusques dans ses yeux.
Mille Beautez s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux, (belle,
Quels que soient nos attraits, elle est encor plus
Et nous qui la servons le sommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute,
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute:
Flore, qui s'attache à ses pas,
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
Et son Amante & lui s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à son service,
Elle aura bien-tôt des Autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs Mortels,
De qui l'audace & le caprice,
Contre nous à toute heure en secret revoltez,
Opposent à nos volontez,
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que dans notre Cour
Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée;
Ce n'étoit pas assez que de nuit & de jour
D'une foule d'Amans elle y fût adorée;

Quand nous nous consolions de la voir au tombeau:
Par l'ordre imprévû d'un Oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
Et choisir nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitons le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me desespere,
C'est cet Amant parfait & si digne de plaire,
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,
En est-il un de tant de Rois
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par-de là ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des miserables:
Il n'est ni train pompeux, ni superbe Palais,
Qui n'ouvre quelque porte à des maux incurables.
Mais avoir un Amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir cherement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui:
Songeons plûtôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entr'elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

JE viens vous dire adieu, mon Amant vous renvoye,
Et ne sauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de se voir seul à me considerer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,

Qu'en

Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui, qui pour vous a ces empressemens,
Passe le commun des Amans.
Je vous en parle ainsi faute de le connoître,
Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être;
Nos esprits en sont alarmez: (prême,
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir su-
Bien au de-là du Diadême;
Ses trésors sous vos pas confusément semez,
Ont dequoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
Il vous charme, & vous le charmez;
Votre felicité, ma sœur, seroit extrême,
Si vous saviez qui vous aimez.

PSICHE'.

Que m'importe! j'en suis aimée;
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée,
Qui ne préviennent nos souhaits;
Et je vois mal dequoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toûjours cet Amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour votre interêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plait,
Le veritable amour ne fait point de reserve,
Et qui s'obstine à se cacher,
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet Amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux,
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belle que vous:
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,
Si dans l'état où je vous voi,

Seu-

Seule en ses mains, & sans défense,
Il va jusqu'à la violence;
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSICHE'.

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste Ciel! pourrois-je être assez infortunée....

CIDIPPE.

Que sait-on si déja les nœuds de l'hymenée...

PSICHE'.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince, qui vous aime, & qui commande aux Vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture;
Peut-être ce Palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorez, ces amas de richesses,
Dont il achete vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHE'.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSICHE'.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien.
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, & demain, si je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La

La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHE'.

Ne l'inquietez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et quand vous lui peindrez un si charmant Empi-

AGLAURE. (re...

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons point besoin sur ce point de leçons.

Le Zéphir enleve les deux sœurs de Psiché dans un nuage, qui descend jusqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE'.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincere ardeur inspire,
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie,
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos desirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux,
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHE'.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, & d'où vient mon malheur?
J'entens moins de soûpirs d'amour que de douleur.
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;

Vos

Vos sœurs à peine sont parties,
Que vous soûpirez de regret. (même,
Ah, Psiché! De deux cœurs quand l'ardeur est la
Ont-ils des soûpirs differens?
Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on ai-
Peut-on songer à des parens? (me,
PSICHE'.
Ce n'est point là ce qui m'afflige.
L'AMOUR.
Est-ce l'absence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé, qui fait qu'on me néglige?
PSICHE'.
Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé;
Vous ne connoissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, & depuis que j'ai vû la lumiere,
Je me suis montrée assez fiere,
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi:
Et s'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse,
Qu'en vain je voudrois vous cacher:
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause;
Peut-être la sachant, voudrez-vous m'en punir;
Et si j'ose aspirer encor à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.
L'AMOUR. (te,
Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irri-
Que vous connoissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir?
Ah! si vous en doutez, soyez desabusée,
Parlez.
PSICHE'.
J'aurai l'affront de me voir refusée.
L'AMOUR.
Prenez en ma faveur, de meilleurs sentimens,
L'ex-

L'expérience en est aisée;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens,
Si pour m'en croire il vous faut des sermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flame;
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSICHE'.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmez;
Mais parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait Amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire?

PSICHE'.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et si vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret; si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le seul remede est de vous en dédire.

PSICHE'.

C'est-là sur vous mon souverain empire!

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite:
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver,
D'un souhait qui vous a séduite.

PSICHE'.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sai ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix,

J'ai

J'ai rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSICHE'.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Psiché, la cruelle avanture
Que par-là vous vous attirez....

PSICHE'.

Seigneur, vous me desesperez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHE'.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire ?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la Terre, absolu dans les Cieux;
Dans les Eaux, dans les Airs mon pouvoir est suprême;
En un mot je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous;
Et sans la violence, helas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontez sont satisfaites,
Vous avez su qui vous aimiez,
Vous connoissez l'Amant que vous charmiez,
Psiché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire:
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus,
Ce Palais, ces Jardins, avec moi disparus,
Vont faire évanouïr votre naissante gloire.
Vous n'avez pas voulu me croire
Et pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.

L'A-

L'Amour disparoît, & dans l'instant qu'il s'envole, le superbe Jardin s'évanouït. Psiché demeure seule au milieu d'une vaste Campagne, & sur le bord sauvage d'un grand Fleuve, où elle se veut précipiter. Le Dieu du Fleuve paroît assis sur un amas de Jones & de Roseaux, & appuyé sur une grande Urne, d'où sort une grosse source d'eau.

SCENE IV.

PSICHÉ.

CRuel Destin ! funeste inquietude !
Fatale curiosité !
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité ?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment.
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un Desert, où par accablement,
Et confuse & desesperée,
Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'Amant.
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné,
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuisable & pure,
Maître des Hommes & des Dieux,
Cher Auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même ;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé ;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on ai(me,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux ! voudrois-je vivre,

Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Enseveli mon crime dans tes flots;
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,
Psiché, le Ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.
Fui plûtot de Vénus l'implacable colere:
Je la vois qui te cherche, & qui te veut punir.
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere;
Fui, je saurai la retenir.

PSICHE'.

J'attens ses fureurs vangeresses,
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop (doux?
Qui cherche le trépas ne craint Dieux ni Déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

SCENE V.

VENUS, PSICHE'.

VENUS.

ORgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?
J'ai vu mes Temples désertez,
J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautez,
Idolatrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus:
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'étoit peu que mes ressentimens.

PSICHE'.

Si de quelques mortels on m'a vuë adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconsiderée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautez qu'il m'a voulu prêter:
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VENUS.

Il faloit vous en mieux défendre;
Ces respects, ces encens se doivent refuser,
Et pour les mieux desabuser,
Il faloit à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois,
Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHE'.

J'aurois porté mon choix, Deésse, jusqu'aux Cieux?

VENUS.

Votre insolence est sans seconde.
Dedaigner tous les Rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

PSICHE'.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable, & faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flame,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Psiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHE.

Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,

Lui

Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHE'.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est votre fils, vous savez son pouvoir,
Vous en connoissez le mérite.

VENUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne,
Qui vienne à mes Autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle.
On m'en verra vangée, & hautement, sur vous,
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soûpire à ses genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par votre experience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition;
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIE'ME INTERMEDE.

LA Scene représente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornée par des ruïnes enflamées; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une gueule affreuse, paroît le Palais Infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, & forment une entrée de Ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinitez. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs Danses, pendant que Psiché, qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la Barque de Caron, avec la Boîte qu'elle a reçûe de Proserpine pour cette Déesse.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

PSICHE.



Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs Palais, où Mégere & ses sœurs font leur Cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;
Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a falu dans ces cruels momens,
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye,
Si parmi les rigueurs que sa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable Amant.
Je n'ose le nommer; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est renduë indigne; & dans ce dur ennui
La souffrance la plus mortelle,
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien:
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirois rien.
Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colere,
Tous mes malheurs seroient finis:
Pour me rendre insensible aux fureurs de la Mere,

Il ne faut qu'un regard du Fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, & souffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi:
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soûtient, c'est lui qui me ranime,
Au milieu des périls où l'on me fait courir:
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux Ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevoi s'avancer vers moi?

SCENE II.

PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE'.

CLeomene, Agenor, est-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumiere?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir
Nous eût pû fournir la matiere;
Cette pompe funebre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injustice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce même Rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit au lieu d'Epoux
Un Serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, Princesse, & lors qu'à notre vuë
Par le milieu des airs vous êtes disparuë,
Du haut de ce Rocher, pour suivre vos beautez,
Ou plûtôt pour goûter cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au Monstre une prémiere proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
Nous nous sommes précipitez.

CLEOMENE.

Heureusement deçûs au sens de votre Oracle,
Nous en avons ici reconnu le Miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même
Ne pouvoit endurer
Qu'un Mortel comme nous osât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouïssons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
Heureux si nous voyions la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits!

PSICHE'.

Puis-je avoir des larmes de reste,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?
Unissons nos soûpirs dans un sort si funeste,
Les soûpirs ne s'épuisent point.
Mais vous soûpireriez, Princes, pour une ingrate;
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs;
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flame
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux?

PSICHE'.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualitez incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les voeux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur reservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus: le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHE'.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour?

CLEOMENE.

Dans des Bois toûjours verds, où d'amour on respire,
Aussi-tôt qu'on est mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y soûpire,
Sous les plus douces loix de son heureux empire;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers même il se fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuses Sœurs, après nous descenduës,
Pour vous perdre se sont perdues;
Et l'une & l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la rouë, & tantôt le Vautour.
L'Amour par les Zéphirs s'est fait prompte justice
De leur envenimée & jalouse malice.
Ces Ministres ailez de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirez,
N'étale que le moindre & le premier suplice
De ces conseils, dont l'artifice
Fait les maux dont vous soûpirez.

PSICHE'.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir.
Adieu, puissions-nous vivre en votre souvenir!
Puissiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puisse, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux (Cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux;
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCE-

SCENE III.

PSICHE'.

PAuvres Amans! leur amour dure encore ;
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore,
Moi dont la dureté reçut si mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fui plus, & souffre que j'espere
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai dequoi te plaire,
Dequoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeller un tel espoir;
L'œil abattu, triste, desesperée,
Languissante & décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle impossible à prévoir
Ma beauté qui t'a plû ne se voit reparée?
Je porte ici dequoi la reparer:
Ce thrésor de beauté divine,
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la Beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur, & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que voi-je sortir de cette Boîte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus, je descens au tombeau.

Elle s'évanouït, & l'Amour descend auprès d'elle en volant.

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHÉ *évanouïe*.

L'AMOUR.

VOtre péril, Psiché, dissipe ma colere;
Ou plûtôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé;
Et bien qu'au dernier point vous m'ayez su de-
Je ne me suis interessé (plaire,
Que contre celle de ma Mere.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,
Mes soûpirs ont par-tout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.
Quoi! je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez?
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fer-
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie? (mez,
O Mort! devois-tu prendre un dard si criminel,
Et sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Déité,
Ai-je grossi ton noir Empire
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche Beauté!
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidelles Amans
A force de ravissemens?
Va, je ne blesserai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs,
Qu'avec des dards trempez aux divines liqueurs
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flames,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable Mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi:
Vous qui portez un cœur sensible comme un au-
Vous enviez au mien les délices du vôtre; (tre,
Mais

Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups,
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
Je vous accablerai de honteuses surprises,
Et choisirai par-tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie.*

VENUS.

LA menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le revolté
La colere présomptueuse....

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, & je l'ai trop été ;
Et ma colere est juste autant qu'impétueuse.

VENUS.

L'impétuosité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance :
Que mon Arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien ;
Et que si les cœurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissez traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance,
Qui tyrannisent mes desirs ;
Et si vous ne voulez perdre mille soûpirs,
Songez en me voyant à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire, & vos plaisirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous renduë ?
Et quand vous avez vu mes Autels désolez,

Mes Temples violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psiché, qui me les a volez?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son ame enflâmée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée:
Vous avez contre moi séduit des immortels;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont cachée;
Qu'Apollon même suborné
Par un Oracle adroitement tourné
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise;
Votre Psiché, son ame va partir;
Voyez, & si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soûpir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire;
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer, quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable:
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux;
Mais soyez moins inexorable
Aux prieres, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce fils d'une voix suppliante
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psiché, rendez lui tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur,

Le

Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.
VENUS.
Quelque amour que Psiché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin:
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus, & dans cette infortune
Laissez-la sans Vénus triompher ou perir.
L'AMOUR.
Helas! si je vous importune,
Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.
VENUS.
Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.
L'AMOUR.
Voyez par son excès si mon amour est fort:
Ne lui ferez-vous grace aucune?
VENUS.
Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Votre amour; il desarme, il fléchit ma rigueur:
Votre Psiché reverra la lumiere.
L'AMOUR.
Que je vous vais par-tout faire donner d'encens!
VENUS.
Oui, vous la reverrez dans sa beauté premiere:
Mais de vos vœux reconnoissans
Je veux la déference entiere.
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.
L'AMOUR.
Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace;
Je veux Psiché, je veux sa foi,
Je veux qu'elle revive, & revive pour moi,
Et tiens indifferent que votre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter qui paroit va juger entre nous,
De mes emportemens & de votre courroux.
Après quelques éclairs & roulemens de Tonnerre, Jupiter paroit en l'air sur son Aigle.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE'.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
Pere des Dieux, Souverain des Mortels,
Fléchissez la rigueur d'une Mere inflexible,
Qui sans moi n'auroit point d'Autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soûpire, menace,
Et perds menaces & soupirs;
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du Monde entier l'heureuse, ou triste face;
Et que si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes fléches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau;
Je laisserai languir la Nature au tombeau: (ches,
Ou si je daigne aux cœurs faire encor quelques brê-
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussez qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi (tes,
Tiendrai-je à vous servir mes armes toûjours prê-
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER.

Ma fille, sois-lui moins severe.
Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains;
La Parque au moindre mot va suivre ta colere:
Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses de mere,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au desordre, à la confusion;
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de division?

Con-

Considere ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer:
Plus la vengeance a dequoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce Fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une miserable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon Fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psiché, reprenez la lumiere,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSICHE'.

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSICHE' *à l'Amour.*

Je vous revois enfin! cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Psiché.*

Je vous possede enfin, délices de mon ame!

JUPITER.

Venez, Amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne hymenée.
Viens-y, belle Psiché, changer de destinée,
Vien prendre place au rang des Dieux

Deux grandes machines descendent aux deux côtez de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers Vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une; l'Amour avec Psiché dans l'autre; & tous ensemble remontent au Ciel.

Les Divinitez qui avoient été partagées entre Vénus & son Fils, se réunissent en les voyant d'accord; & toutes ensemble par des Concerts, des Chants, & des Danses, célèbrent la Fête des Noces de l'Amour.

Apollon paroît le premier, & comme Dieu de l'Harmonie, commence à chanter pour inviter les autres Dieux à se réjouir.

RECIT D'APOLLON.

UNissons-nous, Troupe immortelle,
Le Dieu d'amour devient heureux Amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un Fils si charmant:
Il va gouter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

Toutes les Divinitez chantent ensemble ce Couplet à la gloire de l'Amour.

CElebrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle:
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste sejour:
Chantons, repetons tour à tour,
Qu'il n'est point d'Ame si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON *continue.*

LE Dieu qui nous engage
A lui faire la cour,
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant sejour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage

Que

Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

Deux Muses, qui ont toûjours évité de s'engager sous les loix de l'Amour, conseillent aux Belles qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, Beautez severes,
Les Amours font trop d'affaires,
Craignez toûjours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le Martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaines,
A tout moment on se sent alarmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le Martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La Raison se perd & s'oublie,
Ce que le Vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enyvré d'Amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

ENTRE'E DE BALLET,

Composée de deux Menades & de deux Ægipans qui suivent Bacchus.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, & que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RECIT DE MOME.

JE cherche à médire,
Sur la Terre & dans les Cieux;
Je soûmets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRE'E DE BALLET.

Composée de quatre Polichinels & de deux Matassins, qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande fête.

Bacchus & Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une Chanson, Bacchus à la louange du vin, & Mome, une Chanson enjoüée sur le sujet & les avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

ADmirons le jus de la Treille:
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille:
Mais sur tout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

RECIT DE MOME.

FOlâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire:
La raillerie est nécessaire
Dans les Jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;

Rien

Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisir sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du Theatre, suivi de sa Troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertissemens.

RECIT DE MARS.

LAissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmi les jeux les plus charmans
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRE'E DE BALLET.

Suivans de Mars, qui font en dansant avec des Drapeaux & des Enseignes une maniere d'Exercice.

DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les Troupes differentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, après avoir achevé leurs Entrées particulieres, s'unissent ensemble, & forment la derniere Entrée, qui renferme toutes les autres.

Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la Danse générale, & termine la Fête des Noces de l'Amour & de Psiché.

DERNIER CHOEUR.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans;
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour

Par mille doux chants d'allegresse ;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries, où Psiché a été representée devant Leurs Majestez, il y avoit des Tymbales, des Trompettes, & des Tambours, mêlez dans ces derniers concerts, & ce dernier Couplet se chantoit ainsi.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.
Repondez-nous, Trompettes,
Tymbales & Tambours :
Accordez-vous toûjours
Avec le doux son des Musettes,
Accordez-vous toûjours
Avec le doux chant des Amours.

FIN.



PUL-

PULCHERIE,

COMEDIE HEROÏQUE.

1673.



AU LECTEUR.

Pulcherie, Fille de l'Empereur Arcadius, & Sœur du jeune Théodose, a été une Princesse très-illustre, & dont les talens étoient merveilleux. Tous les Historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le Gouvernement sur son Frére, dont elle avoit reconnu la foiblesse, & s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrace, qu'elle passa loin de la Cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avoient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce Prince, ne pouvant retenir l'Autorité Souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettroit de garder sa virginité, qu'elle avoit vouée & consacrée à Dieu. Comme il étoit déja assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, & elle le nomma pour Empereur au Sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passoit alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna sept, & eut pour Successeur Léon, que ses excellentes qualitez firent surnommer le Grand. Le Patrice Aspar le servit à monter au Trône, & lui demanda pour récompense l'association à cet Empire, qu'il lui avoit fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce Maitre qu'il s'étoit choisi; la conspiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voila ce que m'a prêté l'Histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé, ou ajoûté, & me contenterai de vous dire, que bien que cette Piece ait été releguée dans un lieu où on ne vouloit plus se souvenir qu'il y eût un Théatre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'é-

n'étoit prévenu d'aucune estime, bien que ses principaux caractéres soient contre le goût du temps, elle n'a pas laissé de peupler le Désert, de mettre en crédit des Acteurs dont on ne connoissoit pas le mérite ; & de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtemens du Siécle, pour se faire écouter sur la Scéne. J'aurai dequoi me satisfaire, si cet Ouvrage est aussi heureux à la lecture, qu'il l'a été à la représentation ; & si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flate assez pour l'espérer.

ACTEURS.

PULCHERIE, Impératrice d'Orient.
MARTIAN, vieux Sénateur, Ministre d'Etat sous Théodose.
LEON, Amant de Pulchérie.
ASPAR, Amant d'Iréne.
IRENE, Sœur de Léon.
JUSTINE, Fille de Martian.

La Scéne est à Constantinople, dans le Palais Impérial.

PUL-



PULCHERIE.

PULCHERIE,

COMEDIE HEROIQUE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, LEON.



PULCHERIE.

JE vous aime, Leon, & n'en fais point mystére ;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, & non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouïs font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit, sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous, genereuse & solide,
A la vertu pour ame, & la raison pour guide,
La gloire pour objet; & veut sous vôtre loi
Mettre en ce jour illustre, & l'Univers, & moi.
Mon Ayeul Théodose, Arcadius mon Pére,
Cet Empire quinze ans gouverné pour un Frére,
L'habitude à regner, & l'horreur d'en déchoir,
Vouloient dans un Mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne, & dans ces espérances
Dont un panchant flateur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a dementi l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas vous portoient à l'Empire.
J'avois reduit mon Frére à ne m'en point dédire,
Il vous y donnoit part, & j'étois toute à vous:

Mais

Mais ce malheureux Prince est mort trop tôt pour nous.
L'Empire est à donner, & le Sénat s'assemble,
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse, & déchirent les flancs.
Je vois de tous côtez des Partis & des Ligues.
Chacun s'entre-mesure, & forme ses intrigues.
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de César.
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son Pére Ardabure,
Qui terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier,
Et rassurant par-là nos Aigles alarmées,
Termina seul la Guerre aux yeux des deux Armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes Amis sont pour vous;
Mais à moins de ce rang, plus d'amour, point d'Epoux.
Il faut, quelques douceurs que cet amour propose,
Le Trône, ou la retraite au sang de Theodose:
Et si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LEON.

Je vous suivrois, Madame, & du moins sans ombrage
De ce que mes Rivaux ont sur moi d'avantage,
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrois de douleur d'être indigne de vous.
J'y mourrois à vos yeux en adorant vos charmes.
Peut être essuiriez-vous quelqu'une de mes larmes.
Peut-être ce grand cœur qui n'ose s'attendrir
S'y défendroit si mal de mon dernier soûpir,
Qu'un éclat imprévu de douleur, & de flame,
Malgré vous à son tour voudroit suivre mon ame.
La mort qui finiroit à vos yeux mes ennuis,
Auroit plus de douceur que l'état où je suis.
Vous m'aimez, mais hélas! quel amour est le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pancher vers un autre?
Que servent ces desirs qui n'auront point d'effet,
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait;
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse,

Cet

Cet amour, dont le Trône a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprème degré,
D'un titre qui l'allume & l'éteint à son gré?
Ah, ce n'est point par-là que je vous considére.
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chére.
Là mes yeux sans relâche attachez à vous voir
Feroient de mon amour mon unique devoir,
Et mes soins réunis à ce noble esclavage
Sauroient de chaque instant vous rendre un plein
hommage.
Pour être heureux Amant faut-il que l'Univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes soins d'une flame si pure
Deviennent partagez à toute la Nature?
Ah! que ce cœur, Madame, a lieu d'être alarmé,
Si sans être Empereur je ne suis plus aimé!

PULCHERIE.

Vous le serez toûjours, mais une ame bien née
Ne confond pas toûjours l'amour & l'hyménée.
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir;
L'hyménée a de plus leur gloire à soûtenir;
Et je vous l'avoûrai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux desirs n'y servent qu'à gêner.
Ce qu'on se doit, combat ce qu'on se veut donner.
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévére.
Ah! si je n'avois eu qu'un Sénateur pour Pére!
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands
Eudoxe & Placidie ont eu des Empereurs. (cœurs.
Je n'ose leur céder en grandeur de courage,
Et malgré mon amour je veux même partage.
Je pense en être sure, & tremble toutefois,
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LEON.

Qu'avez-vous à trembler? Quelque Empereur
qu'on nomme,
Vous aurez votre Amant, ou du moins un grand
homme,
Dont le nom adoré du Peuple, & de la Cour,
Soûtiendra votre gloire, & vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar, & leurs semblables,
Parez

Parez de ce grand nom, vous deviendront aimables,
Et l'éclat de ce rang, qui fait tant de jaloux,
En eux, ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHERIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste,
D'attacher tout mon cœur au seul titre d'Auguste!
Quoi que de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joye & ma félicité.
De tout autre Empereur la grandeur odieuse...

LEON.

Mais vous l'épouserez, heureuse, ou malheureuse?

PULCHERIE.

Ne me pressez point tant, & croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi;
Ou que, si le Sénat à nos vœux est contraire,
Le Ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LEON.

Il vous inspirera quelque sage douleur,
Qui n'aura qu'un soûpir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands Rivaux...

PULCHERIE.

Ils ont tous des Maîtresses.

LEON.

Le Trône met une ame au dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang.
Il voudra, ce Rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'Empire.
S'il a pû faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi:
Mais se voyant au Trône, & moi dans la poussiére,
Il se promettra tout de votre humeur altiere;
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHERIE.

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience,
Seigneur; j'ai l'ame fiére, & tant de prévoyance
Demande à la souffrir encor plus de bonté,
Que vous ne m'avez vu jusqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inspire:
Mais enfin on peut craindre, & ne le point tant dire.

Je

Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes souhaits, vous avez mes Amis;
De ceux de Martian vous aurez le suffrage.
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertus, que d'âge.
Et s'il briguoit pour lui, ses glorieux travaux
Donneroient fort à craindre à vos plus grands Rivaux.

LEON.

Notre Empire, il est vrai, n'a point de plus grand homme.
Séparez-vous du rang, Madame, & je le nomme.
S'il me peut enlever celui de Souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main.
Ses vertus le pourroient, mais je vois sa vieillesse.

PULCHERIE.

Quoi qu'il en soit, pour vous ma bonté l'intéresse.
Il s'est plû sous mon Frére à dépendre de moi,
Et je me viens encor d'assurer de sa foi.
Je vois entrer Iréne. Aspar la trouve belle,
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voiez ce qu'une Sœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHERIE, LEON, IRENE.

PULCHERIE.

M'Aiderez-vous, Iréne, à couronner un Frére?

IRENE.

Un si foible secours vous est peu nécessaire,
Madame, & le Sénat....

PULCHERIE.

N'en agissez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens, & vos soins à mes soins,
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour secondé de ceux de la Nature.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

LEON, IRENE.

IRENE.

Vous ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LEON.

A dire vrai, ma Sœur, je ne sai que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'Empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La Princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une priére indigne de réponse;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est-là ce qui me force à garder le silence.
Je me répons pour vous à tout ce que je pense;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRENE.

J'ignore encor quel fruit je pourrois en attendre.
Pour le Trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre.
Sur vous, & sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse.
Jamais pour notre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point, que si vous l'en croiez,
Il ne peut être heureux, que vous ne le soiez.
Non que votre bonheur fortement l'intéresse;
Mais sachant quel amour a pour vous la Princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en Sœur de Souverain.
Ainsi depuis deux ans vous voiez qu'il différe.
Du reste, à Pulchérie il prend grand soin de plaire.
Avec exactitude il suit toutes ses loix.
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois,
Votre tête aux périls à toute heure exposée
M'a pour vous & pour moi presque desabusée.
La gloire d'un Ami, la haine d'un Rival
La hazardoient peut-être avec un soin égal.

Le

Le tems est arrivé qu'il faut qu'il se déclare,
Et de son amitié l'effort sera bien rare,
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra, mais quoi qu'il vous promette,
N'en aions pas ; Seigneur, l'ame moins inquiéte.
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même Empereur malgré lui :
Et lors, en ma faveur quoi que l'amour oppose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose,
Et le Sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux,
Pour mettre la Princesse au rang de ses Ayeux.
Son cœur suivra le Sceptre, en quelque main qu'il brille.
Si Martian l'obtient ; il aimera sa Fille,
Et l'amitié du Frére, & l'amour de la Sœur,
Cédéront à l'espoir de s'en voir successeur.
En un mot, ma fortune est encor fort douteuse ;
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuse ;
Et je n'ai plus d'Amant, non plus que vous d'Ami ;
A moins que dans le Trône il vous voie affermi.

LEON.

Vous présumez bien mal d'un Héros qui vous aime.

IRENE.

Je pense le connoître à l'égal de moi-même ;
Mais croiez-moi, Seigneur, & l'Empire est à vous.

LEON.

Ma Sœur ?

IRENE.

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LEON.

N'y perdons aucun temps. Hâtez-vous de m'instruire.
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire,
Et si votre bonheur peut dépendre du mien...

IRENE.

Apprenez le secret de ne hazarder rien.
N'agissez point pour vous ; il s'en offre trop d'autres
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servi l'Etat.
Vous les passez peut-être en grandeur de courage ;

Mais il vous a manqué l'occasion, & l'âge,
Vous n'avez commandé que sous des Generaux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos Rivaux.
Proposez la Princesse; elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages.
Tant qu'a vécu son Frére, elle a régné pour lui.
Ses ordres de l'Empire ont été tout l'appui.
On vit depuis quinze ans sous son obeïssance,
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le Sénat lui demande un Epoux;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudroit-elle de vous une action plus belle,
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LEON.

Ah, que c'est me donner un conseil salutaire!
A-t-on jamais vu Sœur qui servît mieux un Frére?
Martian avec joie embrassera l'avis.
A peine parle-t-il, que les siens sont suivis;
Et puisqu'à la Princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur, qu'en faveur d'un Amant.

IRENE.

Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sûre.

LEON.

Aspar vient, faites-lui, ma Sœur, quelque ouverture.
Voiez....

IRENE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager.
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger.
Il est ambitieux, adroit, & d'un mérite....

SCENE IV.

ASPAR, LEON, IRENE.

LEON.

Vous me pardonnez bien, Seigneur, si je vous (quitte.
C'est suppléer assez à ce que je vous doi, (moi.
Que vous laisser ma Sœur qui vous plaît plus que

ASPAR.

Vous m'obligez, Seigneur; mais en cette occurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.
Du sort de l'Univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde, & peut me regarder;
Et si tous mes Amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisez pourront céder à d'autres.
Agissons de concert, & sans être jaloux,
En ce grand coup d'Etat, vous de moi, moi de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire,
Fera de son Ami son Collégue à l'Empire:
Et pour nous l'assurer voions sur qui des deux
Il est plus à propos de jetter tant de vœux;
Quel nom seroit plus propre à s'attirer le reste.
Pour moi, j'y suis tout prêt, & dès ici j'atteste..

LEON.

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien,
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrois de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ai pas, Seigneur, le moindre ombrage,
Et l'amitie voudroit vous en donner ma foi;
Mais c'est à la Princesse à disposer de moi.
Je ne puis que par elle, & n'ose rien sans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choisir l'Amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit;
Mais ce n'est pas, Seigneur, le point dont il s'agit.
Le plus flateur effort de la galanterie
Ne peut....

LEON

Que voulez-vous? j'adore Pulchérie,
Et n'aiant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'espére en ce doux titre, & j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du Trône, & non d'une Maîtresse.

LEON.

Je vai faire, Seigneur, votre offre à la Princesse;
Elle sait mieux que moi les besoins de l'Etat.
Adieu, je vous dirai sa réponse au Sénat.

SCENE V.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

IL a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oui, Madame, & j'avouë
Qu'avec quelque raison la Princesse s'en louë:
Mais j'aurois souhaité qu'en cette occasion
L'amour concertât mieux avec l'ambition,
Et que son amitié s'en laissant moins séduire,
Ne nous exposât point à nous entredétruire.
Vous voiez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder.
M'aimeriez-vous encor si j'osois lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes soins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune?

IRENE.

Seigneur, lors que le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un Empereur.
Vous pouviez être heureux sans m'apporter ce titre;
Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre,
Et l'orgueil de son sang avec quelque raison
Ne peut souffrir d'Epoux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher Frére épouse la Princesse,
Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du merite, & l'excès de l'amour.
M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moien de rendre heureux ce Frére,
Vous, qui dans votre amour avez pû sans ennui
Vous defendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connoitre,
Que s'il ne le devient, vous auriez peine à l'être?

ASPAR.

C'est aller un peu vite, & bien-tôt m'insulter
En Sœur de Souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, & jamais une ardeur plus sincere...

IRENE.

Seigneur, est-ce m'aimer, que de perdre mon Frére?

ASPAR.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur?
Est-ce m'aimer, que mettre à ce prix mon bonheur?
Moi, qu'on a vu forcer trois Camps, & vingt Murailles,
Moi, qui depuis dix ans ai gagné sept Batailles,
N'ai-je acquis tant de nom, que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi,
Que pour me faire un Maitre, & m'attacher moi-même,
Un joug honteux au front au lieu d'un Diadème?

IRENE.

Je suis plus raisonnable, & ne demande pas
Qu'en faveur d'un Ami vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste auroit fait davantage,
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage;
Un grand cœur les dédaigne, & le Siécle a changé.
A s'aimer de plus près on se croit obligé,
Et des vertus du temps l'ame persuadée
Hait de ces vieux Héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y a va de ma gloire, & les siécles passez...

IRENE.

Elle n'est pas, Seigneur, peut-être où vous pensez.
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus c'est hazarder sa gloire.
La Princesse peut tout, ou du moins plus que vous;
Vous vous attirerez sa haine, & son courroux.
Son amour l'interesse, & son ame hautaine...

ASPAR.

Qu'on me fasse Empereur, & je crains peu sa haine.

IRENE.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaisir! quel trouble! & quelle ignominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie!
Non, Seigneur, croiez-moi, n'allez point au Sénat.
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que sans briguer personne
Ils fassent à vos pieds apporter la Couronne,

Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendié de voix!
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte,
Et vous désavoûrez tous ceux de vos Amis,
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR.

A ces hauts sentimens s'il me falloit répondre,
J'aurois peine, Madame, à ne me point confondre.
J'y vois beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus
d'art,
Et ce que j'en puis dire à la hâte, & sans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer si savante,
C'est être bonne Sœur, & dangereuse Amante.
L'heure me presse, adieu. J'ai des Amis à voir,
Qui sauront accorder ma gloire, & mon devoir.
Le Ciel me prêtera par eux quelque lumiére
A mettre l'un & l'autre en assurance entiére,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher Frére, à la Princesse, à moi.

IRENE *seule*.

Perfide! tu n'es pas encor où tu te penses.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vu tes espérances,
De ton amour pour moi je vois l'illusion;
Mais tu n'en sortiras qu'à ta confusion.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.



JUSTINE. (peratrice,
Otre illustre Princesse est donc Im-
Seigneur?

MARTIAN.

A ses vertus on a rendu justice.
Léon l'a proposée, & quand je l'ai
J'en ai vu le Sénat au dernier point ravi. suivi,
Il a réduit soudain toutes ses voix en une,

Et

Et s'eſt débarraſſé de la foule importune,
Du turbulent eſpoir de tant de Concurrens,
Que la ſoif de regner avoit mis ſur les rangs.

JUSTINE.

Ainſi voilà Leon aſſuré de l'Empire?

MARTIAN.

Le Sénat, je l'avouë, avoit peine à l'élire,
Et contre les grands noms de ſes Compétiteurs
Sa jeuneſſe eût trouvé d'aſſez froids Protecteurs.
Non qu'il n'ait du mérite, & que ſon grand courage
Ne ſe pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
On n'a point vu ſi-tôt tant de rares exploits;
Mais, & l'expérience, & les prémiers emplois,
Le tître éblouïſſant de Général d'Armée,
Tout ce qui peut enfin groſſir la renommée,
Tout cela veut du temps, & l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour ſon nom feroit pour lui.

JUSTINE.

Hélas, Seigneur!

MARTIAN.

Hélas, ma Fille! quel myſtére
T'oblige à ſoûpirer de ce que dit un Pére?

JUSTINE.

L'image de l'Empire en de ſi jeunes mains
M'a tiré ce ſoûpir pour l'Etat que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérêt public rarement on ſoûpire,
Si quelque ennui ſecret n'y mêle ſon martyre.
L'un ſe cache ſous l'autre, & fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'Etat.

JUSTINE.

A mon âge un ſoûpir ſemble dire qu'on aime.
Cependant vous avez ſoupiré tout de même,
Seigneur, & ſi j'oſois vous le dire à mon tour...

MARTIAN.

Ce n'eſt point à mon âge à ſoûpirer d'amour,
Je le ſai; mais enfin chacun a ſa foibleſſe.
Aimerois-tu Léon?

JUSTINE.

Aimez-vous la Princeſſe?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un soupçon qu'un soûpir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable.
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable.
On s'en hait, & ce mal qu'on n'ose découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher, qu'à souffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne;
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toi,
T'imposent de le taire une éternelle loi.
J'aime, & depuis dix ans ma flame & mon silence
Font à mon triste cœur égale violence.
J'écoute la Raison, j'en goûte les avis,
Et les plus écoutez sont les plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris, & retombe.
Cent fois je me révolte, & cent fois je succombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un si rare objet s'évanouït soudain.

JUSTINE.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne,
Quand à son cher Léon c'est donner sa personne?

MARTIAN.

Apprens que dans un âge usé comme le mien,
Qui n'ose souhaiter, ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'osant rien pour soi, le sert contre soi-même.

JUSTINE.

N'aiant rien prétendu, dequoi soûpirez-vous?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien, on n'est pas moins jaloux;
Et ces desirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gênées!
Que n'ai-je vû le jour quelques lustres plus tard,
Disois-je! en ses bontez peut-être aurois-je eu part,
Si le Ciel n'opposoit auprès de la Princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse.

De

De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devois-je être le seul qui ne pût espérer? (re.
J'aimois quand j'étois jeune, & ne déplaisois gue-
Quelquefois de soi-même on cherchoit à me plaire,
Je pouvois aspirer au cœur le mieux placé;
Mais, hélas! j'étois jeune, & ce temps est passé.
Le souvenir en tuë, & l'on ne l'envisage,
Qu'avec, s'il le faut dire, une espéce de rage.
On le repousse, on fait cent projets superflus.
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, Seigneur, empêcher le retour,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ai-je regardé, comme tu le regardes,
Moi qui me figurois que ma caducité
Près de la beauté même étoit en sureté?
Je m'attachois sans crainte à servir la Princesse,
Fier de mes cheveux blancs, & fort de ma foiblesse;
Et quand je ne pensois qu'à remplir mon devoir,
Je devenois Amant sans m'en appercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment saisie
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie,
Tout ce qui l'approchoit vouloit me l'enlever,
Tout ce qui lui parloit cherchoit de m'en priver.
Je tremblois qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle;
Je les haïssois tous, comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvois souffrir qu'on s'enrichît d'un bien,
Que j'enviois à tous, sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un Objet adorable,
Et de tant de Rivaux se voir le moins aimable!
D'aimer plus qu'eux ensemble, & n'oser de ses feux,
Quelques ardens qu'ils soient, se promettre autant qu'eux!
On auroit deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avoit fui tant de gêne.
L'auguste Pulchérie avoit beau me ravir,
J'attendois à la voir qu'il la fallût servir.

Je fis plus ; de Léon j'appuiai l'espérance.
La Princesse l'aima, j'en eus la confiance,
Et la dissuadai de se donner à lui,
Qu'il ne fût de l'Empire, ou le Maître, ou l'appui.
Ainsi pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisois le reste,
Et mettant un long terme au succès de l'amour,
J'espérois de mourir avant ce triste jour.
Nous y voilà, ma Fille, & du moins j'ai la joie
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.
J'en mourrai, du moment qu'il recevra sa foi ;
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moi.
J'ai caché si long-temps l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aie enfin il s'évapore.
L'aigreur en diminuë à te le raconter ;
Fais-en autant du tien, c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire.
Le même Astre a vu naître, & la Fille & le Pére ;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur
Prête à s'évaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, & l'amour trouvoit une ame tendre,
Qui n'avoit ni le soin, ni l'art de se défendre.
La Princesse qui m'aime, & m'ouvroit ses secrets,
Lui prêtoit contre moi d'inévitables traits,
Et toutes les raisons dont s'appuioit sa flame,
Etoient autant de dards qui me traversoient l'ame.
Je pris sans y penser son exemple pour loi ;
Un Amant digne d'elle est trop digne de moi,
Disois-je, & s'il brûloit pour moi, comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrois son zèle.
Plus elle m'en peignoit les rares qualitez,
Plus d'une douce erreur mes sens étoient flatez.
D'un illustre avenir, l'infaillible présage
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voiois croître de jour en jour,
Pour moi, comme pour elle, étoient dignes d'amour.
Je les voiois d'accord d'un heureux hyménée ;
Mais nous n'en étions pas encore à la journée.
Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds,
Ajoû-

Ajoûtois-je, & le temps éteint les plus beaux feux.
C'est ce que m'inspiroit l'aimable rêverie,
Dont jusqu'à ce grand jour ma flame s'est nourrie.
Mon cœur qui ne vouloit desesperer de rien,
S'en faisoit à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir, quand notre ame blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée!
Vous le savez, Seigneur, & comme à tous propos
Un doux je ne sai quoi trouble notre repos.
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Eleve incessamment de flateuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits,
Que le réveil admire, & ne dédit jamais.
Ainsi près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartois l'idée en m'abusant moi-même.
Mais il faut renoncer à des abus si doux,
Et je me vois, Seigneur, au même état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, & c'est un avantage
Que n'ose se promettre un Amant de mon âge.
Choisi qui tu voudras, je saurai l'obtenir.
Mais écoutons Aspar, que j'apperçois venir.

SCENE II.

MARTIAN, ASPAR, JUSTINE.

ASPAR.

Seigneur, votre suffrage a réuni les nôtres.
Votre voix a plus fait que n'auroient fait cent autres;
Mais j'apprens qu'on murmure, & doute si le choix
Que fera la Princesse, aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait présumer de son incertitude,
Qu'il aura quelque chose ou d'amer, ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon; elle en fait son Epoux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le croi comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, & quelle défiance....

ASPAR.

Il est jeune, & l'on craint son peu d'expérience.
Considerez, Seigneur, combien c'est hazarder.
Qui n'a fait qu'obéir saura mal commander;
On n'a point vu sous lui d'Armée, ou de Province.

MARTIAN.

Jamais un bon Sujet ne devint mauvais Prince;
Et si le Ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'Auguste Pulcherie en fait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose.
C'étoit un Prince foible, un esprit mal tourné;
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons six Généraux d'Armée,
Dont au commandement l'ame est accoûtumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toûjours pris de leur main?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un Maître,
Dont on le fut toûjours, & dont on devroit l'être.

MARTIAN.

Et qui m'assurera que ces six Généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux Grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux Grands est naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, Seigneur, si vous voulez.
Il est, il est encor des noms plus égalez.
J'en sai qui leur plairoient, & s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zele, & je vous fais élire.

MARTIAN.

Moi, Seigneur, dans un âge où la tombe m'attend?
Un Maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sai le poids d'un Sceptre, & connois trop mes forces
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abattroient tous les deux sous les moindres efforts;
Et ma mort que par-là vous verriez avancée,
Rendroit à tant d'égaux leur premiére pensée,

Et

Et feroit une triste & prompte occasion
De rejetter l'Etat dans la division.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourroit attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un Gendre,
L'instaler dans le Trône, & le nommer César.

MARTIAN.

Il faudroit que ce Gendre eût les vertus d'Aspar.
Mais vous aimez ailleurs, & ce seroit un crime
Que de rendre infidelle un cœur si magnanime.

ASPAR.

J'aime, & ne me sens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diroient, que pour vous soulager,
Quand leur amour iroit jusqu'à l'idolatrie,
Ils le sacrifiroient au bien de la Patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimeroit pour le bien de l'Etat,
Ne me trouveroit pas, Seigneur, un cœur ingrat,
Et je lui rendrois grace au nom de tout l'Empire;
Mais vous êtes constant, & s'il vous faut plus dire,
Quoi que le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le Mari de sa Sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur;
Et si vous me comptez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront, comme sous Théodose.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN.

C'est à faire à périr pour le meilleur parti.
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge & ses chagrins m'auront bien-tôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre, & plus à ménager,
Et je n'empêche pas qu'auprès de la Princesse
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,

Lui

Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire.
La vérité lui plaît, & vous pourrez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de sentimens,
Et tiens mon ame prête à ses commandemens.

ASPAR.

Parmi les véritez il en est de certaines,
Qu'on ne dit point en face aux Têtes Souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un Ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle.
M'en ouvrant avec vous, je m'acquite envers elle,
Et n'ayant rien de plus qui m'amene en ce lieu,
Je vous en laisse maître, & me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Le dangereux esprit! & qu'avec peu de peine
Il manqueroit d'amour, & de foi pour Iréne!
Des Rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE

Il n'a pour but, Seigneur, que le bien de l'Empire.
Détrônez la Princesse, & faites-vous élire.
C'est un Amant pour moi que je n'attendois pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'Etats.

MARTIAN.

C'est un homme, & je veux qu'un jour il s'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déja nous vanter son bonheur.
Arme-toi de constance, & prépare un grand cœur,
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son desordre affermi ton visage.

SCENE IV.

LEON, MARTIAN, JUSTINE.

LEON.

L'Auriez vous crû jamais, Seigneur, je suis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous? ai-je bien entendu?

LEON.

Je le suis sans ressource, & rien plus ne me flate.
J'ai revu Pulchérie, & n'ai vû qu'une ingrate;
Quand je croi l'acquérir, c'est lors que je la perds,
Et me détruis moi-même alors que je la sers.

MARTIAN.

Expliquez-vous, Seigneur, parlez en confiance.
Fait-elle un autre choix?

LEON.

Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor desesperer,
Mais elle prend du temps pour en deliberer.
Son choix n'est plus pour moi, puis qu'elle le différe.
L'amour n'est point le maître alors qu'on délibere,
Et je ne saurois plus me promettre sa foi,
Moi, qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah, Madame!

JUSTINE.

Seigneur...

LEON.

Auriez-vous pû le croire?

JUSTINE.

L'amour qui délibere est sûr de sa victoire,
Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un appui,
Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lors que plus il avance,
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux;
Aimez, & laissez faire une ame toute à vous.

LEON.

Toute à moi! mon malheur n'est que trop véritable.
J'en ai prévu le coup, je le sens qui m'accable.
Plus elle m'assuroit de son affection,

Plus

Plus je me faisois peur de son ambition.
Je ne savois des deux quelle étoit la plus forte;
Mais il n'est que trop vrai, l'ambition l'emporte,
Et si son cœur encor lui parle en ma faveur,
Son Trône me dédaigne, en dépit de son cœur.
Seigneur, parlez pour moi; parlez pour moi, Madame.
Vous pouvez tout sur elle, & lisez dans son ame.
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les siens,
Rappellez dans son cœur leurs plus doux entretiens,
Et si vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui souvenir qu'elle m'aimoit de même.
Elle-même a brigué pour me voir Souverain.
J'étois sans ce grand titre indigne de sa main;
Mais si je ne l'ai pas, ce titre qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au Trône, elle n'a qu'à vouloir?
Le Sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.
Il sait depuis quel temps il lui plait de m'aimer,
Et quand il l'a nommée, il a crû me nommer.
Allez, Seigneur, allez empêcher son parjure.
Faites qu'un Empereur soit votre Créature.
Que je vous céderois ce grand titre aisément,
Si vous pouviez sans lui me rendre heureux Amant!
Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, & tous deux, Seigneur, lui faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine,
Remetrez vos esprits dans l'entretien d'Iréne.

LEON.

D'Iréne? & ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zèle pour un Frére a fait ce qu'il a dû.
Pouvoit-elle prévoir cette supercherie,
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.

Nous

Nous lui rendrons l'esprit plus traitable & plus doux,
Et vous rapporterons son cœur, & ce grand titre.
Allez.

LEON.

Entre elle & moi que n'êtes-vous l'arbitre!
Adieu, c'est de vous seuls que je puis recevoir
Dequoi garder encor quelque reste d'espoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

JUstine, tu le vois, ce bien-heureux obstacle,
Dont ton amour sembloit pressentir le miracle.
Je ne te défens point en cette occasion
De prendre un peu d'espoir sur leur division;
Mais garde-toi d'avoir une ame assez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'espere en mourir quelques momens plus tard.
Mais de quel front enfin leur donner à connoître
Les périls d'un amour que nous avons vû naître;
Dont nous avons tous deux été les confidens,
Et peut-être formé les traits les plus ardens?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables.
Servons-les en Amis, en Amans véritables.
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons, j'acheverai comme j'ai commencé.
Suis l'exemple, & fais voir qu'une ame généreuse
Trouve dans sa vertu dequoi se rendre heureuse,
D'un sincere devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, MARTIAN, JUSTINE.



PULCHERIE.

E vous ai dit mon ordre. Allez, Seigneur, de grace,
Sauver mon triste cœur du coup qui le menace.
Mettez tout le Sénat dans ce cher interêt.

MARTIAN.

Madame, il sait assez combien Léon vous plaît,
Et le nomme assez haut, alors qu'il vous defére
Un choix que votre amour vous a déja fait faire.

PULCHERIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi?
Ce n'est pas le choisir, que s'en remettre à moi.
C'est attendre l'issuë à couvert de l'orage.
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage.
Et si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part.
En doute du succès, il en fuit le hazard,
Et lors que je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'Univers moi seule j'en réponde:
Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits,
S'il est des mécontens, moi seule je les fais,
Et je devrai moi seule appaiser le murmure
De ceux à qui ce choix semblera faire injure,
Prévenir leur revolte, & calmer les Mutins,
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN

Aspar vous aura vuë, & cette ame chagrine...

PULCHERIE.

Il m'a vuë, & j'ai vu quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine.
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine;
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout,

Prête

Prête l'oreille à tous, & fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, & la foi qui vous lie...

PULCHERIE.

Je suis Impératrice, & j'etois Pulchérie.
De ce Trône, ennemi de mes plus doux souhaits,
Je regarde l'Amour comme un de mes Sujets.
Je veux que le respect qu'il doit à ma Couronne,
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne.
Je veux qu'il m'obéisse au lieu de me trahir,
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir;
Et jalouse déja de mon pouvoir suprême,
Pour l'affermir sur tous je le prens sur moi-même.

MARTIAN.

Ainsi donc ce Léon qui vous étoit si cher....

PULCHERIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Seroit-il à vos yeux moins digne de l'Empire,
Qu'alors que vous pressiez le Sénat de l'elire?

PULCHERIE.

Il falloit qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout son mérite on convînt avec moi,
Et que par une estime éclatante & publique,
On mît l'Amour d'accord avec la Politique.
J'aurois deja rempli l'espoir d'un si beau feu,
Si le choix du Sénat m'en eût donné l'aveu.
J'aurois pris le parti dont il me faut défendre;
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre,
Il m'étoit glorieux, le voyant Souverain,
De remonter au Trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHERIE.

S'il a ces sentimens, ce ne sont pas les vôtres.
Non, Seigneur, c'est Léon, c'est son juste courroux,
Ce sont ses déplaisirs qui s'expliquent par vous.
Vous prêtez votre bouche, & n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ses Rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHERIE.

Non ;

Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom.

Et si de ce grand choix ma flame est la maîtresse,
Je commence à régner par un trait de foiblesse.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort sûr qu'une legéreté
Donnera plus d'éclat à votre Dignité ?
Pardonnez-moi ce mot, s'il a trop de franchise.
Le Peuple aura peut-être une ame moins soumise.
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHERIE.

Je vous ai deja dit ce qui m'en justifie.
Je suis Impératrice, & j'étois Pulchérie.
J'ose vous dire plus. Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, Seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'Empereur ne sont point de son âge.
Il est jeune, & chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paroîtrai le faire
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon Frére.
Vous-même qu'ils ont vû sous lui dans un emploi,
Où vos conseils régnoient autant, & plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire,
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'Empire,
Et que dans un tel choix vous vous serez flaté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN,

Ce n'est pas mon dessein, Madame, & s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le Ciel m'inspire ;
Dès cet heureux moment qu'il sera votre Epoux,
J'abandonne Byzance, & prens congé de vous,
Pour aller dans le calme, & dans la solitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude,
Voilà comme j'aspire à gouverner l'Etat.

Vous

Vous m'avez commandé d'assembler le Sénat;
J'y vai, Madame.

PULCHERIE.

Quoi! Martian m'abandonne,
Quand il faut sur ma tête affermir la Couronne!
Lui de qui le grand cœur, la prudence, la foi...

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moi.

SCENE II.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que me dit-il, Justine, & de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite?
De Léon près de moi ne se fait-il l'appui,
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui?
Le hait-il? le craint-il? & par quelle autre cause....

JUSTINE.

Qui que vous épousiez, il voudra même chose.

PULCHERIE.

S'il étoit dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il seroit de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penser auroit quelque apparence;
Mais les ans l'ont dû mettre en entiére assurance.

JUSTINE.

Que savons-nous, Madame? Est-il dessous les (Cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes
Trouve à prendre vos fers les ames toûjours prêtes:
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits.
Non que sur Martian j'en sache les effets.
Il m'a dit, comme à vous, que ce grand hyménée
L'envoira loin d'ici finir sa destinée;
Et si j'ose former quelque soupçon confus,
Je parle en général, & ne sai rien de plus.
Mais pour votre Léon, êtes-vous resoluë
A le prendre aujourd'hui de puissance absoluë?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHERIE.

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flame

La

La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.
Léon seul est ma joye, il est mon seul desir.
Je n'en puis choisir d'autre, & n'ose le choisir.
Depuis trois ans unie à cette chére idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux obsedée.
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas.
Encore après ma mort n'en répondrois-je pas;
Et si dans le tombeau le Ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône qui m'éblouïs, tîtres qui me flatez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez,
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte?

JUSTINE.

Et vous pouvez penser à prendre un autre Epoux?

PULCHERIE.

Ce n'est pas, tu le sais, à quoi je me résous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour sait me défendre.
Qu'il est fort, cet amour! sauve-m'en, si tu peux:
Voi Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux.
M'en faire un promt larcin c'est me rendre un service,
Qui saura m'arracher des bords du précipice.
Je le crains, je me crains, s'il n'engage sa foi;
Et je suis trop à lui, tant qu'il est tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable?
Ce Héros n'a-t-il rien qui te paroisse aimable?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir.
Parle, que résous-tu de faire?

JUSTITE.

Mon devoir.
Je sors d'un sang, Madame, à me rendre assez vaine,
Pour attendre un Epoux d'une main Souveraine;
Et n'aiant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre sureté,
J'oserai .. Mais voici ce cher Léon. Madame,
Voulez-vous....

PULCHERIE.

Laisse-moi consulter mieux mon ame.
Je ne sai pas encor trop bien ce que je veux.
Attens un nouvel ordre, & suspens tous tes vœux.

SCE-

SCENE III.

PULCHERIE, LEON, JUSTINE.

PULCHERIE.

Seigneur, qui vous raméne? est-ce l'impatience
D'ajoûter à mes maux ceux de votre présence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats,
Et souffrai-je trop peu quand je ne vous vois pas?

LEON.

Je viens savoir mon sort.

PULCHERIE.

N'en soiez point en doute,
Je vous aime, & vous plains. C'est-là me peindre
C'est tout ce que je sens; & si votre amitié (toute.
Sentoit pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargneroit cette fatale vuë,
Qui me perd, m'assassine, & vous-même vous tuë.

LEON.

Vous m'aimez, dites-vous?

PULCHERIE.

Plus que jamais.

LEON.

Hélas!
Je souffrirois bien moins si vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plain-

PULCHERIE. (dre?

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LEON.

Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire;
Vous n'avez que celui qu'il vous plaît de vous faire,
Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHERIE.

Moi seule je me fais les maux dont je soûpire!
A-ce été sous mon nom que j'ai brigué l'Empire?
Ai-je emploié mes soins, mes Amis que pour vous?

Ai-je cherché par là qu'à vous voir mon Epoux ?
Quoi! votre déférence à mes efforts s'oppose,
Elle rompt mes projets, & seule j'en suis cause!
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'étoit dû,
C'est ce qui m'a perduë, & qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, Seigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéresser mon devoir, & ma gloire:
Ce sont deux Ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'appaisera jamais.
Vous m'accablez en vain de soûpirs, de tendresse.
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,
Et vous rend, en faveur de nos communs desirs,
Tendresse pour tendresse, & soûpirs pour soûpirs.
Lors qu'à des feux si beaux je rens cette justice,
C'est l'Amante qui parle, oiez l'Impératrice.
Ce titre est votre ouvrage, & vous me l'avez dit.
D'un service si grand votre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible,
Quand il a crû se faire un succès infaillible.
Appuié de mes soins, assuré de mon cœur,
Il falloit m'apporter la main d'un Empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse Sujette;
Ma joie étoit entiére, & ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous ?
Il faut nommer un Maître, & choisir un Epoux.
C'est la loi qu'on m'impose, ou plûtôt c'est la peine
Q'on attache aux douceurs de me voir Souveraine.
Je sai que le Sénat d'une commune voix
Me laisse avec respect la liberté du choix;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.
Vous l'êtes, j'en suis sure, & toutefois, hélas!
Un jour on le croira, mais....

LEON.

On ne le croit pas,
Madame; il faut encor du temps, & des services;
Il y faut du Destin quelques heureux caprices,
Et que la Renommée instruite en ma faveur
Séduisant l'Univers impose à ce grand cœur.

Ce-

Cependant admirez comme un Amant se flate.
J'avois crû votre gloire un peu moins délicate.
J'avois crû mieux répondre à ce que je vous doi,
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi;
Et qu'auprès d'un Objet que l'amour sollicite,
Ce même amour pour moi tiendroit lieu de mérite.

PULCHERIE.

Oui; mais le tiendra-t-il auprès de l'Univers
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts?
Peut-être le Sénat n'ose encor vous élire,
Et si je m'y hazarde, osera m'en dédire.
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux desaveu qu'il garde à notre amour.
Car, ne nous flatons point, ma gloire inéxorable
Me doit au plus illustre, & non au plus aimable;
Et plus ce rang m'éleve, & plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LEON.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame;&pour tous deux hazardez quelque chose.
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien,
Et c'est ne point aimer. que ne hazarder rien.

PULCHERIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croi-(re;
Mais c'est trop hazarder qu'y hazarder ma gloire:
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je vois que c'est trop, qu'y hazarder vos jours.
Ah! si la voix publique enfloit votre espérance
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisoit le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verroit souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne,& l'Empire!
Mais l'Empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfére à tous,
Vous passez les plus grands: mais ils sont plus en vuë;
Vos vertus n'ont point eu toute leur étenduë,
Et le Monde ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des
Femmes.

C'est par là qu'on surprend, qu'on enleve leurs ames.
Mais pour remplir un Trône, & s'y faire estimer,
Ce n'est pas tout, Seigneur, que de plaire, & d'aimer.
La plus ferme Couronne est bien-tôt ébranlée,
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée;
Et pour gagner un rang si cher à nos desirs,
Il faut un plus grand art que celui des soûpirs.
Ne vous abaissez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir si fort ce sont de foibles armes;
Et si de tels secours vous couronnoient ailleurs,
J'aurois pitié d'un Sceptre acheté par des pleurs.

LEON.

Ah! Madame, aviez-vous de si fiéres pensées,
Quand vos bontez pour moi se sont intéressées?
Me disiez-vous alors que le Gouvernement
Demandoit un autre art que celui d'un Amant?
Si le Sénat eût joint ses suffrages au vôtre,
J'en aurois paru digne, autant, ou plus qu'un autre;
Ce grand art de regner eût suivi tant de voix,
Et vous-même ..

PULCHERIE.

Oui, Seigneur, j'aurois suivi ce choix,
Sûre que le Sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'Univers maintiendroit son ouvrage.
Tel contre vous & moi s'osera révolter,
Qui contre un si grand Corps craindroit de s'emporter,
Et méprisant en moi ce que l'amour m'inspire,
Respecteroit en lui le Demon de l'Empire.

LEON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos (vœux...

PULCHERIE.

N'est qu'un refus moins rude, & plus respectueux.

LEON.

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de pure Politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable, & le moins estimé?

PUL-

PULCHERIE.

Arrêtez, mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une ame, une valeur digne de mes Aieux;
Et si tout le Sénat avoit les mêmes yeux....

LEON.

Laissons-là le Senat, & m'apprenez, de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHERIE.

J'aurai peine à choisir. Choisissez-le vous-même,
Cet heureux, & nommez qui vous voulez que j'aime;
Mais vous souffrez assez sans devenir jaloux.
J'aime, & si ce grand choix ne peut tomber sur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maître de ma personne.
Je le jure en vos mains, & j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être Empereur:
Mais j'entens, Empereur, comme vous devez l'être,
Par le choix d'un Sénat qui vous prenne pour Maître,
Qui d'un Etat si grand vous fasse le soûtien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.
Je le fais assembler exprès pour vous élire,
Ou me laisser moi seule à gouverner l'Empire,
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, Seigneur, je crains de n'être plus maîtresse
De ce que vos regards m'inspirent de foiblesse,
Et que ma peine, égale à votre déplaisir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

SCENE IV.

LEON, JUSTINE.

LEON.

C'Est trop de retenuë, il est temps que j'éclate.
Je ne l'ai point nommée ambitieuse, ingrate:
Mais le Sujet enfin va céder à l'Amant,
Et

Et l'excès du respect au juste emportement.
Dites-le moi, Madame, a-t-on vu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t-on vu plus d'étude attacher la Raison
A l'indigne secours de tant de trahison? (re,
Loin d'en baisser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloi-
Elle nous l'ose peindre en illustre victoire.
L'honneur & le devoir eux seuls la font agir,
Et m'étant plus fidelle, elle auroit à rougir!

JUSTINE.

La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre:
Pour vous elle renonce à choisir aucun autre;
Elle-même en vos mains en a fait le serment.

LEON.

Illusion nouvelle, & pur amusement!
Il n'est, Madame, il n'est que trop de conjonctures
Ou les nouveaux sermens sont de nouveaux parjures.
Qui sait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raisons d'Etat.

JUSTINE.

Mais si vous la piquiez un peu de jalousie,
Seigneur, si vous brouilliez par-là sa fantaisie?
Son amour mal éteint pourroit vous rappeller,
Et sa gloire auroit peine à vous laisser aller.

LEON.

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse
Pour emploier la feinte à tromper ma disgrace?
Je suis jeune, & j'en fais trop mal ici ma cour,
Pour faire à ce defaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable défaut, Seigneur, que la jeunesse!
Et que de vos jaloux l'importune sagesse,
Toute fiére qu'elle est, le voudroit racheter,
De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!
Mais si feindre en amour à vos yeux est un crime,
Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime.
Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

LEON.

Vous voiez qu'à son rang elle me sacrifie,
Mada-

Madame, & vous voulez que je la justifie?
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,
Je lui prête un exemple à me voler sa foi?

JUSTINE.

Aimez à cela près, & sans vous mettre en peine:
Si c'est justifier, ou punir l'inhumaine,
Songez que si vos vœux en étoient mal reçus,
On pourroit avec joie accepter ses refus.
L'honneur qu'on se feroit à vous détacher d'elle,
Rendroit cette conquête, & plus noble, & plus belle:
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en auroit de gloire un cœur qui vous attend;
Car peut-être en est-il, que la Princesse même
Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en est assez pour la prémiére fois.

LEON.

O Ciel! délivre moi du trouble où tu me vois.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRENE.

JUSTINE.

NOn, votre cher Aspar n'àime point la Princesse.
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'empresse, (Cesar,
Et si l'on eût choisi mon Pére pour
J'aurois déja les vœux de cet illustre Aspar.
Il s'en est expliqué tantôt en ma presence,
Et tout ce que pour elle il a de complaisance, (gner,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédai-
Ne doit ètre imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulcherie a des yeux qui percent le mystere,
Et le croit plus Rival, qu'Ami de ce cher Frere;
Mais comme elle balance, elle écoute aisément
Tout ce qui peut d'abord flater son sentiment.
Voilà ce que je sai.

IRENE.
Je ne suis point surprise
De tout ce que d'Aspar m'apprend votre franchise:
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
Lors qu'à Léon tantôt j'ai dépeint son esprit,
Et j'en ai pénétré l'ambition secrette,
Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite.
Puis qu'enfin je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas.
Il faut à son exemple avoir ma politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et sous de beaux dehors devorer ma douleur.
Dites-moi cependant, que deviendra mon Frére?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espére?

JUSTINE.
On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut;
Mais pour s'en détacher on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? on m'a commandé même
D'essaier contre lui l'art, & le stratagème.
On me devra beaucoup si je puis l'ébranler.
On me donne son cœur si je le puis voler;
Et déja pour essai de mon obéissance,
J'ai porté quelque attaque, & fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidelle Amant qu'il est, cette importunité;
Mais pour peu qu'il vous plût appuier l'artifice,
Cet appui tiendroit lieu d'un signalé service.

IRENE.
Ce n'est point un service à prétendre de moi,
Que de porter mon Frére à garder mal sa foi;
Et quand à vous aimer j'aurois su le réduire,
Quel fruit son changement pourroit-il lui produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourriez-vous l'accepter?

JUSTINE.
Léon ne sauroit être un homme à rejetter;
Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,
Naître un parfait amour d'un pareil hyménée.
Que si de son côté j'y voiois quelque jour,
J'espé-

J'espérerois bien-tôt de l'aimer à mon tour.

IRENE.

C'est trop, & trop peu dire. Est-il encor à naître,
Cet amour ? est-il né ?

JUSTINE.

Cela pourroit bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en soit temps ;
L'occasion viendra peut-être, & je l'attens.

IRENE.

Et vous servez Léon auprès de la Princesse ?

JUSTINE.

Avec sincérité pour lui je m'interesse,
Et si j'en étois cruë, il auroit le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirois ses vœux, s'il perdoit la Couronne.
Mais la Princesse vient.

SCENE II.

PULCHERIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que fait ce malheureux,
Iréne ?

IRENE.

Ce qu'on fait dans un sort rigoureux.
Il soûpire, il se plaint.

PULCHERIE.

De moi ?

IRENE.

De sa fortune.

PULCHERIE.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,
Qu'ainsi que lui, du sort j'accuse la rigueur ?

IRENE

Je ne pénétre point jusqu'au fond de son cœur ;
Mais je sai qu'au dehors sa douleur vous respecte,
Elle se taît de vous.

PULCHERIE.

Ah, qu'elle m'est suspecte !

Un modeste reproche à ses maux siéroit bien.
C'est me trop accuser, que de n'en dire rien.
M'auroit-il oubliée, & déja dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flâme?

IRENE.

C'est par-là qu'il devroit soulager ses ennuis,
Madame, & de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHERIE.

Ah! ma flame n'est pas à tel point affoiblie,
Que je puisse endurer, Iréne, qu'il m'oublie.
Fais-lui, fais lui plûtôt soulager son ennui
A croire que je souffre autant & plus que lui.
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie;
Si l'on peut nommer joie une triste douceur,
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a sentie en est toûjours charmée,
Et même en n'aimant plus il est doux d'être aimée.

JUSTINE.

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? & ce doux soin dont votre esprit gêné....

PULCHERIE.

Souffre un reste d'amour qui me trouble, & m'ac-(cable.
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, dérobe-moi ses vœux,
Séduis, enléve-moi son cœur, si tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'Imperatrice,
Reprenons avec lui ma gloire & mon supplice:
C'en est un, & bien rude, à moins que le Sénat
Mette d'accord ma flame, & le bien de l'Etat.

IRENE.

N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême,
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?

PULCHERIE.

Iréne, il te faudroit les mêmes yeux qu'à moi,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hazarderoit l'Empire.
Je l'ai deja tant dit, que mon esprit lassé
N'en sauroit plus souffrir le portrait retracé.
Ton Frére a l'ame grande, intrépide, sublime;

Mais

Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,
Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un Empereur, c'est me perdre avec lui.

IRENE.

Quel ordre a pu du Trône exclurre la jeunesse?
Quel Astre à nos beaux jours enchaîne la foiblesse?
Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang,
Et n'étoit le respect qu'imprime votre sang,
Je dirois que Leon vaudroit bien Théodose.

PULCHERIE.

Sans doute, & toutefois ce n'est pas même chose.
Foible qu'étoit ce Prince à régir tant d'Etats,
Il avoit des appuis que ton Frére n'a pas.
L'Empire en sa personne étoit héréditaire.
Sa naissance le tint d'un Ayeul, & d'un Pére;
Il regna dès l'enfance, & regna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance,
Tant ce Trône où l'amour par ma main l'auroit mis,
Dans mes prémiers Sujets lui feroit d'Ennemis.
Tout ce qu'ont vu d'illustre, & la Paix, & la Guerre,
Aspire à ce grand nom de Maître de la Terre.
Tous regardent l'Empire ainsi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour soi, tant qu'il n'est à pas un.
Pleins de leur renommée, enflez de leurs services,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustice,
Si ma flame obstinée, & ses odieux soins
L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins?
Léon est d'un mérite à devenir leur Maître;
Mais comme c'est l'amour qui m'aide à le connoître,
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

IRENE.

C'est donc en vain pour lui qu'on prie, & qu'on espére?

PULCHERIE.

Je l'aime, & sa personne à mes yeux est bien chére;
Mais si le Ciel pour lui n'inspire le Sénat,
Je sacrifierai tout au bonheur de l'Etat.

IRENE.

Que pour vous imiter j'aurois l'ame ravie,
D'immoler à l'Etat le bonheur de ma vie!
Madame, ou de Léon faites-nous un César,
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar.
Je l'aime, & ferois gloire, en dépit de ma flame,
De faire un Maître à tous de celui de mon ame;
Et pleurant pour le Frére en ce grand changement,
Je m'en consolerois à voir regner l'Amant.
Des deux têtes qu'au Monde on me voit les plus chéres
Elevez l'une ou l'autre au Trône de vos Péres.
Daignez....

PULCHERIE.

Aspar seroit digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Iréne, un peu moins sur son cœur.
J'aurois trop à rougir, si sous le nom de Femme
Je le faisois regner sans regner dans son ame,
Si j'en avois le titre, & vous, tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma Cour partageât son devoir.

IRENE.

Ne l'appréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'Etat, Madame, qu'à lui-même.

PULCHERIE.

Je le croi comme vous, & que sa passion
Regarde plus l'Etat, que vous, moi, ni Léon.
C'est vous entendre, Iréne, & vous parler sans feindre.
Je voi ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRENE.

Je l'aimai, quand je crus qu'il m'aimoit;
Je voiois sur son front un air qui me charmoit.
Mais depuis que le temps m'a fait mieux voir sa flame,
J'ai presque éteint la mienne, & dégagé mon ame.

PULCHERIE.

Achevez, tel qu'il est, voulez-vous l'épouser?

IRENE.

Oui, Madame, ou du moins le pouvoir refuser.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire.
L'affront seroit trop grand, & la tache trop noire,
Si, dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui,

Il

Il m'osoit regarder comme indigne de lui. (me,
Ses desseins vont plus haut, & voyant qu'il vous ai-
Bien que peut-être moins que votre Diadème,
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir,
Et je ne vous l'offrois, que pour le prévenir.
C'est ainsi que j'ai crû me mettre en assurance
Par l'éclat généreux d'une fausse apparence.
Je vous cédois un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut ceder.

PULCHERIE.

Reposez-vous sur moi. Votre Aspar vient....,

SCENE III.

PULCHERIE, ASPAR, IRENE, JUSTINE.

ASPAR.

Madame,
Déja sur vos desseins j'ai lu dans plus d'une ame,
Et croi de mon devoir de vous mieux avertir,
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espére pour Léon, & j'y fais mon possible;
Mais j'en prévois, Madame, un murmure infailli-
Qui pourra se borner à quelque émotion, ble,
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHERIE.

Vous en savez l'auteur; parlez, qu'on le punisse,
Que moi-même au Sénat j'en demande justice.

ASPAR. (sir,

Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choi-
S'il vous falloit ailleurs tourner votre desir,
Et dont le choix illustre à tel point sauroit plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce seroit fait de lui,
Ce seroit à l'Empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,
Quand il n'est pas encor digne de votre haine.

PULCHERIE.

On me fait mal sa cour avec de tels avis,
Qui sans nommer personne en nomment plus de dix.

Je hais l'empressement de ces devoirs sincéres,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chiméres,
Et ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

ASPAR.

Le besoin de l'Etat est souvent un mystére,
Dont la moitié se dit, & l'autre est bonne à taire.

PULCHERIE.

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air,
Que de secrets ressorts font agir, & parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenuë,
Qui pour ses intérêts le forme, & le remuë.
Des besoins de l'Etat si vous êtes jaloux,
Fiez-vous en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler sans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier,
Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t-il, Madame?

PULCHERIE.

Aspar, c'est un mystére
Dont la moitié se dit, & l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous
A faire qu'on m'admette à regner sans Epoux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la chose est sans exemple.

PULCHERIE.

La matiére au vrai zèle en est d'autant plus ample,
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui, mais qui voulez-vous que le Sénat vous donne,
Madame, si Léon....

PULCHERIE.

Ou Léon, ou personne.
A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Iréne, Iréne est votre prix.
Je la laisse avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez-moi.

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

CE prix qu'on vous promet,
Sur votre ame, Seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquise à votre ardeur sincére
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire,
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, Madame, & du moins j'ose dire
Que me donner un cœur au dessous de l'Empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.

IRENE.

Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse?
Et si Léon devoit l'Empire à votre appui,
Lui qui vous y feroit le prémier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait Maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez-vous, j'y consens, au dessus de l'amour,
Si pour monter au Trône il s'offre quelque jour;
Qu'à ce glorieux titre un Amant soit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente, & longue passion.
L'Objet le plus charmant doit céder à l'Empire.
Regnez, j'en dédirai mon cœur, s'il en soûpire.
Vous ne m'en croyez pas, Seigneur, & toutefois
Vous regneriez bien-tôt, si l'on suivoit ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la Princesse,
Et je sacrifiois mes plus chéres ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faîte des grandeurs.
Vous savez sa réponse, ou *Leon*, ou *Personne*.

ASPAR.

C'est agir en Amante, & généreuse, & bonne;
Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup,

La générosité ne coute pas beaucoup.

IRENE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose?
Ah! si j'osois, Seigneur, vous appeller ingrat!

ASPAR.

L'offre sans doute est rare, & feroit grand éclat,
Si pour mieux éblouïr vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la Princesse:
Elle est Impératrice, & d'un seul, *Je le veux*,
Elle peut de Léon faire un Monarque heureux.
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle?

IRENE.

N'insultez point, Seigneur, une flame si belle.
L'amour las de gémir sous les raisons d'Etat
Pourroit n'en croire pas tout-à-fait le Sénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le Sénat, quoi qu'on pense,
N'aura que du respect, & de la déférence;
Et de l'air dont la chose a déja pris son cours,
Léon pourra se voir Empereur pour trois jours.

IRENE.

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses.
La Cour en moins de temps voit cent métamorphoses;
En moins de temps un Prince, à qui tout est permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais & faux Amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainsi ne paroît pas fort tendre;
Mais je vous aime assez, pour ne vous pas entendre:
Et dirai toutefois, sans m'en embarrasser,
Qu'il est un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRENE.

Je ne menace point, Seigneur, mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher Frére même.
L'amour tendre est timide, & craint pour son objet,
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le croi, du moins cela peut être;
Mais de quelle façon le faites-vous connoître?

L'amour inspire-t-il ce rare empressement
De voir régner un Frére aux dépens d'un Amant ?

IRENE.

Il m'inspire à regret la peur de votre perte.
Régnez, je vous l'ai dit, la porte en est ouverte.
Vous avez du mérite, & je manque d'appas.
Dédaignez, quittez-moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le salut d'un Frére ai-je si peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajoûter d'autres sujets de larmes ?
C'est assez que pour vous j'ose en vain soûpirer :
Ne me réduisez point, Seigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre,
Puisque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma sureté,
Et contre le courroux le plus inexorable
Elle me servira d'asyle inviolable.

IRENE.

Vous la voudrez peut-être, & la voudrez trop tard.
Ne vous exposez point, Seigneur, à ce hazard.
Je doute si j'aurois toûjours même tendresse.
Je pourrois de ma main n'être pas la maîtresse,
Je vous parle sans feindre, & ne sai point railler,
Lors qu'au salut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre :
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, & dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ses droits conservez ;
Mais ni cette amitié, ni cet amour si tendre,
Quelques soins, quelque effort qu'il vous en plaise attendre,
Ne me verront jamais l'esprit persuadé,
Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit, & long-temps, de commander encore.
Ma gloire qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment,
Ils ont fait la Princesse arbitre de l'Empire.

Qu'el-

Qu'elle épouse Leon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne répons pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, & je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Theodose.
C'est par là que l'Empire est tombé dans ce sang,
Si fier de sa naissance, & si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire Empereur pour être Impératrice.
Vous avez du pouvoir, Madame, usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRENE.

Léon dispose-t-il du cœur de la Princesse?
C'est un cœur fier & grand, le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour, plûtôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le temps nous pourrons davantage.
Ne pressons point, Seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut-être, & le voudrez trop tard.
Ne laissez point long-temps nos destins au hazard;
J'attens de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, Madame.

IRENE.

Adieu, l'ambition est belle:
Mais vous n'êtes, Seigneur, avec ce sentiment,
Ni véritable Ami, ni véritable Amant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

JUSTINE, plus j'y pense, & plus je m'inquiéte:
Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite,
Et que si de Léon on me fait un Epoux,

Un

Un bien si desiré ne me soit plus si doux.
Je ne sai si le rang m'auroit fait changer d'ame;
Mais je tremble à penser que je serois sa Femme,
Et qu'on n'épouse point l'Amant le plus chéri,
Qu'on ne se fasse un Maître aussi-tôt qu'un Mari.
J'aimerois à régner avec l'indépendance
Que des vrais Souverains s'assure la prudence.
Je voudrois que le Ciel inspirât au Sénat
De me laisser moi seule à gouverner l'Etat,
De m'épargner ce Maître; & vois d'un œil d'envie
Toûjours Sémiramis, & toûjours Zenobie.
On triompha de l'une; & pour Sémiramis,
Elle usurpa le nom, & l'habit de son Fils,
Et sous l'obscurité d'une longue tutelle
Cet habit & ce nom regnoient tous deux plus qu'elle.
Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux.
C'étoit regner enfin, & regner sans Epoux;
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire,
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choses bien-tôt prendroient un autre tour,
Si le Sénat prenoit le parti de l'amour!
Que bien tôt.... Mais je vois Aspar avec mon Pére.

PULCHERIE.

Sachons d'eux quel destin le Ciel vient de me faire.

SCENE II.

MARTIAN, ASPAR, PULCHERIE, JUSTINE.

MARTIAN.

Madame, le Sénat nous député tous deux,
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'Empire,
C'est faire un attentat, que de vous rien prescrire,
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seul un Maître à votre choix.

PULCHERIE.

Il pouvoit le choisir.

MAR-

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, & sur ce point il vous demande grace.

PULCHERIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHERIE.

Son zèle est grand pour elle, il faut le satisfaire,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton sort en moi ne peut se démentir.
Pour être Souveraine, il faut m'assujettir,
En montant sur le Trône entrer dans l'esclavage,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous ferai savoir
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendroit à faveur, & bien haute, & bien rare,
De le savoir, Madame, avant qu'il se sépare.

PULCHERIE.

Quoi, pas un seul moment pour en délibérer?
Mais je ferois un crime à le plus differer.
Il vaut mieux pour essai de ma toute-puissance
Montrer un digne effet de pleine obéissance.
Retirez-vous, Aspar, vous aurez votre tour.

SCENE III.

PULCHERIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour,
Seigneur, seroit-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, Madame?

PULCHERIE.

Vos services, mes yeux, le trouble de votre ame.
L'exil que mon hymen vous devoit imposer,
Sont-ce-là des témoins, Seigneur, à recuser?

MARTIAN.

C'est donc à moi, Madame, à confesser mon crime.
L'amour naît aisément du zèle, & de l'estime,
Et

Et l'affiduité près d'un charmant Objet
N'attend point notre aveu, pour faire son effet.
Il m'est honteux d'aimer, il vous l'est d'être aimée
D'un homme dont la vie est déja consumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pû voir
Jusqu'où ses yeux charmez ont trahi son devoir.
Mon cœur qu'un si long âge en mettoit hors d'a-
larmes,
S'est vu livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, Madame, en vain je m'en suis défendu.
En vain j'ai su me taire, après m'être rendu.
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je soûpire.
Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir
Vous ayez pû surprendre une larme, un soûpir;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage
Est encor plus l'effet de l'amour, que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en est pas loin.
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin.
Si mes maux, & ce feu digne de votre haine,
Cherchent dans un exil leur reméde, & sa peine.
Adieu, vivez heureuse, & si tant de jaloux....

PULCHERIE.

Ne partez pas, Seigneur, je les tromperai tous,
Et puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, & de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN.

Quel qu'il soit, il sera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHERIE.

Encore un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur; jusques ici vous m'avez bien servie,
Vos lumieres ont fait tout l'éclat de ma vie.
La vôtre s'est usée à me favoriser.
Il faut encor plus faire, il faut....

MARTIAN.

Quoi?

PULCHERIE.

M'épouser.

MARTIAN.

Moi, Madame?

PUL-

PULCHERIE.

Oui, Seigneur, c'eſt le plus grand ſervice
Que vos ſoins puiſſent rendre à votre Impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,
Juſques à ſouhaiter des Fils, & des Neveux. (ſent,
Mon Ayeul, dont par-tout les hauts faits retentiſ-
Voudra bien qu'avec moi ſes Deſcendans finiſſent,
Que j'en ſois la derniére, & ferme dignement
D'un ſi grand Empereur l'auguſte monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expoſe
A laiſſer des Céſars du ſang de Théodoſe.
Qu'ai-je affaire de race à me deshonorer,
Moi qui n'ai que trop vu ce ſang dégénérer,
Et que, s'il eſt fécond en illuſtres Princeſſes,
Dans les Princes qu'il forme il n'a que des foibleſſes.
Ce n'eſt pas que Léon choiſi pour Souverain,
Pour me rendre à mon rang, n'eût obtenu ma main;
Mon amour à ce prix ſe fût rendu juſtice:
Mais puis qu'on m'a ſans lui nommée Impératrice,
Je dois à ce haut rang d'aſſez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes Sujets.
Je ne veux plus d'Epoux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Céſars pour moi puiſſe groſſir le nombre;
Un Mari, qui content d'être au deſſus des Rois,
Me donne ſes clartez, & diſpenſe mes loix;
Qui n'étant en effet que mon premier Miniſtre,
Pare ce que ſous moi l'on craindroit de ſiniſtre.
Et pour tenir en bride un Peuple ſans raiſon,
Paroiſſe mon Epoux, & n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, Seigneur & c'eſt aſſez vous dire.
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'Empire.
Eblouïſſons le Peuple, & vivons entre nous
Comme s'il n'étoit point d'Epouſes, ni d'Epoux.
Si ce n'eſt poſſéder l'Objet de votre flame,
C'eſt vous rendre du moins le maître de ſon ame,
L'ôter à vos Rivaux, vous mettre au deſſus d'eux,
Et de tous mes Amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame....

PULCHERIE.

A vos hauts faits je dois ce grand salaire.,
Et j'acquitte envers vous, & l'Etat, & mon Frére.

MARTIAN.

Auroit-on jamais crû, Madame....

PULCHERIE.

Allez, Seigneur,
Allez en plein Sénat faire voir l'Empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son Maître.
Allez-y de ma part vous faire reconnoître;
Ou si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon séxe, & ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, Madame....

PULCHERIE.

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige;
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,
N'en veut, ni de refus, ni remercimens.
Faites rentrer Aspar.

SCENE IV.

PULCHERIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que faites-vous d'Iréne?
Quand l'épouserez-vous: Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point.

ASPAR.

Non, Madame, & je doi
Ce respect aux bontez que vous avez pour moi.
Qui se taît obéit.

PULCHERIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de Cour ont de la politique.
Si-tôt que nous parlons, qui consent, applaudit,
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le temps m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'Epoux qu'on m'ordonne.

Léon

Léon vous faisoit peine, & j'ai dompté l'amour
Pour vous donner un Maître admiré dans la Cour,
Adoré dans l'Armée, & que de cet Empire
Les plus fermes soûtiens feroient gloire d'élire.
C'est Martian.

ASPAR.

Tout vieil & tout cassé qu'il est!

PULCHERIE.

Tout vieil & tout cassé, je l'épouse, il me plaît.
J'ai mes raisons. Au reste, il a besoin d'un Gendre,
Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre,
Qui soûtienne des ans panchez dans le tombeau,
Et qui porte sous lui la moitié du fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une seconde fois vous paroissez de glace.

ASPAR.

Madame, Areobinde, & Procope tous deux
Ont engagé leur cœur, & formé d'autres vœux.
Sans cela je dirois....

PULCHERIE.

Et sans cela moi-même
J'éléverois Aspar à cet honneur suprême;
Mais quand il seroit homme à pouvoir aisément
Renoncer aux douceurs de son attachement,
Justine n'auroit pas une ame assez hardie,
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,
Et vous regarderoit comme un volage esprit,
Toûjours prêt à donner où la Fortune rit.
N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle....

ASPAR.

Madame, vos bontez choisiront mieux pour elle.
Comme pour Martian elle nous ont surpris,
Elles sauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

PULCHERIE.

Allez, & pour Iréne
Si vous ne sentez rien en l'ame qui vous géne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

SCE-

SCENE V.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Ce n'eſt pas encor tout, Juſtine, je veux faire
Le malheureux Léon ſucceſſeur de ſon Pére.
Y contribûras-tu? prêteras-tu la main
Au glorieux ſuccès d'un ſi noble deſſein?

JUSTINE.

Et la main, & le coeur ſont en votre puiſſance,
Madame; doutez-vous de mon obéiſſance,
Après que par votre ordre il m'a déja coûté
Un conſeil contre vous qui doit l'avoir flaté?

PULCHERIE.

Achevons, le voici. Je répons de ton Pére;
Son cœur eſt trop à moi, pour nous être contraire.

SCENE VI.

PULCHERIE, LEON, JUSTINE.

LEON.

Je me le diſois bien que vos nouveaux ſermens,
Madame, ne ſeroient que des amuſemens.

PULCHERIE.

Vous commencez d'un air....

LEON.

J'acheverai de même,
Ingrate! ce n'eſt plus ce Léon qui vous aime.
Non, ce n'eſt plus...

PULCHERIE.

Sachez....

LEON.

Je ne veux rien ſavoir,
Et je n'apporte ici ni reſpect, ni devoir.
L'impétueuſe ardeur d'une rage inquiéte
N'y vient que mériter la mort que je ſouhaite,
Et les emportemens de ma juſte fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie, & comme Impératrice,
Vous n'avez eu pour moi que détours, qu'injuſtice.

 Si

Si vos fausses bontez ont su me décevoir,
Vos sermens m'ont réduit au dernier desespoir.

PULCHERIE.

Ah, Léon!

LEON.

Par quel art, que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un soûpir ma fureur à se rendre?
Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous voi,
Il ne me souvient plus de vos manques de foi.
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure;
Et l'affreux desespoir qui m'améne en ces lieux,
Céde au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vai mourir, Madame, & d'amour, non de rage.
De mon dernier soûpir recevez l'humble hommage;
Et si de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidelle ardeur n'approcha de ma flame.
Jamais frivole espoir ne flata mieux une ame.
Je ne méritois pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait.
Mais quand vous m'avez dit: *Quelque ordre qu'on me donne,*
Nul autre ne sera maître de ma personne,
J'ai dû me le promettre, & toutefois, hélas!
Vous passez dès demain, Madame, en d'autres bras,
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontez me commandoient de croire.

PULCHERIE.

Non, je ne la perds pas, & sai ce que je doi.
Prenez des sentimens qui soient dignes de moi,
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir, moi-même je m'immole.

LEON.

Quoi! vous n'épousez pas Martian dès demain?

PULCHERIE.

Savez-vous à quel prix je lui donne la main?

LEON.

LEON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achete?

PULCHERIE.

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette,
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'Époux
N'a point de privilége à vous rendre jaloux;
Que sous l'illusion de ce faux hyménée
Je fais voeu de mourir telle que je suis née;
Que Martian reçoit & ma main, & ma foi,
Pour me conserver toute, & tout l'Empire à moi;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole, & reconnoissez-vous
A quel point je vous sers, quand j'en fais mon Epoux?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'Empire;
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.
Rendez-vous comme lui digne de ce dépôt,
Que son âge panchant vous remettra bien-tôt.
Suivez-le pas à pas, & marchant dans sa route,
Mettez ce prémier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre auroit peine à vous mieux enseigner;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au Trône, & faites-vous son Gendre,
Je vous donne Justine.

LEON.

A moi, Madame!

PULCHERIE.

A vous,
Que je m'étois promis moi-même pour Epoux.

LEON.

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'étoit duë;
Il faut aimer ailleurs?

PULCHERIE.

Il faut être Empereur,
Et le Sceptres à la main justifier mon cœur,
Montrer à l'Univers dans le Héros que j'aime,

Tout ce qui rend un front digne du Diadème ;
Vous mettre à mon exemple au dessus de l'amour,
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Justine a du mérite, elle est jeune, elle est belle.
Tous vos Rivaux pour moi le vont être pour elle :
Et l'Empire pour dot est un trait si charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LEON.

Oui, Madame, après vous elle est incomparable.
Elle est de votre Cour la plus considérable.
Elle a des qualitez à se faire adorer.
Mais hélas! jusqu'à vous j'avois droit d'aspirer :
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite,
Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite,
Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien ?

PULCHERIE.

Et ne savez-vous pas qu'il est des hyménées
Que font sans nous au Ciel les belles destinées ?
Quand il veut que l'effet en éclate ici-bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensions pas ;
Et dès qu'il les résout, il sait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LEON.

Mais ne vous aimer plus, vous voler tous mes vœux !

PULCHERIE.

Aimez-moi, j'y consens ; je dis plus, je le veux ;
Mais comme Impératrice, & non plus comme Amante.
Que la passion cesse, & que le zèle augmente.
Justine qui m'écoute agréra bien, Seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connois tout le sien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable,
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre & doux.
Croiez-en votre Amante, & votre Impératrice.
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice ;
Et sur Justine & vous je dois pouvoir assez

Pour

Pour vous dire à tous deux, Je parle, obéissez.

L E O N *à Justine.*

J'obéis donc, Madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même;
Mais enfin je ne sai quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner,
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

J U S T I N E.

Il est assez à moi dans de si bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais & longs dédains;
Et je vous répondrois d'une amitié sincére,
Si j'en avois l'aveu de l'Empéreur mon Pere.
Le temps fait tout, Seigneur.

SCENE VII.

PULCHERIE, MARTIAN, LEON, JUSTINE.

M A R T I A N.

D'Une commune voix,
Madame, le Sénat accepte votre choix.
A vos bontez pour moi son allegresse unie
Soûpire après le jour de la cérémonie,
Et le serment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

P U L C H E R I E.

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, & c'est Léon à qui je la destine.

M A R T I A N.

Pourrois-je lui choisir un plus illustre Epoux,
Que celui que l'amour avoit choisi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'Empire,
S'y faire des emplois où l'Univers l'admire,
Afin que par votre ordre, & les conseils d'Aspar,
Nous l'installions au Trône, & le nommions César.

PULCHERIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choisir la journée.
D'Iréne avec Aspar j'en voudrois faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet esprit flotant,
Et laisse jusque-là ma faveur incertaine,
Pour régler son destin sur le destin d'Iréne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



SU-

SURENA,

GENERAL DES PARTHES.

TRAGEDIE.

1675.

AU LECTEUR.

Le sujet de cette Tragédie est tiré de Plutarque, & d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna étoit le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualitez, il ne pouvoit manquer d'être un des premiers Hommes de son Siécle ; & si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnoissable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, Roi des Parthes.

PACORUS, Fils d'Orode.

SURENA, Lieutenant d'Orode, & Général de son Armée contre Crassus.

SILLACE, autre Lieutenant d'Orode.

EURIDICE, Fille d'Artabase, Roi d'Arménie.

PALMIS, Sœur de Suréna.

ORMENE, Dame d'honneur d'Euridice.

La Scéne est à Séleucie, sur l'Euphrate.

SU-



SURENA

SURENA,

GENERAL DES PARTHES.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMENE.



EURIDICE.

Ne parle plus tant de joie, & d'hyménée.
Tu ne ſais pas les maux où je ſuis condamnée,
Orméne: c'eſt ici que doit s'exécuter
Ce Traité qu'à deux Rois il a plû d'arrêter;
Et l'on a préferé cette ſuperbe Ville,
Ces murs de Seleucie, aux murs d'Hécatompyle;
La Reine & la Princeſſe en quittent le ſéjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout ſon luſtre à la Cour.
Le Roi les mande exprès, le Prince n'attent qu'elles,
Et jamais ces climats n'ont vu pompes ſi belles.
Mais que ſervent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur eſt eſclave, & tous ſes vœux captifs;
Si de tous ces efforts de publique allegreſſe
Il ſe fait des ſujets de trouble & de triſteſſe?
J'aime ailleurs.

ORMENE.

Vous, Madame?

EURIDICE.

Orméne, je l'ai tû,
Tant que j'ai pû me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'Amant qui m'a charmée,
Ma flame dans mon cœur se tenoit renfermée.
L'absence & la Raison sembloient la dissiper,
Le manque d'espoir même aidoit à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, & mon devoir sévére
Le préparoit sans peine aux loix du Roi mon Pére,
Au choix qui lui plairoit: mais, ô Dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un Epoux aux yeux de cet Amant!

ORMENE.

Aux yeux de votre Amant!

EURIDICE.

Il est temps de te dire,
Et quel malheur m'accable, & pour qui je soûpire.
Le mal qui s'évapore en devient plus leger,
Et le mien avec toi cherche à se soulager.
Quand l'avare Crassus, Chef des troupes Romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon Pére il brigua le secours,
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour Ambassadeur il prit ce Héros même,
Qui l'avoit su vanger, & rendre au Diadème.

ORMENE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour son Roi,
Et Cassius pour Rome avoit le même emploi.
Je vis de ces Etats l'orgueilleuse puissance
D'Artabase à l'envi mendier l'assistance,
Ces deux grands intérêts partager votre Cour,
Et des Ambassadeurs prolonger le sejour.

EURIDICE.

Tous deux ainsi qu'au Roi me rendirent visite,
Et j'en connus bien-tôt le different mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des Rois,
Sembloit pour complimens nous apporter des loix.
L'autre par les devoirs d'un respect légitime,
Vangeoit le sceptre en nous de ce manque d'estime.
L'amour s'en méla même, & tout son entretien
Sembla m'offrir son cœur, & demander le mien.

Il l'obtint, & mes yeux, que charmoit sa presence,
Soudain avec les siens en firent confidence.
Ces muets truchemens surent lui révéler
Ce que je me forçois à lui dissimuler,
Et les mêmes regards qui m'expliquoient sa flame,
S'instruisoient dans les miens du secret de mon ame;
Ses vœux y rencontroient d'aussi tendres desirs,
Un accord imprévu confondoit nos soûpirs;
Et d'un mot échapé la douceur hazardée,
Trouvoit l'ame en tous deux toute persuadée,

ORMENE.

Cependant est-il Roi, Madame?

EURIDICE.

Il ne l'est pas;
Mais il sait rétablir les Roïs dans leurs Etats.
Des Parthes le mieux fait d'esprit, & de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble; joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un Roi qui n'est que Roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et souffre de mes maux que j'acheve l'histoire.
L'amour sous les dehors de la civilité
Profita quelque temps des longueurs du Traité.
On ne soupçonna rien des soins d'un si grand homme;
Mais il fallut choisir entre le Parthe & Rome.
Mon Pére eut ses raisons en faveur du Romain:
J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain.
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage
On ne daigna peser, ni compter mon suffrage.
Nous fumes donc pour Rome, & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus.
Il m'en parut ému, mais il sut se contraindre.
Pour tout ressentiment il ne fit que nous plaindre,
Et comme tout son cœur me demeura soumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'Ennemis.
Que servit de flater l'espérance detruite?
Mon Pére choisit mal, on l'a vu par la suite:
Suréna fit périr l'un & l'autre Crassus,
Et sur notre Arménie Orode eut le dessus.
Il vint dans nos Etats fondre comme un tonnerre.

Hélas! j'avois prévu les maux de cette guerre,
Et n'avois pas compté parmi ces noirs succès
Le funeste bonheur que me gardoit la paix:
Les deux Rois l'ont concluë, & j'en suis la victime.
On m'améne épouser un Prince magnanime;
Car son mérite enfin ne m'est point inconnu,
Et se feroit aimer d'un cœur moins prévenu:
Mais quand ce cœur est pris, & la place occupée,
Des vertus d'un Rival en vain l'ame est frappée.
Tout ce qu'il a d'aimable importune les vœux,
Et plus il est parfait, plus il est odieux.
Cependant j'obéis, Ormene, je l'épouse,
Et de plus....

ORMENE.

Qu'auriez-vous de plus?

EURIDICE.

Je suis jalouse.

ORMENE.

Jalouse! quoi, pour comble aux maux dont je vous (plains...

EURIDICE.

Tu vois ceux que je souffre, apprens ceux que je (crains.
Orode fait venir la Princesse sa Fille,
Et s'il veut de mon bien enrichir sa Famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même (jour,
Conçoi mes déplaisirs, je t'ai dit mon amour.
C'est bien assez, ô Ciel! que le pouvoir suprême
Me livre en d'autres bras aux yeux de ce que j'aime.
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMENE.

Votre douleur, Madame, est trop ingénieuse.

EURIDICE.

Quand on a commencé de se voir malheureuse,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler;
La plus fausse apparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poison pour une ame chagrine.

ORMENE.

En ces nouveaux poisons trouvez-vous tant d'ap-(pas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'est pas?

EURI-

EURIDICE.

La Princesse est mandée, elle vient, elle est belle.
Un Vainqueur des Romains n'est que trop digne d'elle.
S'il la voit, s'il lui parle, & si le Roi le veut...
J'en dis trop, & déja tout mon cœur qui s'émeut.

ORMENE.

A soulager vos maux appliquez même étude,
Qu'à prendre un vain soupçon pour une certitude.
Songez par où l'aigreur s'en pourroit adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réussir.
N'osant voir Suréna qui régne en ma pensée,
Et qui me croit peut-être une ame intéressée,
Tu vois quelle amitié j'ai faite avec sa Sœur.
Je croi le voir en elle, & c'est quelque douceur,
Mais legére, mais foible, & qui me gêne l'ame
Par l'inutile soin de lui cacher ma flame.
Elle la sait sans doute, & l'air dont elle agit
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.
Ce Frére l'aime trop pour s'être caché d'elle.
N'en use pas de même, & sois moi plus fidelle.
Il suffit qu'avec toi j'amuse mon ennui,
Toutefois tu n'as rien à me dire de lui.
Tu ne sais ce qu'il fait, tu ne sais ce qu'il pense.
Une Sœur est plus propre à cette confiance.
Elle sait s'il m'accuse, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur;
Si du vol qu'on lui fait il m'estime complice,
S'il me garde son cœur, ou s'il me rend justice.
Je la voi, force-la, si tu peux, à parler,
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien celer.
L'oserai-je, grands Dieux! ou plûtôt le pourrai-je?

ORMENE.

L'amour, dès qu'il le veut, se fait un privilege,
Et quand de se forcer ses desirs sont lassez,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

PALMIS.

J'Apporte ici, Madame, une heureuse nouvelle.
Ce soir la Reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie, & d'un esprit content?

PALMIS.

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un Sujet à lui rendre?

EURIDICE.

Je suis trop curieuse, & devrois mieux savoir
Ce qu'aux Filles des Rois un Sujet peut devoir;
Mais de pareils Sujets sur qui tout l'Etat roule
Se font assez souvent distinguer de la foule;
Et je sai qu'il en est, qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en sai point, Madame, & ne croi pas mon Frére
Plus savant que sa Sœur en un pareil mystére.

EURIDICE.

Passons. Que fait le Prince?

PALMIS.

En véritable Amant
Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement,
Et pourroit-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite?

EURIDICE.

Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, & j'y craindrois quelque sujet d'ennui.

PAL-

PALMIS.

Et quel ennui pourroit mêler ſon amertume
Au doux & plein ſuccès du feu qui le conſume?
Quel chagrin a dequoi troubler un tel bonheur?
Le don de votre main....

EURIDICE.

La main n'eſt pas le cœur.

PALMIS.

Il eſt maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, Madame,
Et même je ne ſai s'il le ſera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais achevons, de grace, & ne déguiſons rien.
Savez-vous mon ſecret?

PALMIS.

Je ſai celui d'un Frére.

EURIDICE.

Vous ſavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?
Me hait-il? & ſon cœur juſtement irrité
Me rend-il ſans regret ce que j'ai mérité?

PALMIS.

Oui, Madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flame.

EURIDICE.

Il m'aimeroit encor!

PALMIS.

C'eſt peu de dire aimer,
Il ſouffre ſans murmure; & j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuſe ſans ceſſe.
Elle eſt Fille, & de plus, dit-il, *elle eſt Princeſſe.*
Je ſai les droits d'un Pére, & connois ceux d'un Roi.
Je ſai de ſes devoirs l'indiſpenſable loi;
Je ſai quel rude joug dès ſa plus tendre enfance
Impoſent à ſes vœux ſon rang & ſa naiſſance.
Son cœur n'eſt pas exempt d'aimer, ou de haïr;
Mais qu'il aime, ou haïſſe, il lui faut obéir.
Elle m'a tout donné ce qui dépendoit d'elle,
Et ma reconnoiſſance en doit être éternelle.

EURIDICE.

Ah! vous redoublez trop par ce diſcours charmant

Ma haine pour le Prince, & mes feux pour l'Amant.
Finissons-le, Madame: en ce malheur extrême,
Plus je hais, plus je souffre, & souffre autant que (j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien.
Je sai votre secret, sachez aussi le mien.
Vous n'êtes pas la seule à qui la Destinée
Prépare un long supplice en ce grand hymenée:
Le Prince....

EURIDICE.

Au nom des Dieux ne me le nommez pas.
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'est que trop duë
Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vuë.

PALMIS.

Eh bien, ce Prince donc qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir,
Ce Prince qui vous aime, il m'aimoit.

EURIDICE.

L'infidelle!

PALMIS.

Nos vœux étoient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimois.

EURIDICE.

Et l'ingrat brise des nœuds si doux!

PALMIS.

Madame, est-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Est-il vœux, ni sermens qu'ils ne vous sacrifient?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le justifient,
Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant...

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, Madame, en le perdant.
Et le bien d'être libre aisément vous console
De ce qu'a d'injustice un manque de parole;
Mais je deviens esclave, & tels sont mes malheurs,
Q'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ail- (leurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?

Vous

Vous perdez votre Amant, mais son cœur vous demeure ;
Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enléve tout son cœur.
Ma conquête m'échape où les vôtres grossissent.
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent;
Votre Empire s'augmente où se détruit le mien ;
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes,
Rétablissez vos loix sur les plus grandes têtes,
J'en serai peu jalouse, & préfére à cent Rois
La douceur de ma flame, & l'éclat de mon choix.
La main de Suréna vaut mieux qu'un Diadème.
Mais dites-moi, Madame, est-il bien vrai qu'il m'aime?
Dites, & s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juste Ciel ! à le voir déja mon cœur soûpire.
Amour, sur ma vertu prens un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur : votre présence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les delices,
Ne sauroit plus m'offrir que de nouveaux supplices.
Osez-vous l'ignorer, & lors que je vous voi,
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour soûpirer ensemble?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble,
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hazardez plus à des soûpirs honteux.

SURENA.

Je sai ce qu'à mon cœur coûtera votre vuë ;
Mais

Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tuë.
Madame, l'heure approche, & demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi.
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie.
Pardonnez à l'amour qui vous le sacrifie,
Et souffrez qu'un soûpir exhale à vos genoux,
Pour ma derniére joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, Seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soûpir qui tranchera vos jours
Ne tranche aussi des miens le déplorable cours?
Vivez, Seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende long-temps justice.
Le trépas à vos yeux me sembleroit trop doux,
Et je n'ai pas encor assez souffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume.
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une foiblesse
A cette douloureuse & fatale tendresse?
Vous pourriez-vous, Seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant, par un bonheur leger?

SURENA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un miserable,
Qu'après tant de faveurs son amour même accable?
Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane: exprès on l'a mandée;
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée:
N'ajoûtez point, Seigneur, à des malheurs si grands,
Celui de vous unir au sang de mes Tyrans,
De remettre en leur main le seul bien qui me reste,
Votre cœur; un tel don me seroit trop funeste.
Je veux qu'il me demeure, & malgré votre Roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SU-

SURENA.

Plein d'un amour si pur, & si fort que le nôtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime, & vous perds. Après cela, Madame,
Seroit-il quelque hymen que pût souffrir mon ame?
Seroit-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un Amant qui vous étoit si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver sous le Ciel quelque chose d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'est pas là de vous, Seigneur, ce que je veux.
A la Postérité vous devez des Neveux,
Et ces illustres Morts dont vous tenez la place,
Ont assez mérité de revivre en leur race.
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrois à forfait,
Qu'il m'en fût échapé le plus leger souhait.

SURENA.

Que tout meure avec moi, Madame. Que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres Aïeux, la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces Neveux, qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les deshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette sorte de vie est bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je suis jalouse, & mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontez du Roi.
Mandane aura toûjours un plein droit de vous plaire.
Ce sera l'épouser, que de le pouvoir faire,
Et ma haine sans cesse aura dequoi trembler,
Tant que par-là mes maux pourront se redoubler.

Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifference ;
Mais par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir. (vrage,
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ou-
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le régle, & qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur, & de votre destin.
Que Mandane, en dépit de l'espoir qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux Rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix.
Et n'apprehendez point d'en regretter la perte.
Il n'est Cour sous les Cieux qui ne vous soit ouverte,
Et par-tout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les Filles de Roi ne vous manqueront pas.

SURENA.

Quand elles me rendroient Maître de tout un Mon- (de,
Absolu sur la Terre, & souverain sur l'Onde,
Mon cœur....

EURIDICE.

N'achevez point ; l'air dont vous commencez
Pourroit à mon chagrin ne plaire pas assez,
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURENA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi ? Que ne puis-je, hélas !
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas !
Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même !
Mais adieu, je m'égare.

SURENA.

Où dois-je recourir,
O Ciel ! s'il faut toûjours aimer, souffrir, mourir ?

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

PACORUS, SURENA.

PACORUS.

Surena, votre zèle a trop servi mon Pére,
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincére;
Et si près d'un hymen qui doit m'être assez (doux,
Je mets ma confiance, & mon espoir en vous.
Palmis avec raison de cet hymen murmure;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure,
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds,
Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses,
Il est des Rois pour elle, & pour vous des Princesses;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du Prince, ni du Roi.

SURENA.

Cessez de me traiter, Seigneur, en mercénaire.
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire,
La gloire m'en suffit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je sai ce que je dois, quand on fait ce qu'on doit;
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,
Le mien se satisfait, alors qu'il récompense.
J'épouse une Princesse, en qui les doux accords
Des graces de l'esprit avec celles du corps,
Forment le plus brillant & plus noble assemblage,
Qui puisse orner une ame, & parer un visage.
Je n'en dis que ce mot, & vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connoissez.
Cette Princesse donc, si belle, si parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plûtôt, que ses vœux
N'ail-

N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vuë, & qu'un devoir fidelle
A tenu si long-temps près de son Pére & d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette Cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURENA.

Je la voiois Seigneur, mais pour gagner son Pére;
C'étoit tout mon emploi, c'étoit ma seule affaire;
Et je croiois par elle être sûr de son choix:
Mais Rome, & son intrigue eurent le plus de voix.
Du reste, ne prenant intérêt à m'instruire,
Que de ce qui pouvoit vous servir, ou vous nuire,
Comme je me bornois à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pû voir.
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle étoit réservée,
J'aurois pris d'autres soins, & plus examiné;
Mais j'ai suivi mon ordre, & n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi! de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?
Par aucune Ambassade on ne l'a demandée?
Aucun Prince auprès d'elle, aucun digne Sujet
Par ses attachemens n'a marqué de projet?
Car il vient quelquefois du milieu des Provinces
Des Sujets en nos Cours qui valent bien des Princes,
Et par l'Objet présent les sentimens émus
N'attendent pas toûjours des Rois qu'on n'a point vus.

SURENA.

Durant tout mon sejour, rien n'y blessoit ma vuë.
Je n'y rencontrois point de visite assiduë,
Point de devoirs suspects, ni d'entretiens si doux,
Que, si j'avois aimé, j'en dusse être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur?

PACORUS.

Plus je la voi, plus j'y voi de contrainte.
Elle semble, aussi-tôt que j'ose en approcher,
Avoir je ne sai quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait jusqu'ici demandé de remise;
Mais ce n'est pas m'aimer, ce n'est qu'être soumise,

Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens, ne part que du devoir.

SURENA.

N'en appréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encor au seul nom d'hyménée,
Pleine de son Païs, pleine de ses Parens,
Il lui passe en l'esprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il semble à la voir, que son chagrin s'applique
A braver par dépit l'allegresse publique.
Inquiéte, rêveuse, insensible aux douceurs
Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs.

SURENA.

Tout cessera, Seigneur, dès que sa foi reçuë
Aura mis en vos mains la main qui vous est duë.
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute sa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'est beaucoup hazarder que de prendre assurance
Sur une si legére & douteuse esperance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de singulier,
Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne,
Esclave dédaigneux d'une odieuse foi,
Qui n'est pour toute chaîne attaché qu'à sa foi?
Pour faire aimer ses loix l'hymen ne doit en faire,
Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne sans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que sera-ce, grands Dieux! si toute ma tendresse
Rencontre un souvenir plus cher à ma Princesse,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre Objet il soûpire en mes bras?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURENA.

Seigneur, je l'apperçoi, l'occasion est belle;
Mais si vous en tirez quelque éclaircissement,
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous?

PA-

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre;
Je croi m'aimer assez, pour ne la pas contraindre;
Mais tel chagrin aussi pourroit me survenir,
Que je l'épouserois afin de la punir.
Un Amant dédaigné souvent croit beaucoup faire,
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfére.
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir.
J'aurois peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

Quoi, Madame, venir vous-même à ma rencon(tre!
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allois chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse, & ne peut reculer.

PACORUS.

Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées,
Et songez qu'il est temps de m'ouvrir vos pensées,
Vous vous abuseriez à les plus retenir.
Je vous aime, & demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous?

EURIDICE.

Oui, Seigneur, & ma main vous est sûre.

PACORUS.

C'est peu que de la main, si le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourroit causer le murmure du mien,
S'il murmuroit si bas, qu'aucun n'en apprît rien?

PACORUS.

Ah! Madame, il me faut un aveu plus sincére.

EURIDICE.

Epousez-moi, Seigneur, & laissez-moi me taire.
Un pareil doute offense, & cette liberté
S'attire quelquefois trop de sincérité.

PACORUS.

C'est ce que je demande, & qu'un mot sans contrain(te
Justifie aujourd'hui mon espoir, ou ma crainte.

Ah!

Ah! si vous connoissiez ce que pour vous je sens!

EURIDICE.

Je ferois ce que font les cœurs obéissans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flame,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, Madame:
Vous me feriez justice, & prendriez plaisir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un desir.
Vous me diriez sans cesse, *Oui, Prince, je vous aime,*
Mais d'une passion, comme la vôtre, extrême.
Je sens le meme feu, je fais les memes vœux;
Ce que vous souhaitez est tout ce que je veux;
Et cette illustre ardeur ne sera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, Seigneur, un langage si doux,
Il faudroit qu'en amour j'en susse autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur soûpire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ses feux n'est jamais importun,
Et si vous l'ignorez, vous n'en sentez aucun.

EURIDICE.

Suppléez-y, Seigneur, & dites-vous vous-même
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime.
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien;
J'avoûrai tout, pourvu que je n'en dise rien.

PACORUS.

Ce langage est bien clair, & je l'entens sans peine.
Au defaut de l'amour auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire, & des yeux si charmans...

EURIDICE.

Seigneur, sachez pour vous quels sont mes senti-(mens.
Si l'amitié vous plaît, si vous aimez l'estime,
A vous les refuser je croirois faire un crime.
Pour le cœur, si je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'apperçoi point qu'il soit encor à vous.

PACORUS.

Ainsi donc ce Traité qu'ont fait les deux Couronnes...

EURIDICE.

S'il a pu l'une à l'autre engager nos personnes,
Au seul don de la main son droit est limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'est sans vous le devoir, que je fais mon possible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus sensible.
Je ne sai si le temps l'y pourra disposer;
Mais qu'il le puisse, ou non, vous pouvez m'épouser.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, Madame,
Dans ces tristes froideurs dont vous paiez ma flame,
Quelque autre amour plus fort....

EURIDICE.

Qu'osez-vous demander,
Prince?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Est-ce un aveu qui puisse échaper à ma bouche?

PACORUS.

Il est tout échapé, puisque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non;
Et pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponse avec joie eût suivi la demande.
Madame, ce qu'on fait sans honte & sans remords,
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts,
Et sans que la rougeur au visage nous monte...

EURIDICE.

Ah! ce n'est point pour moi que je rougis de honte!
Si j'ai pu faire un choix, je l'ai fait assez beau
Pour m'en faire un honneur jusque dans le tombeau;
Et quand je l'avoûrai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'osez demander
Ce qu'on doit avoir peine à se persuader;
Et je ne comprens point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Deviez sur ce point craindre de trop savoir.

PA-

PACORUS.

Mais il est fait ce choix qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystere?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais si vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

PACORUS.

Eh bien, Madame, eh bien, sachons, quoi qu'il en (coûte,
Quel est ce grand Rival qu'il faut que je redoute.
Dites, est-ce un Héros? est-ce un Prince, est-ce un Roi?

EURIDICE.

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte.
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudroit que par-tout on l'estimât de même;
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'est en dire beaucoup.

EURIDICE.

Apprenez davantage;
Et sachez que l'effort où mon devoir m'engage,
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous étoit sûr, je veux dire ma main.
Ne vous la promettez qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura dissipé cette flame,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux
Se sera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'est par mon propre aveu qu'on a pris la journée.
J'en sai la conséquence, & différe à regret:
Mais puisque vous m'avez arraché mon secret,
Il n'est ni Roi, ni Pére, il n'est priére, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur n'ose endédire.
C'est ce qu'il n'est plus temps de vous dissimuler,
Seigneur, & c'est le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontez, Madame, ajoûtez une grace,
Et du moins attendant que cette ardeur se passe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux Amant
Qui sur tant de vertu regne si puissamment,
Par quelles qualitez il a pu la surprendre.

EURIDICE.

Ne me pressez point tant, Seigneur, de vous l'ap- (prendre.
Si je vous l'avois dit....

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne m'empêcheroit de lui donner la main.

PACORUS.

Il est donc en ces lieux, Madame?

EURIDICE.

Il y peut être,
Seigneur, si déguisé qu'on ne le peut connoître.
Peut-être en Domestique est-il auprès de moi.
Peut-être s'est-il mis de la maison du Roi.
Peut-être chez vous-même il s'est réduit à feindre.
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir;
Et plus que tout encor, craignez de trop savoir.
J'en dis trop, il est temps que ce discours finisse.
A Palmis que je voi rendez plus de justice,
Et puissent de nouveau ses attraits vous charmer,
Jusqu'à ce que le temps m'apprenne à vous aimer.

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

MAdame, au nom des Dieux ne venez pas vous plaindre.
On me donne sans vous assez de gens à craindre,
Et je serois bien-tôt accablé de leurs coups,
N'étoit que pour asyle on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, Madame, & cette joie...

PAL-

PALMIS.

Que n'y revenez-vous sans que l'on vous renvoie ?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défére ?

PALMIS.

Non, ce n'est qu'un dépit qu'il cherche à satisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il si peu d'honneur, qu'on ne le compte à rien ?

PALMIS.

Depuis qu'il est honteux d'aimer un infidelle,
Que ce qu'un mépris chasse un coup d'œil le rappelle,
Et que les inconstans ne donnent point de cœurs
Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le suis, je l'avouë, & mérite la honte
Que d'un retour suspect vous fassiez peu de compte.
Montrez-vous généreuse, & si mon changement
A changé votre amour en vif ressentiment,
Immolez un courroux si grand, si légitime,
A la juste pitié d'un si malheureux crime.
J'en suis assez puni sans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime est grand, mais j'ai de la bonté.
Je sai ce qu'à l'Etat ceux de votre naissance,
Tout Maîtres qu'ils en sont, doivent d'obéissance.
Son intérêt chez eux l'emporte sur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, Madame, souffrez que je vous desabuse.
Je ne mérite point l'honneur de cette excuse.
Ma légéreté seule a fait ce nouveau choix ;
Nulles raisons d'Etat ne m'en ont fait de loix,
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage.
J'ai pris plaisir à l'être, & plus mon crime est noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS.

Entre Amans qu'un changement sépare,
Le crime est oublié si-tôt qu'on le répare.
Et bien qu'il vous ait plû, Seigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites-moi grace entiére, & songez à me rendre
Ce qu'un amour si pur, ce qu'une ardeur si tendre..

PALMIS.

Donnez-moi donc, Seigneur, vous-même quelque (jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour,
Et s'il est un moien...

PACORUS.

S'il en est? oui, Madame,
Il en est de fixer tous les voeux de mon ame,
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il est pour m'arrêter sous un si doux empire
Un office à me rendre, un secret à me dire.
La Princesse aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel Rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence.
Tirez-moi de ce doute, & recevez ma foi,
Qu'autre que vous jamais ne régnera sur moi.

PALMIS.

Quel gage en est-ce, hélas! qu'une foi si peu sûre?
Le Ciel la rendra-t-il moins sujette au parjure,
Et ces liens si doux que vous avez brisez,
A briser de nouveau seront-ils moins aisez?
Si vous voulez, Seigneur, rappeller mes tendresses,
Il me faut des effets, & non pas des promesses;
Et cette foi n'a rien qui me puisse ébranler,
Quand la main seule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main seule en a droit! Quand cent troubles m'a- (gitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me sollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Helas! suis-je en état de vous donner la main?

PALMIS.

Et moi, sans cette main, Seigneur, suis-je maîtresse

De

De ce que m'a daigné confier la Princeſſe,
Du ſecret de ſon cœur? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre un autre vous-même, & le ſeul hymenée
Peut rompre le ſilence où je ſuis enchaînée.

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus!

PALMIS.

Je voudrois le pouvoir;
Mais pour ne plus aimer, que ſert de le vouloir?
J'ai pour vous trop d'amour, & je le ſens renaître,
Et plus tendre, & plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais ſi...

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce Rival.

PALMIS.

Me préſerve le Ciel de vous aimer ſi mal!
Ce ſeroit vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles.

PACORUS.

Que m'importe, & qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour appui?
Quel qu'il ſoit, ce Rival, il ſera ſeul à plaindre.
Le Vainqueur des Romains n'a point de Rois à craindre.

PALMIS.

Je le ſai, mais, Seigneur, qui vous peut engager
Aux ſoins de le punir, & de vous en vanger?
Quand ſon grand cœur charmé d'une belle Princeſſe
En a ſu mériter l'eſtime, & la tendreſſe,
Quel Dieu, quel bon Génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimeroit à brûler?
A quels traits ce Rival a-t-il dû le connoître,
Reſpecter de ſi loin des feux encore à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos deſtins plus que vous n'en ſaviez?
S'il a vu la conquête à ſes vœux expoſée,
S'il a trouvé du cœur la ſympathie aiſée,
S'être emparé du bien où vous n'aſpiriez pas,
Eſt-ce avoir fait des vols, & des aſſaſſinats?

PACORUS.

Je le voi bien, Madame, & vous, & ce cher Frére,

Abondez en raisons pour cacher le mystere.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien.
Aussi votre intérêt est préférable au mien,
Rien n'est plus juste, mais...

PALMIS.

Seigneur...

PACORUS.

Adieu, Madame,
Je vous fais trop jouïr des troubles de mon ame.
Le Ciel se lassera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il sera quatre heu-(reux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.



SILLACE.

JE l'ai vu par votre ordre, & voulu par (avance
Pénétrer le secret de son indifference.
Il m'a paru, Seigneur, si froid, si re-(tenu...
Mais vous en jugerez quand il sera (venu.
Cependant je dirai que cette retenuë
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenuë,
Que ce calme paroit assez prémédité,
Pour ne répondre pas de sa tranquilité;
Que cette indifference a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter!
Un Roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter!
Un service au dessus de toute recompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense.
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat;
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
Et l'excès de son poids fait pancher vers la haine.

Su-

Suréna de l'exil lui seul m'a rappellé.
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avoit volé,
Mon Sceptre; de Crassus il vient de me defaire.
Pour faire autant pour lui, quel don puis-je lui faire?
Lui partager mon Trône? il seroit tout à lui,
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles;
Quand j'invoquois mes Dieux, il gagnoit des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en paier par ses mains;
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pése, & son nom m'importune.
Qu'un Monarque est heureux, quand parmi ses Sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au dessus de sa gloire il n'y connoit personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa Couronne!

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexitez,
La saine politique a deux extrémitez.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un Gendre.
Puissant par sa fortune, & plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre Roi,
Si dans les differends que le Ciel vous peut faire,
Une Femme l'entraîne au parti de son Pére,
Que vous servira lors, Seigneur, d'en murmurer?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assûrer.
Il n'est point de milieu.

ORODE.

Ma pensée est la vôtre:
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre?
Pour prix de ses hauts faits, & de m'avoir fait Roi,
Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi.
Ne m'en parlez jamais; que tout l'Etat périsse,
Avant que jusque-là ma vertu se ternisse,
Avant que je défére à ces raisons d'Etat,
Qui nommeroient justice un si lâche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage,
Quand sa gloire, Seigneur, vous donnoit tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois,
Et lui laisser matiére à de plus grands exploits?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voiois des Romains la valeur éclatante,
Et croiant leur défaite impossible sans moi,
Pour me la préparer, je fondis sur ce Roi.
Je crus qu'il ne pourroit à la fois se défendre
Des fureurs de la guerre, & de l'offre d'un Gendre,
Et que par tant d'horreurs son Peuple épouvanté
Lui feroit mieux goûter la douceur d'un Traité;
Tandis que Suréna, mis aux Romains en bute,
Les tiendroit en balance, ou craindroit pour sa chûte,
Et me réserveroit la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réussis à l'un, & conclus l'alliance;
Mais Surena Vainqueur prévint mon espérance.
A peine d'Artabase eus-je signé la Paix,
Que j'appris Crassus mort, & les Romains défaits.
Ainsi d'une si haute, & si prompte victoire,
J'emporte tout le fruit, & lui toute la gloire,
Et beaucoup plus heureux que je n'aurois voulu,
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie & l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes;
Et quand tous mes Voisins tremblent pour leurs Etats,
Je ne les fais trembler que par un autre bras. (que
J'en tremble enfin moi-même, & pour remède uni-
Je n'y voi qu'une basse & dure Politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de Rois,
Se doit voir d'un Sujet le rebut, ou le choix.

SILLACE.

Le rebut! vous craignez, Seigneur, qu'il la refuse!

ORODE.

Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,
Et que rempli qu'il est d'une juste fierté,

Il

Il n'écoute son cœur, plus que ma volonté?
Le voici, laissez-nous

SCENE II.

ORODE, SURENA.

ORODE.

Suréna, vos services
(Qui l'auroit osé croire!) ont pour moi des supplices,
J'en ai honte, & ne puis assez me consoler
De ne voir aucun don qui les puisse égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnoissance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance;
Et s'il en est un prix dont vous fassiez état,
Donnez-moi les moiens d'être un peu moins ingrat.

SURENA.

Quand je vous ai servi, j'ai reçu mon salaire,
Seigneur, & n'ai rien fait qu'un Sujet n'ait dû faire.
La gloire m'en demeure, & c'est l'unique prix,
Que s'en est proposé le soin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plait Seigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un Roi, dont l'ame est toute grande.
La plus haute vertu peut faire de faux pas.
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas.
Gardez-moi des bontez toujours prêtes d'éteindre
Le plus juste courroux que j'aurois lieu d'en craindre,
Et si...

ORODE.

Ma gratitude oseroit se borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point? & j'attendrois un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon estime?
Le Ciel m'est plus propice, & m'en trouve un moien,
Par l'heureuse union de votre sang au mien.
D'avoir tant fait pour moi ce sera le salaire.

SURENA.

J'en ai flaté long-temps un espoir téméraire,
Mais puisqu'enfin le Prince....

ORODE.

Il aima votre Sœur,
Et le bien de l'Etat lui dérobe son cœur.
La paix de l'Armenie à ce prix est jurée;
Mais l'injure aisément peut être reparée. (main
J'y sai des Rois tout prêts, & pour vous dès de-
Mandane que j'attens vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis des Destinées,
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURENA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler;
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirois, Seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette Princesse un trône digne d'elle;
Que l'inégalité de mon destin au sien
Ravaleroit son sang sans élever le mien;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor Sujet, & la rendroit Sujette;
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de Rois à naître, il naîtroit des Sujets.
De quel œil voulez-vous, Seigneur, qu'elle me don-
Une main refusée à plus d'une Couronne, (ne
Et qu'un si digne Objet des vœux de tant de Rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix?
Que de mépris pour moi! que de honte pour elle!
Non, Seigneur, croiez-en un Serviteur fidelle.
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du Prince avec ma Sœur.
Ne le mêlez, Seigneur, au sang de vos Ancêtres,
Qu'afin que vos Sujets en reçoivent des Maîtres.
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-temps vê-
Pour attendre ces Rois du sang de leur vaincu. (cu,
Si vous ne le savez, tout le Camp en murmure.
Ce n'est qu'avec dépit que le Peuple l'endure.
Quelles loix eût pu faire Artabase vainqueur
Plus rudes, disent-ils, même à des gens sans cœur?
Je les fais taire; mais, Seigneur, à le bien prendre,
C'étoit moins l'attaquer, que lui mener un Gendre,
Et si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette Paix.

ORO-

ORODE.

Eſt-ce dans le deſſein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête,
Et de leurs vains ſouhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis Reine avec plus de hauteur?
Il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit ſon Maître, & triomphe de Rome;
Mais ſous le Ciel tout change, & les plus valeureux
N'ont jamais ſureté d'être toûjours heureux.
J'ai donné ma parole, elle eſt inviolable.
Le Prince aime Euridice autant qu'elle eſt aimable,
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
Contre ce que Phradate oſera contre lui;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à ſon tour de Phradate,
Cet eſprit turbulent, & jaloux du pouvoir,
Quoi que ſon Frére....

SURENA.

Il ſait que je ſai mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un Tyran....

ORODE.

Ces actions ſont belles;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma Fille à dédaigner?

SURENA.

La dédaigner, Seigneur, quand mon zèle fidelle
N'oſe me regarder que comme indigne d'elle!
Oſez me diſpenſer de ce que je vous doi,
Et pour la mériter je cours me faire Roi.
S'il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme
Qui rétablit ſon Maître, & triomphe de Rome,
Sur quels Rois aiſément ne pourrai-je emporter,
En faveur de Mandane, un Sceptre à la doter?
Preſcrivez-moi, Seigneur, vous-même une conquête,
Dont en prenant ſa main je couronne ſa tête;
Et vous direz après ſi c'eſt la dédaigner,
Que vouloir ou me perdre, ou la faire régner.
Mais je ſuis né Sujet, & j'aime trop à l'être,
Pour hazarder mes jours que pour ſervir mon Maître,

Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par son hymen le pur sang de son Roi.

ORODE.

Je n'examine point si ce respect déguise,
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous êtes mon Sujet, mais un Sujet si grand,
Que rien n'est mal-aisé quand son bras l'entreprend.
Vous possedez sous moi deux Provinces entiéres,
De Peuples si hardis, de Nations si fiéres,
Que sur tant de Vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité.
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidelle,
Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle.
Vous avez tant de nom, que tous les Rois voisins
Vous veulent comme Orode unir à leurs destins.
La Victoire chez vous passée en habitude,
Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude.
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous.
Le nombre est peu commun pour un train domestique.
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous saurois croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchainent le devoir.

SURENA.

Par quel crime, Seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance?
Si mon cœur, si mon bras pouvoit être gagné,
Mitradate, & Crassus n'auroient rien épargné.
Tous les deux....

ORODE.

Laissons-là Crassus, & Mitradate.
Surena, j'aime à voir que votre gloire éclate.
Tout ce que je vous dois, j'aime à le publier;
Mais quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
Si le Ciel par vos mains m'a rendu cet Empire,
Je sai vous épargner la peine de le dire;
Et s'il met votre zèle au dessus du commun,
Je n'en suis point ingrat, craignez d'être importun.

SURENA.

Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages

Si les loix du devoir sont de trop foibles gages,
En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes loix,
Qu'avoir une Sœur Reine, & des Neveux pour Rois?
Mettez mon sang au trône, & n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres,
Que tout cet Univers, que tout notre avenir,
Ne trouve aucune voie à les en desunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée,
Et rendrai-je aux Romains, qui voudront me braver,
Un Ami que la Paix vient de leur enlever?
Si le Prince renonce au bonheur qu'il espére,
Que dira la Princesse, & que fera son Pére?

SURENA.

Pour son Pére, Seigneur, laissez-m'en le souci,
J'en répons, & pourrois répondre d'elle aussi.
Malgré la triste Paix que vous avez jurée,
Avec le Prince même elle s'est déclarée;
Et si je puis vous dire avec quels sentimens
Elle attend à demain l'effet de vos sermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui?

SURENA.

C'est ce qu'elle aime à taire:
Du reste, son amour n'en fait aucun mystére,
Et cherche à reculer les effets d'un Traité,
Qui fait tant murmurer votre Peuple irrité.

ORODE.

Est-ce au Peuple, est-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour lui donner des Rois, quel sang je dois élire?
Et pour voir dans l'Etat tous mes ordres suivis,
Est-ce de mes Sujets que je dois prendre avis?
Si le Prince à Palmis veut rendre sa tendresse,
Je consens qu'il dédaigne à son tour la Princesse,
Et nous verrons après quel remede apporter
A la division qui peut en résulter.
Pour vous, qui vous sentez indigne de ma Fille,
Et craignez par respect d'entrer en ma Famille,

Choi-

Choisissez un parti qui soit digne de vous,
Et qui sur-tout n'ait rien à me rendre jaloux.
Mon ame avec chagrin sur ce point balancée
En veut, & dès demain, être débarrassée.

SURENA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORENA.

Que vous aimiez, ou non,
Faites un choix vous-même, ou souffrez-en le don.

SURENA.

Mais si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir hon- (te,
Du secret de mon cœur puis-je vous rendre compte?

ORODE.

A demain, Suréna; s'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen, avec, ou sans amour.
Cependant allez voir la Princesse Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez son caprice,
Et ne m'obligez point à faire à ses appas
Un compliment de Roi, qui ne lui plairoit pas.
Palmis vient par mon ordre, & je veux en apprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SUréna m'a surpris, & je n'aurois pas dit
Qu'avec tant de valeur on eût eu tant d'esprit;
Mais moins on le prévoit, & plus cet esprit brille.
Il trouve des raisons à refuser ma Fille,
Mais fortes, & qui même ont si bien succedé,
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.
Savez vous ce qu'il aime? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,
Sans quelque Objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses Rois.

PALMIS.

J'ai cru qu'il n'aimoit rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;
Mais la Princesse avouë, & hautement, qu'elle aime.

Vous

Vous êtes son Amie, & savez quel Amant
Dans un cœur qu'elle doit régne si puissamment.

PALMIS.

Si la Princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi....

ORODE

Je croiois qu'elle pût se rompre pour un Roi,
Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévére,
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire.
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah! pour mes sentimens je vous les dirai tous!
J'aime ce que j'aimois, & n'ai point changé d'ame.
Je n'en fais point secret.

ORODE.

L'aimer encor, Madame!
Aiez-en quelque honte, & parlez-en plus bas.
C'est foiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, Seigneur, à son Prince attacher sa tendresse,
C'est une grandeur d'ame, & non une foiblesse,
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter,
N'a rien d'assez honteux, pour ne s'en point vanter.
J'en ferai toûjours gloire, & mon ame charmeé
De l'heureux souvenir de m'être vuë aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux,
Qu'alluma son mérite, & l'offre de ses vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez-vous Il est des Rois, Madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une si belle flame.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce seroit m'éloigner,
Et me faire un exil sous ombre de régner:
Je veux toûjours le voir cet ingrat qui me tuë,
Non pour le triste bien de jouir de sa vuë,
Cette fausse douceur est au-dessous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un Roi:
Mais il est des plaisirs, qu'une Amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidelle, inquiet, alarmé

D'un

D'un Rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime,
Et ne me regarder dans ce chagrin profond
Que le remords en l'ame, & la rougeur au front.
De mes bontez pour lui l'impitoiable image
Qu'imprimera l'amour sur son pâle visage,
Insultera son cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes soûpirs rappelleront les siens;
Mais qui ne serviront qu'à lui faire connoître
Qu'il pouvoit être heureux, & ne sauroit plus l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi,
Et pour tout dire ensemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aspire.
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire.
Voilà tous les plaisirs que j'espére à le voir,
Et tous les sentimens que vous vouliez savoir.

ORODE.

C'est bien traiter les Rois en personnes communes,
Qu'attachent à leur rang ces gênes importunes:
Comme si pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le Trône avec eux l'amour pouvoit monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des Princes,
Qui soient l'appui du Sceptre, & l'espoir des Provinces.
C'est-là qu'est notre force, & dans nos grands destins
Le manque de Vengeurs enhardit les Mutins.
Du reste, en ces grands nœuds l'Etat qui s'interesse
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendresse.
La seule Politique est ce qui nous émeut;
On la suit, & l'amour s'y mêle comme il peut.
S'il vient, on l'applaudit; s'il manque, on s'en console.
C'est dont vous pouvez croire un Roi sur sa parole.
Nous ne sommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en souci si le cœur est à nous.
Ne vous repaissez point de ces vaines chiméres,
Qui ne sont les plaisirs que des ames vulgaires,
Madame; & que le Prince ait, ou non, à souffrir,
Acceptez un des Rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez-moi, Seigneur, si mon ame alarmée
Ne veut point de ces Rois, dont on n'est point aimée.
J'ai cru l'être du Prince, & l'ai trouvé si doux,
Que le souvenir seul m'en plaît plus qu'un Epoux.

ORODE.

N'en parlons plus, Madame; & dites à ce Frére,
Qui vous est aussi cher que vous me seriez chére,
Que parmi ses respects il n'a que trop marqué....

PALMIS.

Quoi, Seigneur!

ORODE.

Avec lui je croi m'être expliqué.
Qu'il y pense, Madame, adieu.

PALMIS.

Quel triste augure!
Et que ne nous dit point cette menace obscure!
Sauvez ces deux Amans, ô Ciel, & détournez
Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnez.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORMENE, EURIDICE.

ORMENE.

OUi, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace, & j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oseroit, Orméne, on n'oseroit.

ORMENE.

Madame,
Croiez en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un Héros arrêté n'a que deux bras à lui;
Et souvent trop de gloire est un débile appui.

E u-

EURIDICE.

Je sai que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie.
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourroit....

ORMENE.

Il vous aime, & s'en est fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit?

ORMENE.

Vous & lui, c'est son crime & le vôtre.
Il refuse Mandane, & n'en veut aucune autre.
On sait que vous aimez, on ignore l'Amant.
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce sont de vrais soupçons qu'avec moi tu hazardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

PALMIS.

Madame, à chaque porte on a posé des Gardes.
Rien n'entre, rien ne sort qu'avec ordre du Roi.

EURIDICE.

Qu'importe? & quel sujet en prenez-vous d'effroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, Madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon Frére.

EURIDICE.

A quel propos trembler?
Un Roi qui lui doit tout, voudroit-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point insensible,
Que de son alliance un refus si visible....

EURIDICE.

Un si rare service a su le prévenir,
Qu'il doit récompenser avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit; mais après une pareille offense,
Il est rare qu'on songe à la reconnoissance;

Et

Et par un tel mépris le service effacé,
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.

EURIDICE.

Pour la Sœur d'un Héros, c'est être bien timide.

PALMIS.

L'Amante a-t-elle droit d'être plus intrépide?

EURIDICE.

L'Amante d'un Héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

PALMIS.

Vous vous flatez, Madame, elle a de la tendresse,
Que leur idée étonne, & leur image blesse;
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt,
Ne sauroit sans desordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque
N'est point une vertu dont le sexe se pique;
Ou s'il peut jusque-là porter la fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon Frere, on verroit quelque alar-
Il vous échaperoit un soûpir, une larme, (me,
Qui marqueroit du moins un sentiment jaloux,
Qu'une Sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux! je donne l'exemple, & l'on s'en peut dé-
fendre!
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre!
Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque
jour
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'a-
mour?
Mais j'ai tort, & la perte est pour vous moins amére.
On recouvre un Amant plus aisément qu'un Frére:
Et si je perds celui que le Ciel me donna,
Quand j'en recouvrerois, seroit-ce un Suréna?

EURIDICE.

Et si j'avois perdu cet Amant qu'on menace,
Seroit-ce un Suréna qui rempliroit sa place?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,
J'en soupire au dedans, & tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que, tout fier qu'il paroît, mon cœur n'en veut
pas croire.

Il est tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret,
Au juste & dur orgueil qu'il dément en secret.
Oui, s'il en faut parler avec une ame ouverte,
Je pense voir déja l'appareil de sa perte,
De ce Héros si cher; & ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon Amant pour conserver mon Frére,
Madame; & puis qu'enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez par politique à vous y disposer.

EURIDICE.

Mon amour est trop fort pour cette politique.
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique;
Et le Prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé; mais dût se perdre tout,
Je me tiendrai parole, & j'irai jusqu'au bout.

PALMIS.

Ainsi donc vous voulez que ce Héros périsse?

EURIDICE.

Pourroit-on en venir jusqu'à cette injustice!

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le Prince, il n'est plus sa victime.
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, Madame, & ne m'en dise rien:
Ou si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer, que ma haine cessée
Vers l'amour de son Frére ait tourné ma pensée.
Resolvez-le vous-même à me desobéir.
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr.
A force de raisons faites-m'en un rebelle.
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidelle;
Par pitié, par tendresse, appliquez tous vos soins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins.
J'acheverai le reste. A quelque point qu'on aime,

Quand

Quand le feu diminuë, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le Prince vient, Madame, & n'a pas grand besoin
Dans son amour pour vous d'un odieux témoin.
Vous pourrez mieux sans moi flater son espérance,
Mieux en notre faveur tourner sa déférence;
Et ce que je prévoi me fait assez souffrir,
Sans y joindre les voeux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE, ORMENE.

EURIDICE.

Est-ce pour moi, Seigneur, qu'on fait garde à vos portes?
Pour assurer ma fuite ai-je ici des escortes?
Ou si ce grand hymen pour ses derniers apprêts...

PACORUS.

Madame, ainsi que vous chacun a ses secrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence
Observent par votre ordre un généreux silence.
Le Roi suit votre exemple; & si c'est vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine est souvent sujet à se méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je sais à qui m'en prendre;
Et comme votre amour n'est que trop évident,
Si je n'en sai l'Objet, j'en sai le Confident.
Il est le plus coupable: un Amant peut se taire;
Mais d'un Sujet au Roi c'est crime qu'un mystére.
Qui connoit un obstacle au bonheur de l'Etat,
Tant qu'il le tient caché, commet un attentat.
Ainsi ce Confident... Vous m'entendez, Madame,
Et je voi dans les yeux ce qui se passe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié,
Et je lui doi, Seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce sentiment est juste, & même je veux croire

Qu'un

Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, Madame, & cette émotion
N'ont-ils rien de plus fort que la compassion?
Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,
Qu'une pitié si prompte en sa faveur vous presse,
Un si cher Confident ne fait-il point douter
De l'Amant, ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe?& quel besoin de les confondre ensem-(ble,
Quand ce n'est que pour vous après tout que je trem-(ble?

PACORUS.

Quoi! vous me menacez moi-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour...

EURIDICE.

Je m'emporte, & m'aveugle un peu moins qu'on ne (pense.
Pour l'avouër vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'Epoux.
Ma main ne sauroit être, & ne sera qu'à vous;
Mes vœux y sont déja, tout mon cœur y veut être.
Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître;
Et si pour s'y réduire, il me fait différer,
Cet Amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne serai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même.
Mais s'il faut que le temps m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, Seigneur, & c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressez.
J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'Univers détester votre nom,
Et que vous ne vouliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable & noire ingratitude.
Pourrois-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi,
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne,

Tou-

Toute fumante encor du sang qui vous la donne,
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'auriez point de mains ?
Si Crassus est défait, Rôme n'est pas détruite.
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite.
De nouveaux escadrons leur font enfler le cœur,
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une Destinée,
Qui se doit bien-tôt voir à la vôtre enchaînée,
Et deviendroit infame à se vouloir unir
Qu'à des Rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un Pére a promis;
L'Amant, le Confident n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres respects d'une flame si pure,
Ces assidus respects, qui sans cesse bravez
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez;
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que souffre....

EURIDICE.

Et moi, suis-je insensible ?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats ?
Seigneur, je suis aimée, & vous ne l'êtes pas;
Mon devoir vous prépare un assuré remède,
Quand il n'en peut souffrir au mal qui me posséde;
Et pour finir le vôtre il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame; & si le Roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un Monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie est en ses mains, & de son grand courage
Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous alarmez
Que pour la sureté de ce que vous aimez.
Le Roi sait votre foible, & le trouble que porte
Le péril d'un Amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'est mon foible, il est vrai; mais si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, & pourrois le mettre en son plein jour.
Ce grand Roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ses ordres avec joie.
Pensez-y mieux, de grace, & songez qu'au besoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce prémier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaine,
Et tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit long-temps du joug qu'il a brisé.

PACORUS.

Madame....

EURIDICE.

Après cela, Seigneur, je me retire;
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laisse achever avec mon Confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURENA.

PACORUS.

Suréna, je me plains, & j'ai lieu de me plaindre.

SURENA.

De moi, Seigneur?

PACORUS.

De vous. Il n'est plus temps de feindre.
Malgré tous vos détours on sait la vérité,
Et j'attendois de vous plus de sincérité,
Moi qui mettois en vous ma confiance entiére,

Et

Et ne voulois souffrir aucune autre lumiére.
L'amour dans sa prudence est toûjours indiscret,
A force de se taire il trahit son secret;
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.
Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.

SURENA.

Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur; mais après tout, j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refusez Mandane avec tant de respect,
Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît, vos raisons étoient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes;
Mais ces honnêtetez ne font pas moins rougir.
Il falloit tout promettre, & la laisser agir.
Il falloit espérer de son orgueil sévére
Un juste desaveu des volontez d'un Pére,
Et l'aigrir par des vœux si froids, si mal conçus,
Qu'elle usurpât sur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice,
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change attirer mon courroux,
Et montrer quel Objet vous réservez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adresse
A remettre au devoir l'esprit de la Princesse.
Vous en avez eu l'ordre, & j'en suis plus haï.
C'est pour un bon Sujet avoir bien obéi.

SURENA.

Je le voi bien, Seigneur; qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'est compté pour crime, & je dois seul au Roi
Répondre de Palmis, d'Euridice, & de moi,

Comme si je pouvois sur une ame enflamée,
Ce qu'on me voit pouvoir sur tout un corps d'Armée;
Et qu'un cœur ne fût pas plus pénible à tourner,
Que les Romains à vaincre, ou qu'un Sceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime oserois je vous dire,
Que l'empire des cœurs n'est pas de votre Empire,
Et que l'Amour jaloux de son autorité
Ne reconnoit ni Roi, ni Souveraineté?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle;
Et je suis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, Seigneur, ne pouvez l'étouffer!
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime, & Palmis vous haïsse;
Ou rendez votre cœur à vos loix si soumis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourrez, ou sur vous, ou sur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles;
Mais sur elles, sur vous, si vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'Amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire;
Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire,
Qui cachez avec soin se commettent long-temps,
Et tiennent près des Rois de secrets mécontens.
Un Sujet qui se voit le Rival de son Maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paroître,
Ne pousse aucun soûpir sans faire un attentat,
Et d'un crime d'amour il en fait un d'Etat.
Il a besoin de grace, & sur-tout quand on l'aime
Jusqu'à se révolter contre le Diadême,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURENA.

Oui, mais quand de son Maître on lui fait un Rival,
Qu'il aimoit le prémier, qu'en dépit de sa flame
Il

Il cede, aimé qu'il est, ce qu'adore son ame,
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion,
Est-il digne de grace, ou de compassion?

PACORUS.

Qui céde ce qu'il aime est digne qu'on le louë;
Mais il ne céde rien quand on l'en desavouë,
Et les illusions d'un si faux compliment
Ne méritent qu'un long & vrai ressentiment.

SURENA.

Tout-à-l'heure, Seigneur, vous me parliez de grace,
Et déjà vous passez jusques à la menace;
La grace est aux grands cœurs honteuse à recevoir.
La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma Suite est dispersée,
Que la Garde au dedans par Sillace est placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, Seigneur, & l'une & l'autre est prête.
Je n'ai goute de sang qui ne soit à mon Roi,
Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falloit vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces maniéres.
Ce sont fausses vertus que des vertus si fiéres.
Après tant de hauts faits, & d'exploits signalez,
Le Roi ne peut douter de ce que vous valez
Il ne veut point vous perdre., épargnez-vous la peine
D'attirer sa colére, & mériter ma haine.
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.

Il sied bien aux grands cœurs de paroître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides;
Mais souvent ces grands cœurs ne font que mieux leur cour,
A paroître au besoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidelle.
Ce soir la Reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le secret de vos feux;
Mais songez bien qu'un Roi quand il dit, *je le veux*....
Adieu, ce mot suffit, & vous devez m'entendre.

SURENA.

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre.
Je l'attens sans fraieur, & quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

Ne me l'avouez point, en cette conjoncture
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sure;
L'obscurité m'en plait, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un Amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allât, & malgré vous, jusqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors céde à la force,
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant de force,
Que le plus grand courroux qu'on voit y succéder,
N'aspire qu'aux douceurs de se racommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite

Exige-

Exigeroit de moi l'éclat de cette fuite ;
Et pour n'en pas venir à ces extrémitez,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes suretez.

EURIDICE.

A ces précautions je suis trop redevable.
Une prudence moindre en seroit incapable,
Seigneur ; mais dans le doute où votre esprit se plaît,
Si j'ose en ce Héros prendre quelque intérêt,
Son sort est plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous répons point sur cet enlévement ;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le sai ; de l'amour je sai quelle est l'amorce :
Mais contre tous les deux l'orgueil peut secourir,
Et rien n'en est à craindre, alors qu'on sait mourir.
Je ne serai qu'au Prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, Madame,
A quand cet heureux jour, que de toute son ame...

EURIDICE.

Il se verroit, Seigneur, dès ce soir mon Epoux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curiosité s'est trop embarrassée
D'un point dont il devoit éloigner sa pensée.
Il sait que j'aime ailleurs, il l'a voulu savoir.
Pour peine, il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, Madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme.
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans,
Et quand on veut se vaincre, il y faut peu de temps ;
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut suffire,

Un de ces bons momens qu'un cœur n'ose en dédire.
S'il ne suit pas toujours nos souhaits & nos soins,
Il arrive souvent quand on l'attend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame si peu tranquille;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

ORODE.

Le sort de Suréna vous met donc en alarme?

EURIDICE.

Je voi ce que pour tous ses vertus ont de charme,
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un Maître en colére, ou d'un Rival jaloux.
Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse.
C'est... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, & si-tôt, le vrai sujet au jour.

ORODE.

Non, Madame, parlez, montrez toutes vos craintes.
Puis-je sans les connoître en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez?

EURIDICE.

Mais si je vous disois que j'ai droit d'être en peine
Pour un Trône, où je dois un jour monter en Reine;
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un Sceptre que son bras a remis en vos mains;
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mithradate,
Exposer avec vous Pacorus & Phradate;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui?
Seigneur, ce seroit être un peu trop temeraire.

J'ai

J'ai dû le dire au Prince, & je dois vous le taire.
J'en dois craindre un trop long & trop juste courroux,
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, Madame, est-ce à vous d'être si politique?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes Etats,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas,
Et trouvez-vous par-là sa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus son Maître qu'en idée,
A vouloir qu'à ses loix j'obéisse à mon tour?
Ce discours iroit loin, revenons à l'amour,
Madame, & s'il est vrai qu'enfin....

EURIDICE.

Laissez-m'en faire,
Seigneur; je me vaincrai, j'y tâche, je l'espére.
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi;
Mais je veux que le temps en dépende de moi.

ORODE.

C'est bien parler en Reine, & j'aime assez, Madame,
L'impétuosité de cette grandeur d'ame.
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce Trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en Reine un ordre que je suive.
Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive;
Ils sauront quels respects a montrez pour sa main
Cet intrépide effroi de l'Empire Romain.
Mandane en rougira le voyant auprès d'elle.
Phadrate est violent, & prendra sa querelle.
Près d'un esprit si chaud & si fort emporté
Suréna dans ma Cour est-il en sureté?
Puis-je vous en répondre à moins qu'il se retire?

EURIDICE.

Bannir de votre Cour l'honneur de votre Empire!
Vous le pouvez, Seigneur, & vous êtes son Roi:
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose

T 5 Sou-

Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins
cause;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît, faites-vous-en justice;
Punissez, exilez, il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur, & jusque-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouser le Prince en sa présence?

EURIDICE.

Je ne sai, mais enfin je hai la violence.

ORODE.

Empêchez-la, Madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour Epoux.
Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite
Pour ce Héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs.
L'orgueil n'est pas toûjours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen. Choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins, jusqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je sai tenir, Seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrois en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sai que bien-tôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins nécessaire à l'Armée.

ORODE.

Nous ferons voir, Madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la nécessité.
Je vous laisse avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURENA.

EURIDICE.

Seigneur, le Roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane.
Le refus n'en sauroit demeurer impuni;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURENA.

Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime.
Vous m'aimez, ce n'est point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon Roi, plus de vertus que lui;
Et c'est de-là que part cette secrette haine
Que le tems ne rendra que plus forte & plus pleine.
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr.
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.
Mon visage l'offense, & ma gloire le blesse;
Jusqu'au fond de mon ame il cherche une bassesse,
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,
De Roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur;
Comme si par ses dons il pouvoit me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler & ne se point détruire.
Je lui dois en Sujet tout mon sang, tout mon bien;
Mais si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages.
Cependant pour jamais il faut nous séparer,
Madame.

EURIDICE.

Cet exil pourroit toujours durer?

SURENA.

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite,
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur,
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah! craignez de m'en voir assez persuadée,
Ponr mourir avant vous de cette seule idée...
Vivez, si vous m'aimez.

SURENA.

Je vivrois pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne
Pacorus sera maitre, ou plutôt sa Couronne?
Ce penser m'assassine, & je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, Madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le Ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre,
Ou de n'être à personne, ou d'être l'un à l'autre!

SURENA.

Falloit-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un Traité?

EURIDICE.

Cette inégalité me souffroit l'espérance;
Votre nom, vos vertus valoient bien ma naissance;
Et Crassus a rendu plus digne encor de moi
Un Héros dont le zéle a rétabli son Roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée,
Mon Païs désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'Etat, victime de la paix,
Je m'étois répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis; mais, hélas!
Quand j'ai promis, Seigneur, je ne vous voyois pas.

Votre

Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je différe à donner le bien que je vous ôte;
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer,
C'est de toujours promettre, & toujours différer.

SURENA.

Que je serois heureux..,.mais qu'osai-je vous dire?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aspire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir;
Songez à vivre heureuse, & me laissez mourir.
Un Trône vous attend, le prémier de la terre,
Un Trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui régle le destin du reste des Humains,
Et jusque dans leurs murs allarme les Romains.

EURIDICE.

J'envisage ce Trône & tous ses avantages,
Et je n'y vois par-tout, Seigneur, que vos ouvrages.
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et dans ce qui m'attend je vois ce que je perds.
Ah, Seigneur!

SURENA.

Epargnez la douleur qui me presse,
Ne la ravalez point jusques à la tendresse,
Et laissez-moi partir dans cette fermeté,
Qui fait tant de jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donne tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'apperçoi Palmis qui vient vous dire adieu,
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tuë,
Quelques momens encor joüir de votre vuë.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA, PALMIS.

PALMIS.

On dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le Roi daigne vous proposer.

SURENA.

Non, mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez?

SURENA.

Je pars.

PALMIS.

Et malgré son courroux
Vous avez sureté d'aller jusque chez vous?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre sorte une telle disgrace,
Et s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
Il n'est point de poisons, il n'est point d'assassins?

SURENA.

Le Roi n'a pas encor oublié mes services,
Pour commencer par moi de telles injustices.
Il est trop généreux pour perdre son appui.

PALMIS.

S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui?
Est-il aucun flateur, Seigneur, qui lui refuse
De lui prêter un crime, & lui faire une excuse.
En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour
N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte, alors qu'on desavouë
De lâches coups d'Etat dont en l'ame on se louë,
Et qu'une absence élude attendant le moment
Qui laisse évanouïr ce faux ressentiment?

SURENA.

Ces courroux affectez que l'artifice donne,

Font

Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
Si ma mort plaît au Roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hazard,
Qu'aucun ne l'attribuë à cette loi commune
Qu'impose la Nature, & régle la Fortune;
Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
Devienne abominable à tout le genre humain;
Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles
Qui de tous ses Sujets lui fassent des Rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à son plus haut point;
Les morts les mieux vengez ne ressuscitent point.
Et de tout l'Univers la fureur éclatante
En consoleroit mal, & la Sœur, & l'Amante.

SURENA.

Que faire donc, ma Sœur!

PALMIS.

Votre asyle est ouvert.

SURENA.

Quel asyle?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sureté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre...

SURENA.

Et c'est ma Sœur qui m'y condamne!
C'est elle qui m'ordonne avec tranquilité
Aux yeux de ma Princesse une infidelité!

PALMIS.

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidelle aux dépens de sa vie?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,
Vous qui d'un seul regard pourriez tout décider,
Madame, ses périls ont-ils dequoi vous plaire?

EURIDICE.

Je croi faire beaucoup, Madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il se peut, au nœud que je déteste;

Je

Je vous laisse en parler, dispensez-moi du reste
Je n'y mets point d'obstacle, & mon esprit confus...
C'est m'expliquer assez, n'exigez rien de plus.

SURENA.

Quoi! vous vous figurez que l'heureux nom de Gendre,
Si ma perte est jurée, a dequoi m'en défendre,
Quand malgré la Nature, en dépit de ses loix,
Le parricide a fait la moitié de nos Rois,
Qu'un Frére pour régner se baigne au sang d'un Frére,
Qu'un Fils impatient prévient la mort d'un Pére?
Notre Orode lui même, où seroit il sans moi?
Mithradate pour lui montroit-il plus de foi?
Croiez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate?
J'en connois mal le cœur, si bien tôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang, que j'ai vu l'éblouïr,
Son Pére & son Aîné peuvent long-temps jouïr.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense:
Car enfin mes refus ne font pas mon offense;
Mon vrai crime est ma gloire, & non pas mon amour:
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour;
Plus je les servirai, plus je serai coupable,
Et s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourroit la reculer,
Ne les attacheroit qu'à mieux dissimuler,
Qu'à rendre, sous l'appas d'une amitié tranquile,
L'attentat plus secret, plus noir, & plus facile.
Ainsi dans ce grand nœud chercher ma sureté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enseveli ma gloire sous ma chute.
Mais Dieux! se pourroit-il qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon Roi le jour me fût ravi?
Non, non, c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde;
Vous le voyez, ma Sœur, je n'ai pas même un Garde.

Je

Je suis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus son courroux.
S'il vous faisoit garder, il répondroit de vous.
Mais pouvez-vous, Seigneur, rejoindre votre Suite?
Etes-vous libre assez pour choisir une fuite?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURENA.

La tendresse n'est point de l'amour d'un Héros.
Il est douteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et parmi la douceur des plus illustres flâmes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi! vous pourriez...

SURENA.

Adieu; le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le Roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

Il court à son trépas, & vous en serez cause,
A moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, & j'y perdrois mes pas;
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'est pas assez.
Vous avez tant d'amour, Madame, & balancez!

EURIDICE.

Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre?

PALMIS.

C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre.
De quoi lui servira notre mortel ennui?
De quoi nous servira de mourir après lui?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop, le Roi dans sa colére
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un Trône où ce Héros a su le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer?
Le pourroit-il sans honte, & pourrez-vous attendre
A prendre soin de lui, qu'il soit trop tard d'en prendre?
N'y perdez aucun temps; partez, que tardez-vous?
Peut-être en ce moment on le perce de coups.
Peut-être....

EURI-

EURIDICE.

Que d'horreurs vous me jettez dans l'ame!

PALMIS.

Quoi! vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, Madame?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque-là put jamais se trahir?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'est de ma propre main m'assassiner moi-même?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez?

EURIDICE.

Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Orméne vient à nous, & lui peut aller dire
Qu'il épouse... Achevez, tandis que je soupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs!

SCENE V.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

ORMENE.

QU'il vous en va couter?
Et que pour Suréna....

PALMIS

L'a-t-on fait arrêter?

ORMENE.

A peine du Palais il sortoit dans la ruë,
Qu'une fléche a parti d'une main inconnuë.
Deux autres l'ont suivie, & j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avoient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURIDICE.

Hélas!

ORMENE.

Songez à vous, la suite vous menace,

Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les Rois.

PALMIS.

Prince ingrat, lâche Roi! que fais-tu du tonnerre,
Ciel! si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasez,
Si de pareils Tyrans n'en sont point écrasez?
Et vous, Madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquile;
Vous qui brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner,
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous causez sa perte, & n'avez point de pleurs!

EURIDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.
Orméne, soutiens-moi.

ORMENE.

Que dites-vous, Madame?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçoi toute mon ame.

ORMENE.

Emportons-la d'ici pour la mieux secourir.

PALMIS.

Suspendez ces douleurs qui pressent de mourir,
Grands Dieux! & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne souffrez point ma mort que je ne sois vangée.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

JUGE-

JUGEMENT

Des derniéres Piéces de

PIERRE CORNEILLE.

EXTRAIT

du JUGEMENT DES SAVANS *de* M. BAILLET, *Tome IX. pag.* 227.

M. Bayle témoigne que notre Poëte ne fut pas tout-à-fait content du Public, touchant ses derniers Ouvrages. Il dit qu'il se trouva un homme * qui soutenu de beaucoup de mérite, & d'un parti considérable qu'il s'étoit fait à la Cour, & parmi les Femmes, prétendoit être son Rival: que pour cet effet il étudia avec soin, & avec beaucoup de succès le goût que l'on avoit pour la tendresse; au lieu que Monsieur de Corneille dédaignoit d'avoir cette condescendance pour le Public, & ne vouloit point sortir de sa noblesse ordinaire, ni de la grandeur Romaine.

Ainsi *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie*, & *Suréna*, quoique pleines de choses inimitables, n'eurent pas l'éclat du Cid, ou de l'Horace. C'est par Surena que Monsieur de Corneille a fini, & selon l'Auteur que je viens de citer, le seul avantage qu'il ait tiré de ses talens, est une réputation qui le mettra au dessus de tous les Poëtes Tragiques qui aient jamais été.

* M. Racine.

TROIS

TROIS
DISCOURS
DE
P. CORNELLE.
SUR LES
POEME DRAMATIQUES.

PR'E.



PREMIER DISCOURS.

DE L'UTILITE' ET DES PARTIES DU POEME DRAMATIQUE.



IEN que selon Aristote le seul but de la poësie dramatique soit de plaire aux spectateurs, & que la plupart de ces poëmes leur ayent plû, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce Philosophe, *que ce genre de poësie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui lui est propre*: & pour trouver ce plaisir qui lui est propre, & le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, & leur plaire selon ses régles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il y a un art, mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose,

& on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu & de jour, personne n'en doute; mais ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, & jusqu'où peut s'étendre cette unité de jour & de lieu. Il faut que le Poëte traite son sujet selon le vraisemblable & le nécessaire; Aristote le dit, & tous ses interprétes répétent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs & si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'est que ce vraisemblable & ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu consideré ce dernier, qui accompagne toujours l'autre chez ce Philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la Comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très-fausse, *qu'il faut que le sujet d'une Tragédie soit vrai-semblable*, appliquant aussi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniére de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une Tragédie d'un sujet purement vraisemblable, il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms & les choses étoient de pure invention, aussi-bien qu'en la Comédie: mais les grands sujets qui remüent fortement les passions, & en opposent l'impétuosité aux loix du devoir, ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au-delà du vraisemblable, & ne trouveroient aucune

cune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étoient soutenus, ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déja tout persuadés. Il n'est pas vraisemblable que Medée tue ses enfans, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mére; mais l'histoire le dit, & la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vrai, ni vraisemblable, qu'Andromede exposée à un monstre marin ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avoit des ailes aux pieds; mais c'est une fiction que l'antiquité a reçûe; & comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense, quand on la voit sur le théatre. Il ne seroit pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter seroit rejetté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'est pourquoi notre Docteur dit que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, *& non de l'art*, qui les imagine. Elle est maîtresse des événemens, & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente, enveloppe une secrette défense d'entreprendre sur elle, & d'en produire sur la scene qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes Tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles*,

parce qu'il étoit arrivé à peu de familles de choses dignes de la Tragédie. Les siecles suivans nous en ont assez fourni, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus sur les pas des Grecs ; mais je ne pense pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter des régles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poëmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisoient, c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces régles ; mais notre malheur est, qu'Aristote, & Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprétes, & que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici ne les ont souvent expliqués qu'en Grammairiens, ou en Philosophes. Comme ils avoient plus d'étude & de spéculation, que d'expérience du théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumiéres fort sûres pour y réussir.

Je hazarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scéne, & en dirai mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, & sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçûes.

Ainsi

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poësie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniâtrement sur ceux qui pensent annoblir l'art, en lui donnant pour objet de profiter aussi-bien que de plaire. Cette dispute même seroit très-inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les régles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vrai qu'Aristote dans tout son Traité de la Poëtique n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribue l'origine de la poësie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfére la partie du poëme qui regarde le sujet, à celle qui regarde les mœurs, parce que cette premiére contient ce qui a agréé le plus, comme les *agnitions* & les *péripéties*; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragédie l'agrément du discours dont elle est composée; & qu'il l'estime enfin plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la musique, qui délectent puissamment, & qu'étant plus courte & moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait: mais il n'est pas moins vrai qu'Horace nous apprend que nous ne saurions plaire à tout le monde, si nous n'y mêlons l'utile, & que les gens graves & sérieux, les vieillards & les amateurs de la vertu, s'y ennuyeront, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis. Ainsi quoique l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y être nécessaire ; & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ai déja dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La prémiére consiste aux sentences & instructions morales qu'on y peut semer presque par-tout : mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guéres loin, surtout quand on fait parler un homme passionné, ou qu'on lui fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de la quiétude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'Etat, où un homme d'importance consulté par un Roi s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue ; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thése à l'hypothése ; & j'aime mieux faire dire à un Acteur, *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude*, que *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il posséde*, Ce n'est pas qûe je voulusse entiérement bannir cette derniére façon de s'énoncer sur les maximes de la Morale & de la Politique. Tous mes poëmes demeureroient bien

estro-

estropiés, si on en retranchoit ce que j'y en ai mêlé; mais encore un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier; autrement c'est un lieu-commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parce qu'il fait languir l'action; &, quelque heureusement que réussisse cet étalage de moralités, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce & celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille, pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatriéme acte de Mélite, la joie qu'elle a d'être aimée de Tircis lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savoit que Tircis la crût infidéle, & qu'il en fût au desespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires, pour appuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particuliéres de ceux dont on parle. Rodogune au prémier acte ne sauroit justifier la défiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de sincérité qu'il

y a d'ordinaire dans la réconciliation des Grands après une offense signalée, parce que depuis le traité de paix cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine, qu'elle lui conserve dans le cœur. L'assurance que prend Mélisse au quatriéme acte de la Suite du Menteur sur les prémiéres protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vû qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité & la promptitude que deux amans nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; & les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelqu'autre de cette nature. La seule régle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, & sur-tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras, & qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, & que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse; & celui-là se fait toujours haïr, bien

bien que triomphant. Les Anciens se sont fort souvent contentés de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, & punir les mauvaises. Clytemnestre & son adultére tuent Agamemnon impunément; Medée en fait autant de ses enfans, & Atrée de ceux de son frére Thyeste, qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions qu'ils choississoient pour la catastrophe de leurs Tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir; mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frére; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfans à ses yeux, est quelque ehose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne: & ces maîtres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son pére, encore plus grand que le sien; puisqu'ils lui ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter, & n'en ont point donné à sa mére, qu'ils font jouïr paisiblement avec son Ægiste du Royaume d'un mari qu'elle avoit assassiné.

Notre théatre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Senéque n'y a

pas été fort heureux : sa Médée y a trouvé plus de faveur ; mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason & la violence du Roi de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts, & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre maniére de finir le poëme dramatique, par la punition des mauvaises actions & par la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le tems d'Aristote, & peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécillité des spectateurs, & que ceux qui le pratiquent, s'accommodent au goût du peuple, & écrivent selon les souhaits de leur auditoire.* En effet, il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théatre, sans lui souhaiter de la prospérité, & nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin, & remportons une espéce d'indignation contre l'auteur & les acteurs : mais quand l'événement remplit nos souhaits, & que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joie, & remportons une entiére

entiére satisfaction & de l'ouvrage, & de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses & des périls, nous excite à l'embrasser; & le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisiéme utilité du théatre, comme la quatriéme en la purgation des passions par le moyen de la pitié & de la crainte. Mais comme cette utilité est particuliére à la Tragédie, je m'expliquerai sur cet article au second discours, où je traiterai de la Tragédie en particulier, & passe à l'examen des parties qu'Aristote attribue au poëme dramatique. Je dis au poëme dramatique en général, bien qu'en traitant cette matiére il ne parle que de la Tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la Comédie, & que la différence de ces deux espéces de poëmes ne consiste qu'en la dignité des personnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le poëme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appellées parties de quantité, ou d'extension, & Aristote en nomme quatre, le prologue, l'épisode, l'exode & le chœur. Les autres se peuvent nom-

mer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces prémiéres pour former tout le corps avec elles. Ce Philosophe y en trouve six, le sujet, les mœurs, les sentimens, la diction, la musique, & la décoration du théatre. De ces six il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'art poëtique; les autres ont besoin d'autres arts subsidiaires; les mœurs, de la morale; les sentimens, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'est pas besoin que le poëte soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre prémiéres, la connoissance des arts dont elles dépendent lui est absolument nécessaire, à moins qu'il aye reçû de la nature un sens commun assez fort & assez profond, pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la Tragédie, & pour la Comédie. Je ne toucherai à présent qu'à ce qui regarde cette derniére, qu'Aristote définit simplement, *une imitation de personnes basses & fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point, & puisque beaucoup de savans tiennent que son Traité de la Poëtique n'est pas venu tout entier jusqu'à nous, je veux croire

que

que dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée,

La poësie dramatique, selon lui, est une imitation des actions, & il s'arrête à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la Comédie que des personnes d'une condition très-médiocre; mais elle n'a pas une entiére justesse pour le nôtre, où les Rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scéne une simple intrigue d'amour entre des Rois, & qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni de leur Etat, je ne croi pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la Tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'Etat, ou quelque passion plus noble & plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, & peut servir de fondement à ces intérêts, & à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poëme, & leur laisse le prémier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord ; elle est toutefois de la pratique des Anciens, chez qui nous ne voyons aucune Tragédie, où il n'y ait qu'un intérêt d'amour à démêler. Au contraire ils l'en bannissoient souvent, & ceux qui voudront considérer les miennes, reconnoistront qu'à leur exemple, je ne lui ai jamais laissé prendre le pas devant, & que dans le Cid même, qui est sans contredit la piéce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amans que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'Etat dans un poëme, & que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche ; s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de perte d'Etats, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de Comédie : mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hazardé d'y ajouter l'épithéte d'héroïque pour la distinguer d'avec les Comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les Anciens ; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des Rois sur le théatre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que

que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les régles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux poëtes de son temps,

Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere,

& n'avoir point de part en ce honteux éloge,

O imitatores, servum pecus.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, *a été autrefois sans exemple; & ce que nous faisons sans exemple, en pourra servir un jour.*

La Comédie différe donc en cela de la Tragédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse; celle-là s'arrête à une action commune & enjouée: celle-ci demande de grands périls pour ses héros; celle-là se contente de l'inquiétude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le prémier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complette & achevée; c'est-à-dire, que dans l'événement qui la termine, le spectateur doit être si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le poëme en demeuroit-là, l'action ne seroit pas complette, parce que l'audi-

teur

teur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet Empereur auroit ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que César, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, & ne le force à lui rendre sa part du Royaume, que son pére lui a laissée par testament. Pour attirer la faveur de son côté par un grand service, il lui immole Pompée; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice. Il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort. Ce Roi surpris de cette reception si peu attendue, se résout à prévenir César, & conspire contre lui, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé : ce n'est pas encore assez, il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, & Ptolomée périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du royaume dont elle demandoit la moitié, & César hors de péril : l'auditeur n'a plus rien à demander, & sort satisfait, parce que l'action est complette.

Je connois des gens d'esprit, & des plus savans en l'art poëtique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes poëmes, parce que je n'y conclus pas précisément le mariage des prémiers acteurs, & que je ne les envoye point marier au sortir du théatre. A quoi il

il eſt aiſé de répondre, que le mariage n'eſt point un achévement néceſſaire pour la Tragédie heureuſe, ni même pour la Comédie. Quant à la prémiére, c'eſt le péril d'un héros qui la conſtitue, & lorſqu'il en eſt ſorti, l'action eſt terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'eſt point beſoin qu'il parle d'épouſer ſa maîtreſſe quand la bienſéance ne le permet pas, & il ſuffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens, ſans lui en faire déterminer le jour. Ce ſeroit une choſe inſupportable que Chiméne en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué ſon pére, & Rodrigue ſeroit ridicule, s'il faiſoit la moindre démonſtration de le deſirer. Je dis la même choſe d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fuſſent de mauvaiſe grace, dans l'inſtant que ſa mére ſe vient d'empoiſonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la Comédie, Ariſtote ne lui impoſe point d'autre devoir pour concluſion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis.* Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne ſemblent porter, & l'étendre à la réconciliation de toute ſorte de mauvaiſe intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pére, qu'on a vû en colére contre lui pour ſes débauches, ce qui eſt une fin aſſez ordinaire aux anciennes Comédies; ou que deux

amans

amans séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y aura pas grand artifice au dénouement d'une piéce, si après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un pére qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquiéme, par cette seule raison que c'est le cinquiéme, & que l'auteur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvoit la vie en quelque rencontre, où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis; ou que par quelque accident inespéré il fût reconnu pour être de plus grande condition, & mieux dans la fortune, qu'il ne paroissoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complette, il faut aussi n'ajouter rien au-delà; parce que quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien & s'ennuye de tout le reste. Ainsi les sentimens de joie qu'ont

qu'ont deux amans qui se voyent réunis après de longues traverses, doivent être bien courts: & je ne sai pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas & de Teucer, pour la sépulture d'Ajax que Sophocle fait mourir au quatriéme acte; mais je sai bien que de notre temps la dispute du même Ajax & d'Ulisse pour les armes d'Achille après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquiéme acte de Mélite & de la Veuve. On n'y voit les prémiers acteurs que réunis ensemble, & ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvoient être déja instruits, si je l'eusse voulu, & semblent n'être plus sur le théatre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux Comédies à l'ignorance des préceptes, qui étoit assez générale en ce temps-là, d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal observés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux même qui faute de les savoir s'abandonnent au courant des sentimens naturels: mais je ne puis que je n'avoue du moins, que la vieille habitude qu'on avoit alors à

ne

ne voir rien de mieux ordonné, a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de Comédie très-agréable, & qui jusque-là n'avoit point paru sur la scéne, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la vûe, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La Comédie & la Tragédie se ressemblent encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur*, c'est-à-dire, *qu'elle ne doit être, ni si petite qu'elle échappe à la vûe comme un atome, ni si vaste qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur & égare son imagination.* C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poëme, & il ajoute que *pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu & une fin.* Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précédent; & je m'assure que si Cinna attendoit au cinquiéme à conspirer contre Auguste, & qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre pré-

miers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu & une fin. Cinna conspire contre Auguste, & rend compte de sa conspiration à Æmilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste lui pardonne, voilà la fin. Ainsi dans les Comédies de ce prémier volume, j'ai presque toujours établi deux amans en bonne intelligence, je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe, & les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cens, & veulent que les piéces de théatre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur régle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux Comédies, & un peu plus de dix-huit cens aux Tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est

C'est assez parler du sujet de la Comédie, & des conditions qui lui sont nécessaires. La vraisemblance en est une dont je parlerai en un autre lieu ; il y a de plus, que les événemens en doivent toujours être heureux ; ce qui n'est pas une obligation de la Tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme, qui sont les mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables, & égales*. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de *bonnes*, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plûpart des poëmes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état, si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchans, ou vicieux, ou tachés de quelque foiblesse, qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, & leur attribue plus de défauts que de perfections, & quand il nous prescrit de peindre Médée fiére & indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colére, jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour lui, & ne vouloir prendre droit que

par

par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes des mœurs, & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je croi que c'est le caractére brillant & élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on introduit. Cléopatre dans Rodogune est très-méchante, il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvû qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfére à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du Menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi, est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisiéme exemple, ceux qui voudront examiner la maniére dont Horace décrit la colére d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit assez près celui que je

tâche

tâche d'expliquer *La Poësie*, dit-il, *est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été ; & comme les Peintres font souvent des portraits flattés, qui sont plus beaux que l'original, & conservent toutefois la ressemblance ; ainsi les Poëtes représentant des hommes colères ou faineans, doivent tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité, ou de dureté, & c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon.* Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homére a donné aux emportemens de la colére d'Achille, cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractére, & dont Robertel parle ainsi : *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à sua natura & effigie pristina.*

Ce texte d'Aristòte que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les mœurs des hommes colères, ou fainéans, doivent être peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colére, & c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers,

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractére. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥᾳθύμους a

été

été rendu dans le ſens d'Ariſtote par les interprétes latins que j'ai ſuivis. Pacius le tourne *deſides*; Victorius *inertes*; Heinſius, *ſegnes*, & le mot de *fainéans* dont je me ſuis ſervi pour le mettre en notre langue, répond aſſez à ces trois verſions; mais Caſtelvétro le rend en la ſienne par celui de *manſueti*, *débonnaires*, ou *pleins de manſuétude*; & non ſeulement ce mot a une oppoſition plus juſte à celui de *coléres*, mais auſſi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Ariſtote appelle *ἐπιείκεια* dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprétes traduiſent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *manſueti* de l'Italien, qu'à leurs *ſegnes*, *deſides*, *inertes*, pourvû qu'on n'entendît par-là qu'une bonté naturelle, qui ne ſe fâche que mal-aiſément; mais j'aimerois mieux encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre ſe ſert pour l'exprimer en ſa langue; & je crois que pour lui laiſſer ſa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condeſcendance*, ou *facilité équitable d'approuver, excuſer, & ſupporter tout ce qui arrive.* Ce n'eſt pas que je me veuille faire juge entre de ſi grands hommes; mais je ne puis diſſimuler que la verſion Italienne de ce paſſage me ſemble avoir quelque choſe de plus juſte que ces trois latines. Dans cette diverſité d'interprétations, chacun eſt en liberté de choiſir, puiſque même on a droit de les rejetter

toutes, quand ils s'en présente une nouvelle qui plaît davantage, & que les opinions des plus savans ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs, qu'il leur impose pour prémiére condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut, ensorte que nous n'exposions point de vicieux, ou de criminels sur le théatre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette régle, il se sert de celui de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvétro une troisiéme explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est, que cette bonté de mœurs ne regarde que le prémier personnage qui doit toujours se faire aimer, & par conséquent être vertueux, & non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr : mais comme c'est restraindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette prémiére condition, à cette élévation, ou perfection de caractére dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la scéne ; & je ne pourrois suivre cette derniére interpré-

tation,

tation, ſans condamner le Menteur dont l'habitude eſt vicieuſe, bien qu'il tienne le prémier rang dans la Comédie qui porte ce titre.

En ſecond lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition eſt plus aiſée à entendre que la prémiére. Le Poëte doit conſidérer l'âge, la dignité, la naiſſance, l'emploi, & le pays de ceux qu'il introduit; il faut qu'il ſache ce qu'on doit à ſa patrie, à ſes parens, à ſes amis, à ſon Roi; quel eſt l'office d'un Magiſtrat, ou d'un Général d'armée, afin qu'il puiſſe y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux ſpectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr; car c'eſt une maxime infaillible, que pour bien réuſſir, il faut intéreſſer l'auditoire pour les prémiers Acteurs. Il eſt bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge, n'eſt pas une régle dont on ne puiſſe ſe diſpenſer ſans ſcrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avares; le contraire arrive tous les jours ſans merveille: mais il ne faut pas que l'un agiſſe à la maniére de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes & des paſſions qui conviendroient mieux à l'autre. C'eſt le propre d'un jeune homme d'être amoureux, & non pas d'un vieillard; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne, les exemples en ſont aſſez ſouvent devant nos yeux; mais il paſ-

feroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera, mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, & non pas sur ses mérites; & ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Aristote demande aux mœurs, regarde particuliérement les personnes que l'Histoire ou la Fable nous fait connoître, & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers,

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulisse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprétes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entr'elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvû qu'on les sépare, & qu'on donne celle de *convenables* aux personnes imaginées qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du Poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues

par

par l'Histoire, ou par la Fable, comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'*égalité*, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chiméne du côte de l'amour, elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur, mais cet amour agit autrement en la présence du Roi, autrement en celle de l'Infante, & autrement en celle de Rodrigue ; & c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matiére, touchant ce qu'entend Aristote, lorsqu'il dit, *que la Tragédie se peut faire sans mœurs, & que la plûpart de celles des modernes de son tems n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez mal-aisé à concevoir, vû que selon lui-même c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon

ou mauvais politique, & qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le Théatre qui ne soit bon ou méchant, & qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent opposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce Philosophe dit ensuite que *si un Poëte a fait de belles narrations morales, & des discours bien sententieux, il n'a fait encore rien par-là qui concerne la Tragédie*. Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit & raisonne en homme de bien, un méchant agit & raisonne en méchant, & l'un & l'autre étale diverses maximes de morale, suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes que cette habitude produit, que la Tragédie peut se passer, & non pas de l'habitude même; puisqu'elle est le principe des actions, & que les actions sont l'ame de la Tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant, & pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle d'une Tragédie sans mœurs, il entend une Tragédie où les Acteurs énoncent simplement leurs sentimens, ou ne les appuient que sur des raisonnemens tirés du fait, comme Cléopatre dans le second Acte de Rodogune, & non pas sur des maximes de morale ou de politique, comme

Rodo-

Rodogune dans son prémier Acte. Car, je le répéte encore, faire un poëme de Théâtre, où aucun des Acteurs ne soit ni bon ni méchant, prudent ni imprudent, cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentimens, par où l'Acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnemens moraux, comme je viens de le dire. Cette partie a besoin de la Rhétorique pour peindre les passions & les troubles de l'esprit, pour consulter, délibérer, exagérer ou exténuer: mais il y a cette différence pour ce regard entre le Poëte Dramatique & l'Orateur, que celui-ci peut étaler son art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec soin, parce que ce n'est jamais lui qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne sont pas des Orateurs.

La diction dépend de la Grammaire. Aristote lui attribue les figures, que nous ne laissons pas d'appeller communément figures de Rhétorique. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les figures placées à propos & diversifiées, & la versification aisée & élevée au-dessus de la prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du poëme épique, puisque ceux que le Poëtit fait parler ne sont pas des Poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs, a retranché la Musique de nos poëmes. Une chanson y a quelquefois bonne grace, & dans les piéces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur, pendant que les machines descendent.

La décoration du Théatre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la Peinture, de l'Architecture & de la Perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le Poëte; & comme il ne la traite point, je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le Prologue, l'Episode, l'Exode, & le Chœur. Le Prologue est *ce qui se récite avant le prémier chant du chœur*. L'Episode, *ce qui se récite entre les chants du chœur*. Et l'Exode, *ce qui se récite après le dernier chant du chœur*. Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entr'elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à notre usage, le Prologue est notre prémier Acte, l'Episode fait les trois suivans, & l'Exode le dernier.

Je dis que le Prologue est ce qui se ré-

cite

cite devant le prémier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la prémiére entrée du chœur*; ce qui nous embarasseroit fort, vû que dans beaucoup de Tragédies Grecques le chœur parle le prémier, & ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai consideré qu'encore que le mot Grec πάροδος, dont se sert ici ce Philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin où place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos anciens faisoient parler leurs Acteurs: en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le prémier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le πάροδος du chœur est la prémiére chose que dit tout le chœur ensemble. Or quand le chœur entier disoit quelque chose, il chantoit, & quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est, que le chœur tenoit alors lieu d'Acteur, & ce qu'il disoit servoit à l'action, & devoit par conséquent être entendu, ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce pré-

mier πάροδος du chœur, qui eſt la borne du prologue, à la prémiere fois qu'il demeuroit ſeul ſur le Théatre, & chantoit: juſques-là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une ſeule bouche, ou s'il demeuroit ſeul ſans chanter, il ſe ſéparoit en deux demi-chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un ſeul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils diſoient, & s'inſtruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce Prologue à notre prémier Acte, ſuivant l'intention d'Ariſtote, & pour ſuppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de ſon livre, je dirai qu'il doit contenir les ſemences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les épiſodiques; en ſorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes ſuivans, qu'il ne ſoit connu par ce prémier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime eſt nouvelle & aſſez ſévere, & je ne l'ai pas toujours gardée; mais j'eſtime qu'elle ſert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaiſon de toutes celles qui concourent dans le poëme. Les anciens s'en ſont fort écartés, particuliérement dans les agnitions, pour leſquelles ils ſe ſont preſque toujours ſervi de gens qui ſurvenoient par hazard au

au cinquiéme Acte, & ne seroient arrivés qu'au dixiéme, si la piéce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'Oedipe de Sophocle & de Seneque, où il semble tomber des nues par miracle; en un temps où les Acteurs ne sauroient plus par où en prendre, ni quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquiéme Acte, non plus qu'eux; mais j'ai préparé sa venue dès le prémier, en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son pére. Ainsi dans la Veuve, bien que Célidan ne paroisse qu'au troisiéme, il y est amené par Alcidon qui est du prémier. Il n'en est pas de même des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au prémier Acte. Le plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le même défaut, mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement se trouve préparé par Philiste, & non plus par lui.

Je voudrois donc que le prémier Acte contînt le fondement de toutes les actions, & fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encore que souvent il ne donne pas toutes les lumiéres nécessaires pour l'entiére intelligence du sujet, & que tous les Acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait

paroître ayent besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la piéce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un confident qui reçoit le secret de son ami & le plaint dans son malheur, un pére qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans, une femme qui console & conseille son mari, en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au prémier Acte; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna, j'aurois pû la faire entrer au quatriéme, sans pécher contre cette régle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement, quand on fait concourir deux actions differentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, & la consultation d'Auguste avec lui & Maxime, n'ont aucune liaison entr'elles, & ne font que concourir d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, & soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet Empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le prémier Acte, où Auguste mande Cinna & Maxime. On n'en sait pas la cause; mais enfin il les mande,

&

& cela suffit pour faire une surprise très-agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eût point mandés dès le prémier Acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans Dom Sanche, le choix que la Reine de Castille doit faire d'un mari, & le rappel de celle d'Aragon dans ses Etats, sont deux choses tout-à-fait différentes, aussi sont-elles proposées toutes deux au prémier Acte; & quand on introduit deux sortes d'amour, il ne faut jamais y manquer.

Ce prémier Acte s'appelloit Prologue du tems d'Aristote, & communément on y faisoit l'ouverture du sujet, pour instruire le spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il sût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniére de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossiérement, en introduisant tantôt un Dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevoient cet éclaircissement, & tantôt un de ces principaux personnages qui les en instruisoit lui-même; comme dans son Iphigénie, & dans son Héléne, où ces deux héroïnes

racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun Acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire, que quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, & non pas par une simple narration. Le monologue d'Æmilie, qui ouvre le Théatre dans Cinna, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son pere, & que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui; mais c'est par le trouble & la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons la connoissance. Sur-tout le poëte se doit souvenir que quand un acteur est seul sur le théatre il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, & ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient, & à quoi il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre acteur apprenoit par-là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre; & je ne le voudrois pas condamner en un autre; mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remédier à ce désordre d'Euripide, en introduisant un prologue déta-

détaché, qui se récitoit par un personnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de prologue, & n'étoit point du tout du corps de la piéce. Aussi ne parloit-il qu'aux spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, & amener le sujet jusqu'au premier acte, où commençoit l'action.

Térence, qui est venu depuis lui, a gardé ces prologues, & en a changé la matiere. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux ; & pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de personnages, qu'on a appellés protatiques, parce qu'ils ne paroissent que dans la protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre acteur ; & par ce récit qu'on leur en faisoit, l'auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit savoir touchant les intérêts des prémiers acteurs, avant qu'ils parussent sur le Théatre. Tels sont Sosie dans son Andrienne, & Davus dans son Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse ; mais je voudrois pour sa perfection que ces mêmes personnages servissent encore à quelqu'autre chose dans la piéce, & qu'ils y fussent introduits par quelqu'autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant

lant au mariage de sa sœur, & s'étonne y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thes-lie; il apprend de lui sa fortune, & son vorce avec Médée, pour épouser Créüse, ı'il aide ensuite à sauver des mains d'Egée, ıi l'avoit fait enlever, & raisonne avec le oi sur la défiance qu'il doit avoir des pré-ns de Médée. Toutes les piéces n'ont pas :soin de ces éclaircissemens, & par con-quent on se peut passer souvent de ces :rsonnages, dont Térence ne s'est servi ıe ces deux fois dans les six Comédies ıe nous avons de lui.

Notre siécle a inventé une autre espéce : Prologue pour les piéces de machines, ıi ne touche point au sujet, & n'est qu'u-: louange adroite du Prince, devant qui :s poëmes doivent être représentés. Dans Andromède, Melpomene emprunte au so-il ses rayons pour éclairer son Théatre en veur du Roi, pour qui elle a préparé un ectacle magnifique. Le Prologue de la oison d'Or sur le mariage de Sa Majesté, la paix avec l'Espagne, a quelque chose core de plus éclatant. Ces Prologues doi-nt avoir beaucoup d'invention, & je ne nse pas qu'on y puisse raisonnablement roduire que des Dieux imaginaires de ntiquité, qui ne laissent pas toutefois de rler des choses de notre temps, par une tion poëtique, qui fait un grand accom-odement de théatre.

L'Epi-

L'Epiſode, ſelon Ariſtote en cet endroit, ſont nos trois Actes du milieu; mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui ſont hors de la principale, & qui lui ſervent d'un ornement dont elle ſe pourroit paſſer, je dirai que bien que trois Actes s'appellent épiſode, ce n'eſt pas à dire qu'ils ne ſoient compoſés que d'épiſodes. La conſultation d'Auguſte au ſecond Acte de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour perſuader à cet objet de ſon amour caché de s'enfuir avec lui, ne ſont que des épiſodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irréſolutions de ce Prince, & les conſeils de Livie, ſont de l'action principale; & dans Héraclius ces trois Actes ont plus d'action principale que d'épiſodes. Ces épiſodes ſont de deux ſortes, & peuvent être compoſés des actions particuliéres des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit ſe paſſer, ou des intérêts des ſeconds amans qu'on introduit, & qu'on appelle communément des perſonnages épiſodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le prémier Acte, & être attachés à l'action principale, c'eſt-à-dire, y ſervir de quelque choſe, & particuliérement ces perſonnages épiſodiques doivent s'embarraſſer ſi bien avec les prémiers, qu'une ſeule intrigue brouille

les

les uns & les autres. Ariſtote blâme fort les épiſodes détachés, & dit *que les mauvais Poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comédiens, pour leur donner de l'emploi*. L'Infante du Cid eſt de ce nombre, & on la pourra condamner, ou lui faire grace par ce texte d'Ariſtote, ſuivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'Exode, qui n'eſt autre choſe que notre cinquiéme Acte. Je penſe en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poëme dramatique doit être complette. Je n'y ajoûterai que ce mot; qu'il faut, s'il ſe peut, lui réſerver toute la cataſtrophe, & même la reculer vers la fin autant qu'il eſt poſſible. Plus on la différe, plus les eſprits demeurent ſuſpendus, & l'impatience qu'ils ont de ſavoir de quel côté elle tournera, eſt cauſe qu'ils la reçoivent avec plus de plaiſir: ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet Acte. L'auditeur qui la ſait trop tôt n'a plus de curioſité; & ſon attention languit durant tout le reſte, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'eſt vû dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui ſépare le quatriéme Acte du cinquiéme, n'a pas empêché que les déplaiſirs d'Hérode qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. Mais je ne conſeil-

lerois

lerois à personne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours, & quoique son Auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de ce Monarque, peut-être que l'excellence de l'Acteur, qui en soutenoit le personnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilités, & les parties du poëme dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse mes sentimens au public, sur les régles d'un art qu'il y a si long-tems que je pratique assez heureusement. Pour observer quelque ordre, j'ai séparé les principales matiéres en trois discours. Dans le prémier j'ai traité de l'utilité & des parties du poëme dramatique; je parle au second des conditions particuliéres de la Tragédie, des qualités des personnes & des événemens qui lui peuvent fournir de sujet, & de la maniére de le traiter selon le vrai-semblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisiéme sur les trois unités, d'action, de jour, & de lieu.

Cette entreprise méritoit une longue & très-exacte étude de tous les poëmes qui nous restent de l'antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les traités, qu'Aristote & Horace ont faits de l'Art poëtique, ou qui en ont écrit en particulier; mais je n'ai

n'ai pû me résoudre à en prendre le loisir ; & je m'assure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, & ne seront pas fâchés, que je donne à des productions nouvelles, le temps qu'il m'eût fallu consumer à des remarques sur celles des autres siécles. J'y fais quelques courses, & y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne louerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition, & sans esprit de contestation, je l'ai déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentimeut d'Aristote dans les matiéres qu'il a traitées ; & comme peut-être je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus, est l'expérience du Théatre, & les réflexions sur ce que j'ai vû y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un stile simple, & me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétens pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, & ne fais point

point de ſcrupule de m'y ſervir ſouvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne diroit pas ſi juſtement ce que je veux dire. J'ajoûte à ces trois Diſcours généraux, l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou ſe conforment aux régles que j'établis. Je n'en diſſimulerai point les défauts, & en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilége à une certaine eſpéce de gens, & ſoutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchiſe, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne ſais ſi j'en ſuis, mais je veux avoir aſſez bonne opinion de moi pour n'en deſeſpérer pas.

SECOND DISCOURS.

DE LA TRAGEDIE,

Et des moyens de la traiter, selon le vrai-semblable, ou le nécessaire.

OUTRE les trois utilités du poëme dramatique dont j'ai parlé daus le discours précédent, la Tragédie a celle-ci de particuliére, que *par la pitié & la crainte elle purge de semblables passions*. Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, & qui nous apprennent deux choses. L'une, qu'elle excite la pitié & la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la prémiere assez au long, mais il ne dit pas un mot de la derniére; & de toutes les conditions qu'il employe en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ses Politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, & c'est ce qui fait que la plûpart de ses interprétes veu-

veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout ſur cette matiere. Quoi qu'il en puiſſe être, je croi qu'il eſt à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjonctures pour l'autre, & ſur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'eſt point venu juſqu'à nous.

Nous avous pitié, dit-il, *de ceux que nous voyons ſouffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons ſouffrir à nos ſemblables.* Ainſi la pitié embraſſe l'intérêt de la perſonne que nous voyons ſouffrir, la crainte qui la ſuit regarde le nôtre, & ce paſſage ſeul nous donne aſſez d'ouverture, pour trouver la maniere dont ſe fait la purgation des paſſions dans la Tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos ſemblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous ; cette crainte au deſir de l'éviter ; & ce deſir à purger, modérer, rectifier, & même déraciner en nous la paſſion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les perſonnes que nous plaignons : par cette raiſon commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cauſe. Cette explication ne plaira pae à ceux qui s'attachent aux

com-

commentateurs de ce Philosophe. Ils se gênent sur ce passage, & s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement, mais elle différe en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux Rois, & aux Princes, peut-être par cette raison que la Tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, & que n'en faisant arriver qu'à des Rois, & à des Princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, & n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de Rois à Athenes, où se représentoient les poëmes dont Aristote tire ses exemples, & sur lesquels il forme ses régles. Ce Philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, & n'eût pas employé dans la définition de la Tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, & dont l'utilité se fût restrainte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des Rois pour premiers acteurs dans la Tragédie, & que les auditeurs n'ont point de sceptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent : mais ces Rois sont hommes comme les auditeurs,

& tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, & le spectateur peut concevoir avec facilité, que si un Roi, pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison, lui qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des Rois sur le Théatre. Celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres, & d'assez extraordinaires pour la mériter, & que l'histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scédase n'étoit qu'un simple paysan de Leuctres, & je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroître, si la pureté de notre scéne pouvoit souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prostitution n'y a pu être soufferte dans la personne d'une Sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes & les événemens, qui peuvent exciter l'une & l'autre. Sur quoi je suppose,

ce qui est très-véritable, que notre auditoire n'est composé, ni de méchans, ni de Saints, mais de gens d'une probité commune, & qui ne sont pas si sévérement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, & capables des périls où elles engagent ceux qui leur déférent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce Philosophe exclud de la Tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En prémier lieu, il ne veut point *qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur*, & soutient *que cela ne produit ni pitié, ni crainte, parce que c'est un événement tout-à-fait injuste*. Quelques Interprétes poussent la force de ce mot Grec *μιαρόν*, qu'il fait servir d'épithéte à cet événement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable*. A quoi j'ajoûte, qu'un tel succès excite plus d'indignation & de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre; & qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la Tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, & laisser l'auditeur mécontent par la colére qu'il remporte, & qui se mêle à la compassion qui lui plairoit, s'il la remportoit seule.

Il ne veut pas non plus, *qu'un méchant homme passe du malheur à la félicité, parce que non seulement il ne peut naître d'un tel succès*

ſuccès aucune pitié, ni crainte; mais il ne peut pas même nous toucher par ce ſentiment naturel de joye, dont nous remplit la proſpérité d'un prémier Acteur à qui notre faveur s'attache. La chute d'un méchant dans le malheur a de quoi nous plaire, par l'averſion que nous prenons pour lui; mais comme ce n'eſt qu'une juſte punition, elle ne nous fait point de pitié & ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne ſommes pas ſi méchans que lui, pour être capables de ſes crimes, & en appréhender une auſſi funeſte iſſue.

Il reſte donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités, par le choix d'un homme, qui ne ſoit ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait méchant, & qui par une faute, ou foibleſſe humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Ariſtote en donne pour exemple Oedipe, & Thyeſte, en quoi véritablement je ne comprens point ſa penſée. Le prémier me ſemble ne faire aucune faute, bien qu'il tue ſon pére, parce qu'il ne le connoit pas, & qu'il ne fait que diſputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins comme la ſignification du mot Grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une ſimple erreur de méconnoiſſance, telle qu'étoit la ſienne, admettons-le avec ce Philoſophe, bien que je ne puiſſe voir quelle paſſion il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger ſur ſon exem-

ple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute sans crime, qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la Tragédie qui porte son nom, c'est un incestueux qui abuse de la femme de son frére. Si nous le considérons dans la Tragédie, c'est un homme de bonne foi qui s'assure sur la parole de son frére, avec qui il s'est réconcilié. En ce prémier état, il est très-criminel; en ce dernier, très-homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable, & la pitié qu'il prendra de lui n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son desastre à sa bonne-foi, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié, qui est plutôt une qualité d'honnête homme, qu'une vicieuse habitude, & cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entens point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la Tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la maniére que je l'explique; mais je doute si elle s'y fait jamais, & dans celles-là mêmes qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent

contrent dans le Cid, & en ont causé le grand succès: Rodrigue & Chiméne y ont cette probité sujette aux passions, & ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux; leur malheur fait pitié, cela est constant, & il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, & nous les fait plaindre; mais je ne sai si elle nous la donne, ni si elle le purge, & j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vû les représentations; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, & repasser sur ce qui les a touchés au Théatre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, & si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des Interprétes d'Aristote veut qu'il n'aye parlé de cette purgation des passions dans la Tragédie, que parce qu'il écrivoit après Platon, qui bannit les Poëtes Tragiques de sa République, parce qu'ils les remuent trop for-

tement. Comme il écrivoit pour le contredire, & montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des Etats bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même, sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple, lui manquoit; la punition des méchantes actions, & la récompense des bonnes, n'étoient pas de l'usage de son siécle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre; & n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences & des discours didactiques, dont la Tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une, qui, peut-être, n'est qu'imaginaire. Du moins si pour la produire il faut les conditions qu'elle demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul Oedipe, & soutient que ce Philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un Ouvrage défectueux; mais seulement comme des idées de la perfection des Tragédies. Notre siécle les a vues dans le Cid, mais je ne sai s'il les a vues en beaucoup d'autres; & si nous voulons rejetter un coup d'œil sur cette régle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de piéces où elle n'est pas observée.

L'exclu-

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur, bannit les martyrs de notre Théatre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, & Héraclius & Nicoméde y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, & ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger; puisque nous les y voyons opprimés, & prêts de périr, sans aucune faute de leur part, dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parce qu'il n'est pas digne de la prémiére, & que les spectateurs ne sont pas méchans comme lui, pour concevoir l'autre à la vûë de sa punition: mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colére, & tuer dans un prémier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime, ou dans une action blâmable. Il est peu de méres qui voulussent assassiner, ou empoisonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans Rodogu-

ne : mais il en eſt aſſez, qui prennent goût à en jouïr, & ne s'en deſſaiſiſſent qu'à regret, & le plus tard qu'il leur eſt poſſible. Bien qu'elles ne ſoient pas capables d'une action ſi noire, & ſi dénaturée que celle de cette Reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta ; & la vûe de la juſte punition qu'elle en reçoit, leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles ſont capables de commettre. Il en eſt ainſi de quelques autres crimes, qui ne ſont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen & l'application ſur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y aye à trouver cette purgation effective & ſenſible des paſſions, par le moyen de la pitié & de la crainte, il eſt aiſé de nous accommoder avec Ariſtote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y ſerviſſent toujours enſemble, & qu'il ſuffit ſelon lui de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois, que la pitié n'y peut arriver ſans la crainte, & que la crainte peut y parvenir ſans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, & peut toutefois mieux purger en nous cette ſorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compaſſion que nous avons de Rodrigue & de Chi-

Chiméne ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicoméde, pour Héraclius; mais s'il en demeure-là, & qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopatre, ni pour Prusias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une infortune semblable, ou approchante, peut purger en une mére l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfans; en un mari, le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son prémier lit; en tout le monde, l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par violence; & tout cela proportionnément à la condition d'un chacun, & à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs & les irrésolutions d'Auguste dans Cinna peuvent faire ce dernier effet, par la pitié & la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ai déja dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, & si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que de celle qui nous fait pitié, & nous la devons toute à la force de l'exemple

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événemens qu'il desaprouve dans la Tragédie. Il ne dit jamais, *celui-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié, & ne fait point naître de crainte; & cet autre n'y est pas supportable, parce qu'il n'excite que de la crainte, & ne fait point naître de pitié*; mais il les rebute, *parce*, dit-il, *qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte*, & nous donne à connoître par-là, que c'est par le manque de l'une & de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, & que s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'Oedipe qu'il allégue, me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la Tragédie; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, & je ne pense pas qu'à le voir représenter, aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son pére, ou d'épouser sa mére. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, & que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable, ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, & nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire cheoir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins mêmes que nous prenons de les éviter;

ter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son pére, ni épousé sa mére, si son pére & sa mére, à qui l'Oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi, non seulement ce seront Laïus & Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, & ne s'imprimera en nous que par un autre Acteur que le prémier, & par une action hors de la Tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matiére, établissons pour maxime, que la perfection de la Tragédie consiste bien à exciter de la pitié & de la crainte, par le moyen d'un prémier Acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, & Placide dans Théodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers personnages, pour faire naître ces deux sentimens, comme dans Rodogune, & même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces régles du Philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poëmes que nous avons vû réussir sur nos Théatres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute, que de pitié pour son malheur ; il ne veut pas non plus qu'un très-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des Spectateurs qui ne lui ressemblent pas ; mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre, excite plus de pitié pour lui, que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scéne des hommes très-vertueux, ou très-méchans, dans le malheur. En voici deux ou trois maniéres, que peut-être Aristote n'a sû prévoir, parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples sur les théatres de son temps.

La prémiére est, quand un homme très-vertueux est persécuté par un très-méchant, & qu'il échappe du péril, où le méchant demeure enveloppé, comme dans Rodogune, & dans Héraclius, qu'on n'auroit pû souffrir, si Antiochus & Rodogune eussent peri dans la prémiére, & Héraclius, Pulchérie, & Martian dans l'autre, & que Cléopatre & Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié, qui n'est point

point étouffée par l'averſion qu'on a pour ceux qui les tyranniſent, parce qu'on eſpére toujours que quelque heureuſe révolution les empêchera de ſuccomber; & bien que les crimes de Phocas & de Cléopatre ſoient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeſte iſſue peut faire ſur lui les effets dont j'ai déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très-vertueux ſoit perſécuté & périſſe même par les ordres d'un autre qui ne ſoit pas aſſez méchant pour attirer trop d'indignation ſur lui, & qui montre plus de foibleſſe que de crime dans la perſécution qu'il lui fait. Si Felix fait périr ſon gendre Polyeucte, ce n'eſt pas par cette haine enragée contre les Chrétiens, qui nous le rendroit exécrable, mais ſeulement par une lâche timidité qui n'oſe le ſauver en préſence de Sévére, dont il craint la haine & la vengeance, après les mépris qu'il en a faits durant ſon peu de fortune. On prend bien quelque averſion pour lui, on deſaprouve ſa maniére d'agir; mais cette averſion ne l'emporte pas ſur la pitié qu'on a de Polyeucte, & n'empêche pas que ſa converſion miraculeuſe, à la fin de la piéce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la même choſe de Pruſias dans Nicoméde, & de Valens dans Théodore. L'on maltraite ſon fils, bien que très-vertueux; & l'autre eſt cauſe de la pérte du

fien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des foibleſſes qui ne vont point juſques au crime; & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaiſſement ſous des puiſſances qu'ils redoutent, & qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compaſſion d'eux-mêmes, & de leur honteuſe politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de ſi beaux effets ſur nos Théatres, Ariſtote nous donne une lumiére. *Toute Action*, dit-il, *ſe paſſe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifférens l'un pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer ſon ennemi, cela ne produit aucune commiſération; ſinon entant qu'on s'émeut d'apprendre ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il ſoit. Qu'un indifférent tue un indifférent, cela ne touche guéres davantage, d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action. Mais quand les choſes arrivent entre des gens que la naiſſance ou l'affection attache aux intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue, ou eſt prés de tuer ſa femme, une mére ſes enfans, un frére ſa ſœur; c'eſt ce qui convient merveilleuſement à la Tragédie.* La raiſon en eſt claire. Les oppoſitions des ſentimens de la nature aux emportemens de la paſſion, ou à la ſévérité du devoir, forment de puiſſantes agitations, qui ſont reçûes de

l'au-

l'auditeur avec plaisir, & il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devroit s'intéresser à sa conservation, & qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir, ou du moins avec répugnance. Horace & Curiace ne seroient point à plaindre, s'ils n'étoient point amis & beaux-fréres, ni Rodrigue s'il étoit poursuivi par un autre que par sa maîtresse; & le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins, si un autre que sa mére lui demandoit le sang de sa maîtresse, ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mére, ou si après la mort de son frére qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avoit à se défier d'autres que de sa mére & de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commisération que la proximité du sang, & les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant & le persécuté, le poursuivant & le poursuivi, celui qui fait souffrir & celui qui souffre; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celles dont je viens de parler, & qu'elle ne regarde que les Tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les Anciens ne l'ont pas toujours observée; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle, ni dans son Philoctéte; & qui voudra parcourir ce qui nous reste

d'*Æschy-*

d'Æschyle & d'Euripide, y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les Tragédies parfaites, je n'entens pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce seroit les rendre d'une nécessité absolue, & me contredire moi-même. Mais par ce mot de Tragédies parfaites, j'entens celles du genre le plus sublime & le plus touchant; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvû qu'elles soient réguliéres à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, & n'approchent pas de la beauté & de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelqu'autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre, le connoit, ou ne le connoit pas, & s'il achéve, ou n'achéve pas. La diverse combinaison de ces deux maniéres d'agir, forme quatre sortes de Tragédies, à qui notre Philosophe attribue divers degrés de perfection. *On connoit celui qu'on veut perdre, & on le fait périr en effet, comme Médée tue ses enfans, Clytemnestre son mari, Oreste sa mére*; & la moindre

espéce

eſpéce eſt celle-là. *On le fait périr ſans le connoître, & on le reconnoit avec déplaiſir après l'avoir perdu; & cela*, dit-il, *ou avant la Tragédie, comme Oedipe, ou dans la Tragédie, comme l'Alcmæon d'Aſtydamas, & Télegonus dans Ulyſſe bleſſé*, qui ſont deux piéces que le temps n'a pas laiſſé venir juſqu'à nous; & cette ſeconde eſpéce a quelque choſe de plus élevé ſelon lui que la prémiére. La troiſiéme eſt dans le haut degré d'excellence, *quand on eſt prêt de faire périr un de ſes proches ſans le connoître, & qu'on le reconnoit aſſez tôt pour le ſauver, comme Iphigénie reconnoit Oreſte pour ſon frére, lorſqu'elle devoit le ſacrifier à Diane, & s'enfuit avec lui.* Il en cite encore deux autres exemples, de Mérope dans Creſphonte, & de Hellé, dont nous ne connoiſſons ni l'un ni l'autre. Il condamne entiérement la quatriéme eſpéce de ceux qui connoiſſent, entreprennent & n'achévent pas, qu'il dit *avoir quelque choſe de méchant, & rien de tragique*, & en donne pour exemple Æmon, qui tire l'épée contre ſon pére dans l'Antigone, & ne s'en ſert que pour ſe tuer lui-même. Mais ſi cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, & envelopperoit non ſeulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Héraclius & Nicoméde.

Diſons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoiſſent la perſonne qu'ils veulent perdre, & s'en dédiſent par un

un simple changement de volonté, sans aucun évènement notable qui les y oblige, & sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déja marqué cette sorte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, & qu'ils sont empêchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une Tragédie d'un genre peut-être plus sublime, que les trois qu'Aristote avoue; & que s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemples sur les théatres de son temps, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Electre qui se délivre d'oppression par la mort de sa mére, où elle encourage son frére, & lui en facilite les moyens.

L'action de Chiméne n'est donc pas défectueuse, pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible, & que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son Roi, c'est un combat, où la victoire de ce déplorable amant lui impose silence. Cinna & son Æmilie ne péchent point contre la régle en ne perdant point Auguste, puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance, & qu'il

qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité, si une clémence si peu attendue ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune? Qu'oublie Phocas pour se défaire d'Héraclius ? Et si Prusias demeuroit le maître, Nicoméde n'iroit-il pas servir d'ôtage à Rome? ce qui lui seroit un plus rude supplice que la mort. Les deux prémiers reçoivent la peine de leurs crimes, & succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire; & ce dernier est forcé de reconnoître son injustice, après que le soulévement de son peuple, & la générosité de ce fils qu'il vouloit aggrandir aux dépens de son ainé, ne lui permettent plus de la faire réussir.

Ce n'est pas démentir Aristote, que de l'expliquer ainsi favorablement, pour trouver dans cette quatriéme maniére d'agir qu'il rebute, une espéce de nouvelle Tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, & qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à notre siécle, sans rien retrancher de l'autorité de ce Philosophe; mais je ne sai comment faire pour lui conserver cette autorité, & renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espéces. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience, à douter si celle qu'il estime la moindre des trois, n'est point la plus belle, & si celle qu'il tient la plus belle, n'est point la moindre.

dre. La raiſon eſt que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un pére y veut perdre ſon fils ſans le connoître, & ne le regarde que comme indifférent, & peut-être comme ennemi. Soit qu'il paſſe pour l'un ou pour l'autre, ſon péril n'eſt digne d'aucune commiſération ſelon Ariſtote même, & ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périſſe avant que l'erreur ſoit découverte, & à ſouhaiter qu'elle ſe découvre aſſez tôt pour l'empêcher de périr : ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme aſſez vertueux pour ſe faire aimer ; & quand cette reconnoiſſance arrive, elle ne produit qu'un ſentiment de conjouïſſance de voir arriver la choſe comme on le ſouhaitoit.

Quand elle ne ſe fait qu'après la mort de l'inconnu, la compaſſion qu'excitent les déplaiſirs de celui qui le fait périr, ne peut avoir grande étendue, puiſqu'elle eſt reculée & renfermée dans la Cataſtrophe. Mais lorſqu'on agit à viſage découvert, & qu'on ſait à qui on en veut, le combat des paſſions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme, & de-là naiſſent les grandes & fortes émotions, qui renouvellent à tous momens, & redoublent la commiſération. Pour juſtifier ce raiſonnement par l'expérience,

nous

nous voyons que Chiméne & Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Oedipe de sa personne. Je dis de sa personne; parce que le poëme entier en excite peut-être autant que le Cid, ou que Rodogune; mais il en doit une partie à Dircé, & ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'une épisode.

Je sai que l'*agnition* est un grand ornement dans les Tragédies, Aristote le dit; mais il est certain qu'elle a ses incommodités. Les Italiens l'affectent en la plupart de leurs poëmes, & perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathétiques, qui auroient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en la mort de Crispe, faite par un de leurs plus beaux esprits, Jean-Baptiste Ghirardelli, & imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, & d'en faire seulement un grand Capitaine, qu'il ne reconnoit pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette piéce est si pleine d'esprit & de beaux sentimens, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur, & à la censurer sitôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, & contre la vérité d'une histoire connue, lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet ouvrage! Les ressentimens, le trouble,

trouble, l'irrésolution, & les déplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils, que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un pére, que de la part d'un maître; & la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposoit, eût en même temps augmenté la douleur d'en voir un pére persuadé. Fauste même auroit eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste, que pour se résoudre à un adultére; ses remords en auroient été plus animés, & ses desespoirs plus violens. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet, comme l'a traité de notre temps le Pére Stéphonius Jésuite, & comme nos Anciens ont traité celui d'Hippolyte; & pour avoir crû l'élever d'un étage plus haut, selon la pensée d'Aristote, je ne sai s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apperence que ce qu'a dit ce Philosophe de ces divers degrés de perfection pour la Tragédie, avoit une entiére justesse de son temps, & en la présence de ses compatriotes; je n'en veux point douter: mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de notre siécle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espéce à l'autre, ou du moins, que ce qui

plai-

plaisoit au dernier point à ses Athéniens, ne plaît pas également à nos François ; & je ne sai point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, & demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la Poëtique.

Avant que de quitter cette matiére, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches : l'une, si le Poëte les peut inventer : l'autre, s'il ne peut rien changer en ceux qu'il tire de l'Histoire, ou de la Fable.

Pour la prémiére, il est indubitable que les Anciens en prenoient si peu de liberté, qu'ils arrêtoient leurs Tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles : ce qui fait dire à ce Philosophe, que la Fortune leur fournissoit des Sujets, & non pas l'Art. Je pense l'avoir dit en l'autre Discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux Poëtes par ces paroles : *Ils doivent bien user de ce qui est reçû, ou inventer eux-mêmes*. Ces termes décideroient la question, s'ils n'étoient point si généraux ; mais comme il a posé trois espéces de Tragédies, selon les divers temps de connoître, & les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revûe sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on

qu'on ne pourra m'imputer de contredire Ariſtote, pourvû que je la laiſſe entiére à quelqu'une des trois.

J'eſtime donc en prémier lieu, qu'en celles où l'on ſe propoſe de faire périr quelqu'un que l'on connoit, ſoit qu'on achéve, ſoit qu'on ſoit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'Hiſtoire, ou de la Fable. Ces entrepriſes contre des proches ont toujours quelque choſe de ſi criminel, & de ſi contraire à la nature, qu'elles ne ſont pas croyables, à moins que d'être appuyées ſur l'une ou ſur l'autre; & jamais elles n'ont cette vraiſemblance, ſans laquelle ce qu'on invente ne peut être de miſe.

Je n'oſe décider ſi abſolument de la ſeconde eſpéce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnoître pour ſon pére, ou pour ſon frére, & en tombe au deſeſpoir, cela n'a rien que de vraiſemblable, & par conſéquent on le peut inventer: mais d'ailleurs, cette circonſtance de tuer ſon pére ou ſon frere, ſans le connoître, eſt ſi extraordinaire, & ſi éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'Hiſtoire n'oſe manquer à s'en ſouvenir, quand elle arrive entre des perſonnes illuſtres, & de refuſer toute croyance à de tels événemens, quand elle ne les marque point. Le Théatre ancien ne nous

en

en fournit aucun exemple qu'Oedipe, & je ne me souviens point d'en avoir vû aucun autre chez nos Historiens. Je sai que cet événement sent plus la Fable que l'Histoire, & que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie; mais la Fable & l'Histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble, que pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable, & qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la scéne. Toute la métamorphose d'Ovide est manifestement d'invention: on peut en tirer des sujets de Tragédie, mais non pas inventer sur ce modéle, si ce n'est des épisodes de même trempe. La raison en est, que bien que nous ne devions rien inventer que de vraisemblable, & que ces sujets fabuleux, comme Andromède & Phaëton, ne le soient point du tout, inventer des épisodes, ce n'est pas tant inventer, qu'ajoûter à ce qui est déja inventé; & ces épisodes trouvent une espéce de vraisemblance, dans leur rapport avec l'action principale, en sorte qu'on peut dire que supposé que cela se soit pû faire, il s'est pû faire comme le Poëte le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seroient pas propres à un sujet historique, ou de pure invention, parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, & seroient moins vraisemblables qu'elle. Les apparitions de Vénus & d'Æole ont eu bonne grace dans Andromède: mais si j'avois fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicoméde avec son pére, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurois fait révolter tout mon auditoire, & cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenue. Ces dénouemens par des Dieux de machine sont fort fréquens chez les Grecs dans des Tragédies qui paroissent historiques, & qui sont vraisemblables à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, & se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sai ce qu'en décidoient les Athéniens qui étoient leurs juges; mais les deux exemples que je viens de citer, montrent suffisamment qu'il seroit dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en savons manifestement la fausseté, & qu'elles choquent notre Religion, ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'Auditeur, & à plus forte raison à sa croyance; mais aussi doit-on m'accorder que nous

nous avons du moins autant de foi pour l'appartition des Anges & des Saints, que les Anciens en avoient pour celle de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit, si pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un Ange? Ce poëme est entre des Chrétiens, & cette apparition y auroit eu autant de justesse que celle des Dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs: ç'eût été néanmoins un secret infaillible de rendre celui-là ridicule, & il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite: *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux Tragédies de cette seconde espéce, où l'on ne connoit un pére ou un fils, qu'après l'avoir fait périr; & pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé, mais je ne me le permettrai jamais.

Celles de la troisiéme espéce ne reçoivent aucune difficulté. Non seulement on les peut inventer, puisque tout y est vraisemblable, & suit le train commun des affections naturelles; mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du Théatre, que d'obliger les Poëtes à en prendre les sujets dans l'Histoire. Nous n'en voyons point

de cette nature chez les Grecs, qui n'ayent la mine d'avoir été inventés par leurs Auteurs. Il se peut faire que la Fable leur en aye prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrans pour percer de si épaisses obscurités, & déterminer si l'Iphigénie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide comme son Héléne, & son Ion, ou s'il l'a prise d'un autre; mais je croi pouvoir dire qu'il est très-mal-aisé d'en trouver dans l'Histoire, soit que tels événemens n'arrivent que très-rarement, soit qu'ils n'ayent pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le Roi d'Athénes son pére, sur le point qu'il l'alloit faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la Scéne, peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'Auditeur, mais il ne faut pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'Histoire ou de la Fable, semble décidée en termes assez formels, par Aristote, lorsqu'il dit, *qu'il ne faut point changer les sujets reçûs, & que Clytemnestre doit ne point être tuée par un autre qu'Oreste, ni Eriphile par un autre qu'Alcmaon*. Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction & quelque tempérament. Il est constant

conſtant que les circonſtances, ou ſi vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action, demeurent en notre pouvoir. L'Histoire ſouvent ne les marque pas, ou en rapporte ſi peu, qu'il eſt beſoin d'y ſuppléer pour remplir le poëme; & même il y a quelque apparence de préſumer que la mémoire de l'Auditeur qui les aura lûes autrefois, ne s'y ſera pas ſi fort attaché, qu'il s'apperçoive aſſez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuſer de menſonge; ce qu'il ne manqueroit pas de faire, s'il voyoit que nous changeaſſions l'action principale. Cette falſification ſeroit cauſe qu'il n'ajoûteroit aucune foi à tout le reſte; comme au contraire il croit aiſément tout ce reſte, quand il le voit ſervir d'acheminement à l'effet qu'il ſait véritable, & dont l'Hiſtoire lui a laiſſé une plus forte impresſion. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut ſervir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traité tous deux, mais chacun avec un nœud & un dénouement tout-à-fait différent l'un de l'autre, & c'eſt cette différence qui empêche que ce ne ſoit la même piéce, bien que ce ſoit le même ſujet, dont ils ont conſervé l'action principale. Il faut donc la conſerver comme eux; mais il faut examiner en même temps ſi elle n'eſt point ſi cruelle, ou ſi difficile à repréſenter, qu'elle puiſſe diminuer quelque choſe de la cro-

yance que l'Auditeur doit à l'Histoire, & qu'il veut bien donner à la Fable, en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vûe, & de le faire savoir par un récit qui frappe moins que le spectacle, & nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfans, ni qu'Atrée fasse rôtir ceux de Thyeste à la vûe du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi-bien que la métamorphose de Progné en oiseau, & de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité, quand on la hazarde aux yeux du Spectateur.

Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Je passe plus outre, & pour exténuer, ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du prémier Acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopatre eut tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus à son retour de la chasse, & ce Prince soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, & la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide; on

on eût pris averſion pour Antiochus, & il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que ſa haine & ſa noire perfidie alloient être découvertes, s'empoiſonne dans ſon deſeſpoir, à deſſein d'envelopper ces deux amans dans ſa perte, en leur ôtant tout ſujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mére laiſſe un plus fort exemple, puiſqu'elle devient un effet de la juſtice du Ciel, & non pas de la vengeance des hommes: d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compaſſion, & de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent: & enfin l'action hiſtorique s'y trouve conſervée malgré ce changement, puiſque Cléopatre périt par le même poiſon qu'elle préſente à Antiochus.

Phocas étoit un Tyran, & ſa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été ſans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupére, que par celle d'Héraclius. C'eſt un ſoin que nous devons prendre de préſerver nos héros du crime tant qu'il ſe peut, & les exempter même de tremper leurs mains dans le ſang, ſi ce n'eſt en un juſte combat. J'ai beaucoup oſé dans Nicoméde: Pruſias ſon pére l'avoit voulu faire aſſaſſiner dans ſon armée: ſur l'avis qu'il en eut par les aſſaſſins mêmes, il entra dans ſon Royaume, s'en empara, & réduiſit ce malheureux pére à ſe cacher dans

une caverne, où il le fit aſſaſſiner lui-même. Je n'ai pas pouſſé l'Hiſtoire juſques-là, & après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai crû que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le perſécutoient, ſans le faire paſſer plus avant.

Je ne ſaurois diſſimuler une délicateſſe que j'ai ſur la mort de Clytemneſtre, qu'Ariſtote nous propoſe pour exemple des actions qui ne doivent point être changées. Je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de ſon fils Oreſte ; mais je ne puis ſouffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de deſſein formé, pendant qu'elle eſt à genoux devant lui, & le conjure de lui laiſſer la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui paſſe pour une vertueuſe opprimée dans le reſte de la piéce, l'inhumanité dont elle encourage ſon frére à ce parricide. C'eſt un fils qui venge ſon pére, mais c'eſt ſur ſa mére qu'il le venge. Séleucus & Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ai oſé leur en donner la moindre penſée. Auſſi notre maxime de faire aimer nos principaux Acteurs n'étoit pas de l'uſage des Anciens, & ces républicains avoient une ſi forte haine des Rois, qu'ils voyoient avec plaiſir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce ſujet à notre mode, il faudroit qu'Oreſte n'eût deſſein que con-

tre Ægiſte, qu'un reſte de tendreſſe reſpectueuſe pour ſa mére lui en fît remettre la punition aux Dieux, que cette Reine s'opiniâtrât à la protection de ſon adultére, & qu'elle ſe mît entre ſon fils & lui ſi malheureuſement, qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit porter à cet aſſaſſin de ſon pére. Ainſi elle mourroit de la main de ſon fils, comme le veut Ariſtote, ſans que la barbarie d'Oreſte nous fît horreur, comme dans Sophocle, ni que ſon action méritât des Furies vengereſſes pour le tourmenter, puiſqu'il demeureroit innocent.

Le même Ariſtote nous autoriſe à en uſer de cette maniére, lorſqu'il nous apprend que *le Poëte n'eſt pas obligé de traiter les choſes comme elles ſe ſont paſſées, mais comme elles ont pû, ou dû ſe paſſer ſelon le vraiſemblable, ou le néceſſaire*. Il répéte ſouvent ces derniers mots, & ne les explique jamais. Je tâcherai d'y ſuppléer le moins mal qu'il me ſera poſſible, & j'eſpére qu'on me pardonnera ſi je m'abuſe.

Je dis donc prémiérement, que cette liberté qu'il nous laiſſe d'embellir les actions hiſtoriques par des inventions vraiſemblables, n'emporte aucune défenſe de nous écarter du vraiſemblable dans le beſoin. C'eſt un privilége qu'il nous donne, & non pas une ſervitude qu'il nous impoſe. Cela eſt clair par ſes paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choſes ſelon le vraiſemblable ou ſelon le néceſſaire, nous pouvons

quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire, & cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du Poëte se trouve encore en termes plus formels dans le vingt-cinquiéme Chapitre, qui contient les excuses, ou plutôt les justifications dont il se peut servir contre la censure. *Il faut*, dit-il, *qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, & qu'il les représente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'ellés ont été, ou comme elles ont dû être :* par où il lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la Fable est fondée, ou de la vraisemblance. Il ajoûte ensuite : *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû être : si on lui impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des Dieux, dont la plus grande partie n'a rien de véritable*. Et un peu plus bas : *Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la maniére qu'il décrit, néanmoins elles se sont passées effectivement de cette maniére*, & par conséquent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligés de nous écarter de la vérité, pour donner une meilleure forme aux actions de la Tragédie par les ornemens de

la

la vraiſemblance, & le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour conſtant par le ſecond de ces trois paſſages, que l'opinion commune ſuffit pour nous juſtifier, quand nous n'avons pas pour nous la vérité, & que nous pourrions faire quelque choſe de mieux que ce que nous faiſons, ſi nous recherchions les beautés de cette vraiſemblance. Nous courons par-là quelque riſque d'un plus foible ſuccès, mais nous ne péchons que contre le ſoin que nous devons avoir de notre gloire, & non pas contre les régles du Théatre.

Je fais une ſeconde remarque ſur ces termes de *vraiſemblance* & de *néceſſaire*, dont l'ordre ſe trouve quelquefois renverſé chez ce Philoſophe, qui tantôt dit, *ſelon le néceſſaire ou le vraiſemblable*, & tantôt, *ſelon le vraiſemblable ou le néceſſaire*. D'où je tire une conſéquence, qu'il y a des occaſions où il faut préférer le vraiſemblable au néceſſaire, & d'autres où il faut préférer le néceſſaire au vraiſemblable. La raiſon en eſt, que ce qu'on emploie le dernier dans les propoſitions alternatives, y eſt placé comme un pis-aller, dont il faut ſe contenter, quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le prémier, avant que de ſe réduire au ſecond, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce prémier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraiſemblable au néceſſaire, & du né-

çessaire au vraisemblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la Tragédie. La prémiére consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps & du lieu; & l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la prémiére, le vraisemblable est à préférer au nécessaire, & le nécessaire au vraisemblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile & mieux séant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. J'ai déja fait voir en l'autre Discours que pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique, qui vraisemblablement s'entretiendroient dans une chambre, & je m'assure que si on racontoit dans un Roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyeucte, dans Pompée, ou dans le Menteur, on lui donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux régles de l'unité de jour & de lieu nous dispense alors du vraisemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible: mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité, & la Suivante, Cinna, Théodore, & Nicoméde n'ont point eu besoin de

s'écar-

s'écarter de la vraisemblance à l'égard du temps, comme ces autres poëmes,

Cette réduction de la Tragédie au Roman est la pierre de touche, pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au Théatre par le lieu, par le temps, & par les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vûe beaucoup de personnages tout à la fois, de peur que les uns demeurent sans action, ou troublent celle des autres. Le Roman n'a aucune de ces contraintes: il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particuliére; il a pour cela tout un Palais, toute une Ville, tout un Royaume, toute la Terre où les promener; & s'il fait arriver, ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se départir de la vraisemblance, parce qu'il n'a jamais aucune raison, ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le Théatre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vraisemblable, parce qu'il ne nous fait rien savoir que par des gens qu'il expose à la vûe de l'Auditeur en peu de temps, il nous en dis-

pense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser, que nous permettre une vraisemblance plus large : mais puisqu'Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un Roman, n'a point de vraisemblance, à le bien prendre, & se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples : L'unité de lieu y est exacte, tout s'y passe dans une Salle. Mais si on en faisoit un roman avec les mêmes particularités de Scéne en Scéne, que j'y ai employées, feroit-on tout passer dans cette Salle ? A la fin du prémier Acte, Curiace & Camille sa maîtresse vont rejoindre le reste de la famille, qui doit être dans un autre apartement ; entre les deux Actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du second, Curiace paroit dans cette même Salle pour l'en congratuler. Dans le Roman il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille, & il n'est point vraisemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjouissance ; mais il est nécessaire pour le Théatre, & à moins que cela les sentimens des trois Horaces, de leur pére, de leur sœur, de Curiace, & de Sabine, se fussent présentés

à

à faire paroître tous à la fois. Le Roman qui ne ſait rien voir, en fût venu aiſément à bout: mais ſur la Scéne il a fallu les ſéparer, pour y mettre quelque ordre, & les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-ci, que j'ai été forcé de ramener dans cette Salle ſans vraiſemblance. Cela paſſé, le reſte de l'Acte eſt tout-à-fait vraiſemblable, & n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre maniére dans le Roman. A la fin de cet Acte, Sabine & Camille outrées de déplaiſir ſe retirent de cette Salle, avec un emportement de douleur, qui vraiſemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le Roman les feroit demeurer, & y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la néceſſité de les faire voir aux Spectateurs, Sabine quitte ſa chambre au commencement du troiſiéme Acte, & revient entretenir ſes douloureuſes inquiétudes dans cette Salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reſte de cet Acte eſt vraiſemblable, comme en l'autre: & ſi vous voulez examiner avec cette rigueur les prémiéres ſcénes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même choſe, & que le Roman placeroit ſes perſonnages ailleurs qu'en cette Salle, s'ils en étoient une fois ſortis, comme ils en ſortent à la fin de chaque Acte.

Ces exemples peuvent ſuffire pour expliquer comme on peut traiter une Action

ſelon

ſelon le néceſſaire, quand on ne la peut traiter ſelon le vraiſemblable, qu'on doit toujours préférer au néceſſaire, lorſqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainſi de leur liaiſon qui les fait naître l'une de l'autre. Le néceſſaire y eſt à préférer au vraiſemblable: non que cette liaiſon ne doive toujours être vraiſemblable; mais parce qu'elle eſt beaucoup meilleure, quand elle eſt vraiſemblable & néceſſaire tout enſemble. La raiſon en eſt aiſée à concevoir. Lorſqu'elle n'eſt que vraiſemblable ſans être néceſſaire, le Poëme s'en peut paſſer, & elle n'y eſt pas de grande importance; mais quand elle eſt vraiſemblable & néceſſaire, elle devient une partie eſſentielle du Poëme, qui ne peut ſubſiſter ſans elle. Vous trouverez dans Cinna des exemples de ces deux ſortes de liaiſons; j'appelle ainſi la maniére dont une action eſt produite par l'autre. Sa conſpiration contre Auguſte eſt cauſée néceſſairement par l'amour qu'il a pour Æmilie; parce qu'il la veut épouſer, & qu'elle ne veut ſe donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une eſt vraie, l'autre eſt vraiſemblable, & leur liaiſon eſt néceſſaire. La bonté d'Auguſte donne des remords & de l'irréſolution à Cinna; ces remords & cette irréſolution ne ſont cauſés que vraiſemblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaiſon vraiſemblable avec elle, parce que

Cinna

Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, & arriver à son but, qui est d'épouser Æmilie. Il la consulte dans cette irrésolution : cette consultation n'est que vraisemblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parce que s'il eût rompu la conjuration sans son aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit proposé ; & par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vraisemblables, ou si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vraisemblable, par une autre pareillement vraisemblable.

Avant que d'en venir aux définitions & divisions du vraisemblable & du nécessaire, je fais encore une réflexion sur les actions, qui composent la Tragédie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes, selon que nous le jugeons à propos. Les unes suivent l'Histoire, les autres ajoûtent à l'Histoire, les troisiémes falsifient l'Histoire. Les prémiéres sont vraies, les secondes quelquefois vraisemblables, & quelquefois nécessaires ; & les derniéres doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies, il ne faut point se mettre en peine de la vraisemblance, elles n'ont pas besoin de son secours. *Tout ce qui s'est fait manifestement s'est pû faire*, dit Aristote, *parce que s'il ne s'étoit pû faire, il ne se seroit pas fait*. Ce que nous ajoûtons à l'Histoire, comme il n'est pas appuyé

de son autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle*, ajoûte ce Philosophe, *à croire que ce qui ne s'est point fait, n'a pû encore se faire*, & c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vraisemblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.

A bien peser ces deux passages, je croi ne m'éloigner point de sa pensée, quand j'ose dire pour définir le vraisemblable, que c'est *une chose manifestement possible dans la bienséance, & qui n'est ni manifestement vraie, ni manifestement fausse*. On en peut faire deux divisions, l'une en vraisemblable général & particulier, l'autre en ordinaire & extraordinaire.

Le vraisemblable général est ce que peut faire, & qu'il est à propos que fasse un Roi, un Général d'Armée, un Amant, un Ambitieux, &c. Le particulier est ce qu'a pû ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade, compatible avec ce que l'Histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'Histoire sort de cette vraisemblance, parce qu'il est manifestement faux, & il n'est pas vraisemblable que César après la Bataille de Pharsale se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium; bien qu'à parler en termes généraux, il soit vraisemblable, que dans une guerre civile après une grande Bataille, les Chefs des partis contrai-

res

res se réconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un & l'autre.

Cette fausseté manifeste qui détruit la vraisemblance, se peut rencontrer même dans les piéces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances des temps, & des lieux, qui peuvent convaincre un auteur de fausseté, quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un Roi de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, & que je choisisse pour temps de mon action un siécle, dont l'Histoire eût marqué les véritables Rois de ces deux Royaumes, la fausseté seroit toute visible; & c'en seroit une encore plus palpable, si je plaçois Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller & revenir en un même jour. Il y a des choses sur quoi le Poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'Histoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de César, ou d'Auguste, & leur attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites, ou les faire arriver d'une autre maniére qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverser la Chronologie, pour faire vivre Alexandre du temps de César, & moins encore changer la situation des lieux, ou les noms des Royaumes, des Provinces, des Villes, des montagnes, & des fleuves remarquables. La raison est, que

que ces Provinces, ces montagnes, ces riviéres sont des choses permanentes. Ce que nous savons de leur situation étoit dès le commencement du monde, nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement à moins que l'Histoire le marque, & la Géographie nous en apprend tous les noms anciens & modernes. Ainsi un homme seroit ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, & de mêler de pareilles grotesques dans une piéce d'invention. Mais l'Histoire est des choses qui passent, & qui succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échappe beaucoup à la connoissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les Commentaires de César qui écrivoit sa propre histoire, & devoit la savoir toute entiére. Nous savons quels pays arrosoient le Rhône & la Seine, avant qu'il vînt dans les Gaules ; mais nous ne savons que fort peu de choses, & peut-être rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas sous ce prétexte de fiction Poëtique, & d'éloignement des temps, y

chan-

changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argénis, où il ne nomme aucune ville, ni fleuve de Sicile, ni de nos Provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entiérement de son invention, aussi-bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il *trouve le Poëte excusable, quand il péche contre un autre art que le sien, comme contre la Médecine ou contre l'Astrologie*. A quoi je répons, *qu'il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par là au but de son art, auquel il n'auroit pû arriver autrement*. Encore avoue-t-il, *qu'il peche en ce cas, & qu'il est meilleur de ne point pécher du tout*. Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son Théatre, tels que sont la Médecine & l'Astrologie que je viens de nommer; & les arts, sans la connoissance desquels, ou en tout ou en partie, il ne sauroit établir de justesse dans aucune piéce; tels que sont la Géographie & la Chronologie. Comme il ne sauroit représenter aucune action sans la placer en quelque lieu & en quelque temps, il est inexcusable s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu, & de ce temps où il la place.

Je

Je viens à l'autre division du vraisemblable en ordinaire & extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive à la vérité moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée, pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces événemens singuliers, qui servent de matiére aux Tragédies sanglantes par l'appui qu'ils ont de l'histoire, ou de l'opinion commune, & qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les Episodes de la piéce dont ils sont le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraisemblable extraordinaire. L'un d'un homme subtil & adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui; l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que lui, & en demeure victorieux; ce qui sur-tout ne manque jamais à être bien reçû, quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du Ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux souhaits de l'auditoire, qui s'intéresse toujours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le Comte se trouveroit dans la vraisemblance extraordinaire, quand elle ne seroit pas vraie. *Il est vraisemblable*, dit notre Docteur, *que beaucoup de choses arrivent contre*

le

le vraisemblable; & puisqu'il avoue par-là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraisemblance, j'aimerois mieux les nommer simplement croyables, & les ranger sous le nécessaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même Philosophe dit, qu'*au regard de la Poësie, on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable*, & conclure de-là, que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable, par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque selon Aristote il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté, & trouver de quelle nature est cet impossible croyable, dont il ne donne aucun exemple, je répons qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paroissent aisément possibles, & par conséquent croyables, quand on les envisage d'une autre maniére. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'Histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, & qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé; mais elles paroissent manifestement possibles, quand elles sont dans la vraisemblance générale, pourvû qu'on les regarde détachées de l'Histoire, & qu'on veuille oublier pour quelque temps

ce

ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicoméde est impossible, puisque l'Histoire porte qu'il fit mourir son pére sans le voir, & que ses fréres du second lit étoient en ôtage à Rome, lorsqu'il s'empara du Royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins, puisqu'il n'étoit pas fils de Maurice, & que bien loin de passer pour celui de Phocas, & être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il étoit Gouverneur, & ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidens de ces deux Tragédies, & ceux qui savent le desaveu qu'en fait l'Histoire, la mettent aisément à quartier, pour se plaire à leur représentation, parce qu'ils sont dans la vraisemblance générale, bien qu'ils manquent de la particuliére.

Tout ce que la Fable nous dit de ses Dieux & de leurs métamorphoses, est encore impossible, & ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, & par cette vieille tradition qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modéle, & de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé de son attente, quand le titre du poëme le prépare à n'y voir rien que

que d'impoſſible en effet : il y trouve tout croyable, & cette prémiére ſuppoſition faite qu'il eſt des Dieux, & qu'ils prennent intérêt & font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout réſolu, il n'a aucune difficulté à ſe perſuader du reſte.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'eſt que le vraiſemblable, il eſt temps que je hazarde une définition du néceſſaire, dont Ariſtote parle tant, & qui ſeul nous peut autoriſer à changer l'hiſtoire, & à nous écarter de la vraiſemblance. Je dis donc que le néceſſaire, en ce qui regarde la Poëſie, n'eſt autre choſe que *le beſoin du Poëte pour arriver à ſon but, ou pour y faire arriver ſes Acteurs*. Cette définition a ſon fondement ſur les diverſes acceptions du mot Grec ἀναγκαῖον, qui ne ſignifie pas toujours ce qui eſt abſolument néceſſaire, mais auſſi quelquefois ce qui eſt ſeulement utile à parvenir à quelque choſe.

Le but des Acteurs eſt divers, ſelon les divers deſſeins que la variété des ſujets leur donne. Un amant a celui de poſſéder ſa maîtreſſe, un ambitieux de s'emparer d'une couronne, un homme offenſé de ſe venger, & ainſi des autres. Les choſes qu'ils ont beſoin de faire pour y arriver conſtituent ce néceſſaire, qu'il faut préférer au vraiſemblable, ou pour parler plus juſte, qu'il faut ajoûter au vraiſemblable dans la liaiſon des actions, & leur dépendance l'une

de l'autre. Je pense m'être déjà assez expliqué là-dessus, je n'en dirai pas davantage.

Le but du Poëte est de plaire selon les régles de son art. Pour plaire, il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions, & d'exténuer l'horreur des funestes. Ce sont des nécessités d'embellissement, où il peut bien choquer la vraisemblance particuliére par quelque altération de l'histoire, mais non pas se dispenser de la générale, que rarement, & pour des choses qui soient de la derniére beauté, & si brillantes qu'elles éblouïssent. Sur-tout il ne doit jamais les pousser au-delà de la vraisemblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajoûte de son invention ne sont pas d'une nécessité absolue, & qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait, que d'en parer son poëme contre toute sorte de vraisemblance. Pour plaire selon les régles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour & de lieu, & comme cela est d'une nécessité absolue & indispensable, il lui est beaucoup plus permis sur ces deux articles, que sur celui des embellissemens.

Il est si mal-aisé qu'il se rencontre dans l'histoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces événemens illustres & dignes de la Tragédie, dont les délibérations & leurs effets puissent arriver en un

même

même lieu, & en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvû qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter, & un Auteur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire, & le Public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le Théatre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus vîte que la vraisemblance ne le permet. Je lui donnerois en ce cas un conseil que peut-être il trouveroit salutaire, c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son poëme, ni aucun lieu déterminé où il pose ses Acteurs. L'imagination de l'auditeur auroit plus de liberté de se laisser aller au courant de l'action, si elle n'étoit point fixée par ces marques, & il pourroit ne s'appercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisoient souvenir, & n'y appliquoient son esprit malgré lui. Je me suis toujours repenti d'avoir fait dire au Roi dans le Cid, qu'il vouloit que Rodrigue se délassât une heure ou deux après la défaite des Maures, avant que de combattre Dom Sanche. Je l'avois fait pour montrer que la piéce étoit dans les vingt-quatre heures, & cela n'a servi qu'à avertir les spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avois fait résoudre ce combat, sans en désigner

l'heure, peut-être n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne pense pas que dans la Comédie le Poëte ait cette liberté de presser son action, par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vraisemblables, & n'ajoûte point ce mot, *ou nécessaires*, comme pour la Tragédie. Aussi la différence est assez grande entre les actions de l'une & celles de l'autre. Celles de la Comédie partent de personnes communes, & ne consistent qu'en intrigues d'amour, & en fourberies, qui se développent si aisément en un jour, qu'assez souvent chez Plaute & chez Térence le temps de leur durée excéde à peine celui de leur représentation. Mais dans la Tragédie les affaires publiques sont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des personnes illustres qu'on y fait paroître : il y entre des batailles, des prises de villes, de grands périls, des révolutions d'Etats, & tout cela va mal-aisément avec la promptitude que la régle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la Scéne.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le Poëte d'aller contre la vérité & contre la vraisemblance, par la considération du besoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponse précise. J'ai fait voir qu'il y a des

choses

choses sur qui nous n'avons aucun droit ; & pour celles où ce privilége peut avoir lieu, il doit être plus ou moins resserré, selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup moins permis dans Horace, & dans Pompée, dont les histoires ne sont ignorées de personne, que dans Rodogune & dans Nicoméde, dont peu de gens savoient les noms avant que je les eusse mis sur le Théatre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoûte à l'histoire, & tous les changemens qu'on y apporte, ne soient jamais plus incroyables, que ce qu'on en conserve dans le même poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement,

Ficta voluptatis causa sint proxima veris,

& non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'Histoire, ou dans la Fable, hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question autant qu'on la peut décider par cet autre vers, avec lequel je finis ce Discours :

Dabiturque licentia sumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenue, *mais* ſans ſcrupule, & s'il ſe peut, ne nous en ſervons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point beſoin de grace, que d'en recevoir.



TROI-

TROISIEME DISCOURS.

DES TROIS UNITÉ'S, d'action, de jour, & de lieu.

LEs deux Discours précédens, & l'Examen de mes piéces de Théatre, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matiéres, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'Unité d'action consiste dans la Comédie, en l'Unité d'intrigue, ou d'obstacles aux desseins des principaux Acteurs; & en l'Unité de péril dans la Tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, & plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvû que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du prémier péril ne rend point l'action complette, puisqu'elle en attire un second, & l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les Acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle. Ma

mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre, qui ne détruit point l'Unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Théodore, dont il n'est point besoin que le prémier tue sa sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au martyre, après avoir échappé la prostitution; & je me trompe fort, si la mort de Polixéne, & celle d'Astianax, dans la Troade de Sénéque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'Unité d'action ne veut pas dire que la Tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le Théatre. Celle que le Poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu, & une fin, & ces trois parties non seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complette, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir, que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminemens, & tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque Acte, pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les Acteurs durant

durant les intervalles qui les ſéparent, ni même qu'ils agiſſent lorſqu'ils ne paroiſſent point ſur le Théatre; mais il eſt néceſſaire que chaque Acte laiſſe une attente de quelque choſe qui ſe doive faire dans celui qui le ſuit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ſes deux fils au ſecond Acte, juſqu'à ce quelle rejoigne Antiochus au quatriéme, je ſerois bien empêché à vous le dire, & je ne crois pas être obligé à en rendre compte; mais la fin de ce ſecond prépare à voir un effort de l'amitié des deux fréres pour régner, & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mére. On en voit l'effet dans le troiſiéme, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, & à ce que fait Séleucus dans le quatriéme, qui oblige cette mére dénaturée à réſoudre & faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquiéme.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troiſiéme au quatriéme vraiſemblablement ſe conſume à dormir par tous les Acteurs. Leur repos n'empêche pas toutefois la continuïté d'action entre ces deux Actes, parce que ce troiſiéme n'en a point de complette. Dorante le finit par le deſſein de chercher les moyens de regagner l'eſprit de Lucréce, &

& dès le commencement de l'autre il se présente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, & prendre l'occasion de l'entretenir elle-même, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les Acteurs, pendant qu'ils n'occupent point la Scéne, je n'entens pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre; mais seulement qu'on n'y est pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derriére le Théatre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le second Acte jusqu'au quatriéme, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare; mais je fais connoître dès le prémier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers, à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer, que le Poëte n'est pas tenu d'exposer à la vûe toutes les actions particuliéres qui aménent à la principale. Il doit choisir celles qui lui sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat & la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché; & cacher les autres derriére la Scéne,

pour

pour les faire connoître au ſpectateur, ou par une narration, ou par quelque autre adreſſe de l'art. Sur-tout il doit ſe ſouvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaiſon enſemble, que les derniéres ſoient produites par celles qui les précédent, & que toutes ayent leur ſource dans la protaſe qui doit fermer le prémier Acte. Cette régle que j'ai établie dès le prémier Diſcours, bien qu'elle ſoit nouvelle, & contre l'uſage des Anciens, a ſon fondement ſur deux paſſages d'Ariſtote. En voici le prémier : *Il y a grande différence*, dit-il, *entre les événemens qui viennent les uns après les autres, & ceux qui viennent les uns à cauſe des autres.* Les Maures viennent dans le Cid après la mort du Comte, & non pas à cauſe de la mort du Comte ; & le Pêcheur vient dans D. Sanche, après qu'on ſoupçonne Carlos d'être le Prince d'Arragon, & non pas à cauſe qu'on l'en ſoupçonne : ainſi tous les deux ſont condamnables. Le ſecond paſſage eſt encore plus formel, & porte en termes exprès, *que tout ce qui ſe paſſe dans la Tragédie, doit arriver néceſſairement ou vraiſemblablement de ce qui l'a précédé.*

La liaiſon des Scénes qui unit toutes les actions particuliéres de chaque Acte l'une avec l'autre, & dont j'ai parlé en l'Examen de la Suivante, eſt un grand ornement dans un poëme, & qui ſert beaucoup à former

une continuïté d'action par la continuïté de la représentation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement, & non pas une régle. Les Anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plûpart de leurs Actes ne soient chargés que de deux ou trois Scénes ; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la Scéne qui le précéde, ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisiéme Acte de l'Eunuque de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémés & Pythias qui sortent du Théatre quand il y entre. Les Savans de notre siécle, qui les ont pris pour modéles dans les Tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, & il ne faut que jetter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius, & de Heinsius, dont j'ai parlé dans l'Examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos spectateurs, qu'ils ne sauroient plus voir une Scéne détachée, sans la marquer pour un défaut. L'œil & l'oreille même s'en scandalisent, avant que l'esprit y aye pû faire de réflexion. Le quatriéme Acte de Cinna demeure au-dessous des autres par ce

ce manquement ; & ce qui n'étoit point une régle autrefois, l'eſt devenu maintenant par l'aſſiduïté de la pratique.

J'ai parlé de trois ſortes de liaiſons dans cet Examen de la Suivante. J'ai montré averſion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vûe, eſtime pour celles de préſence & de diſcours, & dans ces derniéres j'ai confondu deux choſes qui méritent d'être ſéparées. Celles qui ſont de préſence & de diſcours enſemble ont ſans doute toute l'excellence dont elles ſont capables ; mais il en eſt de diſcours ſans préſence, & de préſence ſans diſcours, qui ne ſont pas dans le même degré. Un Acteur qui parle à un autre d'un lieu caché ſans ſe montrer, fait une liaiſon de diſcours ſans préſence, qui ne laiſſe pas d'être fort bonne, mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure ſur le Théatre ſeulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaiſon de préſence ſans diſcours, qui ſouvent a mauvaiſe grace, & tombe dans une affectation mendiée, plutôt pour remplir ce nouvel uſage qui paſſe en précepte, que pour aucun beſoin qu'en puiſſe avoir le ſujet. Ainſi dans le troiſiéme Acte de Pompée, Achorée après avoir rendu compte à Charmion de la reception que Céſar a faite au Roi quand il lui a préſenté la tête de ce Héros, demeure ſur le Théatre, où il voit venir l'un & l'autre, ſeule-

ſeulement pour entendre ce qu'ils diront & le rapporter à Cléopatre. Ammon fait la même choſe au quatriéme d'Andromede, en faveur de Phinée, qui ſe retire à la vûe du Roi & de toute ſa Cour qu'il voit arriver. Ces perſonnages qui deviennent muets, lient aſſez mal les ſcénes, où ils ont ſi peu de part qu'ils n'y ſont comptés pour rien. Autre choſe eſt, quand ils ſe tiennent cachés pour s'inſtruire de quelque ſecret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, & qui croyent n'être entendus de perſonne; car alors, l'intérêt qu'ils ont à ce qui ſe dit, joint à une curioſité raiſonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent ſavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur ſilence. Mais en ces deux exemples, Ammon & Achorée mêlent une préſence ſi froide aux ſcénes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiſer, quelque couleur que je leur donne pour leur ſervir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précédent, tant l'une & l'autre pièce s'en peut aiſément paſſer.

Bien que l'action du poëme dramatique doive avoir ſon unité, il y faut conſidérer deux parties, le nœud, & le dénouement. *Le nœud eſt composé*, ſelon Ariſtote, *en partie de ce qui s'eſt paſſé hors du Théatre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y paſſe; le reſte appartient au dénouement. Le changement d'une fortune*

en l'autre fait la séparatisn de ces deux parties. Tout ce qui le précède est de la prémiére, & ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre. Le nœud dépend entiérement du choix & de l'imagination industrieuse du Poëte, & l'on n'y peut donner de régle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vraisemblable, ou le nécessaire, dont j'ai parlé dans le second Discours : à quoi j'ajoûte un conseil, de s'embarrasser le moins qu'il lui est possible des choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, & qu'elles gênent l'esprit de l'Auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter: mais celles qui se font des choses qui arrivent & se passent derriére le Théatre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, & font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au-dessus de ce que j'ai fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Æmilie, étant plutôt un ornement qui chatouille l'esprit des Spectateurs, qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir & imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite.

Æmilie

Æmilie leur fait assez connoître dans les deux prémiéres scénes qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur, & quand Cinna lui diroit tout simplement que les conjurés sont prêts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action, que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte, & de ce qu'il leur a dit, & de la maniére dont ils l'ont reçû. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du Héros, comme celle d'Héraclius; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du Spectateur, & l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux prémiéres représentations, tant elles le fatiguent.

Dans le dénouement je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, & la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme, quand celui qui a fait obstacle au dessein des prémiers Acteurs, durant quatre Actes, en désiste au cinquiéme sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ai parlé au prémier Discours, & n'y ajoûterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un Dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les Acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans l'Oreste. Ce Prince & son ami Pylade accusés par Tindare & Ménélas de la mort de

Clytemneſtre & condamnés à leur pourſuite, ſe ſaiſiſſent d'Heléne & d'Hermione; ils tuent ou croyent tuer la prémiére, & menacent d'en faire autant de l'autre, ſi on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour appaiſer ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre fineſſe, que de faire deſcendre Apollon du Ciel, qui d'autorité abſolue ordonne qu'Oreſte épouſe Hermione, & Pylade Electre; & de peur que la mort d'Heléne n'y ſervît d'obſtacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épouſât Oreſte qui venoit de tuer ſa mére, il leur apprend qu'elle n'eſt pas morte, & qu'il l'a dérobée à leurs coups, & enlevée au Ciel dans l'inſtant qu'ils penſoient la tuer. Cette ſorte de machine eſt entiérement hors de propos, n'ayant aucun fondement ſur le reſte de la piéce, & fait un dénouement vicieux: mais je trouve un peu de rigueur au ſentiment d'Ariſtote, qui met en même rang le char dont Médée ſe ſert pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a priſe de Créon. Il me ſemble que c'en eſt un aſſez grand fondement, que de l'avoir faite magicienne, & d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant audeſſus des forces de la nature que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jaſon à Colchos, après qu'elle a rajeuni ſon pére Æſon depuis ſon retour, après qu'elle a attaché des feux inviſibles au préſent qu'elle a fait

à

à Créuſe ; ce char volant n'eſt point hors de la vraiſemblance, & ce poëme n'a point beſoin d'autre préparation, pour cet effet extraordinaire. Sénéque lui en donne une par ce vers, que Médée dit à ſa nourrice,

Tuum quoque ipſa corpus hinc mecum aveham,

& moi, par celui-ci qu'elle dit à Ægée,

Je vous ſuivrai demain par un chemin nouveau.

Ainſi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y eſt ſervi d'aucune précaution, peut être juſte, & ne retomber ni ſur Sénéque, ni ſur moi, & je n'ai point beſoin de contredire Ariſtote, pour me juſtifier ſur cet article.

De l'action je paſſe aux Actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas ſi égale, qu'on n'en réſerve plus pour le dernier que pour les autres, & qu'on n'en puiſſe moins donner au prémier qu'aux autres. On peut même ne faire autre choſe dans ce prémier que peindre les mœurs des perſonnages, & marquer à quel point ils en ſont de l'Hiſtoire qu'on va repréſenter. Ariſtote n'en preſcrit point le nombre. Horace le borne à cinq, & bien qu'il défende d'y en mettre moins, les Eſpagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois, & les Italiens font ſouvent la même choſe. Les Grecs les diſtinguoient par le chant du chœur, & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs poëmes ils le faiſoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les pouſſaſ-

ſent

sent jamais au-delà de cinq. Cette maniére de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prêtoit attention à ce que chantoit le chœur, ou l'on n'y en prêtoit point. Si l'on y en prêtoit, l'esprit de l'Auditeur étoit trop tendu, & n'avoit aucun moment ponr se délasser. Si l'on n'y en prêtoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant, & lorsqu'un autre Acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire pour rappeller en son imagination ce qu'il avoit déja vû, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucunes de ces incommodités. L'esprit de l'Auditeur se relâche durant qu'ils jouent, & réfléchit même sur ce qu'il a vû, pour le louer, ou le blâmer, suivant qu'il lui a plû, ou déplû; & le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes, que quand les Acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire effort pour rappeller & renouer son attention.

Le nombre des Scénes dans chaque Acte ne reçoit aucune régle : mais comme tout l'Acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scénes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'Acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée & de la sortie de chaque Acteur. Sur-tout pour la

sor-

sortie, je tiens cette régle indispensable, & il n'y a rien de si mauvaise grace qu'un Acteur qui se retire du Théatre, seulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'Auditeur attend l'Acteur, & bien que le Théatre représente la chambre, ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer, qu'il ne vienne de derriére la tapisserie; & il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez lui, puisque même quelquefois il est vraisemblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ai vû personne se scandaliser de voir Æmilie commencer Cinna, sans dire pourquoi elle vient dans sa chambre: Elle est présumée y être avant que la piéce commence, & ce n'est que la nécessité de la représentation qui la fait sortir de derriére le Théatre, pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premiéres scénes de chaque Acte, mais non pas les autres; parce qu'un Acteur occupant une fois le Théatre, aucun n'y doit entrer qui n'aye sujet de parler à lui, ou du moins qui n'aye lieu de prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur-tout, lorsqu'un Acteur entre deux fois dans un Acte, soit dans la Comédie, soit dans la Tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bien-tôt quand il sort la premiére fois; comme Horace dans

le

le ſecond Acte, & Julie dans le troiſiéme de la même piéce; ou donner raiſon en rentrant, pourquoi il revient ſi-tôt.

Ariſtote veut que la Tragédie bien faite ſoit belle & capable de plaire, ſans le ſecours des Comédiens, & hors de la repréſentation. Pour faciliter ce plaiſir au Lecteur, il ne faut non plus gêner ſon eſprit, que celui du Spectateur; parce que l'effort qu'il eſt obligé de ſe faire pour la concevoir, & ſe la repréſenter lui-même dans ſon eſprit, diminue la ſatisfaction qu'il en doit recevoir. Ainſi je ſerois d'avis que le Poëte prît grand ſoin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ſes vers, & qui leur ôteroient même quelque choſe de leur dignité, s'il ſe ravaloit à les exprimer. Le Comédien y ſupplée aiſément ſur le Théatre, mais ſur le livre on ſeroit aſſez ſouvent réduit à deviner, & quelquefois même on pourroit deviner mal, à moins que d'être inſtruit par là de ces petites choſes. J'avoue que ce n'eſt pas l'uſage des Anciens, mais il faut m'avouer auſſi, que faute de l'avoir pratiqué ils nous laiſſent beaucoup d'obſcurités dans leurs poëmes, qu'il n'y que les maitres de l'art qui puiſſent développer; encore ne ſai je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils ſe l'imaginent. Si nous nous aſſujettiſſions à ſuivre entiérement leur méthode, il ne faudroit mettre aucune diſtinction d'Actes, ni de Scénes, non plus que les

les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sai combien il y a d'Actes dans leurs piéces, ni si à la fin d'un Acte un Acteur se retire pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante; parce que ni eux, ni leurs interprétes, n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encore une autre raison particuliére de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos piéces entre les mains des Comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, & qui feroient d'étranges contre-temps, si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveroient bien embarrassés au cinquiéme Acte des piéces qui finissent heureusement, & où nous rassemblons tous les Acteurs sur notre Théatre, ce que ne faisoient pas les Anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même Acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopatre à Laonice pour lui aller querir du poison, il faudroit un *A parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge, & l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai & unique moyen de faire,

sui-

ſuivant le ſentiment d'Ariſtote, que la Tragédie ſoit auſſi belle à la lecture qu'à la repréſentation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le Théatre préſente à la vûe des Spectateurs.

La régle de l'unité de jour a ſon fondement ſur ce mot d'Ariſtote, *que la Tragédie doit renfermer la durée de ſon action dans un tour du Soleil, ou tâcher de ne le paſſer pas de beaucoup*. Ces paroles donnent lieu à cette diſpute fameuſe, ſi elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce ſont deux opinions dont chacune a des partiſans conſidérables; & pour moi je trouve qu'il y a des ſujets ſi mal-aiſés à renfermer en ſi peu de temps, que non ſeulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entiéres, mais je me ſervirois même de la licence que donne ce Philoſophe de les excéder un peu, & les pouſſerois ſans ſcrupule juſqu'à trente. Nous avons une maxime en Droit, qu'il faut élargir la faveur, & reſtreindre les rigueurs, *Odia reſtringenda, favores ampliandi*, & je trouve qu'un Auteur eſt aſſez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos Anciens d'aller juſqu'à l'impoſſible. Euripide dans les Suppliantes fait partir Théſée d'Athénes avec une Armée, donner une bataille devant les murs de Thébes, qui en étoient éloignés de douze ou quinze lieues, & revenir

venir victorieux en l'Acte suivant; & depuis qu'il est parti, jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Æthra & le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un temps si court. Æschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vitesse encore toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que si-tôt que cette ville seroit prise, il le lui feroit savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la vûe du prémier, le troisiéme à la vûe du second, & ainsi du reste, & par ce moyen elle devoit apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le navire, quoique battu d'une tempête, si j'ai bonne mémoire, aye été aussi vite que l'œil à découvrir ces lumiéres. Le Cid & Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence; & s'ils forcent la vraisemblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette régle qu'ils nomment tyrannique, & auroient raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote : mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui

sert

ſert d'appui. Le poëme dramatique eſt une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; & il eſt hors de doute que les portraits ſont d'autant plus excellens, qu'ils reſſemblent mieux à l'original. La repréſentation dure deux heures, & reſſembleroit parfaitement, ſi l'action qu'elle repréſente n'en demandoit pas davantage pour ſa réalité. Ainſi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures ; mais reſſerrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous ſera poſſible, afin que ſa repréſentation reſſemble mieux, & ſoit plus parfaite. Ne donnons, s'il ſe peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit ; je ne croi pas que Rodogune en demande guére davantage, & peut-être qu'elles ſuffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, ſix, dix ; mais ne paſſons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le déréglement, & de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'aye plus ſes dimenſions proportionnées, & ne ſoit qu'imperfection.

Sur-tout je voudrois laiſſer cette durée à l'imagination des Auditeurs, & ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, ſi le ſujet n'en avoit beſoin ; principalement quand la vraiſemblance y eſt un peu forcée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne

sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéir à cette régle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du Théatre que le Soleil se léve, qu'il est midi au troisiéme Acte, & qu'il se couche à la fin du dernier? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, & qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation, cela seroit de mauvaise grace, si l'on marquoit d'Acte en Acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répéte ce que j'ai dit ailleurs, que quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut prendre, se consumassent dans les intervalles des Actes, & que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scéne perpétuelle, car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux scénes. J'estime toutefois que le cinquiéme par un privilége particulier a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est,

que

que le ſpectateur eſt alors dans l'impatience de voir la fin, & que quand elle dépend d'acteurs qui ſont ſortis du Théatre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, & ſemble demeurer ſans action. Il eſt hors de doute que depuis que Phocas eſt ſorti au cinquiéme d'Héraclius, juſqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter ſa mort, il faut plus de temps pour ce qui ſe fait derriére le Théatre, que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian, & Pulchérie employent à plaindre leur malheur. Pruſias & Flaminius dans celui de Nicoméde n'ont pas tout le loiſir dont ils auroient beſoin pour ſe rejoindre ſur la mer, conſulter enſemble, & revenir à la défenſe de la Reine; & le Cid n'en a pas aſſez pour ſe battre contre Dom Sanche, durant l'entretien de l'Infante avec Léonor, & de Chiméne avec Elvire. Je l'ai bien vû, & n'ai point fait de ſcrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouveroit pluſieurs exemples chez les Anciens; mais ma pareſſe dont j'ai dêja parlé me fera contenter de celui-ci, qui eſt de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile ſon fils chez Glycére pour en faire ſortir le vieillard Criton, & s'éclaircir avec lui de la naiſſance de ſa maîtreſſe, qui ſe trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le ſer-

vir, revient avec lui; & durant cette entrée, cette priére, & cette sortie, Simon & Chrémès qui demeurent sur le Théatre ne disent que chacun un vers, qui ne sauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, & non pas de parler à lui, & lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'Acteurs qui n'ont point quitté le Théatre, & ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans Cinna & dans Rodogune, le cinquiéme Acte n'a point besoin de ce privilége, parce qu'alors toute l'action est en vûe; ce qui n'arrive pas, quand il s'en passe une partie derriére le Théatre depuis qu'il est commencé. Les autres Actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas assez de temps, pour y faire rentrer un Acteur qui en est sorti, ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre compte dans l'Acte suivant, & le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut consumer autant qu'il en est besoin; mais dans le cinquiéme il n'y a point de remise, l'attention est épuisée, & il faut finir.

Je ne puis oublier que bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empêche pas que la Tragédie

ne

ne faſſe connoître par narration, ou par quelque autre maniére plus artificieuſe, ce qu'a fait ſon héros en pluſieurs années, puiſqu'il y en a dont le nœud conſiſte en l'obſcurité de ſa naiſſance qu'il faut éclaircir, comme Oedipe. Je ne répéterai point que moins on ſe charge d'actions paſſées, plus on a l'auditeur propice par le peu de gêne qu'on lui donne, en lui rendant toutes les choſes préſentes, ſans demander aucune réflexion à ſa mémoire, que pour ce qu'il a vû : mais je ne puis oublier que c'eſt un grand ornement pour un poëme que le choix d'un jour illuſtre, & attendu depuis quelque tems. Il ne s'en préſente pas toujours des occaſions, & dans tout ce que j'ai fait juſqu'ici vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celui d'Horace, où deux peuples devoient décider de leur Empire par une bataille, celui de Rodogune, d'Androméde, & de D. Sanche. Dans Rodogune c'eſt un jour choiſi par deux Souverains, pour l'effet d'un traité de paix entre leurs couronnes ennemies, pour une entiére réconciliation de deux rivales par un mariage, & pour l'éclairciſſement d'un ſecret de plus de vingt ans, touchant le droit d'aîneſſe entre deux Princes jumeaux, dont dépend le Royaume, & le ſuccès de leur amour. Celui d'Androméde & de Dom Sanche ne ſont pas de moindre conſidération ; mais comme

me je viens de dire, les occaſions ne s'en offrent pas ſouvent, & dans le reſte de mes ouvrages je n'ai pû choiſir des jours remarquables que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'emploi, où l'ordre public les aye deſtinés de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Ariſtote, ni dans Horace. C'eſt ce qui porte quelques-uns à croire que la régle ne s'en eſt établie qu'en conſéquence de l'unité du jour, & à ſe perſuader enſuite qu'on le peut étendre juſques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion eſt un peu licentieuſe, & ſi l'on faiſoit aller un Acteur en poſte, les deux côtés du Théatre pourroient repréſenter Paris & Rouen. Je ſouhaiterois, pour ne point gêner du tout le ſpectateur, que ce qu'on fait repréſenter devant lui en deux heures, & que ce qu'on lui fait voir ſur un Théatre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre, ou dans une ſalle, ſuivant le choix qu'on en auroit fait: mais ſouvent cela eſt ſi mal-aiſé, pour ne pas dire impoſſible, qu'il faut de néceſſité trouver quelque élargiſſement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ai fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte, & dans Pompée; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme comme dans

Po-

Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre, & des intérêts si conjoints qu'elles puissent être toujours ensemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puisse arriver comme dans Pompée, où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs apartemens Cléopatre au second Acte, & Cornélie au cinquiéme, pour aller jusques dans la grand-salle du Palais du Roi, au devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopatre & elle ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus secrettes pensées en même lieu. Je pourrois en dire ce que j'ai dit de Cinna, où en général tout se passe dans Rome, & en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, & moitié chez Æmilie. Suivant cet ordre le prémier Acte de cette Tragédie seroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopatre, le troisiéme dans celle de Rodogune : mais si le quatriéme peut commencer chez cette Princesse, il n'y peut achever, & ce que Cléopatre y dit à ses deux fils l'un après l'autre, y seroit mal placé. Le cinquiéme a besoin d'une salle d'audience, où un grand peuple puisse être présent. La même chose se rencontre dans Héraclius. Le prémier Acte seroit fort bien dans le cabinet de Phocas, & le second chez Leontine ; mais

si le troisiéme commence chez Pulchérie, il n'y peut achever; & il est hors d'apparence que Phocas délibére dans l'appartement de cette Princesse de la perte de son frére.

Nos Anciens, qui faisoient parler leurs Rois en place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs Tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du Théâtre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, & s'y tue à la vûe du peuple : ce qui fait juger aisément que celui où il se tue, n'est pas le même que celui d'où on l'a vû sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les Rois & les Princesses de leurs apartemens; & comme souvent la différence & l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même Palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences, & ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poëmes: autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible, mais comme elle ne s'accommode pas avec tou-

te

te ſorte de ſujets, j'accorderois très-volontiers que ce qu'on feroit paſſer en une ſeule ville auroit l'unité de lieu. Ce n'eſt pas que je vouluſſe que le Théatre repréſentât cette ville toute entiére, cela ſeroit un peu trop vaſte, mais ſeulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ſes murailles. Ainſi la ſcéne de Cinna ne ſort point de Rome, & eſt tantôt l'appartement d'Auguſte dans ſon Palais, & tantôt la maiſon d'Æmilie. Le Menteur a les Tuilleries & la Place Royale dans Paris, & la Suite fait voir la priſon, & le logis de Méliſſe dans Lyon. Le Cid multiplie encore davantage les lieux particuliers ſans quitter Séville; & comme la liaiſon de ſcéne n'y eſt pas gardée, le Théatre dès le prémier Acte eſt la maiſon de Chiméne, l'apartement de l'Infante dans le Palais du Roi, & la place publique. Le ſecond y ajoûte la chambre du Roi, & ſans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle eſt inévitable, je voudrois qu'on fît deux choſes. L'une, que jamais on ne changeât dans le même Acte, mais ſeulement de l'un à l'autre, comme il ſe fait dans les trois prémiers de Cinna; l'autre, que ces deux lieux n'euſſent point beſoin de diverſes décorations, & qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais ſeulement le lieu général où tous les deux ſont

compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, &c. Cela aideroit à tromper l'auditeur, qui ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en appercevroit pas, à moins d'une réflexion malicieuse & critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plûpart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter, & ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans le Menteur & la Suite, où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés ne peuvent pas vraisemblablement expliquer leurs secrets en même place, & qu'ils sont quelquefois introduits dans le même Acte, avec liaison de scéne qui emporte nécessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraisemblance rigoureuse, & voir comment pourra subsister le quatriéme Acte de Rodogune, & le troisiéme d'Héraclius, où j'ai déja marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les Jurisconsultes admettent des fictions de Droit, & je voudrois à leur exemple introduire des fictions de Théatre, pour établir un lieu théatral, qui

qui ne ſeroit ni l'appartement de Cléopatre, ni celui de Rodogune dans la piéce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léontine, ou de Pulchérie dans Héraclius; mais une ſalle ſur laquelle ouvrent ces divers apartemens, à qui j'attribuerois deux priviléges. L'un, que chacun de ceux qui y parleroient fût préſumé y parler avec le même ſecret que s'il étoit dans ſa chambre; l'autre, qu'au-lieu que dans l'ordre commun il eſt quelquefois de la bienſéance que ceux qui occupent le théatre aillent trouver ceux qui ſont dans le cabinet pour parler à eux, ceux-ci puſſent les venir trouver ſur le théatre ſans choquer cette bienſéance, afin de conſerver l'unité de lieu, & la liaiſon des ſcénes. Ainſi Rodogune dans le prémier Acte vient trouver Laonice qu'elle devroit mander pour parler à elle; & dans le quatriéme, Cléopatre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que dans l'exacte vraiſemblance ce Prince devroit aller chercher ſa mére dans ſon cabinet, puiſqu'elle hait trop cette Princeſſe pour venir parler à lui dans ſon apartement, où la prémiére Scéne fixeroit le reſte de cet Acte, ſi l'on n'apportoit ce tempérament dont j'ai parlé à la rigoureuſe unité de lieu.

Beaucoup de mes piéces en manqueront, ſi l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'ave-

l'avenir, quand je ne pourrai ſatisfaire à la derniére rigueur de la régle. Je n'ai pû y en réduire que trois, Horace, Polyeucte, & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réuſſir les ouvrages ſur la Scéne avec quelque apparence de régularité. Il eſt facile aux ſpéculatifs d'être ſévéres, mais s'ils vouloient donner dix ou douze poëmes de cette nature au public, ils élargiroient peut-être les régles encore plus que je ne fais, ſi-tôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience, quelle contrainte apporte leur exactitude, & combien de belles choſes elle bannit de notre Théatre. Quoi qu'il en ſoit, voilà mes opinions, ou ſi vous voulez, mes héréſies, touchant les principaux points de l'art, & je ne ſai point mieux accorder les régles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne ſoit aiſé d'en trouver de meilleurs moyens, & je ſerai tout prêt de les ſuivre, lorſqu'on les aura mis en pratique auſſi heureuſement qu'on y a vû les miens.

Fin des Diſcours.



AVIS

AVIS.

Comme cette Edition étoit commencée avant que celle de Paris de 1738 eût paru, on n'a pu profiter des Corrections que l'Editeur a faites dans le Tome V. & dans les deux prémiéres Piéces du Tome IV. par où l'on avoit commencé l'impression. C'est pour y suppléer, que l'on donne ici une Table des changemens qui restent à faire.

TOME IV.

Page 9. vers 4. d'en-bas, *non pas* : lisez *ne pas*.
23. v. 19. *sa Reine* : lisez *la Reine*.
31. v. 24. *de lauriers* : lisez *des lauriers*.
41. v. 14. *les yeux* : lisez *nos yeux*.
44. v. 12. *l'effet* : lisez *l'effort*.
53. v. 6. d'en-bas, *le croie* : lisez *les croie*.
55. v. 2. d'en-bas, *grand* : lisez *grande*.
58. v. 14. Là commence la Scéne VII.
Ibid. v. 20. Là commence la Scéne VIII.
59. v. 4. d'en-bas, *s'en croit* : lisez *en croit*.
61. v. 3. au-lieu de CARLOS *à D. Elvire. Il adoroit &c.* lisez, CARLOS *à D. Léonor. Il honoroit &c.*
Ibid. après le vers 8, *D. Raimond*, ajoutez, *à D. Isabelle.*
84. v. 10. *instruit de* : lisez *instruit en*.
87. v. 26. *le* : lisez *la*.
92. v. 20. *leurs* : lisez *vos*.
97. Le prémier vers de la IV. Scène doit être le dernier de la III.
98. v. 13. *me défendre* : lisez *vous défendre*.
102. v. 25. *peine* : lisez *perte*.
111. v. 5. *l'assurer de* : lisez *l'assurer en*.

Page

Page 112. Les deux derniers vers doivent commencer par *En*, au lieu de *Et*.

114. v. 10. *le perdre* : lisez *me perdre*.

119. Les vers 25 & 26. doivent être transposés.

121. La Scene VI. doit commencer par le 3. vers, *Attale, où courez-vous?* Et la Scéne VII. doit commencer où commence la VI.

TOME V.

Page 8. v. 17. *sur* : lisez *par*.

Ibid. La Scéne II. ne doit avoir qu'un vers ; & la III. Scéne commence au vers suivant, qui est le 2. de la Scéne II. de cette Édition.

36. v. 26. *verra* : lisez *verroit*.

38. v. 12. *quoiqu'il l'excite* : lisez *quoi qui l'excite*.

39. v. 20. *mille appas* : lisez *même appas*.

40. Les 4. derniers vers de la Scéne V. doivent faire la Scéne VI.

56. v. 2. *nous* : lisez *vous*.

60. La Scéne VI. doit commencer après le 11. vers.

61. La Scéne VII. doit commencer au v. 26.

62. La Scéne VIII. doit commencer où commence ici la VI.

Ibid. Scéne VII. doit être la IX.

85. Les 4 derniers vers de la Scéne III. doivent faire la Scéne IV.

90. v. 17. *on* : lisez *ni*.

95. v. 4. d'en-bas, *N'immoleroient* : lisez *N'immoleront*.

98. v. 24. *j'y remis* : lisez *j'ai remis*.

99. v. 9. *vos armées* : lisez *nos armées*.

108. v. 9. Ce vers, & les 9 suivans, doivent faire la Scéne II.

116. v. 8. Ce vers, & les 5 suivans, doivent faire la Scéne VI.

119. Les 5 derniers vers doivent faire la Scéne VIII.

166. v. 4. *la* : lisez *ma*.

Ibid. v. 10. *la* : lisez *sa*.

185. v. dernier, *ma* : lisez *sa*.

Page

Page 186. v. 14. *qu'il auroit* : lisez *qui l'auroit.*
189. v. 12. *pour lui la Terre* : lisez *toute la Terre.*
192 v. 8. *la fierté* : lisez *sa fierté.*
193 v. 24. Ce vers doit commencer la Scéne suivante.
203. v. 23. lisez : *Je l'aime, & le dédaigne.*
210. v. 7. *j'y* : lisez *je.*
212. v. 16. *peut bien* : lisez *pouvoit.*
214 v. 12. lisez *Rome entiére, & ma foi.*
219. au Titre de la Scéne, effacez PHILON.
222. v. 11. *m'abandonne* : lisez *l'abandonne.*
Ibid. v. 25. *le retour* : lisez *ce retour.*
225. Entre le 3. & le 4. vers, mettez (*à Domitie.*)
229. v. 27. *Ne m'offre* : lisez *Ne m'ôte.*
230. v. pénult. *j'y pouvois* : lisez *j'y pourrois.*
244. v. 9. *croiez* : lisez *croirez.*
250. v. 13. *je le veux* : lisez *je la veux.*
342. v. 14. *pouviez* : lisez *pouvez.*
Ibid. v. 27. *auriez* : lisez *aurez.*
343. v. 7. *Que pour me* : lisez *Que pour m'en.*
347. v. 26. *cherchoit de* : lisez *cherchoit à.*
350. v. 23. *égalés* : lisez *signalés.*
3 6. v. 25. *Pour faire* : lisez *pour joindre.*
383. v. 12. *ni remercimens* : lisez *ni de remercimens.*
396. v. 10. *vœux* : lisez *yeux.*
Ibid. v. 18. *sa mort* : lisez *la mort.*
407. v. 21. *foi* : lisez *loi.*
420. v. 9. d'en-bas, *ces Rois* : lisez *des Rois.*
424. v. 3. d'en-bas, *au pur sang de ses Rois* : lisez *au plus pur sang des Rois.*